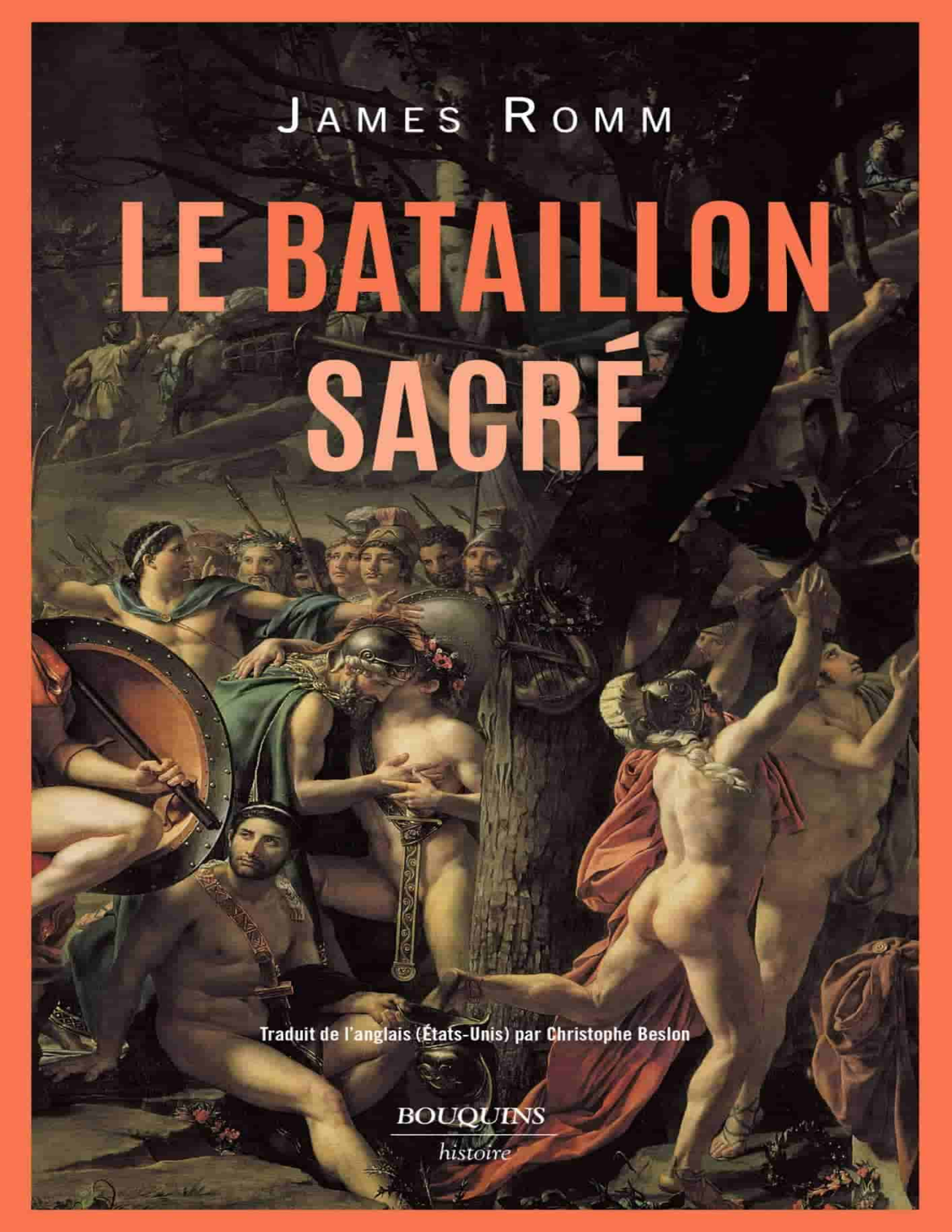




JAMES ROMM

LE BATAILLON SACRÉ

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Christophe Beslon

BOUQUINS

histoire

JAMES ROMM

LE BATAILLON SACRÉ

Cent cinquante couples d'amants thébains
combattant pour sauver la liberté de la Grèce

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christophe Beslon*

BOUQUINS

histoire

history

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

À propos de l'auteur

James Romm est auteur, chroniqueur, et professeur d'études classiques au Bard College d'Annandale, New York, où il est titulaire de la chaire James H. Ottaway Jr. Il publie régulièrement des articles et des comptes rendus dans le *Wall Street Journal* et la *New York Review of Books*. Il supervise actuellement la publication de l'ambitieuse collection *Ancient Lives* entreprise dernièrement par Yale University Press

OceanofPDF.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© The Sacred Band : Three Hundred Theban Lovers
Fighting to Save Greek Freedom
Copyright © 2021 by James Romm
© First Scriber Hardcover Edition June 2021

© Bouquins Éditions, Paris, 2022

92, avenue de France 75013 Paris

Création graphique : Le Studio
En couverture : *Léonidas aux Thermopyles*, David, 1814.
© Bridgeman Images

EAN : 978-2-38292-180-7

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Pour Eve, Abby, et Jonah

OceanofPDF.com

L'Amour est le seul stratège invincible.

Pamménès, dirigeant de Thèbes

(cité par Plutarque dans *Dialogue sur l'amour*, 17)

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

SOMMAIRE

Titre

À propos de l'auteur

Copyright

Dédicace

Exergue

Cartes

Note sur les dessins des relevés de fouilles

Préface

1 - Guerriers de l'amour - (août 382-janvier 378 avant J.-C.)

2 - L'essor de la Béotie - (378-375 avant J.-C. et retour sur la période entre 400 et 382)

3 - Des philosophes sous les armes - (375-juin 371 avant J.-C.)

4 - Otototoi ! - (juillet 371-370 avant J.-C.)

5 - Les Trois Cités libres - (370-367 avant J.-C.)

6 - Une mort en Thessalie - (367-364 avant J.-C.)

7 - Une mort en Arcadie - (364-359 avant J.-C.)

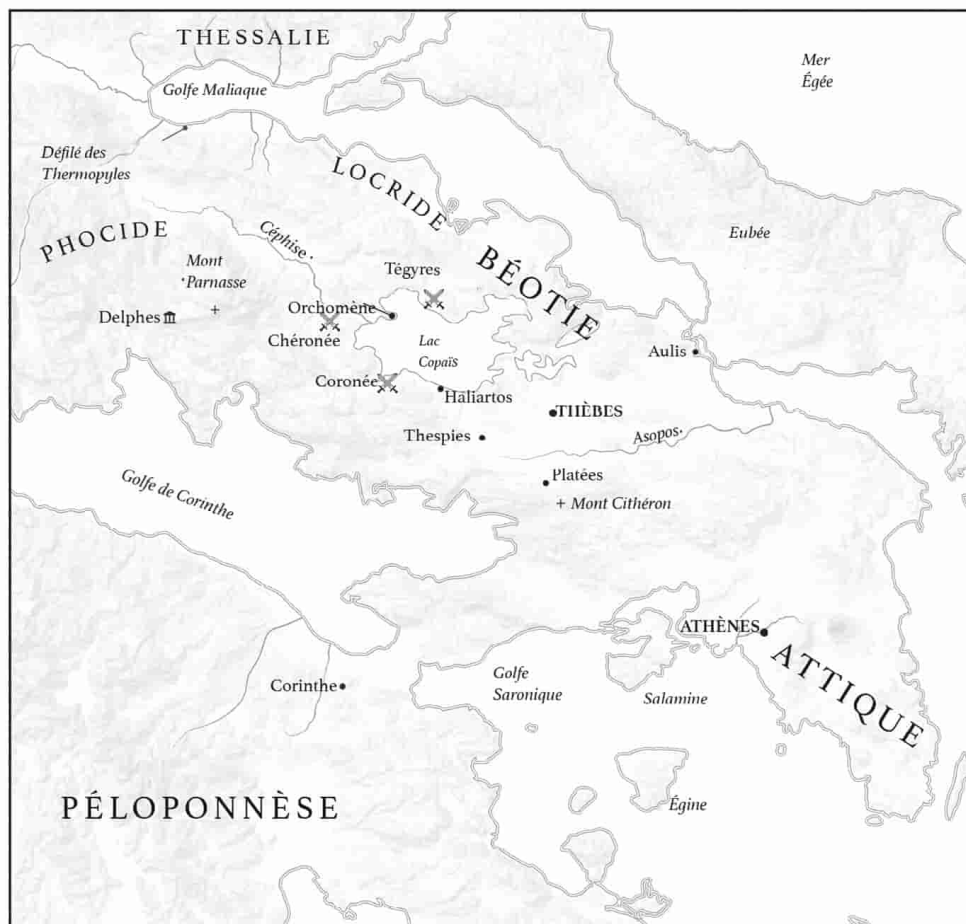
8 - Les Guerres sacrées - (358-335 avant J.-C.)

Remerciements

Bibliographie

Crédits des illustrations

OceanofPDF.com

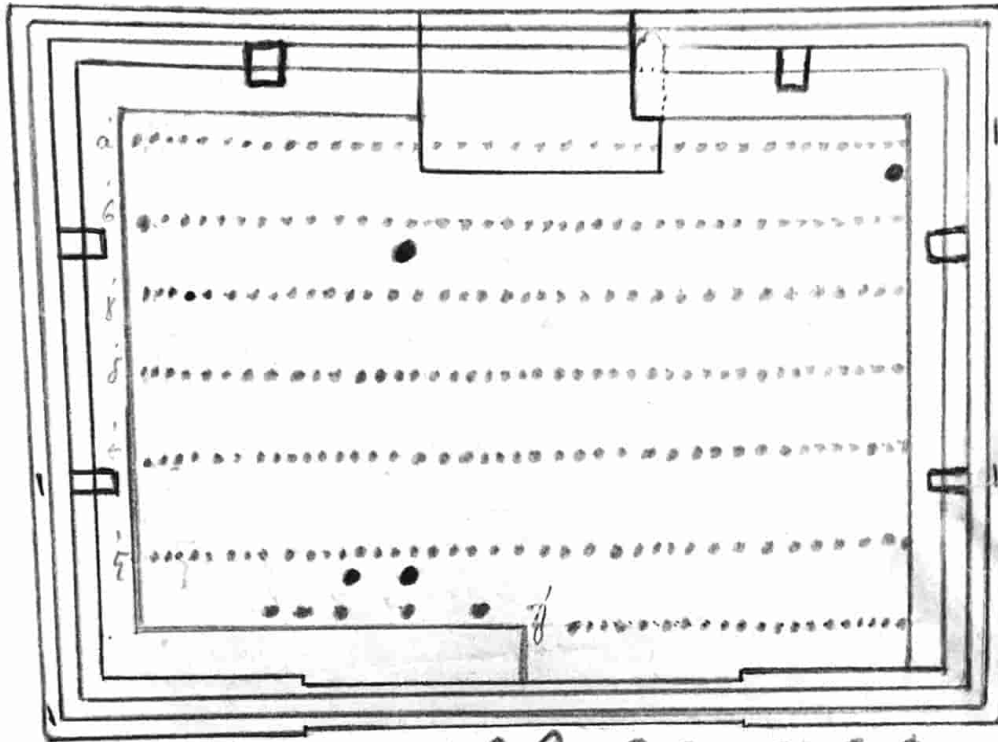


Carte de la Béotie et des régions voisines



Carte générale de la Grèce continentale

ἀρμυτος.



τὰ τεμάχια τοῦ λέοντος.

τὸ εἰς χειρωνακία πολυάνδριον πῶς θηβαίων.

Le plan de la sépulture collective dessiné par Stamatakis, sur lequel chaque petit point correspond à l'emplacement du corps d'un membre du Bataillon sacré. En bas du dessin, sous les cercles plus grands, Stamatakis a inscrit : « débris du lion » ; le monument de marbre n'avait pas encore été reconstruit.

Note sur les dessins des relevés de fouilles

En archéologie, la découverte d'une sépulture collective est une aubaine rare, et ce sont souvent des photographies sensationnelles qui la font connaître à un large public. Pourtant, il se trouve qu'aucune photo ne fut prise en 1880 pendant le court laps de temps où la tombe du Bataillon sacré à Chéronée, près de Thèbes, resta ouverte et visible. Avec ses 254 squelettes alignés sur des rangées régulières, c'était la plus grande et saisissante sépulture collective connue du monde antique. Elle fut bientôt recouverte à nouveau et le restera probablement à jamais.

Le principal responsable des fouilles menées à Chéronée, l'archéologue Panagiotis Stamatakis (mort en 1885), n'a jamais publié ses découvertes, et ses carnets de notes disparurent peu après. En faisant des recherches exploratoires pour ce livre, le chercheur Brady Kiesling tomba sur une discrète référence à ces carnets de fouilles et découvrit que les archivistes du service archéologique de Grèce les avaient retrouvés et répertoriés. En les examinant, nous avons eu la grande surprise de voir que Stamatakis avait dessiné très précisément chaque squelette, en marquant l'emplacement des nombreuses blessures et fractures apparentes, et qu'il avait également relevé le plan complet de la sépulture. Grâce à l'aide généreuse du Département des archives historiques des Antiquités et restaurations, au ministère grec de la Culture et des Sports, nous avons pu obtenir des

photographies de bonne qualité de ces dessins, dont une sélection est présentée dans ce livre – pour la toute première fois.

Pour clore cette série d'images, nous présentons [une composition](#) créée par l'illustrateur digital Markley Boyer dans laquelle toutes les dépouilles dessinées par Stamatakis ont été replacées là où elles furent découvertes. Grâce à ce minutieux travail de reconstitution, basé sur les notes et les mesures trouvées dans les carnets, nous pouvons voir la tombe du Bataillon sacré telle qu'elle fut disposée par les Thébains en 338 avant J.-C. et mise au jour, brièvement, en 1880.

OceanofPDF.com

Préface

Le touriste qui, de nos jours, visite Thiva, la ville grecque moderne qui occupe le site de l'ancienne Thèbes, risque fort de se sentir bien solitaire. Il sera peut-être le seul non-résident des lieux à descendre du train à cet arrêt ou à prendre la route montant jusqu'à la Cadmée, l'acropole thébaine, le cœur de la cité antique. Il ne trouvera ni carte touristique ni cartes postales dans les kiosques, et aucun menu multilingue dans les cafés. Quand il parcourra les rues aux noms étranges, Pélopidas, Épaminondas, il lui faudra un œil aiguisé pour découvrir un soupçon de trace du passé antique de la ville de Thèbes.

Au même moment, à Plaka, le quartier historique d'Athènes, un millier de T-shirts flottent aux murs de plus d'une centaine d'échoppes de souvenirs. On reconnaît sur eux la chouette athénienne déclinée de toutes les manières possibles, ou bien le casque à crinière du fantassin spartiate. Mais nulle image pour évoquer le souvenir de Thèbes. Athènes et Sparte, les cités ennemies de la grande guerre du Péloponnèse, surplombent notre imaginaire, comme deux colosses jumeaux. Et Thèbes qui tint pourtant tête jadis à l'une comme à l'autre est pratiquement absente de ce paysage.

Il ne fait aucun doute que l'effacement de Thèbes de la mémoire humaine d'aujourd'hui ravirait un certain Xénophon, ancien soldat athénien et chroniqueur, qui s'y est beaucoup employé. Xénophon a relaté l'ère de la grandeur de Thèbes dans ses *Helléniques*, unique récit historique composé à

cette époque qui soit arrivé jusqu'à nous. Mais il était un observateur tout sauf impartial. Il n'éprouvait que mépris pour Thèbes qui avait eu l'impudence de défier Sparte, l'État qu'il voyait comme le dirigeant naturel de la Grèce. Dans ses écrits, il n'a eu de cesse de minimiser les succès de Thèbes, voire de les passer complètement sous silence. Le plus grand triomphe de Thèbes sur Sparte – illustré par la fondation de Messène, ville destinée à accueillir les esclaves libérés des chaînes spartiates – n'est même pas mentionné dans les *Helléniques*.

Xénophon est également resté muet sur la création par Thèbes d'un corps unique de fantassins composé d'amants masculins combattant par couples. Les Grecs ont donné à cette unité le nom de « Bataillon sacré », mais Xénophon s'est refusé à employer cette appellation prestigieuse. Ce bataillon, il ne le mentionne qu'une fois dans ses *Helléniques*, en évoquant en passant les « recrues d'élite » des Thébains. Il tait ainsi leur premier fait d'armes, rapporté par un autre historien, lors d'une bataille où ils soulevèrent l'admiration des Grecs en l'emportant sur une force spartiate deux fois supérieure en nombre. Dans une autre de ses œuvres, le *Banquet*, il dénigre la stratégie thébaine consistant à aligner des couples d'amants dans la bataille, ce qui ne fait, selon lui, qu'inciter les deux hommes à se retourner pour s'enfuir ensemble.

Heureusement, le silence de Xénophon et son dédain sont en partie compensés par Plutarque, l'auteur des fameuses *Vies parallèles* qui présentent des biographies comparant des Grecs et des Romains. Deux de ces biographies étaient consacrées à des dirigeants thébains qui commandèrent le Bataillon sacré et le menèrent à la victoire contre Sparte. Si l'une des deux *Vies*, celle d'Épaminondas, n'a malheureusement pas résisté aux atteintes du temps, il nous reste l'autre, celle de Pélopidas. Deux précieux paragraphes de ce texte décrivent le Bataillon dont l'origine remonterait à 378 avant J.-C., soit au début de l'accession de Thèbes au statut de superpuissance. Quarante années durant, assure Plutarque, le

Bataillon resta invaincu, jusqu'à ce qu'il se trouve confronté en 338 avant J.-C. à un ennemi implacable : Alexandre le Grand.

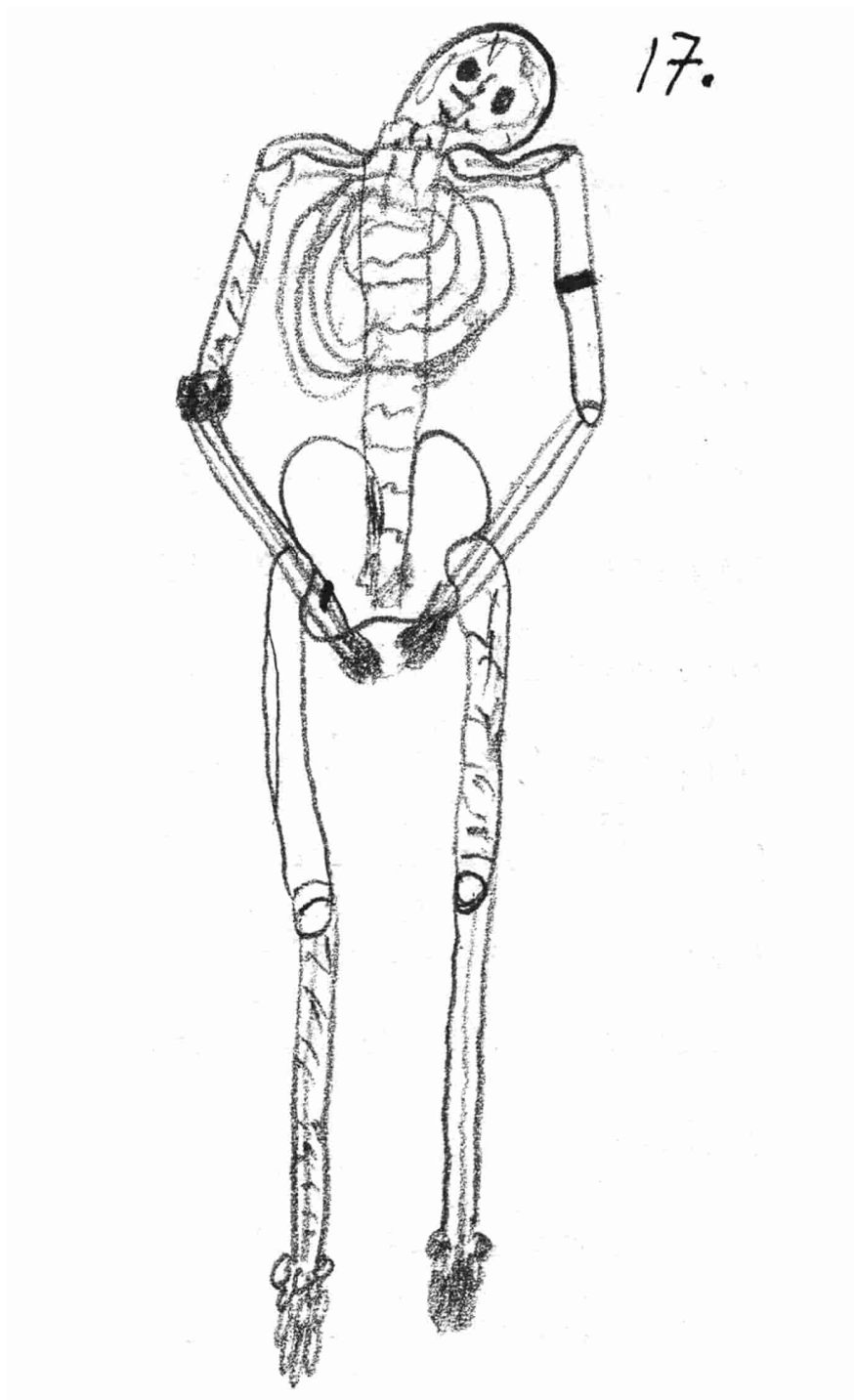
Ces quatre décennies – que j'appellerai l'âge du Bataillon sacré – sont au cœur de ce livre. Pour la Grèce continentale, ce furent des années de crise et de déclin. Le pouvoir hégémonique passait sans cesse d'Athènes à Sparte ou à Thèbes, et les turbulences profitaient à des seigneurs de guerre et à des dictateurs de cités plus petites dont certains gagnèrent une puissance énorme en recrutant des troupes mercenaires. Épuisés par les guerres, les Grecs aspiraient à recouvrer la sécurité, mais aucune des six tentatives de conclusion de ce qu'ils appelaient une Paix commune n'aboutit. Le Grand Roi de Perse lui-même voulut intervenir pour dénouer cet écheveau inextricable, mais il était trop affaibli par la rébellion et les intrigues de palais.

Malgré la confusion qui régnait un peu partout, la démocratie parvint pourtant à s'épanouir. C'est au v^e siècle avant J.-C. qu'est né à Athènes le système grec unique des assemblées, mais c'est au cours du iv^e siècle qu'il se développa dans des proportions jusque-là inégalées. Jamais les promesses de la liberté n'avaient été aussi élevées pour les Grecs, mais jamais les dangers n'avaient encore été aussi grands. L'art de la guerre évoluait, et ses innovations étaient source d'instabilité accrue. Philippe de Macédoine, père d'Alexandre le Grand, déploya des tactiques nouvelles qui lui permirent de prendre le contrôle de toute la Grèce continentale. Cependant, son inspiration provenait au moins en partie des années qu'il avait passées à Thèbes.

On dit souvent que l'histoire est écrite par les vainqueurs, mais l'exemple de Thèbes remet en question cet axiome. Dans les *Helléniques*, c'est en adoptant un point de vue spartiate que Xénophon évoque l'ascension de Thèbes ; d'autres récits anciens et modernes consacrés à cette période sont plutôt centrés sur Athènes. J'ai choisi de me concentrer plus étroitement sur Thèbes et son Bataillon sacré, animé par le sentiment

que ce sont les histoires les moins connues qui ont le plus besoin d'être racontées, tout particulièrement – comme dans le cas de Thèbes – quand les protagonistes ne disposaient pas de leurs propres historiens.

Il est plutôt piquant de constater que mon approche est soutenue par Xénophon lui-même. « Pour les grandes cités, quand elles ont fait quelque belle action, tous les historiens la mentionnent », écrit-il dans ses *Helléniques*. « Mais il me semble que, si une ville, si petite soit-elle, a accompli de belles actions, il n'est que plus juste encore de les exposer¹. » Thèbes n'était pas une petite cité en son temps, mais c'en est une de nos jours. Je forme le vœu que les pages qui suivent contribuent à rétablir en partie ce qui a été perdu de vue.



Détail d'un dessin du carnet de fouilles de l'archéologue Panagiotis Stamatakis (1880).

1. Xénophon, *Helléniques*, VII, 2, 1.

Guerriers de l'amour

(août 382-janvier 378 avant J.-C.)

Le 3 juin 1818, comme bon nombre de voyageurs parcourant la Grèce à l'époque moderne, George Ledwell Taylor était muni d'un exemplaire de Pausanias ¹ quand il sortit à cheval du village de Lébadée. Gentleman anglais parti pour son « grand tour », architecte intéressé par les antiquités, Taylor était à la recherche de l'antique Chéronée, site de la bataille la plus marquante qui se soit déroulée sur le sol grec. Il était accompagné de trois amis anglais et d'un Grec de sa connaissance. Soudain, le cheval de Taylor trébucha sur une pierre.



Taylor a dessiné cette esquisse de la tête de lion à Chéronée, avant de l'ensevelir de nouveau avec l'aide de ses amis.

La pierre de couleur blanchâtre ayant attiré leur curiosité, les cavaliers mirent pied à terre et entreprirent de la dégager en se servant de leurs cravaches, faute d'outils plus adaptés. Tandis qu'ils creusaient, l'un d'eux lisait à haute voix les notes qu'ils avaient recopiées la veille dans Pausanias. Dans ce récit de voyage antique, ils avaient relevé le passage suivant :

Lorsqu'on approche de Chéronée, se trouve une tombe des Thébains qui moururent lors de la bataille avec Philippe. Nulle inscription ne l'orne, mais elle est surmontée d'un monument qui représente un lion, le meilleur emblème pour illustrer le courage de ces hommes. Je crois que si l'inscription manque, c'est que la Fortune n'égalait pas leur courage².

Petit à petit, avec l'aide de « paysans » (comme les appelle Taylor) des environs, une pierre sculptée géante fut dégagée de terre. En effet, c'était la tête d'un énorme lion, mesurant près d'un mètre quatre-vingts de haut depuis l'épaule jusqu'au front, et pesant à peu près trois tonnes bien que la pierre fût évidée. Plusieurs voyageurs britanniques avaient déjà recherché cette statue auparavant, sans succès. Le cheval de Taylor et le texte de Pausanias avaient conduit à la découverte d'une vie.

« Leur Fortune n'égalait pas leur courage » : n'importe quel érudit britannique savait parfaitement ce que cela voulait dire. Dans l'Antiquité, des armées de taille considérable s'étaient affrontées en ce lieu, en 338 avant J.-C., et celle des Grecs avait été défaite. Le destin de l'Hellade en avait été transformé pour toujours ; ses petites cités-États indépendantes avaient plié sous le joug d'un souverain unique, un roi-guerrier au pouvoir absolu. Elles avaient pleinement conscience d'avoir perdu leur liberté. Ce lion était un mémorial qui symbolisait leur défaite.

Incapable de transporter les énormes fragments de pierre, Taylor se contenta de les enfouir de nouveau avant de repartir. Mais les vestiges furent remis au jour et étudiés par d'autres voyageurs de passage au cours du XIX^e siècle. Certains relevèrent que les morceaux étaient de grande dimension et pourraient facilement être réassemblés. On commença à parler de restauration, et la Grande-Bretagne offrit même de financer l'entreprise. Mais les Grecs opposèrent un refus : le lion n'était-il pas, après tout, un symbole de la résistance hellénique à la domination étrangère ?

Des légendes commencèrent à fleurir localement autour du lion brisé. On prétendit que, lors de la guerre d'indépendance, pendant les années 1820, un général avait démoli la base de la statue, en quête d'un trésor ou d'armes pour combattre les Turcs. À l'intérieur, disait-on, il découvrit un rouleau portant cette inscription mystérieuse : « Il faut de l'huile pour les lentilles », ce qui signifiait peut-être que les tailleurs de pierre chargés de construire ce monument n'auraient pas été approvisionnés correctement.

Lorsque le moderne État grec a cherché à renouer avec son passé, le lion s'est vu accorder une importance nouvelle. En 1880, on envoya un sculpteur à Chéronée, dans l'espoir qu'il pourrait reconstruire le lion. En sondant le sous-sol, il découvrit des rangées de squelettes et en préleva quelques-uns pour les étudier. Un archéologue, Panagiotis Stamatakis, fut

chargé de fouiller le site. Une série de découvertes stupéfiantes ne tardèrent pas à être annoncées.

Le lion se dressait à l'origine au centre d'un vaste enclos rectangulaire de 22 mètres sur 13, entouré d'un muret de pierres. Dans cet espace, Stamatakis mit au jour un polyandrion, ou tombe collective. 254 hommes avaient été inhumés là sur sept rangées, comme une phalange d'infanterie en formation de combat. Il y avait peu d'armes à leurs côtés, mais un grand nombre de strigiles, ces petits grattoirs métalliques servant à racler la sueur et l'huile de la peau, et des centaines de minuscules anneaux d'os, les œilletons de sandales désagrégées depuis longtemps. Quelques coupes de céramique avaient également été enterrées à côté des corps, comme pour nourrir les défunts dans l'au-delà.

Les squelettes portaient des marques de mort violente. Un crâne présentait une lacération sur toute la largeur du front, suggérant que le visage de l'homme avait été complètement arraché. Un autre était percé d'un trou de forme carrée par lequel un objet pointu s'était fiché dans la cervelle. Sur les tibias comme sur les os des bras, des entailles, des fissures et des fractures témoignaient des coups reçus d'épées et de lances. Il était évident que ces hommes avaient péri au milieu de la furie d'un combat sans merci.

Dans son édition du 8 janvier 1881, le New York Times révélait au public du monde anglophone « la découverte de 260 corps » à Chéronée, ajoutant une remarque quelque peu mystérieuse : « Seuls manquent une quarantaine de morts glorieux. » Le Times laissait ainsi entendre que le chiffre complet aurait dû se monter à trois cents. Déjà on établissait un lien entre ces restes humains et le Bataillon sacré, corps d'élite de l'infanterie de Thèbes, fort de trois cents hommes, qui fut anéanti en combattant à Chéronée. Célébrée par les auteurs anciens, leur bravoure semblait être illustrée par le lion de marbre – « le meilleur emblème du courage de ces hommes », selon les mots de Pausanias.

Les auteurs de l'Antiquité soutenaient que le Bataillon avait été détruit jusqu'au dernier homme, mais le groupe inhumé dans la tombe collective était loin du nombre de trois cents, comme le soulignait le Times. Ce qui laissait place au doute. Étant donné la pauvreté du matériel retrouvé et en l'absence d'inscription, il était impossible d'identifier avec certitude les occupants de la tombe. Néanmoins, au fil des décennies, la plupart des spécialistes ont fini par admettre que c'étaient bien les membres du Bataillon sacré de Thèbes qui reposaient là.

Quelques paires de squelettes avaient les bras enlacés par les coudes, position assez surprenante lorsqu'on songe à ce qu'était le Bataillon sacré. Toutefois, des mentions du Bataillon dans les textes anciens – largement acceptées aujourd'hui en dépit des doutes exprimés ici ou là³ – précisent que ce corps d'élite était composé de couples masculins, alignés par paires afin que chaque homme puisse combattre à côté de son bien-aimé. L'érôs, l'amour passionné qu'ils éprouvaient, aiguillonnait leur courage au combat où chacun entendait se surpasser sous les yeux de son partenaire.

L'histoire de ce corps d'élite a débuté exactement 2 200 ans avant que le cheval de Taylor ne heurte du sabot cette pierre fatidique. Par une matinée d'été, en l'an 382 avant J.-C., dans la ville de Thèbes, se produisit un événement qui frappa de stupéfaction le monde grec tout entier, à l'exception du petit nombre de ceux qui l'avaient planifié. Ce jour-là, une armée spartiate se rendit maîtresse de Thèbes par un coup de main qui déclencha 44 années de conflits et de luttes, de tentatives de paix aussi sporadiques que vaines, et de prises de pouvoir par des seigneurs de guerre qui s'appuyaient sur des troupes mercenaires : cette réaction en chaîne aboutira au déclin, puis à la disparition de la liberté de la Grèce.

C'est par cette matinée que débuta l'âge du Bataillon sacré.

*

* *

Il faisait une chaleur étouffante ce jour-là. Thèbes était en pleine célébration des Thesmophories, les fêtes d'été consacrées à Déméter, déesse protectrice des céréales et de l'agriculture. Les hommes avaient tous quitté la citadelle de la Cadmée, l'acropole thébaine, car seules les femmes étaient admises à accomplir les rites secrets et à faire à la déesse les offrandes de gâteaux en forme de phallus, symbole de fertilité. Le conseil de gouvernement de la cité qui se réunissait d'habitude sur la Cadmée avait dû se déplacer pour se retrouver sur l'agora, bien en dessous de la colline fortifiée. Ce changement de lieu devait se révéler crucial pour les événements qui étaient sur le point de se dérouler.

C'était Isménias qui présidait le conseil ce jour-là, comme il le faisait déjà depuis deux décennies. Sous sa direction, Thèbes avait changé d'orientation, s'écartant de Sparte, son alliée de longue date, pour se rapprocher d'Athènes, l'ennemie d'antan. Cette nouvelle politique était soutenue par un groupe de jeunes progressistes qui voyaient en Athènes le phare de la démocratie et reprochaient à Sparte, superpuissance hégémonique, de maltraiter les Grecs. Mais d'autres citoyens de Thèbes, appelés Laconiens⁴, étaient résolument hostiles à ce changement de cap. Ils rongeaient leur frein tandis que leur cité se répandait en insultes et en affronts à l'encontre des Spartiates à qui allait leur préférence.

C'est précisément un affront de cet ordre qui se produisit ce jour-là. Une armée lacédémonienne, sous les ordres d'un certain Phoibidas, campait à l'extérieur des murs de la ville ; à première vue, elle était en route pour Olynthe. Cette cité avait bafoué les termes d'un traité conclu sous l'autorité de Sparte, qui lui avait déclaré la guerre au nom des signataires du traité, dont Thèbes faisait partie. Une levée de troupes avait été requise auprès de tous les alliés, mais Thèbes avait interdit à ses citoyens de s'enrôler⁵. Tout en persistant à ignorer le détachement punitif qui était maintenant littéralement à leurs portes, les Thébains ne tentèrent pas pour autant de s'opposer à son passage. Isménias et ses partisans rejetaient certes

l'hégémonie spartiate, mais ils n'étaient pas assez forts pour la défier – du moins pas encore.

Isménias était l'un des trois polémarques de Thèbes, ces magistrats qui étaient choisis, lors d'une élection annuelle, pour diriger la cité. Au cours des années précédentes, le triumvirat s'était déchiré politiquement. Léontiadès, fervent partisan de Sparte, appartenait aussi au conseil auquel il avait été élu bien avant qu'Isménias n'apparaisse sur la scène⁶. Fils d'un Laconien, petit-fils d'un grand héros de guerre, cet homme avait observé avec effarement la progression d'un parti d'opposition qui penchait vers Athènes. Il n'était pas disposé à partager le pouvoir, alors que son influence avait déjà commencé à décliner. Ce qu'il lui fallait, c'était un coup audacieux pour reprendre le contrôle et ramener Thèbes dans le giron lacédémonien. Et c'est ainsi qu'il conçut, avec la complicité de Sparte, l'un des coups de force les plus audacieux de l'histoire.

Conformément au plan prémédité⁷, Phoibidas et ses Spartiates se mirent en mouvement ce matin-là dans les plaines entourant Thèbes, prenant la direction d'Olynthe. Puis, vers le milieu de la journée, ils bifurquèrent et se précipitèrent en direction d'une porte des remparts thébains, où Léontiadès les attendait pour les faire entrer dans la ville. Ce dernier guida alors les soldats à travers les rues rendues presque désertes par la chaleur de l'été. Ils se hâtèrent de monter jusqu'à la Cadmée, alors que la citadelle était sans surveillance en ce jour particulier. Une fois à l'intérieur, on leur remit la *balanagra*⁸, cette pièce métallique qui permettait de verrouiller la porte, quand elle était bloquée par une cheville sortant du mur. C'était l'équivalent de la remise des clefs de la ville aux temps modernes. Les Spartiates chassèrent les femmes de la Cadmée puis se barricadèrent. Ainsi se retrouvaient-ils hors de portée des opposants restés à l'extérieur des murs.

Le coup de force fut si soudain que, dans la ville basse, la réunion du conseil se poursuivit paisiblement sur l'agora. C'est alors que Léontiadès apparut et proclama le changement de régime. Un groupe de ses

compagnons laconiens était arrivé juste avant et s'était positionné tranquillement – armé de pied en cap – tout autour du lieu de l'assemblée.

« Citoyens, la nouvelle que les Lacédémoniens occupent la Cadmée ne doit pas vous démoraliser », commença-t-il. « Personne, déclarent-ils, ne doit voir dans leur présence un acte hostile, s'il n'est pas un partisan de la guerre. » Puis il se tourna vers Isménias, son rival, et dit : « Comme la loi donne au polémarque le droit d'arrêter tout homme qui lui paraît passible de la peine de mort, j'arrête Isménias que voici, comme fauteur de guerre. Vous, lochages et ceux qui sont sous leurs ordres, debout, emparez-vous de lui et menez-le là où vous savez⁹. » Isménias fut conduit jusqu'à la Cadmée, devenue le siège d'une armée d'occupation lacédémonienne. Léontiadès et ses amis laconiens s'emparèrent du pouvoir.

Les villes grecques avaient déjà connu auparavant pareils renversements, y compris avec des infiltrations de troupes de puissances « étrangères » – c'est-à-dire d'autres cités de Grèce. Mais nul coup de main n'avait encore abouti à un succès aussi total. En l'espace d'une ou deux heures à peine, le nouveau régime était en place, appuyé par une garnison inexpugnable. Et pas un seul coup d'épée n'avait été donné.

Les partisans d'Isménias, ceux qui s'étaient « atticisés », rangés aux côtés d'Athènes, étaient devenus soudainement des ennemis de l'État. Beaucoup s'enfuirent en hâte, obéissant à un mouvement classique lors des troubles politiques qui secouaient la Grèce : les factions défaites partaient en exil dans celles des villes qui partageaient les mêmes orientations politiques qu'elles. Dans le cas présent, Athènes s'imposait comme le refuge naturel ; la ville pouvait être atteinte en deux jours de marche ou un seul jour de cheval. Trois cents Thébains s'y précipitèrent. Parmi eux se trouvait Androclidas, un partisan d'Athènes en vue ; il avait réussi à échapper à l'arrestation qui lui était promise comme à plusieurs centaines de ses semblables¹⁰.

Le nom encore obscur d'un de ces exilés n'allait pas tarder à retentir partout. Âgé d'une trentaine d'années, Pélopidas figurait parmi les plus jeunes et les plus ardents du groupe – un homme au *thumos* (ardeur, cœur, passion) bouillant de colère et de fierté, selon le portrait de Plutarque. Horrifié par la capture de sa cité par Sparte, il ne songeait qu'à la revanche, dût-elle demander des années d'effort – ce qui allait être effectivement le cas.

Des messagers envoyés par les Lacédémoniens se présentèrent à Athènes pour exiger que les exilés thébains fussent bannis. Athènes fit la sourde oreille et accueillit au contraire les Thébains par décret officiel¹¹. Ils trouvèrent vite leur place sous ses vastes portiques, dans ses rues animées et dans la foule qui se pressait sur l'agora et dans ses marchés. Partout les exilés se rassemblaient et commentaient les nouvelles en provenance de leur patrie. Tenus informés par leurs amis et alliés restés à Thèbes, ils gardaient un œil sur Léontiadès – tandis que lui-même ne cessait de les surveiller, comme ils allaient s'en rendre compte bien assez vite.

La Cadmée, cette éminence fortifiée où stationnait maintenant une force armée de quinze cents hommes, tirait son nom de Cadmos, le fondateur mythique de Thèbes. La légende dit que ce prince de Phénicie (l'actuel Liban) était arrivé dans la région alors qu'il était à la poursuite de sa sœur Europe qui avait été enlevée par Zeus. L'oracle de Delphes lui avait enjoint de renoncer à sa quête pour suivre une génisse portant des marques en forme de croissant de lune sur ses flancs et de s'établir sur le premier emplacement où elle s'allongerait. Cette vache, *bous* en grec, conduisit ainsi Cadmos jusqu'à une région qui reçut alors le nom qu'elle porte encore de nos jours, la Béotie. Cadmos s'installa là où l'animal s'était arrêté pour se reposer, et c'est alors que débuta l'histoire tragique de Thèbes.

La meilleure source d'eau située à proximité était gardée par un dragon que Cadmos dut tuer, avant de semer ses dents dans le sol. Il en surgit alors un groupe de guerriers en armes qui s'affrontèrent aussitôt au combat

jusqu'à ce qu'il ne reste que cinq hommes (dans le mythe de Jason et des Argonautes, on retrouve certaines de ces dents en Colchide, au pays de la Toison d'or, où elles donnèrent aussi naissance à des hommes armés). Ce sont ces cinq hommes, les *Spartoi* ou les « semés », qui allaient engendrer les lignées des familles fondatrices de Thèbes. Avec leur aide, Cadmos construisit les énormes murailles de la Cadmée et éleva un palais pour lui-même au sommet de la colline.

Cadmos était désormais le roi du pays, et les dieux lui donnèrent pour épouse Harmonie, issue de la relation adultère d'Arès et Aphrodite. L'hymne nuptial du couple fut chanté par les Muses elles-mêmes, en un lieu que les guides thébains feraient visiter plus tard aux voyageurs¹². Mais Harmonie apportait en dot une malédiction. L'époux légitime d'Aphrodite, le dieu forgeron Héphaïstos, haïssait l'enfant issue de l'infidélité de sa femme. Aussi fabriqua-t-il, en guise de présent de mariage pour Harmonie, un collier envoûté qui apporterait jeunesse et beauté à celles qui le porteraient, mais aussi de terribles malheurs.

Transmis de génération en génération, ce collier exerça successivement sa malédiction sur chacun des souverains de Thèbes. Et les souffrances des membres de cette lignée royale devinrent fameuses dans toute la Grèce. Leurs destinées atroces seront inlassablement mises en scène dans les tragédies composées par les auteurs de l'Athènes classique. C'est grâce à celles de ces pièces qui sont parvenues jusqu'à nous que les mythes de Thèbes restent vivants aujourd'hui dans notre conscience collective.

Le collier échut d'abord à Sémélé, fille de Cadmos et d'Harmonie, jeune beauté que Zeus séduisit. Elle conçut un enfant du dieu, mais fut victime de la jalousie d'Héra qui sema le doute dans son esprit en lui suggérant que son amant « divin » n'était peut-être qu'un homme ordinaire. Elle exigea que Zeus lui apparaisse sous sa forme véritable, et le dieu s'exécuta en se manifestant sous la forme d'un éclair – qui la brûla mortellement. Le dieu put néanmoins retirer de ses cendres l'enfant qu'elle

portait, pour le coudre dans sa cuisse. C'est là qu'il se développa jusqu'à naître sous la forme de Dionysos, un dieu qui était donc, en quelque sorte, natif de Thèbes. La pièce d'Euripide, les *Bacchantes*, s'ouvre sur le retour de Dionysos dans sa ville natale, où de la fumée s'élève encore de la tombe de sa mère, bien des années plus tard.

Puis le collier alla à Agavé, sœur de Sémélé, dont le fils Penthée avait accédé au trône de Thèbes. Les *Bacchantes* racontent l'histoire des deux malheureux, respectivement tante et cousin du dieu Dionysos. Tandis qu'Agavé était convaincue que Zeus était bien le père de l'enfant de sa sœur, Penthée la raillait, prétendant que cela n'était qu'une invention de Sémélé pour expliquer sa grossesse. Mais Dionysos était bien déterminé à apporter la preuve de sa divinité. Par un charme qu'il projeta sur Agavé et sur Penthée, la mère ne vit plus en son fils qu'un lion qu'elle pourchassa et abattit sur le mont Cithéron avant de le dépecer de ses propres mains. Dans l'atroce scène finale de la pièce, Agavé revient à la réalité pour découvrir que le trophée qu'elle tient dans ses mains n'est autre que la tête coupée de son fils.

Le collier passa ensuite à Jocaste, épouse du roi Laïos (petit-fils de Cadmos), qui donna naissance à un fils maudit, Œdipe. Effrayé par un oracle prédisant la destinée future du garçon, le couple royal fait exposer le petit enfant sur le mont Cithéron. Secouru par un berger et élevé par des parents adoptifs, Œdipe grandit dans l'ignorance de ses origines. Pour échapper à la prophétie fatale selon laquelle il devait tuer son père et épouser sa mère, il s'enfuit loin de ceux qu'il croit être ses parents naturels. Sur la route, l'homme qu'il tue lors d'une confrontation imprévue s'avère être son père, le roi Laïos, tandis que la femme qu'il épouse n'est autre que sa mère Jocaste – dont l'apparence juvénile avait été préservée par le collier. Dans le drame immortel de Sophocle, *Œdipe Roi*, Œdipe, désespéré, se crève les deux yeux quand il découvre la vérité.

Les deux fils de l'aveugle Œdipe s'affrontèrent pour arracher le droit de succéder à leur père. La guerre qui débuta avec le trône de Thèbes pour enjeu fut en partie attisée par le collier. L'un des fils, Polynice, s'en servit pour soudoyer un allié et le convaincre de l'aider à envahir Thèbes où régnait son frère, Étéocle. Dans le combat qui s'ensuivit – mis en scène par Eschyle dans sa pièce les *Sept contre Thèbes* –, les deux frères s'entretuent en combat singulier, laissant la cité sans dirigeant, ce qui permet à Créon de s'emparer du pouvoir par intérim.

Créon entend rétablir l'ordre après cette guerre civile, mais sa situation est fragile. Aussi prend-il une mesure extrême : il décrète que le cadavre de l'envahisseur, Polynice, sera abandonné sans sépulture, et la putréfaction de son corps sera comme un avertissement lancé à d'autres agresseurs et rebelles. Mais la sœur de Polynice, Antigone, enfreint son ordre en tentant d'enterrer le corps. Créon la fait enfermer dans une prison creusée dans le roc où elle est condamnée à mourir de faim, mais elle choisit de se pendre. C'est son histoire qui a inspiré une autre pièce de théâtre grecque intemporelle, l'*Antigone* de Sophocle.

C'est ainsi que s'éteignit la lignée royale amorcée par Cadmos et que s'effaça pour longtemps la trace de destruction laissée par le collier d'Harmonie. Ceux qui en héritèrent voulurent étouffer à jamais son pouvoir maléfique : ils en firent l'offrande à Athéna dans son sanctuaire de Delphes, où il constitua l'un des trésors sacrés réservés à la déesse. Il resta là pendant plusieurs siècles, sagement retiré de la circulation. Mais il réapparaîtra finalement, comme nous le verrons, pour alourdir encore l'histoire de Thèbes de nouveaux désastres.

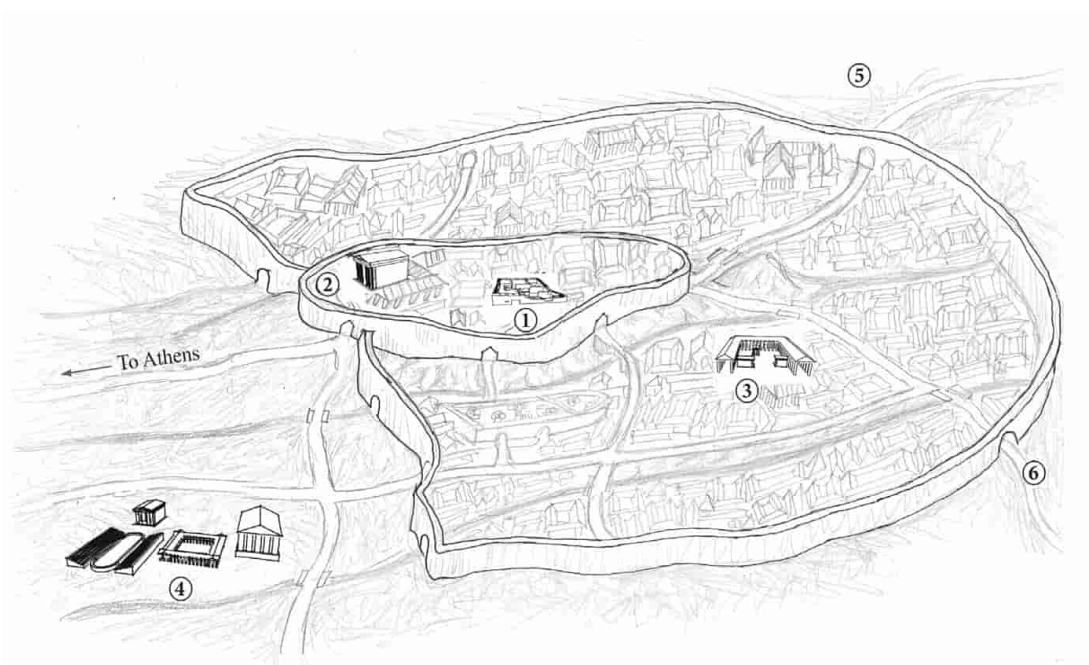
À travers les légendes rapportées sur la lignée de Cadmos, Thèbes fut bientôt assimilée à une terre de souffrance. On montrait aux visiteurs la tombe de Sémélé, la fontaine où Œdipe s'était lavé du sang de son père assassiné, les sept portes où avaient péri les Sept contre Thèbes en combattant chacun à une porte de l'enceinte. Une ornière qui creusait le sol

était censée être une trace laissée par Antigone : c'est par là que l'intrépide jeune fille aurait tiré le corps de son frère, trop lourd pour elle, jusqu'à un bûcher élevé pour lui à proximité. Et dressée à l'horizon, surplombant toute la région, s'élevait la montagne sauvage, le Cithéron, où la malheureuse Agavé, frappée de démence par Dionysos, avait démembré son propre fils à mains nues.

D'autres figures mythiques avaient laissé des traces à Thèbes. Il se disait qu'Héraclès y était né, et l'on pouvait distinguer les ruines de la maison de ses parents à côté d'une porte située au sud de la ville. Les tombes des enfants d'Héraclès – tués dans un accès de folie de leur père – y étaient également visibles, de même que la pierre appelée *sophronistêr*, « retour de sagesse », qu'Athéna aurait jetée sur Héraclès pour l'empêcher de tuer aussi son père Amphytrion. Pour expier ces meurtres, Héraclès dut partir vers le Péloponnèse, au sud, ce qui permit à plusieurs villes de cette région de prétendre aussi qu'il était « l'un des leurs ». Néanmoins, seuls les Thébains étaient en mesure de se vanter d'avoir vu Héraclès naître et grandir parmi eux.

Les citoyens de Thèbes prétendaient également détenir la tombe de Iolaos, neveu d'Héraclès et souvent présenté comme son éromène, ou jeune amant. Les deux hommes avaient partagé nombre d'aventures, dans lesquelles Iolaos servait d'écuyer à Héraclès, conduisait son char ou lui prêtait main-forte au combat. Iolaos se tenait au côté d'Héraclès dans sa lutte contre l'hydre de Lerne, s'employant à cautériser les cous de la créature au fur et à mesure qu'Héraclès tranchait ses têtes, afin d'éviter que deux nouvelles têtes ne repoussent à partir de chaque blessure béante. Les Thébains rendirent hommage à cette association héroïque/érotique en organisant une série de jeux athlétiques, et la tombe de Iolaos devint un but de pèlerinage pour les couples d'hommes. Selon Plutarque, qui cite comme source Aristote¹³, les hommes se juraient leur amour sur cette tombe, comme pour prendre modèle sur le lien entre Héraclès et Iolaos.

Aucune autre cité grecque ne nous donne l'exemple de tels engagements, et Thèbes était alors unique dans sa façon de considérer l'*erôs*, le désir amoureux, entre hommes. L'éros masculin, thème central de la réflexion de Platon dans le *Banquet*, pouvait revêtir des formes multiples dans le monde grec. Comme Platon le fait dire à Pausanias, l'un des orateurs de son dialogue, l'éros masculin était un sujet « compliqué » à Athènes et à Sparte. En revanche, chez les Béotiens, déclare Pausanias – en se référant principalement aux Thébains –, les couples masculins étaient bien considérés, et même favorisés par la loi. « Là, [...] il est bien de céder aux amants, et personne, jeune ou vieux, ne dirait que c'est honteux¹⁴ », dit-il, ajoutant que cette tolérance bienveillante avait aussi cours à Élis, dans le Péloponnèse.



Représentation de Thèbes à l'époque classique, avec l'acropole de la Cadmée au centre et les principaux sites : (1) l'ancien palais de Cadmos, déjà en ruines ; (2) le temple de Zeus Hypsistos sur le point culminant de la Cadmée ; (3) l'agora ; (4) le périmètre sacré d'Héraclès, avec son temple, son complexe athlétique et la pierre *sophronistēr* (« retour de sagesse ») ; (5) le ravin d'Antigone ; (6) le tombeau de Iolaos et la fontaine d'Œdipe (emplacements supposés).

Ce phénomène est confirmé par deux autres auteurs qui sont nos principales sources pour la Thèbes de l'époque classique. Xénophon, contemporain de Platon, affirme que « chez les Béotiens, un homme adulte et un jeune garçon vivent *suzugentes* » – « attelés ensemble »¹⁵, recourant à une expression qui désigne ailleurs le lien du mariage pendant une vie entière. Quatre siècles après, Plutarque, qui était Béotien lui-même, abondait dans ce sens. Les législateurs de Thèbes, dit-il, « avaient accordé à l'*erôs* une importance particulière à la palestre (*palaistra*) » – les enceintes d'athlétisme consacrées à la lutte qui étaient souvent le lieu des entreprises de séduction amoureuse. Plutarque prétend que le soutien officiel apporté à l'*éros* masculin était bénéfique pour l'ensemble de la société thébaine, parce

que l'ardeur des jeunes garçons, les éromènes, se mêlait à la sagesse de leurs amants plus mûrs, que les Grecs appelaient *erastai* (éastes).

Qui étaient ces législateurs dont Plutarque ne révèle pas le nom ? Aristote évoque un ancien homme politique, Philolaos, qui pourrait bien en faire partie. Cet homme avait émigré à Thèbes avec son éromène Dioclès, un athlète olympique. Tous deux avaient fui Corinthe, leur ville natale, pour préserver leur relation et la protéger de la mère de Dioclès qui la menaçait (nous ne savons pas comment). Les deux amants passèrent le restant de leur vie à Thèbes, où, après leur mort, ils furent inhumés ensemble dans deux tombes qui se faisaient face, conformément à leur volonté. Plus tard, on montrera ces tombes aux visiteurs qui se rendaient à Thèbes. Peut-être est-ce Philolaos, si attaché à l'*erôs* lui-même, qui rédigea les projets de loi visant à l'encourager pour tous.

Des tombes, des monuments et des sites ont permis de conserver bien vivants les mythes de Thèbes qui incarnaient pour les Thébains le pouvoir de l'*erôs*. Ce n'est qu'à Thèbes, semble-t-il – même si certaines sources donnent aussi le nom de la cité d'Élis, dans le Péloponnèse –, que des hommes se juraient fidélité, vivaient ensemble tels des couples mariés et se préoccupaient d'éterniser leur union jusque dans la mort. Tandis que l'*erôs* se révélait « compliqué » à Athènes et à Sparte, à Thèbes il était naturel, direct, et conforté par des vœux solennels.

Telle était la cité où les Spartiates firent irruption en 382 avant J.-C., et tel était le site fortifié qu'ils occupèrent. Phoibidas avait expulsé les « hommes semés » de la colline qui avait nourri leurs « racines », là où se dressaient encore après plusieurs siècles les ruines calcinées du palais de Cadmos – incendié, disait la légende, lorsque Zeus s'était révélé à Sémélé dans un éclair de feu. Toutefois, pour les Grecs, de tels actes étaient des manifestations d'*hubris*, de fierté arrogante, qui étaient susceptibles d'attirer la colère des dieux sur les hommes.

Dans un passage des *Helléniques*, le récit historique qu'il laisse de cette époque, Xénophon écrit, sur un ton solennel : « On pourrait citer bien d'autres faits, chez les Grecs et chez les Barbares, pour prouver que les dieux n'oublient pas ceux qui violent les lois divines et humaines¹⁶. »

L'« histoire » qu'il raconte alors est la suite de la prise de Thèbes par les Lacédémoniens. On comprend bien en le lisant qui s'était livré à des « actes impies » : Phoibidas en tout premier lieu, et ses complices thébains. Et peut-être avec eux entendait-il accuser aussi Agésilas, l'un des deux rois de Sparte qui était selon toute vraisemblance derrière l'occupation surprise de la Cadmée.

Agésilas haïssait les Thébains qui lui avaient fait un affront personnel (sur lequel nous reviendrons au prochain chapitre). En outre, il était un fervent adepte de la politique de puissance de Sparte, qui visait à étendre son influence, voire son empire selon certains, par la force militaire. Sous sa conduite, les armes de Sparte s'imposèrent en Grèce continentale bien plus loin que sous le règne de ses prédécesseurs, et même au-delà de la mer Égée, sur les terres du Grand Roi de Perse. La prise de Thèbes s'accordait parfaitement à ses ambitions, et l'opinion la plus courante était qu'il l'avait planifiée et autorisée lui-même, en se servant de Phoibidas comme agent. De nos jours, les spécialistes s'accordent largement sur cette interprétation¹⁷, mais on ne connaîtra sans doute jamais la vérité.

Tous les Lacédémoniens ne se rangeaient pas au nombre des admirateurs d'Agésilas, ni n'approuvaient la prise et l'occupation de la Cadmée. Les éphores de Sparte, les cinq magistrats qui gouvernaient la cité, s'offusquèrent que Phoibidas se fût permis d'agir sans rechercher leur consentement. Ils le sommèrent de revenir à Sparte pour être mis en jugement. Cette procédure était scrutée par la Grèce tout entière, et plus particulièrement bien sûr par les citoyens de Thèbes. Sparte allait-elle punir l'un des siens pour cet acte caractérisé d'agression et de violation des traités

en vigueur ? Allait-elle renoncer à l'occupation de la Cadmée et mettre fin à l'étranglement de Thèbes ?

Durant le procès, les éphores s'obstinaient à demander qui avait donné les ordres et s'attendaient peut-être à entendre prononcer le nom d'Agésilas en réponse. Mais Phoibidas prit bravement sur lui seul toute la responsabilité de son acte. Alors que le tribunal semblait disposé à le condamner, comme son devoir l'y appelait, Agésilas intervint : « Si ce qu'il a fait était mauvais pour Sparte, déclara le roi à ses compatriotes, alors il est juste qu'il soit puni ; mais si c'était *bon* au contraire, il est une loi ancienne qui lui permettait d'agir de sa propre autorité. Nous devons *seulement* considérer si ses actes ont été bons ou mauvais. » C'est cet appel sans fard à privilégier l'intérêt de Sparte et l'expansion de sa puissance qui l'emporta. Phoibidas s'en sortit avec une simple amende qui fut obligeamment acquittée à sa place par Agésilas (d'après certains récits).

Sans remords, Sparte conserva donc la mainmise sur la citadelle de Thèbes, et cette absence de scrupules restera un sujet d'indignation durable chez les Grecs¹⁸. Plus encore, elle soumit la région tout entière à son pouvoir, plaçant des garnisons et installant des régimes fantoches dans les villes proches de Thèbes. Il paraissait clair que le lion lacédémonien entendait bien dévorer toute la Béotie. En établissant des bases à Platées, Thespies et Orchomène¹⁹, les Spartiates imposèrent un anneau de fer autour de la cité occupée de Thèbes.

Isménias, le chef de la faction pro-athénienne de Thèbes, fut mis en jugement à Thèbes par un tribunal spartiate. Accusé de méfaits remontant à plusieurs décennies, il fut reconnu coupable et exécuté sommairement. C'est un Laonien du nom d'Archias, séide de Léontiadès, qui le remplaça. La cité fut alors soumise à de nouveaux instruments de répression : espions et police secrète, arrestations et emprisonnements, torture des dissidents. Mais trois cents Thébains avaient réussi à s'enfuir juste auparavant. Vivant

en exil à Athènes, bénéficiant officiellement du droit de cité, ils échafaudaient des plans et attendaient leur heure.

Maints Athéniens durent penser que l'histoire se répétait, mais en sens inverse. Vingt ans plus tôt, dans la foulée de leur défaite face aux Spartiates, à l'issue de la guerre du Péloponnèse, ils avaient dû subir, eux aussi, la présence d'une force d'occupation ainsi qu'un régime fantoche, la Tyrannie des Trente. Leurs propres dissidents avaient également été contraints de prendre le chemin de l'exil, et la plupart d'entre eux avaient échoué à Thèbes. Maintenant, dans une image inversée de ces événements, c'étaient les exilés thébains qui fuyaient la tyrannie pro-lacédémonienne et affluaient à Athènes. Cette symétrie était tout aussi évidente pour les Thébains qui pouvaient y trouver des raisons d'espérer.

Lors du précédent épisode (en 403 avant J.-C.), les exilés athéniens avaient planifié un coup de main secret pour reprendre le contrôle de leur cité. Avec l'appui des Thébains, un groupe de soixante-dix hommes avait brusquement franchi la frontière et enlevé un fort situé dans la campagne de l'Attique. Ils pouvaient compter sur le soutien à leur cause du peuple d'Athènes, tant la détestation à l'endroit des Trente était forte. Bientôt, les partisans des exilés s'assemblèrent en si grand nombre que même les soldats spartiates ne purent les repousser. Les Trente furent chassés du pouvoir, et la démocratie rétablie, moins d'un an après sa chute.

Puisque des Athéniens partis de Thèbes avaient pu obtenir un tel résultat, un plan similaire pourrait peut-être réussir aussi bien pour des Thébains partis d'Athènes. Les exilés de Thèbes commençaient à parler tout bas entre eux d'une expédition pour reprendre leur cité. Après tout, pour de bons marcheurs, une longue journée de marche, ou plutôt une nuit, pouvait suffire pour rallier Thèbes en partant d'Athènes. Ils pouvaient y compter sur l'aide de leurs sympathisants, tout comme, vingt ans plus tôt à Thèbes, les Athéniens avaient reçu le soutien de leurs partisans, au premier chef celui du défunt Isménias qui venait d'être exécuté par les Spartiates.

Les plans des exilés prirent soudain un tour plus urgent quand, au cours de leur troisième année de séjour à Athènes, surgit un commando de tueurs qui s'en prit à eux. Le groupe revenu au pouvoir à Thèbes, dirigé par Léontiadès, avait envoyé ces hommes pour liquider les principaux exilés dans le cadre de ce qu'il envisageait sans doute comme une action préventive. Plusieurs exilés étaient visés, mais seul le doyen d'entre eux, Androclidas, perdit la vie dans l'attentat. Pélopidas, homme de *thumos* et de grande fougue, qui était au nombre des rescapés, s'empara aussitôt du rôle de dirigeant laissé vacant.

Anticipant de nouvelles attaques, les exilés décidèrent de passer à l'action. Une trentaine d'entre eux se portèrent volontaires pour la mission, sous la conduite de Pélopidas et d'un autre jeune homme bouillonnant, du nom de Melôn. La saison hivernale et ses longues nuits approchaient. Le solstice d'hiver, marqué par la nuit la plus longue, était à Thèbes le jour de la fête des Aphrodisies, consacrées à honorer Aphrodite, déesse de l'amour charnel. Cette date serait propice aux conjurés qui savaient bien de quelle façon les membres du triumvirat au pouvoir aimaient célébrer cette fête.

À Thèbes, des sympathisants des exilés avaient été mis dans la confiance du complot et s'étaient vu confier divers rôles de soutien. Un homme portant le nom prédestiné de Charon – le passeur des défunts vers l'au-delà – devait cacher chez lui les exilés de retour à Thèbes. Plusieurs de ses proches devaient apporter leur aide : Gorgidas, Simmias, Épaminondas ; tous ces personnages étaient respectés à Thèbes pour leur autorité et la sûreté de leur jugement. Un homme en particulier, Phyllidas, était appelé à jouer un rôle crucial ; en dissimulant ses sympathies pour Athènes, il était parvenu à occuper une position élevée auprès du pouvoir exécutif, en tant que chef de cabinet particulier des polémarques.

Le secret était une condition essentielle, car de tels complots échouaient souvent pour avoir été révélés par des informateurs. C'est ce qui se produisit en l'occurrence, au moment où la petite troupe d'exilés progressait

en direction de la Béotie. Un prêtre athénien du sanctuaire d'Éleusis, proche de la frontière de l'Attique avec la Béotie, apprit par hasard quelle était la destination de ces Thébains et ce qu'ils projetaient de faire. Il se dépêcha de rédiger un court message qu'il fit parvenir à Thèbes, en recommandant que les polémarques en prennent connaissance immédiatement. Dans le groupe des exilés, nul ne devina qu'ils avaient été repérés.

Pélopidas fit halte avec sa petite colonne au moment de pénétrer en Béotie. Seule une douzaine d'hommes devait poursuivre, constituant ainsi un groupe assez restreint pour éviter d'attirer l'attention ; le reste de la troupe attendrait là qu'on lui fît passer l'ordre de se mettre en mouvement. Les douze se déguisèrent en chasseurs : ils portaient des perches pour battre les buissons et des filets destinés à piéger le gibier, de sorte que leur présence dans la campagne ne paraîtrait pas incongrue. D'autres déguisements les attendaient à leur arrivée : des vêtements et des voiles de femmes étaient préparés pour eux dans la maison de Charon.

Enfin, non sans avoir confié leurs parents et enfants à leurs camarades, pour le cas où ils ne reviendraient pas, ils se mirent en route pour Thèbes, la cité aux sept portes.

Ce jour-là, un vent glacial soufflait, et de fins flocons de neige tombaient sur Thèbes. Pour ceux qui se cachaient dans la maison de Charon, une demi-douzaine d'hommes environ, il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre – et se ronger les sangs. Des mouvements de troupes lacédémoniennes dans la région laissaient craindre que leur complot ait été démasqué, ou qu'il était à tout le moins suspecté. Cependant, ni les polémarques ni leurs maîtres spartiates ne s'étaient encore retournés contre eux. Les coups redoutés contre la porte ne s'étaient pas fait entendre – mais cela ne tarderait guère.

Les événements qui se déroulèrent à Thèbes ce jour-là et le suivant, à la fin du mois de décembre 379 avant J.-C., seront rapportés cinq siècles plus tard par Plutarque dans deux ouvrages distincts. Il est certain que ce natif de

Béotie aura enjolivé ses récits, mais ils n'en étaient pas moins documentés, selon toute vraisemblance, par des sources primaires qu'il avait pu consulter et étudier. Xénophon a aussi raconté ces deux mêmes journées dans ses *Helléniques*. Les trois récits pris ensemble nous apportent plus de détails sur ces quarante-huit heures que sur n'importe quelle autre séquence de temps comparable dans toute l'histoire grecque, mais ils divergent néanmoins sur de nombreux points. Les lignes qui suivent s'appuient largement sur les textes de Plutarque²⁰.

L'un des membres de l'entourage de Charon était plus soucieux que ses compagnons. Un ami lui avait rapporté le songe étrange qu'il avait fait au cours de la nuit précédente : enceinte, la maison de Charon avait accouché, non d'un enfant, mais d'une flamme jaillissante. L'incendie s'était étendu jusqu'à dévorer la totalité de Thèbes, à l'exception notable de la Cadmée, où stationnaient les Lacédémoniens. Dans le songe, cette base fortifiée avait survécu, enveloppée de fumée noire, tandis que le reste de la cité brûlait – n'était-ce pas là un présage de désastre pour Thèbes et de triomphe des Spartiates ?

Les hommes présents chez Charon ne savaient rien de ce rêve ni de ce qui était en train de se passer ailleurs dans Thèbes au même moment. Et l'homme qui avait été informé du songe s'efforçait quant à lui de faire échouer le complot. Il avait demandé à un voisin sympathisant, un homme appelé Chlidon, de galoper à travers la plaine à la rencontre du groupe d'exilés venant d'Athènes pour leur dire de rebrousser chemin. Mais Chlidon ne parvenait pas à remettre la main sur le harnais de son cheval. Sa femme finit par lui avouer qu'elle l'avait prêté à un voisin. Chlidon jurait et vociférait, et sa femme hurlait en réponse, ce qui provoqua un petit attroupement de curieux.

Tandis que le couple se querellait, le groupe d'hommes dissimulés chez Charon sortit de la maison pour se rendre à proximité, chez Simmias, afin de rejoindre d'autres conspirateurs. Dans la rue, ils se heurtèrent à deux

hommes qu'ils redoutaient par-dessus tout : Archias, l'un des polémarques laconiens, et Lysanoridas, le commandant de la garnison spartiate. Tous deux descendaient de la Cadmée, escortés par des soldats. Archias interpella l'un des membres du groupe, le devin Théocritos, et le tira à part pour s'entretenir avec lui. Les autres observaient nerveusement la scène, mais Archias recherchait seulement un avis concernant un rite religieux. Théocritos expliqua toute l'affaire aux autres quand ils se remirent en marche.

Il se trouvait que les Lacédémoniens basés dans la ville proche d'Haliartos, agissant sur les ordres du roi Agésilas, avaient ouvert la tombe de la mère d'Héraclès, Alcmène. Le roi voulait que ses restes fussent emportés à Sparte, afin de pouvoir s'emparer des pouvoirs magiques qu'on leur attribuait. Dans la tombe, il n'y avait pas d'ossements mais divers objets étranges, dont une tablette de bronze présentant des inscriptions dans une écriture inconnue. Peu après cette exhumation avortée, Haliartos avait souffert de mauvaises récoltes et une inondation avait dévasté les champs. C'est pourquoi Lysanoridas, le commandant de la garnison spartiate stationnée à Thèbes, se rendait à Haliartos pour refermer la tombe et tenter d'apaiser l'esprit d'Alcmène. Selon Théocritos, il était clair que ce nouvel abus de Sparte avait provoqué la colère des dieux.

Arrivé à destination, le groupe de Charon salua Simmias. De son côté, celui-ci avait également fait une rencontre angoissante le matin même : il leur dit que Léontiadès, le chef des usurpateurs, était venu pour conférer avec lui au sujet du sort d'un prisonnier pro-athénien, Amphithéos, qui venait d'être arrêté lors d'une nouvelle purge. Simmias avait plaidé pour un verdict de clémence – le bannissement plutôt que la peine de mort –, mais Léontiadès s'était montré inflexible. La mise à mort d'Amphithéos était fixée au lendemain matin. « Quelles natures cruelles et barbares ! », s'exclama Simmias avec dégoût, en s'adressant aux autres.

Puis Simmias leur parla d'un étranger bizarre qu'on avait aperçu la veille à Thèbes. L'homme avait accompli un sacrifice sur la tombe de Lysis, avant de passer la nuit à côté de la tombe de ce sage de l'école pythagoricienne, en plein air, sur une couche de branchages. Nul ne connaissait cet homme, et son arrivée à Thèbes, dans un moment de telle tension, paraissait lourde de signification. On chargea l'un des conjurés, Épaminondas, d'aller trouver cet homme sur la tombe de Lysis. Avec son frère Caphisias, également présent chez Simmias, ils avaient été les élèves de Lysis dans leur jeunesse et connaissaient l'emplacement de sa sépulture qu'ils s'étaient eux-mêmes chargés de creuser, peu de temps auparavant.

Les deux frères portaient des regards divergents sur le complot en cours. Caphisias s'y était joint avec enthousiasme et se montrait prêt à entrer en action, tout en étant conscient que du sang allait devoir être versé. Épaminondas abhorrait tout autant que son frère l'occupation spartiate, mais il réprouvait toute effusion de sang. Il justifiait son retrait en usant de termes médicaux : aucun médecin n'emploierait la chirurgie, ou des cautérisations douloureuses, dès lors qu'une maladie pouvait être soignée avec des médecines ou par le jeûne. De même, Épaminondas était convaincu que les maux de Thèbes pouvaient être guéris sans recours aux armes ni aux flammes. Il aspirait à un remède moins brutal, sans savoir pourtant le définir.

Phyllidas, la « taupe », n'était pas chez Simmias, mais omniprésent dans les pensées de tous. Il était de service au *polemarcheion*, le siège du pouvoir, occupé à mettre au point le programme de la fête à venir. Il avait communiqué à ses complices tous les détails de l'organisation. Archias, l'une de leurs cibles, serait présent au *polemarcheion* avec ses compagnons pour s'enivrer en compagnie de femmes. Cependant, l'une des femmes était une dame respectable qui avait réclamé la discrétion. Aussi, afin d'éviter de la mettre dans une situation embarrassante, Léontiadès, le chef du

triumvirat, devait la recevoir chez lui. Cette disparité de lieux allait compliquer la tâche des conjurés.

Épaminondas revint chez Simmias, accompagné du visiteur étranger qu'il avait trouvé près de la tombe de Lysis. Il s'agissait de Théanor, un Pythagoricien du sud de l'Italie, qui était venu s'assurer que la dépouille de Lysis avait été honorée de tous les rites funéraires qui convenaient. Il avait été rassuré d'apprendre que ceux-ci avaient bien été accomplis par Épaminondas et son frère. Théanor offrit même de l'argent aux jeunes gens pour récompenser ce service et les soins qu'ils avaient prodigués à Lysis pour accompagner ses vieux jours, mais ils refusèrent de l'accepter. Bien qu'issus d'une famille pauvre, les deux frères étaient connus pour leur retenue et leur sobriété, qualités qu'ils devaient non seulement à l'enseignement de Lysis mais aussi à la grande rigueur morale de leur père.

Puis survint Chlidon, obsédé par la perte de son harnais et le non-accomplissement de sa mission. Les conjurés se rendirent alors compte que l'un des leurs avait failli faire échouer leur entreprise avant même qu'elle n'eût commencé. Par une force que nous qualifierions d'heureux hasard, quand les Grecs l'auraient attribuée aux dieux, le harnais n'était pas là où il aurait dû se trouver. Ainsi, le complot pouvait se poursuivre. Les exilés étaient toujours en chemin, et rien ne pourrait plus les arrêter.

En traversant le mont Cithéron, Pélopidas et les exilés qu'il conduisait avaient abandonné leur attirail de chasse et revêtu des vêtements de paysans, et s'étaient divisés en petits groupes de deux ou trois. Les portes de Thèbes étaient gardées, mais des poignées d'hommes comme celles qu'ils formaient, revenant selon toute apparence des travaux des champs, devraient passer inaperçues. Visages recouverts pour se protéger contre les rafales de vent et de neige, ils purent franchir les portes sans se faire repérer. Au moment où ils entraient dans la ville, certains virent dans le ciel un éclair non suivi de tonnerre et purent se persuader que c'était un présage de succès « brillant » pour leur mission.

De l'autre côté des remparts de la ville, des partisans qui guettaient leur arrivée les guidèrent à travers les rues jusqu'à leur point de ralliement : la maison de Charon. Finalement, le groupe de douze au complet était arrivé à bon port et put se joindre à la trentaine d'hommes déjà réunis qui constituaient le noyau de la résistance anti-spartiate.

C'est alors qu'on tambourina à la porte. Deux des soldats du conseil exécutif étaient là, venus sommer Charon de les accompagner jusqu'à la résidence du polémarque (le *polemarcheion*). Quelque chose avait dû transpirer. Charon ne pouvait pas se soustraire à cette convocation, mais ses complices avaient tout lieu de craindre qu'il ne les dénonce sous la torture. Charon proposa de laisser son fils de quinze ans en otage, mais Pélopidas, assumant le commandement comme le lui dictait son cœur (*thumos*), écarta le recours à de telles garanties. Charon partit avec les soldats, tandis que la tension montait chez ceux qui se tenaient cachés chez lui. Remarquant que l'un d'eux manquait, précisément celui qui avait entrepris auparavant de faire avorter le complot, ils pensèrent qu'il les avait trahis pour sauver sa propre vie.

Au *polemarcheion*, la résidence du polémarque, Archias était déjà ivre et oint d'huile parfumée ; la fête d'Aphrodite était sur le point de commencer. Une femme de haute naissance, qu'il convoitait depuis longtemps, devait lui être amenée bientôt ; son fidèle bras droit, Phyllidas, avait tout organisé. D'autres partenaires consentantes, les femmes « les plus distinguées et les plus belles de Thèbes²¹ », devaient pourvoir aux plaisirs de ses collaborateurs. Toute l'élite du pouvoir en place se préparait à passer une nuit de débauche sans limite, en l'honneur d'Aphrodite. « Voilà quel genre d'hommes c'était ! », remarque Xénophon, désapprouvateur. Selon lui, l'absence de retenue, tout particulièrement en matière de pulsions sexuelles, constituait le point faible des dirigeants et des soldats.

« On nous a rapporté que des exilés se sont introduits dans la cité, où ils se cachent », dit Archias à Charon, quand ce dernier fut introduit dans la

pièce. Ses paroles, hésitantes, témoignaient de son incertitude quant à la conduite à suivre ; il avait lâché d'un coup tout ce qu'il savait, ce qui ne faisait pas grand-chose. Ses espions avaient bien repéré l'arrivée des exilés mais ne savaient rien de leurs intentions. Soulagé, Charon feignit l'indignation : « Qui sont-ils donc ? » Puis il promit de rapporter toute information qu'il pourrait recueillir sur ces hommes. Phyllidas, qui se tenait nerveusement à côté, grimaça un sourire : « Oui, Charon, fais cela et surtout ne néglige aucune piste. » Sur ces entrefaites, Charon put s'en retourner, et Phyllidas se hâta de ramener Archias au programme prévu : festoyer et boire, puis s'adonner aux rites d'Aphrodite.

Au moment où Charon sortait, on introduisit un messager en provenance d'Athènes. Il était porteur de la lettre du prêtre athénien qui avait eu vent du complot. Le messager s'efforça de souligner l'urgence de la missive : « Celui qui envoie ce message vous presse de le lire sans perdre un instant, car cela concerne des affaires urgentes. » Archias répondit joyeusement « Les affaires urgentes attendront demain », en fourrant la note sous le coussin de son lit de banquet. Il était bien trop fixé sur l'orgie imminente pour la lire juste à ce moment.

Puis, très vite, arrivèrent les femmes.

Des applaudissements et des acclamations éclatèrent dans le *polemarcheion* pour saluer leur entrée. Les femmes étaient vêtues de leurs plus beaux atours et accompagnées par ce qui semblait être leurs servantes. Mais, à l'arrivée du groupe, un certain Cabirichos, qui était titulaire d'une charge religieuse, reconnut une forme masculine qui ressortait sous un vêtement féminin. « N'est-ce pas là Melôn ? », demanda-t-il en l'attrapant par un bras.

C'était bien Melôn, qui se dégagea de Cabirichos, sortit un poignard et courut droit sur sa cible : Archias. Plongé dans son ivresse, Archias eut à peine le temps de comprendre qu'il se passait quelque chose d'anormal, car Melôn lui avait déjà porté un coup puissant qui le blessa à mort. Les

conspirateurs se répandirent alors dans toute la pièce, firent tomber leurs déguisements et passèrent à l'attaque, tandis que les hommes de la garde rapprochée des polémarques jetaient leurs coupes pour saisir leurs armes.

Cabirichos tenait la lance sacrée qui symbolisait pour Thèbes l'autorité religieuse. L'un des conjurés s'en saisit, tentant de la lui arracher, tout en pressant Cabirichos de se joindre au mouvement de libération. Mais ce dernier était ivre, lui aussi, et s'accrochait obstinément à la hampe, dans sa confusion d'ivrogne. Un autre conjuré arriva par-derrière et le poignarda à mort, puis écarta la lance sacrée de la mare de sang.

La salle du banquet s'était rapidement transformée en abattoir. Sur un lit couvert de sang traînait la lettre, non décachetée, qui aurait pu révéler le complot et changer le cours de l'histoire. Mais le pouvoir et la soif de plaisir avaient rendu Archias aveugle face au danger qui approchait. « Les affaires urgentes attendront demain », avait-il répondu au messager. Cette expression était appelée à faire fortune²², adoptée par les noceurs grecs insoucians qui l'ont répétée pendant des siècles depuis cette nuit fatidique.

Pendant ce temps, dans un autre quartier de Thèbes, Pélopidas menait un second commando jusqu'à la maison de Léontiadès. Ce groupe disposait d'un temps très court pour agir, car la nouvelle de l'attaque survenue à la résidence du polémarque ne tarderait pas à se répandre. Elle ne s'était cependant pas encore ébruitée quand Pélopidas arriva devant la maison qu'il trouva fermée, mais, par chance, non gardée.

Pélopidas se fit annoncer comme un envoyé d'Athènes, ce qui revêt après coup un double sens plutôt lugubre. Un esclave tira le verrou et entrouvrit la porte. Pélopidas et ses compagnons la poussèrent et s'engouffrèrent à l'intérieur, courant vers l'*andreion*, la partie de l'habitation réservée aux hommes. Là, Léontiadès avait déjà saisi ses armes²³ et était prêt à les recevoir.

D'un coup d'épée dans le flanc, il expédia le premier conjuré qui franchit le seuil, un nommé Céphisodoros. Puis Pélopidas entra à son tour et

commença à ferrailer avec Léontiadès qui appelait à l'aide les esclaves de sa maisonnée. Mais la porte était bloquée par le cadavre de Céphisodoros, et les deux adversaires durent poursuivre leur combat sans assistance. Après avoir reçu un coup à la tête, Pélopidas réussit à plonger sa lame dans le corps de son ennemi. Léontiadès, maître d'œuvre du coup de force spartiate et dirigeant du régime réactionnaire, tomba mort aux pieds de Pélopidas.

Conformément au plan décidé au préalable, une fois leurs cibles éliminées, les groupes menés par Melôn et par Pélopidas se rejoignirent dans la rue pour se diriger vers la prison dans laquelle étaient enfermés plus d'une centaine de membres de leur faction. Phyllidas, continuant à jouer son rôle de taupe, s'efforça d'obtenir la libération des prisonniers en se présentant encore sous l'apparence d'un collaborateur du régime. « Archias ordonne qu'on lui amène Amphithéos », dit-il au geôlier, en nommant le dissident qui devait être exécuté le lendemain. Mais le geôlier, méfiant, exigea qu'on lui montre une preuve d'autorité. « La voici, mon autorité ! », cria Phyllidas en transperçant l'homme d'un coup de lance. Puis tous les détenus furent remis en liberté.

Les conjurés firent alors leur première déclaration publique, criant dans les rues que les « tyrans » étaient morts. Ils demandèrent à tous les Thébains patriotes de sortir de chez eux, ce que certains firent ; on leur distribua des armes issues de diverses caches ou prises à l'agora, où elles avaient été suspendues comme trophées de quelque lointaine bataille. D'autres citoyens se tinrent en retrait et restèrent enfermés chez eux, incertains quant aux chances de succès du complot ou, peut-être, partisans de Sparte.

Les cris parvinrent jusqu'à la Cadmée, cinq cents mètres plus haut, alertant les soldats de la garnison lacédémonienne stationnée là. Depuis leurs postes d'observation, ils pouvaient distinguer les lumières à l'intérieur des maisons, la lueur des torches dans les rues et les ombres qui se rassemblaient sur l'agora – autant de signes d'une révolution en marche. Le moment était venu pour les hommes de faire leur devoir. Pourtant, les

portes de la Cadmée restèrent closes tandis que s'égrenaient des heures cruciales. Le commandant de la garnison, Lysanoridas, était parti à Haliartos pour refermer le tombeau d'Alcmène, et ses deux officiers en second, Hérippidas et Arkésos, affolés par les événements, répugnaient à agir sans ordres de leur supérieur.

Au lever du jour, la position des Spartiates continuait à se détériorer à vue d'œil. Un détachement de Thébains affectés à la garde de la Cadmée, les « Hommes forts » (*Kreittonoi*), déserta pour rejoindre les insurgés. Les rebelles entretenaient un rideau de fumée²⁴ qui permettait de masquer leurs mouvements ; ainsi le songe qui avait précédé le coup de force devenait-il réalité, même si c'était dans un autre sens que celui qui avait été anticipé. La Cadmée était *effectivement* enveloppée de fumée, mais les « flammes » qui devaient consumer la cité étaient celles de l'ardeur de Pélopidas et de ses camarades.

Désormais, l'acropole de la Cadmée se trouvait encerclée et en état de siège. La question d'une intervention extérieure devenait cruciale. Au cours de la nuit, les chefs spartiates avaient envoyé un signal de détresse, sans doute au moyen de feux, à la garnison de Platées, ville éloignée d'une quinzaine de kilomètres. Une force de cavalerie était sortie de Platées pour venir à leur secours, mais elle avait été stoppée par des cavaliers thébains et forcée de tourner bride pour rentrer vers sa base. Entre-temps, les assiégeants, Pélopidas et ses hommes, avaient également envoyé des messages de leur côté. Alors que le jour déclinait et que le siège se resserrait encore autour de la Cadmée, des troupes fraîches arrivèrent pour prêter main-forte aux Thébains : une armée venue d'Athènes.

Les Athéniens étaient partagés au sujet de l'aide à apporter pour la libération de Thèbes²⁵. D'un côté, ils tenaient à rembourser la dette contractée envers Thèbes lorsque celle-ci avait contribué à leur propre libération, vingt ans plus tôt : ils voyaient donc dans cet effort la juste contrepartie de l'appui alors reçu²⁶. Mais, d'un autre côté, ils ne voulaient

pas prendre le risque d'un affrontement avec Sparte. Avaient-ils bien autorisé le mouvement de ces soldats, ou s'agissait-il d'une initiative de leurs généraux²⁷ qui décidèrent de prendre les choses en main lorsqu'ils furent informés des événements de Thèbes ? Quoi qu'il en fût, l'appui de ce contingent se révélait pour l'heure des plus précieux. Les soldats franchirent la frontière là où ils avaient attendu les ordres et marchèrent sur Thèbes où ils s'établirent en position de siège, prêts à donner l'assaut aux murailles de la Cadmée, stimulés par la promesse de riches récompenses pour celui qui parviendrait à franchir l'enceinte en premier.

Le siège se poursuivit pendant plusieurs jours, peut-être une semaine. La garnison aurait sans doute tenu plus longtemps si elle n'avait compté que des Spartiates, bien connus pour préférer la mort à la défaite. Mais les soldats qui défendaient l'acropole étaient pour la plupart des supplétifs issus de cités alliées de Sparte, qui n'avaient aucune raison de haïr Thèbes. Finalement, les deux chefs spartiates acceptèrent le principe d'une trêve qui leur permettait de se retirer de la région. Flanqués d'une colonne de leurs collaborateurs thébains, ils sortirent de la Cadmée et conduisirent leurs forces en dehors de Thèbes en franchissant les portes de la cité. Les familles de ceux qu'ils avaient tués ou emprisonnés se tenaient sur le passage des Spartiates, et certains ne purent s'empêcher de s'en prendre violemment à eux pour laisser cours à leur soif de vengeance, en dépit de la promesse de vie sauve qui leur avait été faite.

Les hommes prirent le triste chemin de la retraite à travers le mont Cithéron et *via* l'isthme de Corinthe, sur la route qui les ramenait vers le Péloponnèse. À Mégare, ils rencontrèrent une armée lacédémonienne progressant vers le nord, conduite par le jeune roi spartiate Cléombrote, qui avait accédé au trône depuis moins d'une année et entreprenait là sa première campagne connue. Cette force avait été envoyée par Sparte quelques jours auparavant pour briser le siège de la Cadmée et secourir la

garnison. Les chefs spartiates ne purent que constater que le salut n'était qu'à une journée de marche du but, lorsqu'ils avaient choisi de capituler.

Une fois les dernières nouvelles échangées, chacune des deux armées reprit sa route dans une direction opposée. Les troupes de l'ex-garnison de Thèbes se dirigeaient vers le Péloponnèse, où elles durent faire face à la colère de Sparte. Leurs deux chefs, Hérippidas et Arkésos, furent arrêtés dans la ville proche de Corinthe, au moment où ils cherchaient sans doute à s'enfuir. Pendant ce temps, Cléombrote marchait en direction du mont Cithéron, à la tête de l'armée de secours. Son objectif n'était plus de secourir, mais de renforcer les positions spartiates en Béotie et, si possible, de châtier Thèbes. Nous retrouverons sa trace au prochain chapitre.

À Sparte, les chefs de la garnison furent fraîchement reçus par Agésilas. Jugés coupables de la perte de Thèbes par leur inaction, Hérippidas et Arkésos furent exécutés. Il ne fait guère de doute qu'ils durent être précipités dans la fosse du Céadas, abîme sinistre situé à l'extérieur de la cité dont le fond était alors recouvert de restes humains. L'officier chargé du commandement, Lysanoridas, fut condamné à une amende trop lourde pour qu'il puisse la payer, et dut prendre le chemin de l'exil. Il était absent lors de la nuit du solstice, mais la colère royale exigeait des boucs émissaires. Il semble que les Spartiates alourdissent ensuite leur vengeance en tuant sa mère, Xénopeithéia, réputée pour être la plus belle femme du Péloponnèse²⁸.

La colère de Sparte instillait la peur chez tous ceux qui avaient apporté leur aide aux Thébains. Les Athéniens firent rapidement en sorte de revenir sur leur engagement. Faisant écho aux exécutions de Sparte, ils condamnèrent à mort les deux généraux qui avaient conduit leurs troupes jusqu'à Thèbes. Le soutien d'Athènes au mouvement de libération avait duré en tout une semaine, peut-être deux, avant ce revirement total. Thèbes allait devoir faire face seule, sans aucune aide d'Athènes, aux futures

attaques des armées spartiates. Il arrivera également un moment où, comme nous le verrons, elle devra aussi affronter les armées d'Athènes.

À Thèbes, Pélopidas et ses compagnons savouraient leur réussite retentissante. Ils avaient repris leur ville à une armée sous commandement spartiate, dans un laps de temps très court et au prix de pertes légères. Il s'en était fallu de peu que leur complot ne fût découvert, quand Archias décida de remettre au lendemain la lecture de son message urgent, mais il avait parfaitement réussi. Plutarque émet l'un de ses commentaires les plus lourds de sens lorsqu'il écrit que ce fut la nuit où commença le déclin de Sparte, « non pas lorsque Pélopidas s'empara d'une garnison, d'un rempart ou d'une citadelle, mais lorsqu'il entra, après onze autres, dans une simple maison [...] et qu'il délia et brisa les chaînes de l'hégémonie lacédémonienne, dont on croyait pourtant qu'il était impossible de les rompre et de les arracher²⁹ ».

Toutefois, il fallait s'attendre à une riposte de Sparte. C'est pourquoi le nouveau régime tout juste installé à Thèbes dut se pencher sur les questions de défense. L'un de ses membres éminents, Gorgidas, fit alors une proposition remarquable³⁰.

Gorgidas avait été hipparque de Thèbes, commandant de la cavalerie, avant l'invasion spartiate, et était demeuré dans la cité sous l'occupation. Il avait inspiré la résistance par son caractère indomptable. Bien qu'il connût l'emplacement d'un site sacré de Thèbes, la tombe de Dircé – qui n'était révélé aux hipparques, sous le sceau du secret, qu'au moment de leur prestation de serment –, il avait refusé d'y conduire les Spartiates³¹ qui voulaient ouvrir la tombe pour s'emparer de ses pouvoirs. En réalité, Plutarque rapporte que les Spartiates furent si impressionnés par sa hardiesse qu'ils ne tentèrent même pas de le soumettre à la question.

En dépit de sa formation de cavalier, Gorgidas savait que tout affrontement avec Sparte se jouerait sur le terrain de l'infanterie. L'hoplite, ce fantassin lourdement armé, était l'atout principal des Spartiates au

combat, une arme polie au fil du rasoir à force de volonté et d'entraînement rigoureux. Thèbes ne pouvait pas rivaliser avec ce programme d'entraînement, appelé *agôgê*, qui reposait sur l'existence d'un très grand nombre d'hilotes, ces esclaves qui étaient la propriété collective de l'État spartiate. Néanmoins, les Thébains pouvaient compter sur une force qui leur était propre, celle de l'*erôs* mâle encouragé par l'État.

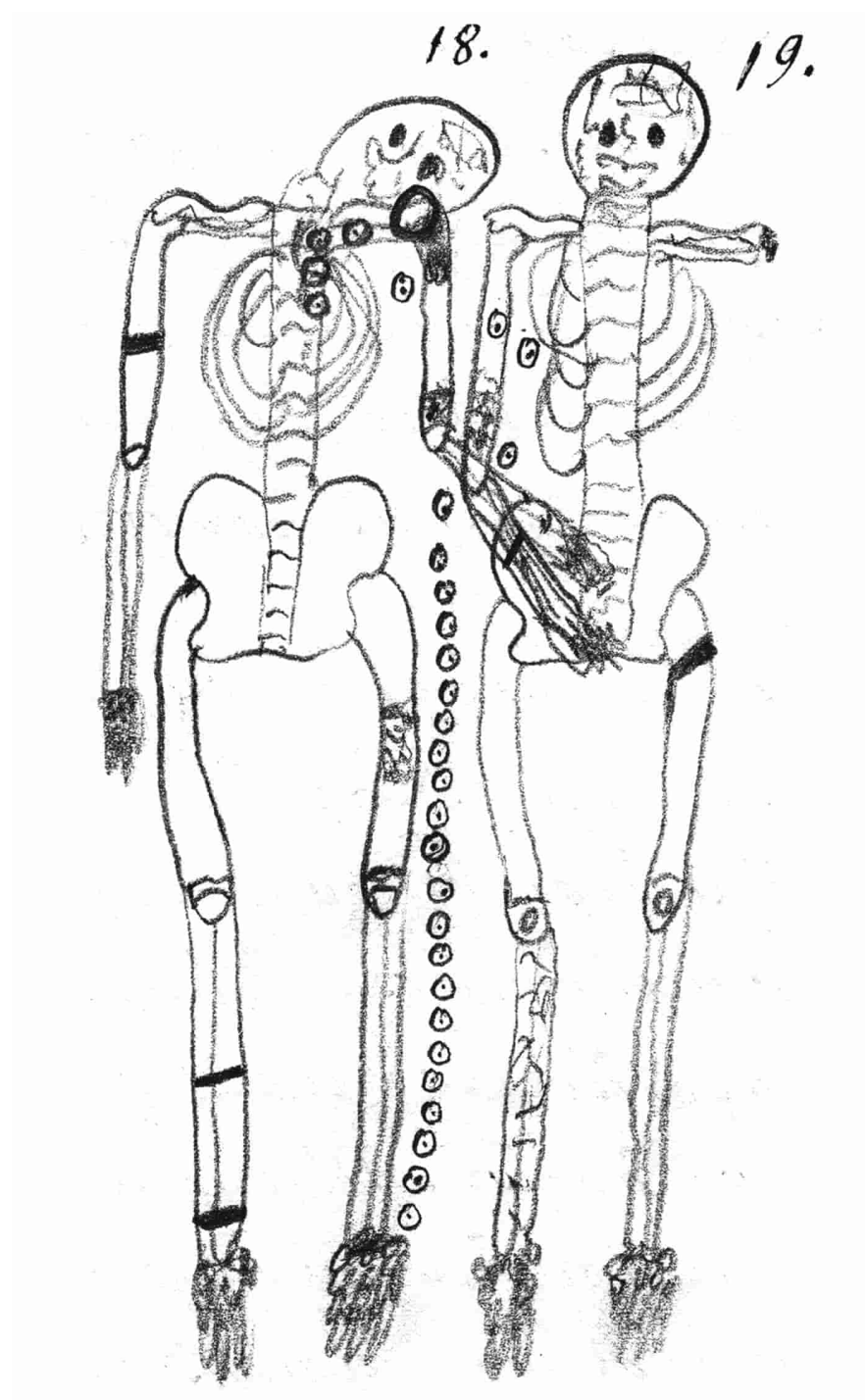
De même que Gorgidas avait prêté serment sur la tombe de Dircé, de même les amants masculins de Thèbes devaient-ils se jurer loyauté sur la tombe d'Iolaos. Leurs serments étaient des engagements solennels, prononcés en présence d'un esprit puissant. Gorgidas soutint qu'un serment d'amour pourrait apporter au nouveau pouvoir thébain un soutien aussi solide que l'ancienne prestation de serment militaire. Pour vérifier son intuition, il se lança dans une expérimentation. Il recruta des couples masculins, réunissant au total trois cents hommes, et les entraîna pour constituer un corps d'infanterie : le Bataillon sacré de Thèbes.

Thèbes installa les quartiers du Bataillon sur l'acropole de la Cadmée, là où battait le cœur de la cité ; c'est pourquoi certains le baptisèrent le Bataillon de la Cité. L'État pourvoyait aux frais de son entretien et de son entraînement. Au début, Gorgidas fut placé à sa tête ; plus tard, Pélopidas, que son énergie et son autorité désignaient pour le commandement, reprit ce rôle et s'employa à réorganiser le Bataillon en plusieurs formations nouvelles. Un troisième dirigeant de la cité, du nom de Pamménès, apporta sa contribution à l'entreprise. C'est lui qui mettra des mots derrière le concept du Bataillon : « Une unité soudée par l'*erôs* ne saurait être dispersée ni fragmentée parce que les amants et leurs aimés ressentent de la honte s'ils se déçoivent entre eux ; ils se tiendront fermement pour faire face à tous les dangers sous les yeux de l'autre³². »

Plutarque a recours à une métaphore équestre pour expliquer la force du Bataillon. Il relève que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, les chars roulent plus vite s'ils sont attelés à deux chevaux plutôt qu'à un seul³³. Cela

s'explique par la rivalité au sein de l'attelage. En galopant côte à côte, les chevaux attelés au char sont stimulés par le *thumos* de l'autre – cette part de l'âme qui aspire à l'honneur, à la victoire et à la gloire. Plutarque soutient que le *thumos* peut être stimulé dans des couples de soldats au même titre que dans des attelages de chevaux. Lorsque cela se produit, les deux hommes deviennent ensemble plus braves et plus féroces que chacun séparément.

Le Bataillon sacré de Thèbes, constitué dans le prolongement du complot du solstice, s'est nourri des énergies libérées par cette opération. Il incarnait une réponse caractéristique des Thébains aux valeurs spartiates : plutôt que sur la politique de force et le culte de l'État, le Bataillon reposait sur une tradition propre à Thèbes qui considérait l'éros masculin comme un lien durable et exclusif. Il fut conçu pour défendre un nouveau gouvernement dirigé par de jeunes hommes qui avaient triomphé contre toute attente, mais étaient conscients que le sort pouvait tourner à tout moment en leur défaveur. La force du Bataillon allait être mise à l'épreuve, sans tarder, contre Sparte, soit le défi le plus rude auquel une armée pouvait être soumise alors.



Détail d'un dessin du carnet de fouilles de l'archéologue Panagiotis Stamatakis (1880).

1. Taylor a publié dans son autobiographie un récit de cet épisode qui a été résumé par Frank Sanborn dans *The New England Journal* 22 (mars 1897), p. 97-103, source des indications qui suivent.
2. Pausanias, *Description de la Grèce*, IX, 40, 10.
3. Il existe un large consensus des chercheurs pour suivre les écrits de Plutarque qui mentionnent le Bataillon. Toutefois, un article récent, rédigé au terme d'une recherche minutieuse (Leitao 2002), affirme que la présentation érotique du Bataillon ne serait qu'une fiction développée à partir des conceptions de la philosophie grecque. Cet article n'a pas encore reçu la réponse qu'il mérite, même si plusieurs commentaires indirects par Ma (2008, p. 83, n.79) et Andrew Lear (in Masterson [2018], p. 133, n. 54) en ont relevé les failles. Parmi mes nombreuses objections, les principales sont les suivantes : 1/ les arguments tirés du silence de l'auteur ont peu de poids dans les discussions sur les écrits de Xénophon ; 2/ Xénophon indique clairement dans son *Banquet* que les Thébains et les Éléens plaçaient des amants côte à côte au combat, et mentionne également dans les *Helléniques* un corps d'élite des Éléens appelé *les Trois Cents* ; 3/ le *polyandrion* thébain de Chéronée est très certainement celui du Bataillon sacré ; 4/ l'emploi par Plutarque des expressions « ils disent », « certains disent » ou « on rapporte », lorsqu'il évoque le Bataillon (*Pélopidas*, 18-19), n'est pas la marque du scepticisme ou de l'absence de preuves (sur ce dernier point, cf. Brad L. Cook, « Plutarch's Use of *legetai* », *Greek, Roman and Byzantine Studies* 42 [2001], p. 329-360).
4. En référence à la Laconie, nom de la région de souche des Spartiates.
5. Xénophon, *Helléniques*, V, 2, 27.
6. Dans le récit historique anonyme et fragmentaire connu sous le nom des *Helléniques d'Oxyrhynque*, il apparaît clairement que Léontiadès avait précédé Isménias au pouvoir (17, 2). Commentaire de I. A. F. Bruce, *An Historical Commentary on the Hellenica Oxyrhynchia* (Cambridge, 1967). Voir la discussion dans Steinbock (2012), chap. 4.
7. Les historiens sont d'accord sur ce point, même si Xénophon (clairement désireux d'exonérer Sparte) présente Léontiadès proposant cette action sur un coup de tête. Phoibidas n'avait aucune raison de marcher si près de Thèbes si celle-ci n'avait pas été son véritable objectif.
8. Le fonctionnement de cet obscur mécanisme a été ingénieusement reconstitué par S. A. Handford, *Journal of Hellenic Studies* 46 (1926), p. 181-184.
9. Les paroles de Léontiadès sont rapportées par Xénophon, *Helléniques*, V, 2, 30, qui indique aussi que les confédérés avaient été postés là à l'avance.
10. Xénophon rapporte que, plus de trois ans après les événements, il y avait 150 prisonniers dans la prison de Thèbes, détenus politiques pour la plupart ; dans la mesure où la détention n'était habituellement que le prélude à l'exécution, on peut en déduire que les arrestations avaient largement dépassé ce nombre au cours des années.
11. Un fragment du décret a été retrouvé (cf. Steinbock [2012], p. 255-256).
12. Pausanias (*Description de la Grèce*, IX, 12, 3) se fit montrer le site au II^e siècle après J.-C.

13. Le texte d'Aristote n'a pas survécu. Plutarque évoque le rite dans *Pélopidas*, 18, et *Dialogue sur l'amour*, 761d.
14. Platon, *Le Banquet*, 182.
15. Citation de la *Constitution des Lacédémoniens*, II, 12, de Xénophon.
16. Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 1.
17. Par exemple Cawkwell, « Agesilaus and Sparta », *Classical Quarterly* 26 (1976), p. 77-78 ; Cartledge (1987), p. 156 ; Stylianou (1998), p. 222.
18. Voir, par exemple, Polybe, *Histoire*, IV, I, 27, 4.
19. Les principaux sites de la Grèce ancienne apparaissent sur les cartes insérées au début de ce livre.
20. L'occupation de Thèbes puis sa libération apparaissent comme des événements considérables tant pour Xénophon que pour Plutarque, même si leurs points de vue diffèrent. Xénophon (*Helléniques*, V, 2, 25-36 ; V, 4, 1-13) voit dans l'occupation un acte d'*hubris* tragique de la part de Sparte, appelant un châtiment des dieux. Par contraste, Plutarque (dans *Pélopidas*, 5-13, et *Le Démon de Socrate*) célèbre le courage des libérateurs thébains. La seconde de ces œuvres est un dialogue philosophique autour du « signe » censé guider Socrate, présenté au milieu des conspirateurs cherchant à libérer Thèbes, au commencement du complot ; mélange de faits réels et de fiction, ce texte contient d'importants détails qui n'apparaissent nulle part ailleurs. J'ai privilégié dans ma narration les deux récits (parfois contradictoires) de Plutarque, plutôt que ceux de Xénophon, lequel, en passant sous silence le rôle de Pélopidas, révèle sa piètre estime pour Thèbes. Voir H. D. Westlake, « The Sources of Plutarch's Pelopidas », *Classical Quarterly* 33 (1939), p. 21-22 ; J. G. De Voto, « The Liberation of Thebes in 379/8 BC », in *Daidalikon*, éd. R. Sutton (Wauconda, IL, 1989) ; Dillery (1995), p. 216-231.
21. Le texte de Xénophon est clair sur ce point (*Helléniques*, V, 4, 4), mais sa signification interroge. D'ordinaire, celles qui prenaient part à de telles beuveries étaient plutôt des femmes de petite vertu.
22. Cf. Plutarque, *Propos de table*, 619d-e (où Archias ne glisse pas le message sous un coussin, mais sous un vase en céramique).
23. Xénophon livre une image très différente de la scène dans ses *Helléniques*, peut-être pour minimiser la bravoure des Thébains. Selon lui, Léontiadès était assis tranquillement chez lui en compagnie de sa femme, sans se douter de rien.
24. Attesté par un seul mot dans le dernier chapitre du traité de Plutarque le *Démon de Socrate* ; cependant, il est possible que le texte contienne des lacunes, et certains éditeurs préfèrent retenir un autre mot. Néanmoins, Polyen, auteur d'un recueil de ruses de guerre, a rapporté qu'Épaminondas, comme Pélopidas, a eu recours à des rideaux de fumée dans d'autres circonstances (je remercie Adrienne Mayor pour cette observation).
25. Le rôle d'Athènes dans la libération de la ville ne ressort pas clairement des sources à notre disposition ; il est examiné par R. J. Buck, in « The Athenians at Thebes in 379/8 BC », *Ancient History Bulletin* 6 (1992), p. 103-109.

26. Présenté par Plutarque comme l'opinion générale des Grecs (*Pélopidas*, 13, 2). Cf. Steinbock (2012), chap. 4.
27. Ce point est discuté par Steinbock (2012), p. 260-267.
28. On ne connaît pas d'autres exemples d'exécution de membres féminins d'une famille à Sparte. Celle-ci a été rapportée par l'historien Théopompe dans un texte aujourd'hui perdu (Athénée, *Deipnosophistes*, XIII, 89). Théopompe prétendait que la tante de Lysanoridas (ou peut-être sa sœur), Chrysê, avait été elle aussi mise à mort.
29. Plutarque, *Pélopidas*, 13, 7.
30. Plutarque attribue la création du Bataillon à Gorgidas (*Pélopidas*, 18) ; Athénée, de façon moins convaincante, avance le nom d'Épaminondas (*Deipnosophistes*, XIII, 78).
31. L'unique mention de cette information est celle de Plutarque dans le *Démon de Socrate*, 5.
32. Cité par Plutarque in *Dialogue sur l'amour*, 17, et *Pélopidas*, 18, 5.
33. Il n'est pas certain que cela soit exact, mais je relève qu'un jeu vidéo récent bien documenté, *Assassin's Creed Origins*, attribue aux attelages de chars une vitesse supérieure de 5 % sur les chevaux. Le passage de Plutarque se trouve dans *Pélopidas*, 19, 5.

L'essor de la Béotie

(378-375 avant J.-C. et retour sur la période
entre 400 et 382)

Au centre de la Béotie antique s'étendait le lac Copaïs, immense zone marécageuse qui était censée avoir été créée par le dieu Héraclès. De là provenaient deux produits qui faisaient la réputation de la Béotie : une espèce d'anguilles dont les Grecs étaient friands et une variété de roseau qui, une fois fendu et traité comme il convenait, conférait à l'*aulos*, sorte de hautbois à double anche, la plus belle des sonorités. Mais le lac contribuait aussi à rendre l'air environnant lourd et humide, ce qui avait un impact nocif, prétendait-on, sur le cerveau des Béotiens¹. Les autres Grecs les jugeaient lents ou obtus, et les qualifiaient même parfois avec mépris de « pourceaux béotiens ».

Les Athéniens, réputés pour leur vivacité d'esprit, se montraient particulièrement cruels dans ce registre. Même l'orateur Démosthène qui était pourtant en général plutôt bien disposé envers les Thébains, leur applique des épithètes telles que *anaisthêtoi*, « manquant de perspicacité ou

de subtilité », et *bareis*, littéralement « lourds », pesamment léthargiques. Platon moque chez eux l'absence de vocabulaire recherché, ce qui ne l'a pas empêché de mettre en scène deux Thébains, Simmias et Cébès, dans un dialogue avec Socrate sur l'immortalité de l'âme (le *Phédon*). Quant aux auteurs de comédies, ils raillaient les Béotiens pour leur gloutonnerie supposée et leur absence de jugement, et les appelaient *kroupezophoroi*, « porteurs de sabots² », allusion aux socques rustiques à semelle de bois qui leur servaient à écraser les olives pour recueillir l'huile.

Le dialecte parlé par les Béotiens ne contribuait guère à rehausser leur image, tout particulièrement à Athènes. Ils émettaient des sons en *ah* là où les Athéniens prononçaient *i*, ce qui devait produire un effet assez similaire à celui du parler des Écossais par rapport à la langue anglaise. Ainsi, les noms propres des Thébains se terminent souvent en *-das* (« Pélopidas ») au lieu de la terminaison *-des* (« Euripides ») plus familière des noms athéniens. On se moquait souvent de la façon pittoresque dont les Thébains en appelaient à Zeus en s'exclamant avec élan « Dieu seul sait », *ittô Zeus*, où l'on voyait une marque de rusticité, tout comme dans leur habitude de jurer par Héraclès ou par Iolaos – leurs héros locaux, comme nous l'avons vu –, plutôt que de faire appel à des divinités plus raffinées.

Si l'air turpide de la Béotie freinait le développement de l'intelligence, il n'en favorisait pas moins, pensait-on, aussi la force physique, l'impassibilité et la constance. Le Romain Cicéron a dit des Béotiens qu'ils étaient « épais et forts³ » (l'épaisseur qualifiant aussi bien la corpulence que la lenteur d'esprit) – ce qui n'est pas la pire des configurations pour les combats d'infanterie qui étaient la forme essentielle des confrontations entre les cités de l'Hellade. « Ils avaient plus de force que d'intelligence », écrit Cornelius Nepos, un auteur latin qui a composé de courts portraits biographiques des grands chefs grecs. Dans ce registre, le commentaire le plus développé est celui d'Éphore, un historien grec dont l'œuvre est aujourd'hui perdue. Selon lui, les Béotiens manquaient de *paideia*⁴,

l'éducation supérieure, et de *logoi* – mot complexe qui recouvre la parole, la pensée et le style littéraire. Privés de ces qualités intellectuelles, dit-il, les Thébains pouvaient difficilement prétendre diriger les nobles Grecs.

Les Thébains n'étaient pas seuls visés par de telles critiques. On se gaussait aussi des Spartiates, tout spécialement à Athènes, pour leur lenteur d'esprit, leur expression maladroite et leur dialecte rustique. Mais on reconnaissait aussi leur rigueur morale, fruit du contrôle qu'ils exerçaient d'une main de fer sur l'existence de leurs citoyens. Leur code juridique ascétique bannissait les plaisirs domestiques, et tous les citoyens mâles étaient embrigadés dans un service militaire à plein temps. Par contraste, les Thébains appréciaient les festivités et les banquets, et nous avons vu qu'ils s'adonnaient pleinement aux relations amoureuses masculines. Pour eux, pas de camps d'entraînement permanents, pas d'*agôgê*, autant d'institutions qui remplissaient les autres Grecs d'admiration devant la force du culte de l'État en vigueur à Sparte.

Aux yeux des Hellènes, Thèbes était entachée d'une autre marque de déshonneur. Lors de la grande crise du siècle précédent, au moment de l'invasion des armées perses en 480 avant J.-C., elle fut la seule des grandes cités-États grecques à passer du côté de l'envahisseur. Ce choix résulta pour une part de la géographie qui faisait que Thèbes était plus exposée que les cités situées plus au sud, et pour une part aussi des calculs intéressés de sa clique dirigeante, qui escomptait un avenir prospère sous la loi perse. Le reste de la population, le *dêmos*, resta indécis pendant un temps, jusqu'au moment où la localisation de la ville, située en plein sur la ligne de progression des Perses, rendit toute résistance impossible. C'est ainsi que Thèbes se retrouva à combattre *pour* les Perses, *contre* ses compatriotes grecs, dans l'affrontement décisif qui provoqua le retrait des Perses – la bataille de Platées, livrée sur le sol de la Béotie.

L'opprobre de ce *médisme*, la collaboration avec les « Mèdes » ou les « Perses »⁵, pesait lourdement sur Thèbes. À la suite de la bataille finale,

Athènes et Sparte tinrent à punir les Thébains pour leur choix politique malheureux. Une armée formée de contingents de plusieurs cités investit Thèbes et l'assiégea pendant vingt jours, ravageant les cultures et assaillant sans répit les remparts de la ville. Finalement, les hommes de la classe aisée qui avaient conçu l'alliance perse se rendirent. Ils pensaient que leur argent pourrait les protéger contre le châtement, mais un des commandants spartiates ne l'entendait pas ainsi. Il les chassa jusqu'à Corinthe où il les fit exécuter sommairement.

Ployant sous le poids du mépris des Grecs, Thèbes avait toujours été une puissance de second rang, derrière Athènes, prospère et cultivée, et Sparte et sa discipline d'acier. Tandis que ces deux États se disputaient la suprématie tout au long du v^e siècle avant J.-C., Thèbes demeura en retrait et dut même supporter au milieu de ce siècle une décennie d'asservissement à Athènes. Cependant, au sortir de ces dix années – et longtemps avant son occupation par les Spartiates, la pire humiliation qui fût, à laquelle nous avons déjà assisté –, Thèbes trouva sa propre voie vers la puissance et le progrès social en concevant le premier État fédéral qui naquît sur le sol européen : la Ligue, ou Confédération, de Béotie.

La Béotie comptait de nombreuses *poleis* ou cités-États disposant chacune de son propre gouvernement, tout en partageant une identité ethnique et des préoccupations stratégiques communes. Dans l'esprit des Thébains, une union de ces *poleis* profiterait à tous et plus particulièrement à la ville dominante, c'est-à-dire Thèbes elle-même. Inspirés par des hommes d'État dont les noms nous restent inconnus, ils firent de la Béotie une Ligue, constituant sur une base ethnique commune une sorte de super État qui transcendait les frontières des *poleis*. Les cités membres conservaient la maîtrise de leur administration à l'intérieur de leurs murs, mais se regroupaient – autour de Thèbes, bien sûr – pour former un ensemble plus vaste et, détail d'importance, une armée beaucoup plus nombreuse.

On connaît aujourd'hui l'organisation de la Ligue grâce à la découverte inespérée de papyrus sur le site égyptien d'Oxyrhynque⁶, au début du ^{xx}^e siècle. Sept régions administratives choisissaient chacune un représentant, le *béotarque*, pour siéger au sein de l'organe exécutif ; Thèbes quant à elle en nommait quatre, ce qui lui donnait un poids plus important, mais non la majorité. Cette entité se réunissait à Thèbes, de même qu'un Conseil où chaque région était représentée par soixante conseillers. Thèbes accueillait également les sessions d'une assemblée législative où se déroulaient les débats et où intervenaient des votes. Les membres de la confédération adoptèrent une monnaie commune, marquée *BO*, *BOI* ou *BOIΩ* (pour « Béotie ») à la place des noms de chaque cité. L'effort de conscription était réparti à égalité et calculé en chiffres ronds : un millier de fantassins lourds et une centaine de cavaliers pour chacun des districts, et le double de ces chiffres pour Thèbes, ce qui représentait une armée de plus de dix mille hommes, une force considérable pour la Grèce d'alors.

Une telle fédération était si nouvelle pour les Grecs qu'ils n'avaient pas encore de mot pour la décrire. Faute de mieux, on l'appela d'abord *koinon*, « chose partagée » ; plus tard, les auteurs grecs imagineront un nouveau terme, *synteleia* (« syntélie ») – signifiant en gros « rassemblement de contributions, paiement en commun ». Ce n'était ni un empire tributaire tel que celui construit par Athènes ni une hégémonie comme celle de Sparte qui prenait en étau toute sa péninsule, le Péloponnèse. La confédération donnait la priorité aux intérêts partagés plutôt qu'à la hiérarchie ; elle privilégiait la communauté ethnique – l'identité béotienne – par rapport à l'appartenance à une cité-État. Toutefois, nous verrons que cette priorisation n'était pas toujours acceptée par tous ses membres.

La puissance apportée par la ligue béotienne venait contrebalancer la faiblesse relative de Thèbes en matière de culture, d'éducation et de langue. Peu à peu Sparte et Athènes en vinrent à considérer la Ligue comme une menace, au fur et à mesure que se renforçait sa cohésion, vers la fin du

v^e siècle. Finalement, ces cités s'emploieront à neutraliser la Ligue, par des voies légale ou militaire. Son existence même allait devenir un point crucial de controverse au moment où les cités de la Grèce continentale commençaient, au iv^e siècle avant J.-C., à imaginer un système de traité universel dit de « Paix commune ».

Un jour viendra où les nouveaux dirigeants de Thèbes, Épaminondas et Pélopidas, conduiront une des délégations diplomatiques pour prendre part aux conclaves sur la Paix commune. Chacun à son tour s'emploiera à défendre la Ligue, et leurs discours impressionneront leurs auditoires. Grâce à leurs *logoi*, par les mots, l'argumentation et l'appel à la raison, ces Thébains apporteront la preuve, on le verra, que les Béotiens, en dépit de l'air épais qu'ils respiraient, valaient bien plus que des pourceaux.

L'armée de secours lacédémonienne qui pénétra en Béotie, juste après la reddition de la Cadmée, se comportait bizarrement. Elle ne tenta aucun assaut sur Thèbes et se contenta de parcourir de façon erratique l'arrière-pays, sans tenter la moindre action notable. Il y eut cependant un engagement près de Platées avec un détachement de cent cinquante Thébains, ceux-là mêmes qui avaient été libérés de prison pendant le complot de la nuit du solstice. Ce détachement fut intégralement anéanti par les Spartiates. Ainsi ces citoyens thébains donnèrent-ils leur vie pour défendre la liberté qu'ils avaient retrouvée à peine quelques jours auparavant.

Dans les rangs de la force de secours, les Spartiates grondaient contre leur commandant (comme l'un d'eux le racontera plus tard à Xénophon). Le roi Cléombrote venait d'accéder au trône en succédant à son frère emporté par la maladie l'année précédente, et il paraissait étrangement manquer d'initiative. Les soldats durent penser que les choses n'auraient vraiment pas suivi le même cours si leur autre souverain, Agésilas, avait été à leur tête. La Constitution de Sparte, unique en son genre, stipulait que

deux rois devaient régner en même temps ; aussi les insuffisances du plus faible des deux monarques ressortaient-elles dès qu'on le comparait au roi le plus fort. En l'occurrence, Cléombrote se montrait si passif que les hommes pouvaient se demander s'ils étaient, oui ou non, en guerre contre Thèbes.

Cléombrote était bien plus jeune qu'Agésilas, largement assez pour être son fils. Il avait grandi dans l'ombre du monarque plus âgé et avait pu observer comment son frère aux manières douces, alors sur le trône, avait été séduit, cajolé puis soumis par son co-roi. Agésilas avait adroitement neutralisé ce jeune homme, en le poussant à s'intéresser aux choses de l'amour plus qu'aux affaires de l'État. Écoutons Plutarque : « Comme il savait qu'il était sensible à l'amour, Agésilas mettait toujours la conversation sur les beaux garçons⁷. » Maintenant que Cléombrote avait remplacé son frère, c'était son tour d'être l'objet des manipulations du roi le plus ancien.

Après seize journées d'errance stérile, Cléombrote se décida à ramener l'armée à Sparte, mais la progression fut difficile⁸. Au passage d'un col élevé, entre la montagne et la mer, ils furent surpris par un vent violent descendant sur eux depuis la paroi en surplomb. Plusieurs animaux de bât furent balayés du sentier et précipités dans la mer en dessous. Les hommes n'arrivaient pas à retenir leurs boucliers et durent les déposer au sol et les lester avec des pierres. Ils purent les reprendre le jour suivant, mais cet incident engendra une impression troublante. N'était-ce pas un signe des dieux eux-mêmes ? Comme s'ils avaient voulu contraindre les Spartiates à déposer leurs boucliers.

Une fois l'armée rentrée à Sparte, Agésilas se montra sûrement mécontent du résultat de l'expédition. Pourtant, il avait refusé de la conduire lui-même, pour des raisons mal élucidées. Certes, il venait d'atteindre la soixantaine et prétendait avoir dépassé l'âge du service actif, mais Xénophon lui-même, son ancien lieutenant et inlassable admirateur,

savait qu'il mentait. Peut-être, avance-t-il, redoutait-il les conséquences politiques des campagnes de Sparte en Béotie. Car tous les Spartiates, et surtout leurs alliés, étaient loin d'adhérer à sa guerre contre Thèbes, qu'ils en étaient venus à considérer, de plus en plus, comme une vendetta personnelle.

Comment donc cet homme s'était-il enflammé contre cette cité, au point d'alarmer ses compatriotes ? Les réponses à cette question doivent être recherchées dans la nature profonde de l'homme qu'était le roi Agésilas et dans la façon dont les relations entre Thèbes et Sparte s'étaient rompues sous son règne. Pour nous aider à trouver ces réponses, un retour en arrière s'impose, soit au commencement de ce règne, vingt et un ans avant le complot du solstice.

400 AVANT J.-C.

Les Spartiates n'étaient pas nombreux à penser qu'Agésilas serait leur prochain roi. Il était de petite taille et boitait d'une jambe, ce qui constituait des disgrâces considérables pour un monarque, et il n'était pas dans l'ordre de la succession puisque celle-ci passait par son frère, le roi Agis. Mais les Lacédémoniens se posaient des questions au sujet du fils unique d'Agis. On savait que l'épouse du roi, Timaia, avait eu une liaison avec un transfuge athénien au cours de la grande guerre entre Sparte et Athènes (connue depuis sous le nom de Guerre du Péloponnèse). Il était donc possible que son fils ne soit pas d'Agis. Ou du moins, c'est ce qu'Agésilas pouvait prétendre.

La guerre du Péloponnèse s'était achevée quatre ans plus tôt sur la victoire de Sparte. Après des décennies de confrontation entre Sparte et Athènes, on assistait à l'émergence d'une superpuissance incontestée et d'un unique système politique – le pouvoir était aux mains des *beltistoi* (les « meilleurs hommes »), minorité aisée et conservatrice soutenue par Sparte,

et non entre celles du peuple, *dêmos*, conformément à la préférence d'Athènes. L'une des conséquences de la guerre était que Sparte s'était dotée d'une flotte, tandis qu'Athènes perdait la sienne. C'est ainsi que les cités grecques de la mer Égée et même celles de la côte occidentale de l'Asie Mineure se retrouvèrent pour la première fois sous le joug de Sparte. La puissance de cette dernière avait grandi jusqu'à un sommet encore jamais atteint. Des régimes pro-lacédémoniens furent établis à travers toute la zone égéenne, dirigés par des conseils restreints de *beltistoi* ; l'un d'eux parvint même à prendre le pouvoir à Athènes, même s'il fut rapidement chassé, comme nous l'avons vu, par des exilés athéniens opérant à partir de Thèbes.

Tous les Lacédémoniens ne voyaient pas d'un bon œil cette expansion d'après guerre qui reposait plus sur des navires, de l'argent et des places fortes – les outils classiques de l'impérialisme – que sur la force traditionnelle de Sparte, assise sur le courage de ses fantassins. Ces critiques pensaient que les valeurs spartiates risquaient d'être érodées par ce mouvement de projection vers l'extérieur. D'autres au contraire envisageaient le développement de la puissance spartiate à l'échelle mondiale, capable d'implanter des avant-postes en Asie en même temps que de nouvelles places fortes en Europe. Le moment venu, cette puissance pourrait même défier le Grand Roi de Perse, Artaxerxès, de la même manière que les Grecs avaient jadis défié le roi Priam de Troie. En 401 avant J.-C., une armée placée sous commandement lacédémonien avait ouvert la voie en battant les Perses sur leur propre terrain (nous reviendrons plus loin en détail sur l'épisode des « Dix Mille »).

Agésilas appartenait à cette faction expansionniste, comme son aîné Lysandre, son *erastês*, ou amant plus âgé⁹. Ils avaient forgé entre eux un lien typiquement spartiate, qui relevait pour une part de l'amour et pour une autre part d'une alliance politique¹⁰ ; cette relation avait pris naissance quand Agésilas était encore adolescent tandis que Lysandre avait déjà entre

vingt et trente ans. Lysandre allait être un amiral étincelant, héros de la guerre contre Athènes et architecte de l'empire égéen de Sparte. Agésilas devint son élève et son protégé, et resta peut-être en outre son *erômenos*, ou amant plus jeune.

La faction conservatrice n'était pas seule à contester la politique expansionniste de la cité : celle-ci perturbait également ses vieux alliés, Thèbes en premier lieu qui était à la tête de la Ligue béotienne. Pendant la guerre du Péloponnèse, Thèbes avait combattu contre Athènes aux côtés de Sparte et en avait été récompensée. Mais, dans ces années d'après guerre, l'allégeance de Thèbes commençait à vaciller. Nous avons déjà vu comment les activistes thébains du parti pro-athénien se renforçaient, tirant profit de la crainte que faisait naître le développement rapide du pouvoir de la cité lacédémonienne. Pour une partie des Thébains, Lysandre et Agésilas incarnaient l'arrogance de Sparte, persécutrice de l'Hellade, et Athènes pouvait apparaître maintenant comme un sérieux contrepoids. Isménias, le chef de file de ces Thébains pro-Athéniens, avait défié l'autorité de Sparte en aidant les exilés athéniens à reprendre le contrôle de leur cité – et nous avons vu qu'il l'avait payé de sa vie.

Le périmètre de la puissance de Sparte était toujours au cœur des débats quand le roi Agis tomba malade puis mourut. Normalement, son fils aurait dû prendre sa place, mais Lysandre intervint alors en agitant les vieilles suspicions sur la légitimité de la naissance du garçon et pesa de tout son poids pour qu'Agésilas accède au trône à sa place. Beaucoup étaient hostiles à ce choix, et certains mirent en avant un oracle¹¹ prédisant qu'un « roi boiteux » allait attirer sur Sparte « une vague de guerre destructrice ». Lysandre rétorqua alors que le fils d'Agis répondait aussi à la prophétie : avec un parent spartiate et un autre, semblait-il, athénien, il était « boiteux » lui-même du fait de son lignage contestable. Soutenu par Lysandre, c'est Agésilas, alors parvenu au milieu de la quarantaine, qui accéda au trône.

Au moment de ces événements, les futurs dirigeants de Thèbes – parmi lesquels le valeureux Pélopidas, le subtil Épaminondas et d’autres encore qui seraient le moment venu les acteurs du complot du solstice d’hiver – étaient de tout jeunes hommes baignant encore dans l’âge de l’idéalisme et de l’aspiration à l’indépendance. Pendant leur enfance et leur adolescence, leurs pères s’étaient soumis à Sparte, mais eux penchaient désormais vers Athènes et sa démocratie. L’affirmation du pouvoir d’Agésilas contribua à accélérer ce tournant. Appartenant à la génération précédant la leur et décidé à imposer la volonté de Sparte à toute la Grèce, ce roi boiteux campait une figure patriarcale contre laquelle on pouvait se rebeller tout naturellement. Bizarrement pourtant, c’est bien *pour* lui que combattront ces futurs dissidents au cours des quinze années suivantes.

Aux Jeux olympiques de 396 avant J.-C., les premiers depuis l’accession au trône d’Agésilas, le monde grec dans son ensemble commença à prendre la mesure du nouvel ordre des choses. La sœur du roi, Cynisca, était engagée dans l’équipe qui remporta cette année-là la course de chars – c’était la toute première fois qu’une femme triomphait dans cette épreuve prestigieuse. Une statue de Cynisca fut érigée à Olympie, qui portait sur sa base une fière déclaration en vers, qu’on connaît par certaines sources littéraires : « Je suis l’unique femme de toute la Grèce à rapporter cette couronne dans ma patrie. » La victoire, comme la statue, contribuèrent à amplifier le prestige d’Agésilas, qui n’était sûrement pas pour rien dans la participation de sa sœur à la course¹². Ce bloc de pierre fut redécouvert à Olympie en 1879 ; la statue avait disparu, mais une partie de l’inscription était toujours lisible.

395 AVANT J.-C.

Le premier acte majeur du nouveau roi fut de préparer une expédition navale vers les côtes orientales de la mer Égée. Sparte était déjà fortement

engagée dans la région où elle affrontait les satrapes, gouverneurs provinciaux de l'empire perse. Les cités grecques de la côte d'Asie Mineure, soumises à la fêrule perse, avaient supplié Sparte de les libérer de leurs oppresseurs. Pesant de tout son poids politique, Lysandre obtint qu'Agésilas, tout frais émoulu, se vît confier le commandement d'une nouvelle armée dans cette région et se fît nommer lui-même parmi les trente conseillers qui entouraient le roi. La conscription qui fut décrétée à l'échelle de toute la Grèce permit de réunir huit mille recrues. Toutefois, Thèbes refusa d'y participer, de même qu'Athènes.

Tandis que navires et hommes se rassemblaient en vue de la traversée vers l'Orient, Agésilas et ses trente conseillers se présentèrent à Aulis, port situé sur la côte de la Béotie. Le roi commettait ainsi une violation du territoire béotien, sans doute délibérée, pour envoyer un message d'avertissement aux Thébains¹³. Plus largement, son intention était liée à l'importance symbolique d'Aulis, car ce port était, selon le mythe, celui-là même d'où le roi Agamemnon s'était embarqué au commencement de la guerre de Troie. Agésilas s'apprêtait à offrir un sacrifice rituel dans un temple du lieu, afin de s'inscrire dans la trace de son prédécesseur mythique. Son message était aussi clair que grandiose. Cette guerre contre la Perse était la nouvelle guerre de Troie. Et lui était le nouvel Agamemnon, le seigneur de toute la Grèce.

Les dirigeants de Thèbes, depuis leur cité située à une heure de chevauchée à l'ouest, découvrirent avec stupéfaction l'arrivée de ce roi impudent. Il avait violé leur souveraineté, et son projet de sacrifice équivalait à une injure supplémentaire, car seuls des prêtres béotiens étaient habilités à accomplir un tel rite dans ce sanctuaire. Les Thébains décidèrent d'agir sans retard pour prévenir la transgression. Un détachement de cavalerie fut dépêché de Thèbes à Aulis et parvint sur place alors que la fumée s'élevait déjà au-dessus du foyer du sacrifice. Sous les yeux des Spartiates horrifiés, les hommes de Thèbes jetèrent les os et la graisse des

animaux à bas de l'autel sur le sol. Agésilas était fou de rage lorsqu'il appareilla : son geste glorieux avait été anéanti, transformé en humiliation, et il faisait voile vers l'Asie sans avoir obtenu la bénédiction des dieux d'Aulis.

Cet incident fut le point de déclenchement de la haine qui poussera par la suite Agésilas à faire la guerre à Thèbes. L'affront était profondément personnel, infligé moins à l'État spartiate qu'à son roi vindicatif (et peut-être aussi à Lysandre, sûrement présent dans l'entourage du roi). Il jeta une ombre sur la campagne asiatique de Sparte, et, lorsque celle-ci aura échoué, la faute sera rejetée sur Thèbes. Les Thébains eux-mêmes étaient conscients des conséquences dommageables de l'incident. Selon Xénophon, ils en parlèrent encore trente ans plus tard¹⁴ dans des pourparlers diplomatiques, en évoquant ce qu'ils avaient déjà fait jadis pour ralentir les ardeurs des Lacédémoniens.

L'antipathie naissante entre Thèbes et Sparte ne manqua pas d'être relevée dans la lointaine Suse, au cœur de l'empire perse, dans l'Iran actuel. Le Grand Roi qui régnait sur l'empire, Artaxerxès Mnémon¹⁵, n'avait nulle envie de combattre les Spartiates qui envahissaient son rivage, car il avait déjà failli perdre son trône par leur faute en une occasion précédente. Il préférait de beaucoup inciter les Grecs à se battre entre eux, ce qui avait de tout temps été le stratagème employé par les Perses. Lorsque l'agitation d'Agésilas sur son flanc occidental commença à devenir préoccupante, l'empereur envoya à Thèbes et à Athènes des agents chargés de distribuer de l'argent aux potentiels fauteurs de guerre. Ses fonds parvinrent entre les mains de nombreux Grecs, dont celles du Thébain Isménias qui cherchait déjà comment faire échec aux Spartiates.

Pendant ce temps, Agésilas menait sa campagne asiatique plutôt adroitement, mais son ancien amant (ou peut-être l'était-il toujours) Lysandre se montrait de plus en plus difficile à contrôler. Des documents découverts après sa mort montrèrent que Lysandre n'était pas disposé à se

contenter du rôle de faiseur de roi et de conseiller royal : il espérait bien accéder au trône lui-même. Les Grecs d'Asie Mineure le considéraient déjà comme un roi, depuis ses précédentes campagnes qu'il avait menées en tant que commandant suprême et incontesté. Agésilas, tout juste installé au pouvoir, ne pouvait pas tolérer une telle rivalité. Il priva Lysandre de tout commandement et fit de lui son écuyer tranchant : tous les invités assistant à ses festins pouvaient ainsi constater cette rétrogradation. Puis il finit par renvoyer Lysandre à Sparte et se réserva la conduite de la guerre pour lui seul.

En Grèce, les Thébains avaient attisé de nouveaux conflits avec Sparte, encouragés sans doute dans cette voie par l'or reçu de Perse. Tout juste rentré d'Orient, Lysandre qui brûlait de donner une leçon à ces Thébains présomptueux parvint à convaincre les Spartiates de l'envoyer en Béotie à la tête d'une armée. Il se mit en marche depuis le nord, ayant prévu de faire sa jonction dans la ville d'Haliartos avec une seconde force spartiate arrivant du sud. Mais les Thébains interceptèrent le message par lequel il fixait le rendez-vous. Pleinement informés de ses plans, ils lui tendirent un piège à Haliartos et tuèrent Lysandre au cours d'une attaque surprise. Cet événement fut un nouvel aiguillon propre à confirmer la haine d'Agésilas envers Thèbes.

Deux autres cités grecques majeures, Athènes et Corinthe, venaient alors de faire alliance avec Thèbes pour former une coalition anti-lacédémonienne (la cité-État de Corinthe suivait d'habitude scrupuleusement la ligne de Sparte ; le fait qu'elle ait tenu à entrer dans cette coalition montre bien à quel excès était arrivée l'ambition spartiate). Donnant raison au calcul des Perses, le monde grec se trouva pris dans la guerre – connue aujourd'hui sous le nom de guerre de Corinthe (même si un auteur ancien l'appellera Guerre béotienne, puisqu'elle s'était allumée en Béotie).

Les Spartiates se rendirent compte qu'ils ne pouvaient pas affronter trois ennemis en même temps alors qu'ils avaient autant de forces engagées au-delà de la mer. Aussi dépêchèrent-ils un courrier en Asie pour rappeler Agésilas et son armée. La campagne contre le Grand Roi devait être remise à plus tard.

Agésilas progressait lentement en Asie quand l'ordre de rentrer lui parvint. Ses rêves d'une nouvelle guerre de Troie étaient encore une fois anéantis, et cette fois encore il constatait que c'était par la faute de Thèbes. Il prit la route du retour, par voie de terre cette fois, car la flotte qui l'avait transporté avec ses hommes s'était dispersée dans l'intervalle. L'itinéraire emprunté l'amenait directement à traverser la Béotie, ce qui lui offrait une possibilité de revanche.

394 AVANT J.-C.

Agésilas savait que les Thébains s'opposeraient à son passage, ce qui signifiait qu'un affrontement armé était inévitable. Ce fut le cas en effet, en un lieu appelé Coronée, où les Spartiates devaient traverser un étroit défilé longeant le bord du lac Copaïs. Les Béotiens se postèrent de manière à bloquer le débouché du défilé, et les Lacédémoniens se déployèrent pour les affronter. Xénophon, qui était présent dans l'armée de Sparte ce jour-là, nous livre un récit vivant de la bataille et déclare, sans expliquer pourquoi, qu'elle « fut semblable à nulle autre de mon temps ».

Obéissant à des conventions séculaires, chacune des deux armées disposa ses meilleures unités sur le côté droit de sa ligne de bataille. Les Spartiates et les Thébains, rangés sur leur aile droite respective, faisaient donc face aux contingents alliés de leurs coalitions. Lorsque les deux lignes entrèrent en contact, les deux ailes droites prirent le dessus. Les Spartiates enfoncèrent les rangs de leurs adversaires qui s'enfuirent plutôt que de les affronter, mais, sur l'aile opposée, les Thébains réussirent aussi à percer. Ils

atteignirent le train de bagages d'Agésilas, à l'arrière de ses lignes, et commencèrent à piller son butin rapporté d'Asie.

Agésilas s'était déjà attribué les lauriers de la victoire quand on l'informa que la bataille n'était pas terminée. Il ordonna alors aux Spartiates de se retourner pour se reformer face à l'arrière, tandis que les Thébains faisaient de même. Ainsi, chaque camp se retrouva placé à l'opposé de sa position initiale. Cependant, leurs alliés étant hors de combat, Thèbes et Sparte se faisaient directement face désormais.

Acculés au lac, les Thébains devaient trouver une issue en forçant le passage. Pour Sparte, la tactique qui s'imposait naturellement consistait à ouvrir ses rangs¹⁶ pour inciter l'ennemi à s'engager, puis attaquer les flancs et l'arrière des Thébains. En procédant ainsi, le nombre de tués resterait limité. Mais Agésilas bouillait encore de rage en pensant à la profanation de son sacrifice, peut-être aussi à la mort de Lysandre, et certainement au fait qu'il se trouvait revenu là, en Béotie, au lieu de poursuivre sa glorieuse campagne en Asie. Ce qu'il voulait, c'était porter un coup mortel à ses ennemis. Alors il fit resserrer les rangs, et les Lacédémoniens se portèrent vers l'avant.

Comme les Thébains refusaient de céder le terrain, le combat devint plus féroce. Écoutons le récit fameux qu'en fit Xénophon : « Entremêlant les boucliers, ils se heurtaient, se battaient, tuaient et mouraient. Il n'y avait aucun cri mais ce n'était pas non plus le silence, il y avait juste un son comme peuvent en produire la colère et la bataille. » Agésilas fut emporté hors du champ de bataille, grièvement blessé. Finalement, les Spartiates se décidèrent enfin à ouvrir leurs rangs, ce qu'ils avaient d'abord refusé. Les Thébains se précipitèrent en avant par le passage ouvert, et la bataille se termina.

Le lendemain matin, Xénophon fit le compte des cadavres, parmi lesquels gisaient *trois cents* Spartiates, des pertes énormes. « On put voir là où ils s'étaient heurtés les uns contre les autres la terre inondée de sang, les

morts gisant, amis et ennemis entremêlés, des boucliers brisés, des lances fracassées, des poignards sans leur fourreau, le uns par terre, d'autres dans le corps, d'autres encore dans les mains¹⁷. » Sparte érigea un trophée sur le champ de bataille afin d'exprimer formellement sa victoire. Mais en réalité, l'issue du combat avait été partagée.

Agésilas se remit de ses blessures. Comme il redoutait de nouveaux engagements, il se retira et embarqua sur un navire pour regagner Sparte¹⁸, plutôt que de poursuivre par voie de terre. Son premier affrontement avec la Ligue béotienne n'avait pas du tout tourné comme il l'avait escompté. Sa fureur n'était pas éteinte, et son besoin de vengeance restait intact.

387 AVANT J.-C.

Pélopidas et Épaminondas ont-ils combattu à Coronée, dans cette bataille où Thèbes montra qu'elle était capable de soutenir un assaut spartiate ? On peut supposer qu'ils devaient être alors dans leur vingtaine, donc en âge de faire la guerre, mais on ne sait rien de leurs dates de naissance précises ni de leur prime jeunesse. La première mention d'eux apparaît à propos d'une autre bataille, environ dix ans après Coronée et six ans avant leur coup de force du solstice pour la libération de Thèbes. Mais nous sommes surpris de découvrir qu'ils combattaient alors *pour* les Spartiates. En effet, Thèbes était liée à Sparte par les clauses d'un traité sans précédent qu'Agésilas l'avait forcée à signer : la Paix du Roi.

Ce traité constituait la première tentative d'une Paix commune s'appliquant à toutes les cités-États de la Grèce continentale. Dans les années 380 avant J.-C., les Grecs étaient conscients de la nécessité d'un tel pacte. La guerre de Corinthe s'était étirée pendant sept ans, sans issue décisive, et la guerre du Péloponnèse qui s'était déroulée auparavant avait duré quatre fois plus longtemps. Les luttes incessantes coulaient les économies, détruisaient les existences et entretenaient toute une classe de

mercenaires qui prospérait grâce à l'état de guerre permanent. Incapables de se faire confiance entre eux, les Grecs étaient mûrs pour laisser une tierce partie intervenir pour les sauver d'eux-mêmes, cet arbitre dût-il être un monarque absolu régnant sur la lointaine Perse.

Le Grand Roi, Artaxerxès, avait distribué de l'argent aux Grecs afin qu'ils se battent entre eux, mais, quand il considérait les choses avec plus de recul, ces guerres ne servaient pas son intérêt. En effet, en asséchant les ressources en combattants, elles compliquaient la satisfaction de *ses propres* besoins de recrutement de soldats grecs. Comme il l'avait appris, à l'instar d'autres monarques, les hoplites lourdement armés, combattant en formation de phalange, pouvaient vaincre n'importe quelle autre infanterie, voire la plupart des cavaleries dont les chevaux étaient tenus à distance par les lances hérissées. Mais cette précieuse ressource importée de Grèce se raréfiait au moment où la demande grandissait. Le Roi¹⁹ ne pouvait donc être assuré d'obtenir sa part que quand la Grèce était en paix.

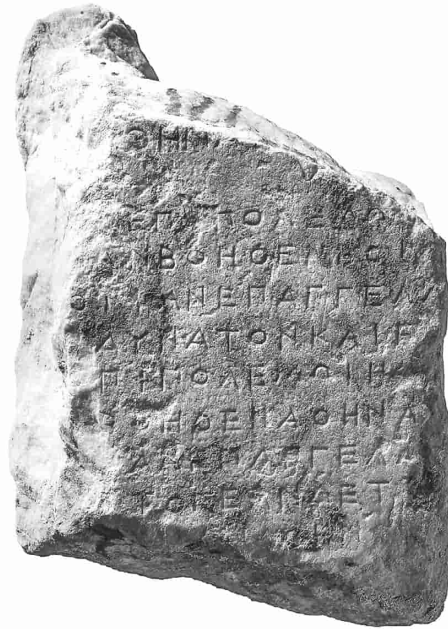
Assisté d'un diplomate spartiate du nom d'Antalcidas, Artaxerxès conçut un document remarquable, un modèle de Paix commune pour la Grèce continentale. Le rouleau fut dévoilé et son contenu proclamé en 387 devant une assemblée de délégués des cités. Les hostilités devaient cesser et les armées se retirer derrière leurs frontières. À l'avenir, tous les États devaient pouvoir jouir de leur droit à l'autonomie, sans souffrir de coercition, et être libres de choisir chacun sa propre voie. Ce principe était assorti de la garantie d'Artaxerxès en personne qui s'engageait à envoyer des navires et à dépenser l'argent nécessaire pour agir contre tous les transgresseurs. C'était du moins ce qu'il *déclarait*, mais en pratique chacun savait qu'il était bien trop éloigné pour pouvoir assurer le maintien de l'ordre en Hellade continentale. Quelqu'un devait donc s'en charger sur place, et c'est là que Sparte entra en scène.

La conférence de signature de la Paix du Roi se tint à Sparte sous la présidence d'Agésilas. Le choix du lieu et la personnalité de l'hôte

adressaient un message très clair à tous : les Lacédémoniens, après avoir participé à la rédaction du traité, agiraient en qualité de partenaire grec privilégié de la Perse. Sparte pourrait désormais intervenir à sa guise pour briser les ligues constituées par ses rivales, dont en premier lieu, ce qui était crucial pour elle, la Ligue béotienne. Entre les mains d'Agésilas, le principe d'« autonomie » pouvait aussi bien servir de massue pour écraser cette superpuissance dirigée par Thèbes. Le Spartiate tenait enfin sa revanche pour laver l'affront d'Aulis, cette humiliation déjà vieille de dix ans mais jamais digérée.

La stratégie de Sparte se révéla clairement dès la conférence. Les Thébains déclarèrent qu'ils allaient signer le traité au nom de tous les Béotiens, excipant de leur prééminence de longue date à la tête de la Ligue. Agésilas refusa tout net, car, disait-il, chaque cité-État devait signer en son nom propre. Il commença par renvoyer les ambassadeurs à Thèbes pour qu'ils demandent de nouvelles instructions. Puis, comme s'il bondissait sur un prétexte attendu depuis longtemps, il rassembla une force d'invasion et fit mouvement avec elle vers le nord, en direction de Thèbes. Il avait déjà atteint Tégée, sur sa route vers l'isthme de Corinthe, quand il rencontra les émissaires de retour de Thèbes, chargés de confirmer la soumission de la cité à son bon vouloir. Les Thébains reculaient, et cela signifiait qu'ils renonçaient à leur confédération. Ils signèrent donc la Paix du Roi pour la seule cité de Thèbes, tandis que chacun des autres États béotiens signait séparément.

À Thèbes, cette humiliation provoqua un tournant politique soudain. Isménias et son parti pro-athénien tombèrent en disgrâce, et les Laconiens, soutenus par Sparte, prirent le contrôle du pouvoir. Les Thébains dénoncèrent le pacte de défense qu'ils avaient signé « à jamais » huit ans auparavant avec Athènes. Ils renversèrent et fracassèrent la stèle de pierre sur laquelle était inscrit le traité (comme on procédait couramment pour marquer les retournements de la politique étrangère en Grèce).



Un fragment du pacte d'alliance conclu entre Thèbes et Athènes dans les années 390. Cette copie athénienne fut réduite en pièces, comme sa réplique thébaine, quand le traité fut abrogé ultérieurement.

Leur tout nouveau gouvernement pro-spartiate s'engagea à défendre la Paix du Roi et à soutenir l'« autonomie » – ce terme, vidé de son sens initial, servait dorénavant de nom de code pour désigner la politique de puissance lacédémonienne. C'est ainsi que les soldats thébains, parmi lesquels se trouvaient Épaminondas et Pélopidas, s'ébranlèrent en direction du Péloponnèse afin de combattre pour Agésilas²⁰.

385-382 AVANT J.-C.

L'objectif était Mantinée, une cité récalcitrante voisine de Sparte. Bien à l'abri derrière ses épaisses murailles, Mantinée avait pendant longtemps affirmé son penchant pour la démocratie et s'était alliée avec les ennemis de Sparte. Pis encore, elle avait blessé l'orgueil d'Agésilas. Quelque dix années plus tôt, quand une armée spartiate défaite, rentrant à Sparte sous la

conduite du roi, était passée en vue de la ville, les Mantinéens s'étaient rassemblés au sommet de leurs remparts pour se moquer des hommes vaincus qui défilaient sous leurs yeux. Agésilas se vit contraint de progresser de nuit, dans l'obscurité²¹, pour échapper aux railleries. Maintenant qu'il était considérablement renforcé par la Paix du Roi, le temps était venu pour lui de laver l'affront. Il exigea que les Mantinéens démantèlent leurs murs. Ils refusèrent, ce qui provoqua l'entrée en action des Spartiates²².

Dans cette bataille, les Lacédémoniens occupaient l'aile droite, comme ils le faisaient toujours. Épaminondas, l'intellectuel, et Pélopidas, le combattant, étaient placés avec les autres « alliés » sur la gauche, faisant face à l'aile droite de l'ennemi – où se trouvaient les troupes les plus fortes que les Mantinéens pouvaient aligner. Ces ailes gauches, plus friables, se désagrégeaient souvent au moment du choc des phalanges, et c'est ce qui se produisit cette fois encore. Les deux jeunes Thébains se tenaient debout côte à côte, tandis que leurs camarades se retournaient pour s'enfuir, les laissant coincés là, exposés à tous les coups. Il ne leur restait plus d'autre choix que de rapprocher leurs boucliers entre eux et de combattre ensemble.

Désormais les deux hommes étaient entourés par des Mantinéens qui les assaillaient avec leurs piques et à coups d'épée. Pélopidas, atteint de sept blessures, succombait déjà, s'affaissant par-dessus la pile de cadavres qui montait à ses pieds. Épaminondas, qui reçut un coup de javelot dans la poitrine et fut blessé au bras par une épée, refusait cependant de céder un pouce de terrain, fortifié peut-être par les leçons de son maître pythagoricien. Il se tenait au-dessus de Pélopidas, couvrant son camarade de son corps, et ferraillait avec ses assaillants. Puis soudain, les Spartiates apparurent et repoussèrent les Mantinéens. Après l'avoir emporté sur la droite, ils avaient fait mouvement vers la gauche pour « remonter la file » assez vite pour sauver les Thébains encerclés.

La suite de la campagne est rapportée par Xénophon dans ses *Helléniques*. Les Mantinéens trouvèrent refuge derrière leurs puissantes fortifications. Mais le commandant spartiate fit creuser par ses hommes un canal de dérivation pour que les eaux d'une rivière proche s'écoulaient autour des murs. Ces derniers, faits de briques crues, se désagréèrent à leur base jusqu'à provoquer l'écroulement de toute la structure. Les Mantinéens capitulèrent et subirent un diœcisme (*dioikismos*), soit la « dispersion des habitants d'une ville ». La population fut expulsée et dispersée entre diverses villes dépourvues d'enceinte fortifiée et très éloignées les unes des autres. Privés de leurs fortifications, les Mantinéens ne se risqueraient plus jamais à se gausser de Sparte.

Sans doute furent-ils nombreux à Thèbes à juger ce traitement beaucoup trop dur. Pareilles dispositions, d'une sévérité si extrême, ridiculisaient la Paix du Roi, le document sur lequel Sparte prétendait fonder son action. Il apparaissait clairement désormais que la Paix n'était qu'un prétexte pour couvrir l'expansion du pouvoir lacédémonien. Quand Épaminondas et Pélopidas retournèrent à Thèbes, ce fut pour découvrir un nouveau renversement de situation en cours : Isménias était de retour aux affaires, et Thèbes se rapprochait de nouveau d'Athènes pour contrer Sparte. L'entente de Sparte avec Thèbes n'avait duré que le temps d'une seule et unique campagne. Et nulle tentative de rapprochement de cette sorte ne sera plus jamais esquissée.

La prochaine fois que Sparte exigerait des troupes pour faire respecter la Paix, trois ans plus tard, les Thébains refuseraient d'obtempérer, d'où la riposte spartiate à laquelle nous avons déjà assisté : la prise de la Cadmée par Phoibidas et l'exécution d'Isménias. Notre voyage en arrière dans le temps nous a ramenés au point de départ de notre récit.

379 AVANT J.-C.

La prise de l'acropole de Thèbes a marqué l'apogée des succès de Sparte, comme le souligne Xénophon dans ses *Helléniques*. « La domination de Sparte était solidement établie désormais », dit-il, en grande partie parce que « [ils avaient] les Thébains et le reste de la Béotie entièrement sous leur autorité²³ ». Officiellement, la Ligue béotienne s'était trouvée dissoute selon les termes de la Paix du Roi. Pourtant, quand Pélopidas et ses camarades eurent repris le contrôle de la Cadmée, le cours de l'histoire se retourna.

Les hommes de 379, cerveaux du complot du solstice, prirent le titre de béotarques quand ils furent élus aux fonctions dirigeantes, ce qui signalait sans équivoque que leur intention était bien de restaurer la Ligue béotienne. Ils commencèrent à regarder comment libérer les villes voisines, telles que Thespies et Platées, où Sparte avait installé des garnisons et des régimes à sa botte. La Ligue devait être reconstituée petit à petit, une cité après l'autre, au cours des six années suivantes.

Au même moment, Athènes commençait à relever la tête. Encouragés peut-être par la libération de la Cadmée – qu'ils avaient soutenue –, les Athéniens entreprirent de reconstruire leur alliance navale égéenne, un instrument de puissance qui comptait autant pour eux que la Ligue béotienne pour les Thébains. Toutefois, ils respectaient les termes de la Paix du Roi, peu désireux de risquer une rupture ouverte avec les Spartiates. Ils allaient donc s'employer à convaincre les cités-États de la mer Égée, sans exercer de contrainte sur elles, afin d'éviter de violer la clause d'autonomie du traité.

Athènes espérait pouvoir rester neutre dans la guerre désormais ouverte entre Sparte et Thèbes, sans s'aliéner l'un ou l'autre camp. Il valait bien mieux pour elle s'en tenir à la mer et laisser ses deux rivales s'affronter pour le contrôle de la terre ferme. C'est alors que se produisit un événement qui bouscula cette ligne de conduite – nul ne l'avait vu venir, et nul, jusqu'à ce jour, n'a encore réussi à le comprendre.

Située près de Thèbes, Thespies était la base principale des Spartiates en Béotie, placée sous le commandement d'un *harmoste*, gouverneur de garnison, du nom de Sphodrias. Par une soirée du début du printemps 378, sitôt après le repas, celui-ci emmena ses hommes à la tombée de la nuit en direction d'Athènes, située à plus de soixante kilomètres. Plus tard on prétendit qu'il avait l'intention de détruire les chantiers navals du Pirée, le port d'Athènes, mais la distance à parcourir était trop grande, même en marchant toute la nuit. Au lever du jour, la troupe était en train de traverser la plaine thriasienne près d'Éleusis, en Attique, très loin encore de son objectif présumé.

Comme l'alerte était maintenant donnée à travers toute la campagne, le détachement spartiate fit halte, s'empara de quelque butin insignifiant, puis rebroussa chemin jusqu'à Thespies. L'expédition n'avait pas fait de grands dommages, mais elle avait porté un coup sérieux à la Paix du Roi, ainsi qu'aux dispositions pacifiques des Athéniens. Le Pirée était le siège de leur puissance navale. Si le plan supposé de Sphodrias avait réussi, Athènes pouvait dire adieu à ses ambitions égéennes.

Mais qu'est-ce qui avait donc poussé Sphodrias à entreprendre une aventure aussi saugrenue ? Cette question a beaucoup perturbé les Grecs. Les Athéniens crurent tout d'abord qu'il avait agi sur les instructions de Sparte et arrêtaient deux ambassadeurs spartiates qui se trouvaient alors à Athènes. Mais ceux-ci firent remarquer qu'ils ne seraient jamais restés là, à la merci de leur ennemi, s'ils avaient eu connaissance de cette attaque imminente. Certains voulurent voir dans cette initiative un simple acte de rébellion de Sphodrias, mais cela semblait vraiment incompatible avec la chaîne de commandement très stricte des Spartiates. D'autres encore, dont Xénophon, étaient convaincus que Sphodrias avait été poussé par les Thébains²⁴ qui cherchaient à tout prix à enfoncer un coin entre Athènes et Sparte. Toutefois, l'affaire tout entière fut, et reste encore aujourd'hui, un mystère complet.

Tout le monde attendait de voir comment un tribunal spartiate allait juger cette rupture de la Paix. Lors d'un procès précédent, comme nous l'avons vu, Agésilas avait choqué les Grecs, y compris bon nombre de Spartiates, en intervenant en faveur de Phoibidas : l'homme qui avait conduit la prise de la Cadmée s'en était tiré avec une amende insignifiante. Et voici que le roi intervenait de nouveau, recourant à une nouvelle forme de logique inspirée par la raison d'État : « Sparte a besoin de soldats comme lui », déclara Agésilas, soulignant les états de service exceptionnels du chef dévoyé. Sous les yeux horrifiés de toute l'Hellade, le tribunal prononça l'acquittement de Sphodrias et le réintégra dans le service actif. « Beaucoup trouvèrent que ce fut là le jugement le plus inique qu'on eût rendu à Sparte », reconnaît Xénophon qui poursuit en attribuant à Agésilas un tendre motif pour cette parodie de justice : le roi aurait voulu obliger son fils Archidamos, bouleversé, qui était amoureux du fils de Sphodrias.

Plus que jamais, Sparte apparaissait comme une cité tyrannique, et son traité vidé de toute substance, la Paix du Roi, ne semblait devoir servir qu'à couvrir ses desseins impérialistes. Thèbes et Athènes devinrent plus proches qu'elles ne l'avaient jamais été encore. Thèbes rejoignit la Ligue athénienne²⁵ ; la cité figure dans l'inscription appelée « Décret d'Aristotélès », sorte de charte d'alliance. Le nom gravé sur la stèle, ΘΗΒΑΙΟΙ, proclamait à la vue de tous la restauration de l'ancien partenariat. Thèbes et Athènes, les deux principales démocraties du monde grec, se trouvaient de nouveau réunies dans le même camp.

Aussitôt, en ce même printemps, on put constater le profit que Thèbes pouvait tirer de cette alliance. Athènes dépêcha en Béotie un atout militaire de poids en la personne de son général Chabrias, un homme intrépide et de grande valeur, le premier d'une nouvelle race de *condottiere* grecs. Les tours et détours de la carrière de ce personnage sont révélateurs aussi bien de ses complexités propres que de celles de ce temps nouveau où s'ouvrit l'âge du Bataillon sacré.

Traditionnellement, les dirigeants athéniens étaient toujours en même temps des orateurs et des soldats, qui combinaient les rôles de général et de politicien. Au temps de Chabrias cependant, ces deux orientations avaient commencé à diverger. Lorsqu'elle était en guerre, Athènes avait élu Chabrias à la fonction de *stratège*, et il était resté l'un de ses dix commandants militaires durant de nombreuses années. Mais une fois que la Paix du Roi fut conclue, ses qualités n'avaient plus guère d'utilité pour la cité. Aussi, faute de pouvoir jouer un rôle sur la scène politique, Chabrias se rendit en Égypte, accompagné d'un groupe de soldats éprouvés, et monnaya ses services auprès du pharaon Akoris qui luttait contre la Perse pour recouvrer l'indépendance de l'Égypte. Ces guerriers athéniens étaient si appréciés sur le théâtre égyptien des opérations que le pharaon fit venir d'Athènes des matrices afin de pouvoir les payer avec des pièces frappées dans la monnaie de leur patrie.

L'argent et la guerre se combinaient naturellement chez Chabrias. Sa réputation était bien établie à Athènes pour son style de vie extravagant, les frasques de son fils Ctésippe et son dédain complet à l'égard du qu'en-dira-t-on. Lorsqu'il fut mis en jugement avec un autre commandant sous l'accusation de trahison, on pouvait le voir quittant le tribunal tous les jours²⁶ pour se rendre au gymnase et déjeuner. À son co-accusé qui l'avertissait que cela pouvait être mal interprété par les jurés, Chabrias répondit qu'Athènes pouvait bien les condamner tous deux, mais que lui au moins irait à la mort en bonne condition physique et bien nourri. En définitive, les deux hommes seront acquittés.

Au bout de cinq ou six ans, Chabrias verra s'interrompre son emploi lucratif en Égypte au service du pharaon en guerre contre la domination perse. Quand le Grand Roi de Perse découvrit qu'un *Athénien* combattait contre lui, il invoqua la Paix du Roi et obligea Athènes à le rappeler. C'est ainsi que Chabrias, alors parvenu dans sa quarantaine, revint à Athènes pour se remettre au service de la cité. En 379 avant J.-C., l'année même où

Athènes renoua son alliance avec Thèbes, il fut réélu stratège (*stratêgos*). Les Athéniens l'envoyèrent en Béotie, à la tête d'une armée de cinq mille hommes, pour prendre part à la défense de la province contre les Spartiates. Il retournera un jour en Égypte, à la faveur de nouveaux détours de sa carrière de soldat de fortune.

Ce printemps-là, les Spartiates pénétrèrent en Béotie avec une force considérable : une armée comptant près de vingt mille hommes, soit beaucoup plus que ce que les cités de Thèbes et Athènes pouvaient réunir contre eux. Elle était commandée par Agésilas, bien décidé à prendre sa revanche en personne et non par procuration, près de vingt ans après l'affront d'Aulis. S'il ne parvenait pas à enlever Thèbes d'assaut, du moins pourrait-il détruire ses riches terres agricoles pour affamer la cité et l'obliger à se soumettre. Privée de la possibilité d'importer des vivres, Thèbes serait bien obligée de se rendre, de déposer ses dirigeants séditeux et de rentrer dans les rangs de l'ordre spartiate. Tel était du moins l'espoir d'Agésilas.

Mais Chabrias et les Thébains s'étaient bien préparés à cet assaut. Afin de protéger les précieuses terres agricoles, ils avaient érigé une énorme barricade faite de branchages, hérissée de pieux²⁷ et précédée d'un fossé. Elle courait sur plus de quinze kilomètres et comportait des brèches aménagées pour permettre d'opérer des sorties de cavalerie. On avait déjà construit semblables barricades pour entourer les campements d'une armée en campagne, mais jamais un ouvrage d'une telle ampleur, destiné à protéger une région tout entière. L'armée thébo-athénienne, comprenant le Bataillon sacré, se porta en avant pour défendre cette ligne, tandis qu'Agésilas avançait.

Durant un long moment, les deux armées évitèrent le contact frontal, se bornant à quelques brusques manœuvres de harcèlement de part et d'autre. Les deux camps s'observaient à travers la palissade de défense. Les Thébains furent les premiers à la franchir pour engager le combat. L'attaque

fut lancée le soir, au moment où les troupes spartiates étaient occupées à préparer le repas et à monter leur campement. Un détachement de cavalerie thébaine surgit brusquement et chargea une unité d'hommes qui s'éloignait de la palissade pour se retirer pour la nuit. Deux Spartiates furent tués, ainsi que plusieurs Thébains appartenant au parti des Laconiens chassés l'année précédente et qui combattaient désormais aux côtés de Sparte.

Agésilas était loin devant avec le gros des troupes spartiates ; apprenant cette attaque, il fit mouvement pour y faire face. Les cavaliers thébains amorcèrent leur retraite puis marquèrent un temps d'arrêt pour lancer leurs javelots avant de rentrer à l'abri de la palissade. À l'approche des Spartiates, ils restèrent figés sur place – « comme des hommes ayant trop bu en plein midi », écrit Xénophon, suggérant que ce qui dictait leur comportement n'était pas la patience, mais le fait qu'ils étaient glacés de peur. Quoi qu'il en fût, ils avaient mal calculé leur coup. Après avoir lancé leurs javelots qui manquèrent tous leur cible, ils tournèrent bride et s'enfuirent, mais leurs poursuivants spartiates, lancés au grand galop, fondirent sur eux et les taillèrent en pièces. La situation sur le terrain était revenue dans l'impasse.

Finalement, Agésilas réussit une percée. Il avait remarqué que les Thébains prenaient toujours leur repas du matin à l'arrière des lignes avant de se porter vers la clôture. Aussi décida-t-il de les prendre de court en faisant avancer ses propres troupes dès l'aube. Il fit mouvement sur un point précis de l'enceinte, ce qui incita les Thébains, alarmés par cette soudaine attaque, à se précipiter pour le défendre, délaissant dans leur hâte d'autres postes de garde. C'était exactement ce qu'espérait Agésilas qui ordonna à une unité de se détacher de son arrière pour s'emparer de l'un des postes abandonnés. En un instant, la ligne de défense thébaine fut franchie, et la voie était libre devant ses hommes qui se répandirent dans les riches terres cultivées de la Béotie.

Les stratèges commandant les forces thébo-athéniennes – pour Athènes, le flamboyant Chabrias, et, pour Thèbes, Gorgidas, créateur et désormais commandant du Bataillon sacré – se replièrent sur une colline proche. De là, ils pouvaient lancer des attaques sur les groupes de « ravageurs » lacédémoniens envoyés pour détruire les récoltes. Ils n'étaient pas assez forts pour affronter les Spartiates de front en terrain découvert, mais au moins pouvaient-ils espérer, depuis leur position perchée, limiter les dégâts sur les cultures. Quant à Agésilas, il ne pouvait pas accomplir sa mission sous la menace constante de coups de main et d'actions de harcèlement. Il lui fallait déloger cette force ennemie. Il ordonna à ses vingt mille hommes de se mettre en formation de bataille et de marcher sur la colline.

Depuis le sommet de la crête, les défenseurs durent soutenir une vision qui inspirait souvent la terreur : celle de l'approche rapide d'une masse mouvante de guerriers revêtus de capes rouges, chacun portant un bouclier frappé d'une lettre rouge, lambda, pour « Lacédémonien », la marque des soldats ayant suivi l'entraînement militaire spartiate. « Une troupe [...] toute faite de bronze et de pourpre²⁸ », précise Xénophon dans sa description de la phalange d'Agésilas. Pourtant, Chabrias, qui avait déjà combattu contre les Spartiates, ne fut nullement impressionné. À son signal, Thébains et Athéniens firent glisser jusqu'au sol leurs boucliers qu'ils appuyèrent contre leurs cuisses. Ce mouvement collectif de « repos » – prévu et répété à l'avance – était destiné à montrer à l'adversaire qu'ils n'auraient nul besoin d'engager le combat. Ainsi relevaient-ils le défi des Spartiates. Agésilas interrompit alors son mouvement vers l'avant et regagna la plaine en dessous.

Il n'y avait pas eu de combat, mais cet épisode sera pourtant célébré plus tard comme l'exploit le plus retentissant de Chabrias. Pour répondre à Athènes qui, ayant décidé de lui ériger une statue, le consultait, c'est dans ce moment d'insouciance que Chabrias choisira d'être représenté. La sculpture, aujourd'hui perdue à l'exception de quelques fragments de sa

base, le montrait avec son bouclier négligemment appuyé contre son genou²⁹.



Tentative de reconstitution de la statue commémorative de Chabrias à Athènes (à partir de l'étude de John Buckler). Sur la base de la statue qui a survécu sont gravées des couronnes de laurier et les noms des alliés et des compagnons d'armes ayant participé à la souscription.

Agésilas obtint peu de résultats lors de cette première incursion en Béotie. Une seconde expédition, l'année suivante, fut aussi dans une large mesure un échec. Ses alliés, les troupes du Péloponnèse qui composaient le gros de son armée, commençaient à se montrer réticents. Les hommes murmuraient contre le fait de devoir laisser leurs champs et leurs maisons pour servir dans *les guerres de Sparte*³⁰. Certes, il en avait toujours été

ainsi, mais ils voyaient moins de raisons encore à combattre Thèbes qu'ils n'en avaient de s'engager dans les campagnes précédentes.

À Sparte même, les autorités doutaient du bien-fondé de la croisade d'Agésilas. Quand le roi montra une blessure qu'il avait reçue en Béotie, Antalcidas, le diplomate qui avait contribué à rédiger le traité de la Paix du Roi, secoua la tête : « C'est une juste récompense que tu as reçue pour avoir appris aux Thébains à se battre », déclara-t-il. Le code spartiate recommandait justement d'éviter de se livrer à des attaques répétées sur la même cible, parce que cela permettait effectivement à l'ennemi de peaufiner sa résistance.

Agésilas avait maintenant près de soixante-dix ans. Les deux expéditions successives à travers le mont Cithéron et les durs combats en Béotie pesaient lourdement sur sa santé. Lors de la marche de retour après la seconde invasion, il fut pris d'une violente douleur dans sa jambe valide, alors qu'il gravissait une colline à Mégare pour aller à la rencontre des magistrats de la cité. La jambe commença à enfler dans des proportions alarmantes. On fit venir un médecin qui pratiqua une incision en dessous de la cheville. Comme on ne parvenait pas à stopper l'hémorragie qui s'ensuivit, Agésilas paraissait condamné à mourir rapidement de ses pertes de sang.

Puis le roi s'évanouit, et l'écoulement de sang s'arrêta. On rapporta Agésilas à Sparte sur une civière, dans un état de faiblesse extrême. Il survécut, mais il dut désormais s'en remettre à Cléombrote, son jeune co-roi, pour accomplir ses desseins à l'encontre de Thèbes. Mais on savait bien que cet homme ne partageait ni sa colère ni sa haine.

En 376 avant J.-C., alors qu'Agésilas était cloué au lit, Cléombrote conduisit l'armée de nouveau en Béotie, mais il ne parviendra jamais à traverser le mont Cithéron. Il chercha à se frayer un chemin en empruntant la route des cols de la montagne, mais les troupes thébaines, embusquées en surplomb, surprirent son avant-garde qui perdit une quarantaine d'hommes.

C'en était assez pour Cléombrote qui rebroussa chemin, peut-être soulagé, et démobilisa l'armée sitôt qu'il fut de retour dans le Péloponnèse. La guerre de Sparte contre Thèbes s'arrêta. Sparte reporta ses efforts contre Athènes qui s'employait alors à reconstruire son alliance maritime. Cet objectif avait depuis longtemps la préférence de nombreux Lacédémoniens.

Impuissant, Agésilas assistait depuis son lit de souffrance aux efforts de Sparte pour construire des navires et recruter des équipages. À ses yeux, les guerres maritimes qu'on menait avec du bois d'œuvre et de l'argent, et non de la force physique et de l'intelligence, étaient de piètre valeur. Ce qui caractérisait Sparte, ce à quoi il croyait, c'était le choc des fantassins lourds, test ultime du courage et de la force. Cette croyance le ramenait toujours vers Thèbes et « le théâtre où danse Arès³¹ », ces larges plaines de Béotie, espaces sans obstacles où peuvent se déployer les phalanges. Mais, dorénavant, la phlébite qui immobilisait sa meilleure jambe lui interdisait d'y retourner.

Maintenant que la route du Cithéron était fermée, Sparte ne pouvait plus venir à la rescousse de ses garnisons en Béotie. Thèbes entreprit d'attaquer ces cités l'une après l'autre, en commençant par Thespies, puis en se portant contre Tanagra, Platées et Haliartos. Plusieurs commandants spartiates de premier plan, dont Phoibidas, celui qui avait enlevé la Cadmée, tombèrent lors de ces assauts. En 375, quatre ans après sa libération, Thèbes se tourna vers Orchomène qui était la principale place forte de Sparte dans la région et la seule qui pouvait être ravitaillée par bateau, car peu éloignée du point de débarquement. Thèbes avait un plan pour priver Sparte de cet atout – et ce plan reposait sur la puissance de son Bataillon sacré.

Quatre années avaient passé depuis que Pélopidas, le jour du solstice d'hiver, avait mené onze hommes à travers le mont Cithéron pour entreprendre la libération de Thèbes. Depuis lors, il avait pris la tête d'une cohorte bien différente. Le commandement du Bataillon sacré lui avait

échu, à la suite de Gorgidas qui avait créé ce corps d'élite. Si la raison du changement nous reste inconnue, ses conséquences furent rapides et profondes. Entre les mains de Pélopidas, le Bataillon allait se muer en arme beaucoup plus efficace qui puisait plus directement sa force dans le pouvoir de l'éros.

De manière très significative, Plutarque nous dit que Pélopidas était lui-même habité par l'*erôs*³² – une « passion » qui animait sa volonté de voir Thèbes rayonner et de chasser les troupes spartiates de la région. Il était sans doute encore dans la trentaine. Désormais marié et père de jeunes enfants, Pélopidas était habité par la cause béotienne. Ses amis lui reprochaient de négliger ses terres et de préférer servir sa cité. « Tu auras besoin d'argent », lui dirent-ils, mais lui, pointant le doigt vers un mendiant aveugle présent à proximité, rétorqua : « *Lui* a besoin d'argent, mais pas moi. » Au moment où il s'apprêtait à partir pour se battre, même son épouse, qui le priait de faire attention à lui, essuya une semblable rebuffade : « Tu devrais plutôt dire au dirigeant et au général de prendre soin des *citoyens* », lui reprocha-t-il.

L'état d'esprit qui avait abouti au complot du solstice était profondément ancré chez Pélopidas. Selon Plutarque, sa nature était déterminée par son *thumos*³³, qualité qu'il attribuait également aux attelages de chevaux de course en compétition. Si le *thumos* était incontestablement une vertu aux yeux de Plutarque, il devait néanmoins s'accompagner de *logos*, la raison qui seule pouvait le tempérer. Sans elle, le *thumos* risquait de se transformer en rage pure et simple. Avec sa formation philosophique, Épaminondas allait ajouter son propre *logos* au *thumos* de Pélopidas pour constituer un attelage dirigeant idéal.

Être guidé par son *thumos* signifiait qu'on aspirait à courir sus à l'ennemi, plutôt qu'à attendre ou recourir à quelque stratagème. C'est ainsi que Pélopidas, pendant le temps de l'exil à Athènes, était parvenu à convaincre ses compatriotes de ne pas s'adonner aux jeux de la politique –

en flattant des orateurs susceptibles de convaincre Athènes de soutenir leur cause – mais de marcher sur Thèbes, dissimulés sous des déguisements, et d'affronter leurs ennemis de leurs propres mains. Maintenant, disposant du bras armé qu'était le Bataillon sacré, Pélopidas était de nouveau prêt à courir des risques énormes afin d'obtenir des résultats à l'avenant. Orchomène, sa nouvelle cible, était défendue par un contingent lacédémonien de plus d'un millier d'hommes.

Orchomène constituait un problème pour Thèbes depuis les temps mythologiques. Selon la légende, elle était la capitale du peuple des Minyens, une race très ancienne dont les premiers rois avaient vaincu Thèbes et lui avaient imposé le versement d'un tribut annuel d'une centaine de bœufs. Le dieu Héraclès, né à Thèbes, renversa cette situation : il conduisit les Thébains à la victoire et imposa à son tour aux Minyens un tribut qu'il doubla. Que cette histoire soit vraie ou non, Orchomène ne cessa jamais par la suite de souffrir de l'hégémonie de Thèbes, qu'elle défiera souvent. En outre, la cité était désormais défendue également par une énorme force sous commandement spartiate.

Par ses espions, Pélopidas se tenait informé de près sur ces troupes de garnison. Quand il apprit qu'elles avaient quitté leur base pour partir en expédition, il se rua vers le nord avec le Bataillon sacré et un petit contingent de cavaliers. Son intention était d'occuper Orchomène avant le retour des Spartiates qui se retrouveraient ainsi bloqués à l'extérieur de l'enceinte de la ville. Peut-être comptait-il sur l'arrivée d'une force thébaine plus importante qui pourrait ensuite écraser les Spartiates. À tout le moins, ces derniers seraient contraints de se rembarquer pour rentrer à Sparte, renonçant ainsi à la Béotie.

Le réseau de renseignement thébain n'était pas à la hauteur de ce qu'on pouvait attendre. Il avait bien observé que les troupes de la garnison avaient quitté Orchomène mais n'avait pas su détecter l'arrivée par bateau d'une nouvelle force de remplacement. Il apparaissait ainsi que le départ des

troupes spartiates en expédition se doublait d'une relève de la garnison. Pélopidas parvint à Orchomène pour trouver la cité solidement gardée par des troupes fraîches. Dans ces conditions, la meilleure solution consistait à retourner à Thèbes.

En rebroussant chemin pour quitter la région, Pélopidas et le Bataillon sacré longèrent les rives du lac Copais. Sur les lieux d'une bourgade du nom de Tégyres, ils arrivèrent près d'un petit temple abandonné que la population locale présentait comme le lieu de naissance d'Apollon. Dans ce registre également, Orchomène semblait vouloir se mesurer à Thèbes, lieu de naissance d'Héraclès et de Dionysos, en revendiquant un dieu encore plus important. Cependant, le chemin emprunté par l'armée thébaine, bordé par le cours d'une rivière en crue, serpentait difficilement entre des marais d'un côté et des parois rocheuses de l'autre.

Soudain ils aperçurent le corps expéditionnaire spartiate qui débouchait d'un défilé étroit, juste en avant de leur position. Les Thébains étaient piégés, dépassés par une force qui leur était au moins deux fois, sinon quatre fois supérieure en nombre. Un soldat exprima tout haut sa panique : « Nous sommes tombés aux mains des ennemis ! » Pélopidas répliqua calmement : « Pourquoi ne pas dire plutôt que ce sont *eux* qui sont tombés entre nos mains³⁴ ? » En l'espace de quelques minutes, il déploya le Bataillon sacré pour le combat, en formation la plus dense possible. Jamais il n'aurait recherché cet engagement, mais, puisqu'il se présentait à lui, il était bien décidé à l'emporter.

Les Spartiates furent surpris, eux aussi, par cette rencontre si soudaine. Mais le programme d'entraînement de toute leur vie les avait préparés pour de tels moments. Au commandement, les chefs de rang se détachèrent de la colonne en marche et se mirent en formation de phalange. Les deux polémarques spartiates qui commandaient le détachement, Gorgoléon et Théopompe, se placèrent en avant de leur ligne.

C'est Plutarque qui rapporte le mieux la suite des événements. Lorsque les deux fronts ennemis se rencontrèrent, Pélopidas et le Bataillon sacré chargèrent les deux polémarques visibles devant leur aile droite. Tous deux furent tués presque aussitôt. Les Spartiates furent renversés. Ils n'avaient jamais encore combattu le Bataillon sacré, dont ils ne connaissaient peut-être même pas l'existence. Lors de ce premier choc, il devint clair qu'ils faisaient face à une arme formidable.

Dans une bataille normale, les Lacédémoniens se seraient fiés à leur supériorité numérique pour déborder le Bataillon sacré et l'attaquer par les côtés. Mais, en cette occasion, ils s'ouvrirent en deux, comme pour laisser passer les Thébains à travers leurs rangs sans opposition. Déroutés par la perte de leurs chefs, ils voulaient rompre l'engagement ; ou peut-être pensaient-ils refermer leurs rangs et attaquer les Thébains par-derrière. Cela, comme l'avait écrit Xénophon au sujet de la bataille de Coronée, était le moyen le plus sûr et le plus sensé de sauver la face en remportant un succès limité.

Pélopidas ne se souciait pas, quant à lui, d'un tel scénario. Il fit passer le Bataillon au milieu des lignes ennemies, puis, se retournant, mena ses hommes de nouveau à l'attaque. Les Spartiates étaient interdits. Privés de commandement, divisés en deux moitiés d'armée, ils rompirent le combat et se retirèrent précipitamment en direction d'Orchomène. Pélopidas les poursuivit aussi loin qu'il put, puis s'arrêta, craignant d'être attiré dans un piège. Il ramena le Bataillon sur le champ de bataille où les hommes dépouillèrent les morts lacédémoniens et érigèrent un trophée avec les armes capturées, pour célébrer la victoire de Thèbes.

La bataille de Tégires n'a peut-être pas duré plus d'une heure, mais son retentissement fut immense. Nulle armée de terre n'avait encore tenu tête aux Spartiates comme l'avait fait le Bataillon sacré, d'autant qu'elle était inférieure en nombre et qu'elle avait été prise par surprise. Plutarque³⁵ – qui n'oublie pas qu'il était béotien – souligne l'importance de l'événement :

« Cette bataille fut la première qui enseigna aux autres Grecs que l'Eurotas et le territoire situé entre Babyca et Cnacion n'étaient pas les seuls à produire des combattants doués pour la guerre », écrit-il en citant les sites de Sparte et de son fleuve. Les Spartiates n'étaient invincibles, dit-il, que quand ils en *avaient l'air* ; leur réputation avait toujours constitué leur arme la plus puissante. Et le Bataillon sacré venait de lui porter un coup majeur.

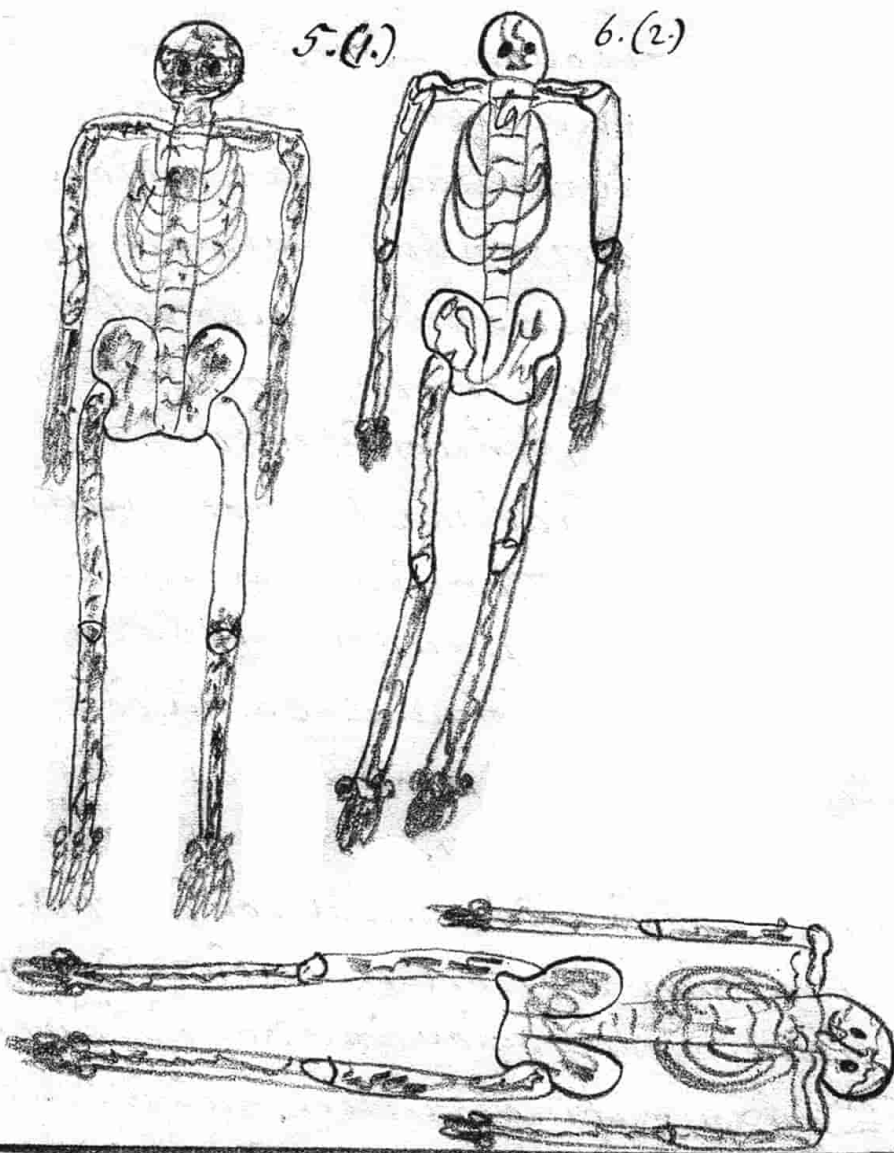
L'historien Diodore de Sicile dresse le même constat au sujet de Tégryres : « Jamais un pareil événement ne s'était produit auparavant³⁶ », écrit-il au sujet de la victoire thébaine, soulignant que jamais encore une force inférieure en nombre n'avait battu Sparte. « Aussi les Thébains furent-ils remplis de fierté ; leur réputation de vaillance se répandait, et il était désormais évident qu'ils prétendaient à l'hégémonie sur la Grèce. » C'était, poursuit Diodore, « un exploit qui mérite d'être rapporté ». En revanche, un autre historien ne partageait pas cette opinion : Xénophon, partisan de Sparte, fit tout pour effacer Tégryres des mémoires, en l'omettant complètement de ses *Helléniques*.

Pélopidas tira tous les enseignements du succès de Tégryres. Contrairement à son prédécesseur Gorgidas³⁷ qui avait dispersé le Bataillon sur la ligne de front d'une phalange élargie, lui avait décidé de l'employer en bloc en le faisant manœuvrer comme une unité d'infanterie indissociable. Il l'avait précipité de toute sa masse – telle une pointe de lance composée d'hommes – sur un point précis de la ligne spartiate, provoquant la mort des deux polémarques au moment de l'impact. Une fois que ce projectile vivant eut atteint sa cible, le cours de la bataille s'était renversé.

À partir de ce moment, Pélopidas décida de conserver toujours le Bataillon en formation serrée, même lorsqu'il combattait au sein de l'armée béotienne élargie. Il avait pleinement conscience que le secret de sa force résidait dans sa densité même, fruit d'une cohésion cimentée par l'*erôs*. C'était exactement ce qu'avait dit un autre dirigeant thébain, Pamménès, en

commentant un passage de l'*Illiade* d'Homère. Ce passage recommandait d'aligner les soldats par tribus et par clans, voisins et alliés placés côte à côte. Mieux encore, dit Pamménès, qu'ils soient alignés en couples afin que, « les uns par tendresse pour leurs éromènes, et les autres par crainte d'être indignes de leurs éraistes, ils se tiennent fermement face au danger sous les yeux l'un de l'autre³⁸ ».

Pélopidas demeura à la tête du Bataillon sacré. Les Thébains le choisirent, année après année, pour occuper ce poste prestigieux, qui convenait parfaitement à un homme de *thumos* et d'*erôs*. C'est encore lui qui commandera le Bataillon, quatre ans plus tard, lors de son épreuve la plus rude, quand Agésilas repartira en guerre contre ces Thébains aux semelles de bois.



(με συμπληρωστικό του περιβόλου.)

7. (πρόσπονηση).

Détail d'un dessin du carnet de fouilles de l'archéologue Panagiotis Stamatakis (1880).

1. Le poète romain Horace (*Épîtres*, II, 1, 244) évoque un prince (Alexandre le Grand) dont les goûts littéraires montraient qu'il « semblait n'avoir jamais respiré que l'air épais de la Béotie ».
2. L'expression provient d'une pièce aujourd'hui perdue de l'auteur comique Cratinos (frag. 310). Athénée (*Deipnosophistes*, X, 4) recense onze insultes liées aux mœurs béotiennes, la plupart concernant l'attachement des Béotiens à la nourriture.
3. Citation extraite de Cicéron, *Traité du destin*, 7. La citation de Cornelius Nepos qui suit est extraite de son *Alcibiade*, 11, 3.
4. Les commentaires d'Éphore sont parvenus jusqu'à nous par le géographe Strabon (*Géographie*, IX, 2).
5. Aux yeux de la plupart des Grecs, « Mède » et « Perse » étaient des synonymes, bien que désignant des peuples distincts. Les professeurs d'histoire aiment dire par jeu à leurs élèves que « le Mède de l'un est le Perse de l'autre ».
6. Les *Helléniques d'Oxyrhynque*, papyrus ainsi nommés d'après le nom du site de leur découverte, en Égypte, comprennent des fragments d'un traité historique du IV^e siècle rédigé par un auteur inconnu. Les fragments subsistants livrent beaucoup d'informations sur la Ligue béotienne. Voir la présentation de Cartledge, 2000.
7. Plutarque, *Agésilas*, 20, 6.
8. L'épisode est rapporté par Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 17-18.
9. Les Spartiates employaient plutôt le mot *eispnêlas*, « amoureux, soupirant ».
10. Voir l'étude de Paul Cartledge dans « The Politics of Spartan Pederasty », *Proceedings of the Cambridge Philological Society* 30 (1981), p. 17-36.
11. Plutarque, *Agésilas*, 3, et Pausanias, *Description de la Grèce*, III, 8, 9.
12. Plutarque (*Agésilas*, 20) prétend que le but d'Agésilas était de démontrer, par une sorte de provocation, qu'on pouvait tout obtenir à force d'argent, même la victoire d'une femme dans la course de chars. On peut supposer qu'il poursuivait également d'autres objectifs plus directement intéressés.
13. Je rejoins ici l'opinion de Stylianou (1988, p. 125) : « Peut-être posait-il ainsi un acte d'irritation et de puissance de Sparte pour anticiper le refus des Thébains de répondre à sa demande de contingents adressée aux autres cités. »
14. Xénophon, *Helléniques*, VII, 1, 34.
15. Pour nous, Artaxerxès II. Les Grecs avaient recours à des épithètes plutôt qu'à des chiffres, pour distinguer entre eux les rois porteurs du même nom.
16. Xénophon, qui était présent, approuve Agésilas qui n'a justement pas fait cette manœuvre (*Helléniques*, IV, 3, 19), mais son ton donne l'impression qu'il défend le roi contre les critiques

de sa stratégie ; dans *Agésilas* (2, 12), il exprime lui-même cette critique.

17. Citation extraite d'*Agésilas*, 2, 12, 14.

18. Aucune de nos sources ne précise l'itinéraire de retour emprunté par Agésilas après Coronée, mais Xénophon le situe à Delphes peu de temps après. On peut supposer qu'il fut transporté par bateau avec ses troupes à travers le golfe de Corinthe.

19. Par convention, on écrit le mot « Roi » avec une majuscule lorsqu'il est question du Grand Roi de Perse.

20. Les indications sur une participation thébaine à la bataille de Mantinée sont minces (Plutarque, *Pélopidas*, 4, et Pausanias, *Description de la Grèce*, IX, 3, 1, sans confirmation de Diodore de Sicile), et cette présence a été mise en doute par certains historiens. D'accord avec Cawkwell (1972, p. 257), je considère que ces discussions sont assez spéculatives. Pour un avis contraire, cf. J. Buckler, « The Alleged Theban-Spartan Alliance of 386 B.C. », *Eranos* 78 (1980), p. 179-185. L'édition Loeb du *Pélopidas* de Plutarque avance de manière très improbable que les deux hommes combattirent à Mantinée en 418 avant J.-C., à une époque où ils étaient enfants voire pas encore nés, plutôt qu'en 385.

21. Xénophon, *Helléniques*, IV, 5, 18.

22. Le récit qui suit se fonde sur Plutarque, *Pélopidas*, 4.

23. Xénophon, *Helléniques*, V, 3, 27.

24. Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 20. En revanche, Plutarque et Diodore de Sicile crurent que le complot avait été initié par Cléombrote, théorie avancée tout d'abord par Éphore (et Xénophon confirme que Cléombrote avait installé Sphodrias à Thespies). Un intéressant article de R. M. Kallett-Marx suggère que Sphodrias n'aurait jamais eu l'intention d'atteindre le Pirée, mais voulait seulement tirer un coup de semonce sur les Athéniens (« Athens, Thebes, and the Foundation of the Second Athenian League », *Classical Antiquity* 4 [1985], p. 127 et suiv. Également précieux, David Rice, « Xenophon, Diodorus and the Year 379/378 BC: Reconstruction and Reappraisal », *Yale Classical Studies* 24 (1975), p. 95-130.

25. À moins qu'elle n'en eût déjà été membre. La chronologie précise de cette séquence est discutée.

26. Anecdote tirée de Plutarque, *Apophtegmes de rois et de généraux*, 47.

27. Sur cette stratégie inhabituelle, voir J. G. De Voto, « Agesilaos in Boiotia in 378 and 377 BC », *Ancient History Bulletin* 1 (1987), p. 75-82, et Mark Munn, « Agesilaos' Boiotian Campaign and the Theban Stockade of 378-377 BC », *Classical Antiquity* 6 (1987), p. 106-138.

28. Xénophon, *Agésilas*, 2, 7.

29. Les qualités de chef de Chabrias lors de cet engagement crucial et l'érection subséquente de sa statue à Athènes sont analysées par John Buckler dans « A Second Look at the Monument of Chabrias », *Hesperia* 41 (1972), p. 466-474.

30. Comme le montre une anecdote rapportée par Plutarque (*Agésilas*, 26), qui datait probablement de cette seconde expédition en Béotie. La boutade d'Antalcidas qui suit figure dans le même chapitre et dans trois autres textes de Plutarque.

31. L'expression est attribuée à Épaminondas par Plutarque (*Marcellus*, 21). Les danses grecques étaient exécutées sur de larges aires circulaires planes, souvent entourées des gradins d'un amphithéâtre, telles les plaines de Béotie environnées de collines.
32. Cette déclaration apparaît dans *Pélopidas*, 4, 3 (et s'applique aussi à Épaminondas). Les anecdotes qui suivent sont extraites du chapitre précédent et de 20. Sur la conception de Plutarque de l'*erôs* en général, voir Philip Stadter, « Subject to the Erotic: Male Sexual Behaviour in Plutarch », in Doreen Innes, Harry Hine et Christopher Pelling (éd.), *Ethics and Rhetoric*, Oxford et New York, 1995, p. 221-236.
33. Une théorie fait dériver notre « thym » de ce mot grec, reflétant une croyance populaire attribuant à cette plante la capacité de renforcer le courage.
34. Plutarque, *Pélopidas*, 17, 2.
35. La citation suivante (et le récit de la bataille des pages précédentes) est extraite de *Pélopidas*, 17.
36. *Bibliothèque historique*, XV, 37.
37. Gorgidas disparaît de toutes les chroniques historiques après 378 ; peut-être fût-il tué au combat.
38. Plutarque, *Pélopidas*, 18, 3.

Des philosophes sous les armes

(375-juin 371 avant J.-C.)

Pratiquement au moment où George Ledwell Taylor découvrait le Lion de Chéronée, au début du XIX^e siècle, le monde « découvrait » ou disons plutôt reconnaissait que l'attirance sexuelle ne revêtait pas forcément une nature unique. Il n'existait encore aucun mot pour nommer les hommes qui aimaient les hommes (ou les femmes aimant d'autres femmes), et nul débat public ne s'était encore engagé sur le sujet. C'est grâce aux textes grecs de l'époque du Bataillon sacré et grâce au Bataillon lui-même que l'érôs masculin est devenu visible aux yeux de ceux qui en ignoraient tout.

Le Banquet et le Phèdre de Platon, avec leurs discussions franches des passions des erastai et des erômenoi, furent les premières sources de cette révélation, mais la légende du Bataillon sacré joua aussi son rôle (et dans la mesure où le Banquet mentionne une armée constituée de couples d'amants, semblable au Bataillon, il est parfois difficile de discerner à quoi il est fait référence). Les Spartiates pesaient lourd également dans cette prise de conscience, car diverses sources grecques évoquaient les liens amoureux encouragés par l'État entre soldats jeunes et plus âgés au sein de

l'armée lacédémonienne. Les savants du XIX^e siècle découvrirent avec surprise que, dans les cas des trois cités principales – Athènes, Sparte et Thèbes –, l'éros masculin était considéré comme une source de vertu morale et de puissance militaire, en opposition complète avec les préjugés de leur temps.

Le savant allemand Karl Otfried Müller fut parmi les premiers à se frotter à cet apparent paradoxe. En 1824, dans son étude des peuples doriens de la Grèce, centrée principalement sur les Spartiates, il examine deux récits qui mettent en scène des couples d'amants combattant côte à côte dans la bataille. Relevant que les « sentiments » à l'œuvre dans de tels couples étaient partagés par un grand nombre de Grecs, Müller se demande, avec une certaine angoisse, si de tels sentiments s'accompagnaient parfois d'un passage à l'acte. « Restons mesurés, et gardons-nous de projeter une telle noirceur sur une large partie de l'humanité », implore-t-il. Avant de répondre par la négative, sans la moindre ambiguïté. Les Doriens n'étaient « amants » que dans un sens strictement spirituel, souligne-t-il ; il était inconcevable que des hommes aussi vertueux aient pu s'adonner réellement à « un crime aussi horrible [que des relations sexuelles entre hommes]... ».

*L'étude de Müller parut en Angleterre en 1830 sous le titre *The History and Antiquities of the Doric Race*¹ et eut de nombreux lecteurs pendant des décennies (on a pu détecter son influence dans le choix par Oscar Wilde du nom du héros homosexuel de son roman de 1890, *Le Portrait de Dorian Gray*). Il était désormais admis que les Doriens, et les Grecs en général, étaient portés vers des « sentiments » homoérotiques, même si Müller insistait sur le fait qu'il n'y avait jamais de passage à l'acte. Parmi les savants qui s'intéressaient aux travaux de Müller se détachait la figure de Benjamin Jowett, traducteur et professeur à Oxford, qui se débattait également avec la signification des écrits grecs sur l'éros masculin.*

Jowett qui était lui-même asexuel et homophobe² n'en n'était pas moins profondément intrigué par le Banquet et le Phèdre de Platon, textes qu'il avait contribué à introduire au programme d'Oxford³. Il reconnaissait pleinement l'immense valeur humaniste de ces œuvres, sans pouvoir se résoudre à admettre leur idéalisation de l'éros masculin, si évidente à nos yeux. Comme Müller l'avait fait avec ses Doriens, Jowett trouva des moyens ingénieux de contourner le problème. Ainsi écrivit-il dans l'introduction de sa traduction du Phèdre : « Ce que Platon dit des amours des hommes doit être transféré sur les amours des femmes, préalable qui nous permettra d'attribuer une signification sérieuse à ses paroles. » En définitive, il décida (comme nous le verrons plus loin) que les discussions de Platon sur l'éros étaient purement métaphoriques.

Au même moment, une rencontre très différente avec Platon naissait de l'autre côté de l'Atlantique. Le poète américain Walt Whitman était fasciné par le Phèdre précisément parce que ce dialogue affirmait les passions homoérotiques qui étaient les siennes ; ses notes de lecture en soulignent les passages les plus ouvertement sensuels. Ses Feuilles d'herbe (Leaves of Grass) qui parurent en 1855 (l'année où Jowett devint Regius Professor of Greek à Oxford) insufflaient un renouveau de vie et de vigueur dans l'idéal grec de l'amour masculin entre soldats. Whitman pousse l'exploration de cet idéal dans une série de poèmes insérée dans son recueil et intitulée Calamos, d'après le nom d'un jeune homme qui s'était laissé mourir de désespoir après la noyade de son amant et fut ensuite transformé en roseau des marais.

L'un des poèmes les plus intenses de la série, le numéro 34, I dream'd in a dream..., semblait inspiré par le Banquet de Platon ou par le Bataillon sacré de Thèbes (car Whitman était aussi un lecteur des Vies de Plutarque⁴ où se trouve la description la plus complète du Bataillon). Dans les manuscrits originaux de Whitman, le poète imagine une cité utopique régie par l'éros masculin :

I dream'd in a dream of a city where all men were like
brothers,
O I saw them tenderly, love each other – I often saw
them, in numbers, walking hand in hand,
I dream'd that was the city of robust friends – Nothing
was greater than manly love – it led the rest,
It was seen every hour in the actions of men of that
city, and in all their looks and words.

Ce poème a été comparé au discours de Martin Luther King, I Have a Dream (Je fais un rêve), pour sa ferveur et sa puissance de conviction⁵. Cependant, dans ses révisions avant la publication de l'édition de 1860 des Feuilles d'herbe, Whitman supprima la deuxième ligne – trop audacieuse pour son temps – et remplaça à la troisième ligne « l'amour des hommes » par « l'amour robuste⁶ ». D'autres poèmes de la série Calamos subirent des altérations semblables.

Deux années seulement après la publication du poème I dream'd in a dream, Karl Heinrich Ulrichs, un juriste allemand, devenait le premier homme de l'époque moderne à révéler publiquement son homosexualité. Ulrichs peut être considéré comme le fondateur du mouvement des droits des homosexuels par ses prises de parole et ses écrits sur ceux qu'il appelait « Uraniens », en empruntant un mot tiré du Banquet de Platon.

Le monde avait parcouru un long chemin en quarante ans, depuis que Karl Otfried Müller avait découvert le « crime » des soldats-amants doriens. Le Bataillon sacré de Thèbes avait joué un rôle dans cette évolution, à côté des écrits de Platon. Mais le monde avait encore beaucoup de progrès à faire.

*
* *

Thèbes avait réussi à repousser les invasions spartiates de 378 et 377, mais les dommages causés à ses récoltes étaient lourds. La ville était maintenant remplie d'exilés, des démocrates qui avaient fui les régimes imposés par Sparte durant son occupation de la Béotie. Tandis qu'Agésilas se retirait pour soigner sa jambe malade à Sparte, les Thébains durent avoir recours à des importations de nourriture pour compenser la pénurie qu'il avait déclenchée. Cette quête fut à l'origine d'un épisode qui intrigua Xénophon, l'auteur des *Helléniques*⁷, car il avait trait à un problème toujours présent dans son esprit, celui de l'*erôs*.

Thèbes n'avait pas accès au rivage septentrional de la mer Noire (territoire de l'actuelle Ukraine), le grenier à blé d'où provenait une grande partie de l'approvisionnement d'Athènes. La cité devait se tourner vers le port de Pagases, en Thessalie, d'où s'était embarqué Jason, disait-on, à bord de l'*Argo*. Un autre Jason y occupait le pouvoir – Jason de Phères avec qui nous ferons bientôt plus amplement connaissance –, et Thèbes s'était alliée avec son régime. Deux navires de guerre furent envoyés à Pagases, en direction du nord, chargés de dix talents d'argent, une somme qui permettait d'acheter de grandes quantités de grain. Mais, pendant que la transaction se déroulait, la nouvelle de cette mission secrète parvint aux oreilles d'Alcétas, commandant d'une garnison spartiate stationnée à proximité.

Depuis la place fortifiée d'Oréos qui surveillait les passes étroites que ces navires devaient franchir, Alcétas lança une attaque surprise. Il s'empara des navires et des équipages qui retournaient à Thèbes, confisqua le grain et retint prisonniers les équipages – soit plusieurs centaines de Béotiens – sur l'acropole de la ville. Pendant un moment, on put se dire qu'Alcétas, obscur officier d'une lointaine position avancée, avait porté à Thèbes un coup plus dur que le grand Agésilas lui-même avec son armée de vingt mille hommes. Mais c'est là que l'*erôs* a joué son rôle maléfique.

Selon Xénophon, Alcétas était tombé amoureux d'un Oréen reconnu pour sa vertu et sa beauté. Xénophon qualifie ce dernier de *pais*, « garçon »,

mais cela ne désigne pas nécessairement l'extrême jeunesse ; le terme était souvent synonyme d'*erômenos*, un sujet masculin susceptible d'être adulte mais plus jeune que son *erastês*⁸. Alcétas et son *pais* étaient liés par une passion partagée ; le garçon accompagnait son amant quand Alcétas se rendait dans les rues de la ville basse d'Oréos, ce qui arrivait fréquemment. Là, rapporte Xénophon, le Spartiate ne « quittait pas » le jeune homme – et cette seule mention suffit à laisser entendre à quel point il en était sans doute entiché.

Les prisonniers thébains remarquèrent cette tendance de leur ravisseur à disparaître. Il est vraisemblable qu'ils étaient beaucoup plus nombreux que les hommes de la garnison, car Oréos était une place secondaire et Sparte n'avait sûrement jamais imaginé qu'elle pourrait devenir un théâtre de guerre. Alors qu'Alcétas était parti pour l'une de ses escapades habituelles, les Thébains se soulevèrent et s'emparèrent de l'acropole, chassant (ou tuant) les soldats de la garnison. C'était comme une répétition sur une échelle réduite de la reprise de leur propre Cadmée, quatre années auparavant. Les Spartiates perdirent Oréos qui passa dans le camp de Thèbes. La route d'approvisionnement entre Thèbes et Pagases était rétablie, et les chargements de grain purent de nouveau circuler librement.

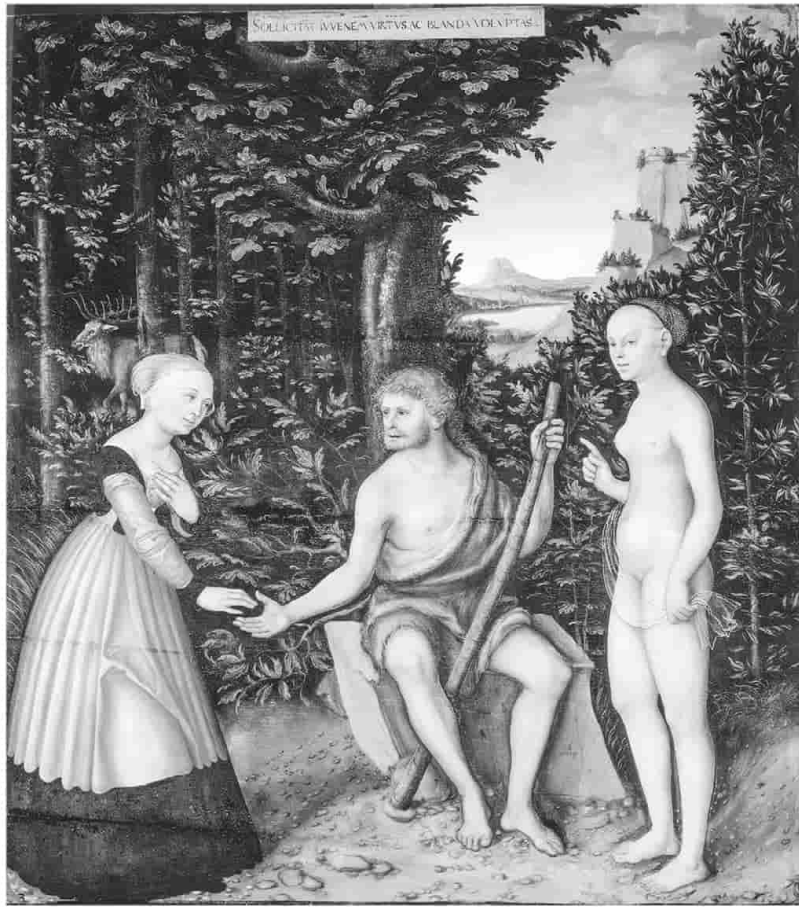
Xénophon ne consacre que quelques phrases à cet incident, mais nul autre auteur n'en fait mention. L'attention qu'il porte à la chute d'Alcétas s'inscrit plus largement dans sa préoccupation au sujet de l'*erôs* masculin⁹. Il avait des réserves profondes sur les rapports sexuels entre hommes, convaincu qu'ils risquaient de compromettre la valeur militaire, plutôt que de la renforcer. Ces réticences aident à comprendre son parti pris flagrant, dans les *Helléniques* et d'autres écrits, en faveur de Sparte et contre Thèbes – qu'il a transmis aux historiens modernes, ne fût-ce qu'en les privant pour l'essentiel du point de vue thébain sur les faits.

Pour comprendre les sentiments de Xénophon sur l'*erôs*, il est utile d'étudier sa vie, l'une des plus remarquables de toute l'Antiquité. On peut

la reconstituer en grande partie à travers ses œuvres qui ont largement survécu. Il a écrit une chronique de son temps, les *Helléniques* ; un éloge d'Agésilas ; une biographie semi-romancée d'un ancien souverain perse ; des essais, des manuels pratiques, des dialogues socratiques – tout cela constitue un corpus incroyablement vaste et varié. Son œuvre la plus connue aujourd'hui est un saisissant récit de survie, l'*Anabase*, histoire d'une armée de mercenaires grecs qui réussit à regagner la Grèce depuis le cœur de l'Irak moderne, en surmontant tous les obstacles et sans jamais cesser de combattre, sous le commandement de Xénophon lui-même.

L'autorité, sous une forme ou une autre, est au cœur de toutes les œuvres de Xénophon, qui n'était pas favorable au *dêmos*, bien qu'ayant grandi à Athènes. Dans n'importe quel contexte – que ce soit celui d'une armée, d'une ville, ou d'un foyer familial –, il souligne toujours la nécessité d'avoir des dirigeants solides, hommes d'une suprême rigueur morale. De tels hommes doivent posséder de nombreuses vertus, mais par-dessus tout celle qui les gouverne toutes, que Xénophon a appelée *enkrateia*, « la maîtrise de soi, la modération ». Elle constituait la force unique des Spartiates, tels que Xénophon les comprenait, et c'est pourquoi il voyait en eux les dirigeants naturels de la Grèce. Il sera ainsi l'un des plus fervents laconiens de son temps. Pourtant, ce n'est pas avec les Spartiates que Xénophon s'instruisit dans sa jeunesse sur l'*enkrateia*, mais auprès d'un Athénien entre deux âges, d'apparence disgraciée. Sa première rencontre avec Socrate eut lieu quand tous deux se retrouvèrent face à face au détour d'une ruelle¹⁰ ; Socrate barra le passage à Xénophon avec une canne. « Où va-t-on pour acheter des fruits et des légumes ? » lui demanda cet homme aux airs de gnome, et Xénophon lui indiqua la direction du marché. « Et où les hommes deviennent-ils vertueux et bons ? » repartit Socrate ; Xénophon dut convenir qu'il n'en savait rien. « Alors suis-moi et apprends », dit Socrate, et Xénophon obtempéra. Il se joignit au petit groupe de jeunes gens bien nés, dont Platon, qui accompagnaient Socrate dans les rues d'Athènes

et écoutaient ses échanges acérés avec les élites de la cité. Plus tard, Xénophon rédigea des mémoires de ces entretiens, en partie pour voler au secours de la réputation de son maître (Socrate avait entre-temps été jugé et condamné à mort pour impiété et « corruption » de la jeunesse). Ses *Mémoires sur Socrate*, ou *Mémorables*, sont parvenus jusqu'à nous ; de même que l'*Économique*, l'*Apologie de Socrate* et le *Banquet*, œuvres philosophiques dont Socrate est l'acteur principal ou unique. Les deux dernières œuvres citées recourent, par le titre et le contenu, celles de Platon, proche contemporain de Xénophon ; elles paraissent avoir été écrites en réponse à Platon, voire pour les réfuter (bien qu'on ne sache pas toujours lesquelles parurent en premier). Xénophon voyait dans Socrate un homme qui avait su surmonter l'avidité pour la nourriture et le vin, la quête de richesse et la passion pour les jeunes gens – un modèle d'*enkrateia*. Dans les *Mémorables*, il cite ainsi Socrate recommandant l'*enkrateia* qu'il voit comme la « pierre d'assise de la vertu¹¹ » sans laquelle rien de bon ne peut être accompli. Pour illustrer son propos, le Socrate de Xénophon a recours au choix d'Héraclès, une fable moralisatrice. Héraclès, raconte-t-il, parvint un jour à un carrefour et ne savait quel chemin prendre. Une femme richement vêtue et très maquillée le pressa d'emprunter la route la plus facile, où il trouverait mets exquis, lits confortables et plaisirs charnels. Une autre femme, plus ordinaire et peu séduisante, lui présenta alors l'autre chemin, pierreux et raide, empreint de difficulté. Cette seconde femme portait le nom d'*Aretê*, « Vertu », tandis que la première s'appelait *Eudaimonia*, « Prospérité », ou *Kakia*, « Vice ». Sans surprise, Héraclès choisit le chemin le plus ardu.



Le Choix d'Héraclès était un thème prisé des peintres de la Renaissance.
Représenté ici par Lucas Cranach l'Ancien, Héraclès s'apprête à opter
pour la dure voie de la vertu et à rejeter le vice.

Xénophon lui-même était destiné à devenir un expert en chemins difficiles. Vers l'âge de trente ans, alors qu'il se trouvait encore à Athènes auprès de Socrate, il reçut une lettre d'un ami béotien, Proxénos. Cet homme venait de s'engager comme mercenaire auprès de Cyrus, un prince perse, et s'apprêtait à partir faire fortune en Orient. Proxénos pressait Xénophon de se joindre à lui, car Cyrus recrutait tous les soldats grecs qu'il pouvait trouver. Xénophon consulta Socrate qui ne se montra pas favorable : Cyrus était allié aux Spartiates, et un rapprochement avec lui ne devait guère sourire à un Athénien. Mais Xénophon passa outre. Se joignant

à plusieurs milliers d'autres mercenaires – qui se feront connaître sous le nom des Dix Mille –, il s'enfonça profondément en Asie, pour une mission dont l'objectif réel se révélera bientôt : il s'agissait de détrôner le souverain régnant, le Grand Roi Artaxerxès, pour installer son frère Cyrus à sa place.

Peu de Grecs se seraient portés volontaires pour cette mission-là, mais lorsqu'ils découvrirent le but de l'expédition, il était trop tard pour revenir en arrière. Ils pénétrèrent en Mésopotamie, à la recherche de l'armée d'Artaxerxès, sans jamais savoir où ils la trouveraient. Lorsque, enfin, l'ennemi fut localisé près de Babylone – offrant le spectacle d'une immense tache sombre recouvrant la terre, parsemée d'éclairs de lumière provoqués par les reflets du soleil sur les armes de bronze –, les Grecs eurent très peu de temps pour se former en ordre de bataille. Cependant, leur discipline leur permit de tenir bon, et ils dominèrent aisément les hommes massés contre eux, dont un grand nombre s'enfuirent à la seule vue de leur phalange en position, impassible.

Par contraste, en un autre point du champ de bataille, Cyrus ne sut pas se contenir. Animé par la rage de tuer son frère, il s'enfonça profondément dans les rangs de l'armée d'Artaxerxès. Il fut alors désarçonné et tué, peut-être par son frère lui-même. Soudain, la victoire des Dix Mille se transforma en déroute.

Xénophon n'était encore alors qu'un simple soldat, livré aux hasards de la fortune. Il observait ses chefs, dont Proxénos, qui cherchaient le moyen de sortir de cette situation. Piégés en plein territoire perse, éloignés de toute voie maritime de retour, les Grecs étaient en grand péril, mais ils resteraient invincibles tant qu'ils parviendraient à conserver leur formation en phalange. Les Perses le savaient et conçurent un plan pour les obliger à y renoncer. Ils proposèrent aux Grecs de conclure une trêve puis invitèrent leurs commandants à venir parlementer sous la tente d'un dignitaire perse. Là, ils s'emparèrent traîtreusement de leurs visiteurs puis envoyèrent des cavaliers pour tuer les autres chefs. Un homme blessé parvint jusqu'au

camp grec, tenant ses boyaux dans ses mains, pour dénoncer la trahison. D'un seul coup, les Dix Mille se retrouvaient privés de chefs.

Nulle parabole d'Héraclès ni enseignement de Socrate n'auraient pu préparer Xénophon à cette horrible nuit. Dans le camp grec, les hommes se laissaient tomber là où ils se trouvaient, sans plus se soucier de ce qui arriverait. Cependant, les dieux qui devaient veiller sur Xénophon lui envoyèrent un rêve saisissant : à Athènes, la foudre tombait sur la maison de son père qu'elle enflammait. Cette vision pouvait être interprétée comme un présage de désastre, mais Xénophon voulut y trouver une raison d'espérer : au milieu du danger, une grande lumière émanant de Zeus avait brillé. C'était encore la pleine nuit, mais il se leva et réunit les hommes qu'il connaissait le mieux, pour commencer à ébaucher ensemble un plan. L'armée allait avoir besoin de nouveaux généraux, et Xénophon lui-même fut choisi pour être l'un d'eux. Son sang-froid et sa volonté de survivre le désignaient pour assumer un commandement.

L'hiver approchait, et les Grecs avaient devant eux un périple laborieux. Il leur fallait progresser en privilégiant les terrains accidentés, car, s'ils descendaient en terrain découvert comme celui des plaines qu'ils avaient traversées en venant, les Perses auraient tôt fait de les tailler en pièces. Ils marchèrent vers le nord à travers des montagnes hostiles, harcelés sans cesse par les Perses et par les rudes tribus locales qui s'opposaient violemment au passage de ces étrangers. Les hommes subirent des pertes ici et là, tombant sous les flèches et les pierres des assaillants ou succombant sous les assauts du vent et du froid, en particulier quand une tempête de neige faillit ensevelir toute leur armée. Xénophon parvint toutefois à entretenir le moral des hommes et à maintenir l'ordre. Il modifiait la formation de la troupe suivant les circonstances, tantôt en carré d'infanterie, tantôt en colonnes serrées, et réussit finalement à ramener les hommes à bon port. Un jour, au nord de l'Asie Mineure, des éclaireurs qui étaient montés sur une colline distinguèrent les eaux de la mer Noire qui

scintillaient au loin. Des hurlements éclatèrent et se répercutèrent à travers les rangs de l'armée : *Thalatta !* – la mer !

Xénophon était parti vers l'Orient pour s'enrichir et il y parvint en partie. Il avait ordonné aux Grecs de détruire une grande partie de leur butin, trop encombrante pour être transportée sur les chemins de montagne. Ils n'en avaient pas moins rapporté assez pour le vendre à l'arrivée et disposer d'une belle somme à se partager. Mais combien plus précieuse encore pour Xénophon fut la gloire d'avoir réussi à ramener les Dix Mille dans leur patrie ! Cette réputation allait devenir son principal moyen de subsistance ; en effet, dans le courant des années 390, il apprit que les Athéniens l'avaient banni, le privant de ses droits de citoyen et confisquant ses biens. Il n'était plus question de rentrer chez lui. Aussi s'attarda-t-il en Asie Mineure ; et, avec ceux des Dix Mille qui avaient décidé de rester sous les armes, il constitua une armée privée qui avait prouvé sa valeur et était prête à se louer au plus offrant.

Les hasards du calendrier se montrèrent favorables à Xénophon. Les Spartiates venaient de lancer leur campagne asiatique et avaient justement grand besoin de vétérans confirmés. Xénophon s'enrôla auprès d'eux pour combattre les Perses en Asie Mineure. Bientôt, Agésilas arriva pour prendre la tête de la campagne et commander la coalition grecque – qui comprenait maintenant le corps d'armée commandé par Xénophon. Le grand capitaine mercenaire attacha ses pas à ceux du grand roi-guerrier. Désormais, un lien puissant les réunissait.

Xénophon trouva en Agésilas son idéal éthique, son modèle d'*enkrateia*. Voilà un roi à qui revenait double ration aux repas mais qui renonçait à sa part pour la redistribuer à ses officiers ; qui dédaignait le sommeil et le vin, et ne cherchait pas à s'abriter contre le mauvais temps ; qui méprisait la richesse et les objets luxueux (en dépit du butin considérable qu'il avait remporté au cours de sa campagne asiatique). C'était un Socrate sous les armes, qui fascinait Xénophon. Plus tard, il le

mettra sur un piédestal dans ses écrits, en particulier dans son portrait biographique qui prend sa défense sur chaque point controversé et le célèbre comme un parangon de vertu.

Aux yeux de Xénophon, l'épreuve la plus difficile pour Agésilas et pour tous les hommes spartiates résidait dans l'*erôs*, le plus puissant des appétits. Xénophon savait bien que le système spartiate encourageait les relations masculines et que les soldats lacédémoniens, jusqu'aux rois eux-mêmes, éprouvaient du désir pour d'autres hommes ; mais étrangement, il s'obstinait (comme on le verra plus loin) à souligner le fait qu'ils ne cédaient jamais *charnellement* à ce désir. Agésilas lui fournit un modèle de cette abstinence¹². Pendant qu'il guerroyait en Asie, Agésilas tomba amoureux d'un beau jeune homme, Mégabatès, fils d'un allié perse. Pour les Perses, il était d'usage de se saluer par un baiser ; pourtant, Xénophon relève que le roi spartiate se recula quand Mégabatès voulut l'embrasser. « Il y a beaucoup plus d'hommes capables de triompher des ennemis que de tels sentiments », s'extasie Xénophon. Il note en outre qu'Agésilas logeait toujours dans des lieux publics quand il était en campagne, preuve qu'il ne s'autorisait aucun relâchement sexuel.

C'était bien là le chef dont Sparte avait besoin ; et, si Agésilas pouvait diriger Sparte, alors celle-ci pouvait diriger la Grèce – ce qui correspondait aux attentes de Xénophon. Dans sa vision rigoureuse du monde, ou du moins dans celle qu'il attribuait à Socrate, les affaires étrangères se résumaient forcément à deux situations : dominer ou être dominé, conquérir ou être conquis. Nul ne pouvait choisir de s'extraire de cette réalité afin de se livrer à la quête de la richesse ou du plaisir. Le monde était composé de maîtres et d'esclaves, et les Spartiates étaient ses maîtres naturels. Eux seuls étaient capables de raviver les énergies défaillantes de l'Hellade. Porté par ces aspirations, Xénophon devint un des officiers de l'état-major d'Agésilas qu'il accompagna jusqu'à son retour d'Asie quand le roi fut rappelé à Sparte en 395.

Xénophon avait alors atteint le milieu de la quarantaine, et il était apatride. Comme l'armée spartiate qu'il servait rentrait à Sparte en traversant la Grèce, Xénophon se retrouva en situation de combattre les Athéniens, ses anciens compatriotes, et les Thébains, à Coronée. C'est dans cette bataille qu'Agésilas fut grièvement blessé et que la progression de l'armée se trouva bloquée. Peut-être est-ce à cette occasion que Xénophon conçut la détestation de Thèbes qui imprègne tous ses écrits, notamment sa chronique historique des *Helléniques*. Thèbes s'était dressée en travers du chemin de son grand héros qu'elle avait presque réussi à tuer. Ces « pourceaux béotiens » (comme les appelaient certains), chaussés de socques de bois, étaient incapables, selon lui, d'assumer l'hégémonie sur l'Hellade, mais ils pouvaient en revanche fort bien contrecarrer l'ambition de Sparte, et il les maudissait pour cette raison.

À un moment donné, Xénophon, qui était désormais marié et père de deux fils, décida de quitter la vie militaire. Mais il demeura très proche de Sparte. Sur la suggestion d'Agésilas, il envoya ses fils à Sparte afin qu'ils soient éduqués en suivant le rigoureux programme d'*agôgê* de la cité. Dans l'intervalle, Xénophon et sa femme Philésia s'établirent à Scillonte, dans le Péloponnèse occidental, sur un domaine octroyé par les autorités spartiates. L'endroit regorgeait de gibier et était arrosé par une rivière riche en coquillages et en poissons. Xénophon y menait une vie de noble campagnard, chassant le sanglier et le cerf, élevant des chevaux et dirigeant non plus une armée mais une nombreuse troupe d'esclaves. Avec les profits retirés de son aventure en Asie, il éleva un sanctuaire dédié à la déesse Artémis, accomplissant un vœu qu'il avait fait lorsqu'il était à la tête des Dix Mille. Dans cette enceinte sacrée, il organisa une célébration annuelle au cours de laquelle étaient distribués à la population locale du pain, du vin et de la viande. Et surtout, il écrivait de plus en plus.

La gamme de ses sujets d'intérêt était illimitée. Étant passé de la philosophie à l'état de soldat puis à celui de gentilhomme provincial,

athénien de naissance devenu spartiate d'adoption, Xénophon avait une connaissance étendue du monde et écrivait sur tout ce qu'il connaissait. Il s'occupait de sujets pratiques – comment gérer un foyer, dresser un cheval de cavalerie ou entretenir une meute de chiens de chasse – aussi bien que de questions éthiques et morales. Dans toutes ces œuvres variées reviennent sans cesse la question du *leadership* et les réponses que semblaient offrir Agésilas et Sparte.

Fasciné par la puissance de Sparte, Xénophon s'efforcera d'en analyser les sources dans un essai plus tardif, la *Constitution des Lacédémoniens*¹³. Il jugeait que les lois édictées par Lycurgue, mythique législateur antique de Sparte, expliquaient la supériorité incontestable de Sparte en Grèce. Ces lois maintenaient les Spartiates sur le dur chemin d'*Aretê*, la vertu. Les mets fins, le plaisir du vin et la richesse personnelle étaient refusés aux Spartiates, de même que les joies que pouvaient trouver les aînés dans l'*erôs* pour leurs bien-aimés. Lycurgue avait prohibé la satisfaction du désir homoérotique, prétendit Xénophon, aussi strictement que l'inceste. Nul autre auteur grec n'a dressé un parallèle aussi cru ni évoqué une telle loi.

À l'exact opposé de cette chaste Sparte se tenaient les Thébains, lesquels *encourageaient*, quant à eux, les couples masculins, avec leur Bataillon sacré fondé sur les liens de l'amour érotique. Xénophon a montré son mépris pour Thèbes dans ses *Helléniques* : il la passe sous silence chaque fois que possible. Par ailleurs, comme on le verra au chapitre suivant, dans son *Banquet*, il s'efforce de prouver que les hommes du Bataillon sacré étaient des lâches et non des héros, et que les conceptions thébaines sur l'*erôs* étaient profondément dépravées. Sur ce point, il était en désaccord avec Platon, son condisciple socratique et auteur d'un autre *Banquet*.

Tel était l'homme qui avait relaté la chute d'Oréos en l'imputant à une erreur commise par un Spartiate trop amoureux. Si Alcétas n'avait pas succombé au pouvoir de l'*erôs*, Thèbes se serait retrouvée à genoux et

forcée de revenir dans l'orbite de Sparte. Au contraire, les pourceaux de Béotie avaient pu se nourrir, et les guerres s'étaient poursuivies de plus belle. C'était à Agésilas qu'il reviendrait d'y mettre un terme, si toutefois sa jambe guérissait un jour.

Chez les anciens Grecs, la philosophie et le métier des armes allaient souvent de concert, beaucoup plus que dans les temps modernes. Plusieurs disciples de Socrate se couvrirent de gloire sur le champ de bataille, à l'exemple de Xénophon, ou dirigèrent les gouvernements de certaines cités-États. Dans sa *République*, une œuvre sans doute écrite aux alentours de la libération de Thèbes, Platon imagine un État idéal dans lequel une caste de guerriers, appelés les Gardiens, serait entraînée à penser autant qu'à combattre. Mais les philosophes en armes ne se trouvaient pas qu'à Athènes, parmi les étudiants de l'Académie de Platon. Un Béotien mérite également ce titre : Épaminondas de Thèbes, l'homme qui, le jour du complot du solstice, ne voulut pas lever la main sur des compatriotes.

Son histoire, comme celle de Xénophon, se rattache à un maître inspirant et remonte même plus haut, jusqu'au plus grand des esprits, celui qui avait instruit les enseignants de son maître.

Environ soixante-quinze ans avant le soulèvement et l'ascension de Thèbes, dans une lointaine région de l'Hellade située sur la semelle de la Botte italienne, alors colonisée par les Grecs, vivait un homme du nom de Lysis, dans la ville de Crotone. Il appartenait à une sorte de mystérieuse communauté religieuse qui fut l'un des premiers mouvements mystico-religieux à se développer sur le sol européen.

À l'instar de maintes sectes modernes, le groupe révérait un saint homme, alors décédé, qu'il reconnaissait pour fondateur et guide. Ce sage avait enseigné que toutes les choses étaient faites de nombres et que les nombres pouvaient se traduire en musique. Pour lui, la musique et les nombres contenaient les secrets du cosmos. Il avait expliqué à ses disciples le pouvoir du *tetraktys* (le nombre quaternaire), représenté dans un triangle

équilatéral composé de dix points. Il voyait dans cette forme les rapports parfaits entre musique et mathématique, et la structure même de l'univers – car les dix points représentaient dix corps célestes (les sept planètes observables à l'œil nu, plus le soleil et la lune et, pour arrondir jusqu'à dix, une « anti-terre » invisible, car cachée derrière le soleil). Chacun de ces corps émettait une note musicale en se mouvant dans l'espace et remplissait le cosmos de l'harmonie des sphères.

Ce saint homme était Pythagore. Aujourd'hui, on le connaît surtout pour le théorème qui porte son nom, une formule qui permet de trouver la longueur de l'hypoténuse. Pourtant, le réduire à cette équation – alors qu'il n'a peut-être fait que transmettre une découverte revenant à un autre – équivaldrait à réduire Léonard de Vinci à la peinture de *La Joconde*. Pythagore appliquait son cadre de pensée à la cosmologie, la théologie, l'éthique, et jusqu'aux détails infimes de la vie quotidienne. Il enseigna à ses disciples des pratiques destinées à atteindre la pureté, où le régime végétarien était essentiel. Même la façon d'enfiler ses chaussures pouvait être un chemin vers le divin : toujours commencer par le pied droit, plus saint que le gauche. Dans la communauté qu'il dirigeait, tous les aspects de la vie, y compris la vie amoureuse, étaient soumis à de telles prescriptions.

Pythagore prétendait avoir vécu plusieurs vies avant sa naissance. Il croyait à la transmigration des âmes, doctrine qui sera adaptée plus tard (avec d'autres enseignements de Pythagore) par Platon. Il assurait qu'Hermès, le dieu qui l'avait engendré en premier, avait donné à son âme le pouvoir de conserver la trace de ses vies passées. Il aurait ainsi été entre autres un héros de la guerre de Troie, un sage, un pêcheur, ainsi que diverses incarnations de plantes et d'animaux. L'idée qu'il avait traversé le temps et qu'il pouvait se souvenir de tout ce qu'il avait vu contribua à lui forger une réputation d'être semi-divin (certains pensaient qu'il l'avait renforcée encore par charlatanisme : une rumeur disait qu'il avait aménagé une chambre souterraine dans sa maison¹⁴ pour s'y cacher puis émerger au

bout d'un mois, l'air cadavérique et squelettique, et clamer qu'il revenait de l'Hadès).

Les pythagoriciens formaient un cercle fermé autour du Maître, et l'entrée dans le groupe était étroitement contrôlée. Cette fermeture était une source de tensions avec les exclus. À Crotone, un postulant éconduit mena une attaque violente contre le lieu de réunion du groupe, et Pythagore dut prendre la fuite. Plus tard, après la mort du Maître – ou, comme il le professait, après sa translation dans une autre vie –, la secte retournera à Crotone où elle se reconstituera.

C'est là que Lysis rejoignit le groupe, sans doute dans les années 460 avant J.-C. Il appartenait à la troisième génération de pythagoriciens, trop jeune pour avoir connu le Maître mais instruit par ceux qui, eux, l'avaient fréquenté. Ces héritiers des enseignements sacrés recommencèrent à se tenir à l'écart de leurs concitoyens de Crotone et s'attirèrent de nouveau leur défiance. Un jour, alors que les chefs du mouvement étaient réunis dans la maison de l'un des membres, leurs ennemis décidèrent d'en finir avec eux. Ils entassèrent des matières combustibles tout autour des murs de la maison et y mirent le feu. Seuls deux des hommes présents parvinrent à s'échapper du brasier, Lysis et un autre. Lysis prit la fuite et disparut pendant plusieurs décennies ; finalement, c'est à Thèbes qu'il réapparut.

Désormais parvenu à la moitié de son existence, Lysis, l'un des deux uniques survivants du massacre des pythagoriciens, fut recueilli par un Thébain de fortune médiocre, un aristocrate qui avait connu des jours meilleurs. Les deux fils de cet homme, Caphisias et Épaminondas, étaient jeunes et impressionnables. Les garçons regardèrent Lysis avec une admiration toute filiale ; il est même possible qu'ils furent adoptés légalement par lui¹⁵. Lysis passa sa vieillesse dans cette maisonnée, où il semble avoir vécu jusqu'à quatre-vingt-dix ans passés. Quand il mourut, vers 380 avant J.-C. – au moment de l'occupation spartiate de la Cadmée –, les deux garçons, devenus des jeunes hommes, l'ensevelirent dans le

respect des rites pythagoriciens, comme ils en avaient reçu l'instruction (c'est sur sa tombe, comme nous l'avons vu, qu'Épaminondas rencontra un autre pythagoricien, Théanor, le matin de la révolution du solstice).

Qu'est-ce qu'Épaminondas avait appris de Lysis, dernier porteur de la flamme pythagoricienne ? Nous n'avons aucune information sur ce que fut son éducation ou sa pratique religieuse. Mais, si l'on en juge à l'aune de l'homme accompli qu'il devint, Épaminondas dut être impressionné par l'*enkrateia*, la maîtrise de soi, de Lysis, cette même vertu qu'admirait Xénophon chez Socrate. Comme Socrate, Lysis savait contrôler ses appétits, que ce fût à l'endroit de la nourriture, du sexe, de la richesse ou du pouvoir politique. Les pythagoriciens étaient connus pour leur aptitude à se contrôler dans tous ces registres ; certains d'entre eux étaient capables de rester assis devant des tables de banquet richement servies, en s'interdisant de toucher à un seul morceau ; ils étaient les premiers Grecs à pratiquer l'abstinence sexuelle (pendant certaines périodes de l'année). Et eux seuls écartaient la viande de leur régime alimentaire.

Sous la conduite de Lysis, Épaminondas grandit en sobriété et en force. Lui aussi pouvait rester assis, affamé, à la table de somptueux festins, pour renforcer sa maîtrise de soi ; il poussa même l'exercice un cran plus loin, en s'obligeant à regarder les esclaves en train de consommer les restes. Il se tenait à l'écart des dîners et des beuveries. Un jour, un ami l'invita à un repas de fête¹⁶, de ceux qui suivaient souvent un sacrifice aux dieux. En arrivant, Épaminondas découvrit une table recouverte de mets fins et de flacons d'huile parfumée pour oindre les invités. « Je pensais assister à un sacrifice rituel », aurait-il déclaré, « et non à une démonstration d'*hubris* ». L'emploi de ce mot très fort, dénonçant une forme d'arrogance offensante pour les dieux, est révélateur du profond dégoût qui devait être le sien.

Selon Plutarque, bien qu'indifférent aux plaisirs du manger et du boire, Épaminondas ressentait la chaleur de l'*erôs* autant que n'importe quel Thébain. Plutarque livre les noms de deux jeunes gens, Asopichos et

Céphisoros, qui furent à différents moments ses *erômenoi*. Malheureusement, le texte de l'essai de Plutarque sur l'amour, l'*Erotikos*, contient une lacune justement à l'endroit qui aurait pu nous en apprendre davantage. Épaminondas ne se maria jamais, choisissant une vie « célibataire » ou « solitaire », pour reprendre encore les mots de Plutarque, contrairement à Pélopidas qui eut femme et enfants. Le mot qu'utilise Plutarque, *monotropos*, implique plus qu'un simple célibat, plutôt une volonté de se tenir à l'écart de la société en général.

En raison de la modération de son caractère, Épaminondas pouvait paraître inoffensif durant les jours de l'occupation spartiate. Tandis que d'autres Thébains s'enfuirent à Athènes, lui demeura à Thèbes, conscient qu'il n'était pas une menace aux yeux des Laconiens, tant par son comportement de philosophe que par la relative pauvreté de sa famille. Il approchait alors probablement de la fin de la trentaine et se signalait par ses nombreuses qualités : honnêteté, générosité, éloquence, dispositions athlétiques. Il affinait encore ces dernières dans les gymnases et les pistes de course de Thèbes, convaincu que l'exercice physique, en particulier la lutte, constituait le meilleur des entraînements au combat. Pendant l'occupation, il encourageait ses amis à lutter avec les Spartiates ; de tels affrontements, pensait-il, ne pouvaient que redonner confiance à ses compatriotes et leur faire oublier leur peur des soldats de la garnison.

L'indifférence marquée d'Épaminondas à l'égard de la richesse, qualité qu'il attribuait aux enseignements de Lysis, était sans doute sa vertu primordiale. Elle allait se révéler comme l'un de ses principaux atouts politiques à une époque où les autres dirigeants pouvaient paraître suspects en raison de la corruption généralisée. Plutarque rapporte que, dès le début de sa carrière, Épaminondas avait déjà repoussé une énorme offre d'argent émanant d'un tyran de Thessalie, Jason de Phères – considéré par le Thébain comme un « amoureux (*erastês*) de la monarchie » –, qui ne pourrait cependant jamais corrompre « un homme du peuple vivant dans un

État libre et indépendant » ; c'était son propre portrait qu'il esquissait par ces derniers mots.

Épaminondas était peut-être bien un « homme du peuple », mais certainement pas une tête brûlée. S'il appartenait au cercle de ceux qui entendaient libérer Thèbes, il n'en considérait pas moins le complot du solstice, avec son recours obligé à la violence, comme une erreur. Il préférait attendre qu'une occasion se présente pour libérer sa cité « justement¹⁷ », même si on ne savait pas avec certitude si ce moment arriverait ni quand il arriverait. Son propre frère, Caphisias, ne parvint pas à le convaincre. Au cours d'une dispute avec lui, Épaminondas exprima ses craintes : les chefs de la conjuration étaient peut-être capables de réserver leurs coups à quelques-uns seulement, mais des éléments moins modérés pourraient fort bien se répandre par les rues, hors de contrôle, et remplir la ville de cadavres. En outre, il fit remarquer qu'en cas de réussite du complot, le nouveau gouvernement de Thèbes aurait besoin d'hommes qui n'auraient pas les mains souillées de sang.

Même s'il s'est peut-être abstenu de prendre part aux violences du solstice afin d'être mieux à même d'assumer des responsabilités politiques, Épaminondas n'a pas cherché initialement à jouer les premiers rôles. Lorsque le jour se leva, à l'aube du 22 décembre, sur la première assemblée libre des Thébains depuis des années, Épaminondas s'avança pour saluer les chefs de la conjuration, Pélopidas et Melôn, et les reconnaître comme les nouveaux béotarques. Le *dêmos* approuva par acclamations et désigna également Gorgidas et Charon, au milieu des cris d'enthousiasme. Épaminondas se tint à l'écart. Pour le moment, Thèbes avait besoin d'hommes d'action plutôt que d'étudiants en philosophie.

S'il était largement respecté par ses compatriotes, Épaminondas ne jouissait pas forcément d'une approbation sans réserve. Beaucoup se méfiaient de son isolement volontaire, de son ascétisme et de sa hauteur de vue. Plutarque rapporte que le *dêmos*, afin de mettre sa fierté à l'épreuve,

décida un jour de le nommer telmarque¹⁸, magistrat chargé des ordures et des eaux usées. Loin de se dérober, Épaminondas accomplit sa charge avec détermination, disant que ce n'était pas le poste qui distinguait l'homme, mais bien le contraire. De manière assez improbable, Plutarque prétend qu'il réussit même à transformer en charge honorable le ramassage des excréments dans les rues.

S'il se tenait à l'écart des beuveries et des festins, Épaminondas avait en revanche une passion pour la musique. Les Thébains excellaient tout particulièrement dans le jeu de l'*aulos*, un instrument à vent à double anche, et se délectaient de sa sonorité, proche de celle du hautbois. Épaminondas, qui était bon musicien lui-même, parrainait aussi des représentations publiques. Comme il n'avait jamais d'argent devant lui, il empruntait à Pélopidas les montants nécessaires pour financer ces événements. Il était resté très proche de son ami, incarnation du vrai soldat, dont il avait sauvé la vie lors de la bataille près de Mantinée. Ces deux-là formaient un attelage étrange mais complémentaire : un philosophe, athlète et musicien, qui avait refusé de verser le sang pendant le complot du solstice, et un homme d'action hardi qui, cette nuit-là, avait tué un chef laconien en combat singulier. Et cette association était destinée à durer.

Épaminondas a marqué les Grecs, puis plus tard les Romains, qui ont reconnu en lui un homme d'une moralité irréprochable. Un biographe romain, Cornelius Nepos, consacre un paragraphe remarquable à détailler ses qualités : « Il était modeste, prudent, grave ; profitant sagement des circonstances, habile dans la tactique, brave de sa personne et de la plus grande intrépidité ; tellement ami de la vérité, qu'il ne mentait point, même par jeu¹⁹... » L'énumération se poursuit encore et encore. Sur les deux douzaines de dirigeants présentés dans les *vies* rédigées par Cornelius Nepos qui nous sont parvenues, Épaminondas est le seul qui reçoit des louanges aussi vibrantes.

Par bien des aspects, Épaminondas pouvait apparaître comme une sorte de double inversé d'Agésilas, l'autre grand dirigeant grec de cette époque. Le premier se définissait par son attachement à la justice ; le second, par sa quête du pouvoir. Agésilas était un monarque issu d'une lignée vieille de plusieurs siècles ; Épaminondas, un magistrat public réélu dans ses fonctions année après année – à une exception près, comme on le verra. Ces deux personnalités écrasantes étaient campées de part et d'autre de la Grèce continentale, sur les bords opposés de l'isthme de Corinthe, durant toute la période d'existence du Bataillon sacré. Leurs vies seront déterminées, et dans un cas interrompue, par leurs affrontements, tout au long d'une décennie turbulente.

Le premier de ces affrontements ne se produisit pas sur le champ de bataille mais dans les enceintes de la diplomatie, à Sparte. Une fois de plus, la question en débat était celle de la Ligue béotienne.

Au fur et à mesure de l'effacement de la Paix du Roi, le besoin de nouvelles initiatives se faisait clairement sentir afin de parvenir à stabiliser la Grèce. Le pacte de 387 avant J.-C. avait échoué à mettre fin aux guerres, en dépit des promesses de son parrain, le Grand Roi de Perse, d'intervenir contre ceux qui le violeraient. En 375, Artaxerxès renvoya ses représentants royaux dans les cités grecques afin d'organiser des pourparlers visant à conclure un nouveau pacte. Cette fois encore, le Grand Roi réserva à Sparte l'honneur d'accueillir la conférence. Il avait besoin que les Grecs cessent de se battre entre eux, afin d'être disponibles en plus grand nombre pour combattre *pour lui* ; en effet, la révolte se poursuivait en Égypte, la plus riche des provinces de son empire.

La Paix de 375 réaffirmait la Paix du Roi, en imposant toutefois des mesures plus fortes, telles que le retrait des troupes d'occupation stationnées en garnison dans toute la Grèce. Cette clause profitait à Thèbes qui était encerclée par des villes pourvues de garnisons. Le nouveau traité était également avantageux pour Athènes, car il ne stipulait rien à l'encontre

de sa nouvelle alliance maritime. En fait, les conditions du pacte faisaient ressortir le terrain perdu par Sparte qui n'avait plus d'autre choix que de faire des concessions à ses deux plus grandes rivales. Mais Sparte n'en demeurait pas moins chargée de faire respecter le traité et se voyait dotée par Artaxerxès des pouvoirs d'agir en son nom.

Les Athéniens exultaient devant la reconnaissance implicite par Sparte de leur nouvelle puissance navale. Leur stratégie portait ses fruits : en évitant de recourir à la coercition, elle leur permettait de se tenir du bon côté de la clause relative à l'autonomie. Dans l'année qui suivit la signature du pacte, Athènes commanda à son sculpteur le plus en vue, Céphissodote, une statue d'*Eirênê*, « la Paix », représentée sous les traits doux d'une jeune déesse portant un bébé souriant, *Ploutos*, « la Richesse ». Ce fut la première image personnifiée de la paix produite par les Grecs, et c'était aussi la première fois que la déesse était présentée comme la mère de la richesse incarnée.

Le message était clair : le traité allait rendre sa richesse à Athènes, appelée à être le nœud des échanges et du commerce avec le monde égéen. La domination maritime athénienne – remaniée pour être rendue compatible avec la Paix – était sur le point de renaître après des décennies de sommeil.



Copie romaine du groupe sculpté athénien représentant *Eirênê* (la Paix) portant son enfant, *Ploutos* (la Richesse).

En réalité, le traité était mort avant même que la statue ne fût achevée. Un amiral athénien fut rappelé, relevé de sa mission, dès que le pacte fut signé, afin que les termes en soient respectés. Mais il fit une escale suspecte sur le chemin du retour. Il débarqua sur Zacynthe (Zante) un parti de démocrates qui avaient été exilés de cette île et comptaient la reprendre aux Laconiens au pouvoir. Ce débarquement fut considéré comme une violation du principe d'autonomie. Sparte jugea qu'Athènes avait enfreint le traité, et les deux cités se retrouvèrent bientôt en état de guerre. La Paix de 375 avait duré à peine quelques mois.

Entre-temps, les Thébains poursuivaient leur propre objectif, la reconstruction de la Ligue béotienne. Sparte contrôlait encore des garnisons et des régimes fantoches dans plusieurs villes de Béotie. Mais, en application de la Paix de 375, les Spartiates retirèrent leurs troupes de ces places. Lorsque l'échec du traité fut avéré, Thèbes pensa que le moment était venu de se débarrasser également des marionnettes de Sparte. La première ville sur sa liste était Platées qui incarnait à elle seule une situation politique unique, car cette cité n'existait plus que par la volonté de Sparte. Son histoire embrouillée et tragique est à la mesure de cette époque tout aussi embrouillée et tragique.

Très tôt, Platées avait rejeté la Ligue béotienne et résisté à la coercition exercée par Thèbes. Située sur la frontière de la Béotie avec l'Attique, la ville regardait prioritairement vers le sud, en direction d'Athènes. La pression de Thèbes pour qu'elle demeure dans le camp de la Béotie ne faisait que la pousser toujours plus à s'en éloigner. Platées et Athènes devinrent de solides alliées ; les Platéens furent les seuls Béotiens à combattre aux côtés d'Athènes à Marathon, en 490 avant J.-C., et contribuèrent à la glorieuse victoire sur les Perses. Tout cela faisait que Platées était loin d'adhérer au concept d'un État fédéral dirigé par Thèbes.

Quand éclata la guerre du Péloponnèse, en 431 avant J.-C., des commandos thébains, introduits par des dissidents platéens, se glissèrent de nuit dans la ville pour installer un régime pro-thébain. Mais cette attaque fut un échec que l'historien Thucydide a relaté dans tous ses sombres détails. Plusieurs douzaines de Thébains se retrouvèrent piégés à l'intérieur de la ville et furent faits prisonniers ; dès le lendemain, ils furent exécutés sommairement. Sparte, alors alliée de Thèbes, assiégea Platées et s'empara de la ville quand une partie de ses remparts fut détruite par le feu. La plupart des Platéens avaient déjà fui à Athènes, mais plusieurs centaines d'habitants furent capturés par les Spartiates dans la ville ravagée par l'incendie.

À l'issue d'un simulacre de procès, les rescapés mâles de Platées furent exécutés, les femmes vendues comme esclaves et les maisons et l'enceinte de la ville furent abattues, suivant la procédure que les Grecs appelaient *katalusis* (« ruine, destruction »). La cité était rayée de la carte. On offrit à des cultivateurs thébains des baux de dix ans pour travailler la terre désormais libre de toute construction, à l'exception d'un temple dédié à Héra et d'un gîte pour les visiteurs du sanctuaire, construit sur les décombres.

Puis, dans les années 390, Thèbes et Sparte rompirent leur alliance, comme nous l'avons vu, et le sort de Platées s'en trouva miraculeusement renversé. En 386, sous le prétexte de la Paix du Roi, Sparte qui voulait pouvoir surveiller Thèbes releva les ruines de la ville. Elle fit revenir les Platéens survivants pour repeupler la nouvelle cité. Avec la reconnaissance des habitants de retour, celle-ci devint un bastion du pouvoir spartiate. Quarante ans après la chute de Platées I, Thèbes avait de nouveau un ennemi à moins de vingt kilomètres de ses murs. Platées II assurait aux Spartiates la sécurité d'une base implantée en Béotie d'où ils pourraient s'attaquer à Thèbes. Lors de la nuit du complot du solstice, des cavaliers platéens et spartiates sortirent de la ville afin d'écraser la révolution naissante. Thèbes les avait stoppés de justesse avant leur arrivée.

Lorsque les garnisons de troupes spartiates se retirèrent, en application du traité de paix de 375, les Platéens surent que leur heure était proche. Ils renforcèrent la garde de leurs remparts et des portes de la ville, espérant qu'ils pourraient soutenir un siège en cas d'attaque. Les cultivateurs platéens n'osaient s'aventurer hors des remparts pour travailler aux champs que les jours de réunion de l'assemblée de Béotie, quand les Thébains étaient accaparés par la politique. Mais un magistrat thébain qui avait remarqué cela demanda aux Béotiens de venir à l'assemblée suivante avec leurs armes. Le jour venu, l'armée béotienne se mit en marche en empruntant une route sans surveillance et arriva alors que de nombreux

Platéens étaient encore dans les champs. Ces hommes ayant été faits prisonniers, la ville dut se rendre.

Platéés était tombée une seconde fois, et Thèbes lui imposa une peine de bannissement intégral. On ordonna aux habitants de prendre ce qu'ils pouvaient emporter et de partir pour Athènes, après avoir juré de ne plus jamais remettre les pieds en Béotie. Puis, toutes les constructions et les remparts furent de nouveau rasés, dans une seconde *katalusis*. Platéés avait cessé d'exister une première fois, puis repris vie, pour disparaître encore, en l'espace d'un demi-siècle (et ce n'était pas fini : quarante ans plus tard émergera Platéés III à la suite d'un énième renversement de l'équilibre des pouvoirs).

Tandis que les expulsés de Platéés se pressaient de réunir leurs quelques biens transportables, Athènes s'interrogeait sur son alliance fragile avec Thèbes. Isocrate, le maître rhétoricien d'Athènes, fustigea ses compatriotes au sujet des Platéens, dans un discours qui est parvenu jusqu'à nous²⁰. Les orateurs du discours dénoncent l'agression thébaine et pressent Athènes d'agir. À quoi bon le pouvoir d'Athènes, demandent-ils, ou que représente donc Athènes si elle est capable d'ignorer de telles souffrances ? Quelle est l'utilité d'une Paix commune si ses clauses ne signifient rien ? Le discours visait à mobiliser le parti laconien d'Athènes qui voyait une menace dans la poussée de Thèbes et était favorable à la recherche d'une détente avec les Lacédémoniens. Cependant, Athènes demeura fidèle, pour le moment, à son alliance avec Thèbes.

Peu de temps après la *katalusis* de Platéés, Thèbes se contentera d'abattre les remparts de Thespies²¹. Les habitants purent continuer d'occuper leurs maisons, mais, privés de fortifications, ils ne pouvaient plus prétendre se tenir à l'écart de la Ligue. Seule Orchomène demeurerait désormais en dehors de l'union béotienne, ce qui continuait à poser un problème irritant. Mais, en définitive, Thèbes avait réussi à renverser la

tendance des deux dernières décennies. Toutefois, cette situation allait-elle pouvoir se prolonger ?

Dix-huit années avaient passé depuis la révolution thébaine. Ceux qui avaient dirigé la conjuration du solstice puis créé le Bataillon sacré étaient arrivés dans leur cinquantaine, ils étaient désormais des dirigeants accomplis et pleins d'expérience. Ils avaient résisté aux invasions du roi Agésilas, désormais septuagénaire, et de son jeune homologue, Cléombrote. Mais nul n'imaginait à Thèbes en avoir fini avec les Spartiates. Il restait des comptes à régler pour la reprise de la Cadmée, et des rancunes plus anciennes encore qui remontaient à la confrontation d'Aulis, quand les Thébains s'étaient attiré la haine d'Agésilas. En 371 avant J.-C., le moment de solder ces comptes était venu.

*
* *

Une armée spartiate se trouvait alors en Phocide, juste au nord de la Béotie, sous le commandement de Cléombrote, le plus jeune des deux rois de Sparte. Selon toute apparence, celui-ci avait été envoyé pour protéger les Phocidiens contre les attaques de Thèbes, mais il est probable que sa présence s'inscrivait aussi dans un plan plus large. Sparte s'apprêtait à accueillir encore une conférence panhellénique, nouvelle tentative des Grecs de parvenir à une Paix commune. Les Thébains allaient faire montre d'une force redoublée dans ces pourparlers, où ils seraient représentés par un nouveau chef énergique – Épaminondas. Le roi Agésilas, hôte de la conférence, s'attendait sûrement à ce que la question de la Ligue béotienne revienne sur la table. Pour les négociateurs de Sparte, c'était un réel avantage d'avoir une armée déjà positionnée en Phocide, à quelques jours de marche des murs de Thèbes.

Cette conférence était la première organisée par les Grecs eux-mêmes et non par Artaxerxès, le Grand Roi de Perse. D'après nos sources, c'est Athènes qui s'était chargée de lancer les négociations de paix en approchant

tout d'abord Thèbes, son alliée nominale. Puis les deux cités avaient envoyé des délégations à Sparte, qui était toujours considérée comme l'État dominant la Grèce. Cependant, même si Thèbes et Athènes se présentèrent ensemble à la conférence, leurs intérêts ne coïncidaient pas. En réalité, certains Athéniens, ébranlés par le triste sort de Platées, voyaient maintenant Thèbes comme une menace et aspiraient à un rapprochement avec les Lacédémoniens.

Les Athéniens furent les premiers à prendre la parole à la conférence. Xénophon relate qu'ils firent trois discours²² révélateurs des contradictions de leur position. Le premier en appelait à la solidarité de Sparte et dénigrait Thèbes ; le deuxième défendait Thèbes et s'interrogeait sur les intentions de Sparte. Ce discours, écrit Xénophon, décontenança tous les délégués présents. L'orateur athénien Autoclès, déclara : « Vous, Lacédémoniens, semblez plus apprécier les tyrannies que la loi constitutionnelle. Vous avez occupé la Cadmée et n'avez pas permis aux Thébains d'être autonomes. » Un silence lourd de tension suivit la fin du discours d'Autoclès. Un troisième orateur tenta vaillamment de réconcilier les mots des deux interventions précédentes.

Au sein de la délégation thébaine, Épaminondas écouta avec la plus grande attention ces discours athéniens, en particulier la dénonciation par Autoclès des agressions spartiates. Lui aussi avait un message fort à délivrer, peut-être préparé à l'avance, voire inspiré par les paroles de l'orateur athénien²³. Il devait observer avec dégoût les participants à la conférence, intimidés par la puissance spartiate, qui s'aplatissaient devant Agésilas²⁴. Épaminondas se leva pour prendre la parole et accusa Sparte d'allumer des guerres incessantes qui ne profitaient qu'à elle seule, tandis que tous les autres en payaient le prix. « Si nous devons avoir la paix, déclara-t-il, ce doit être sur la base de l'égalité et de la justice. Si nous ne sommes pas tous égaux, alors la paix ne durera pas. »

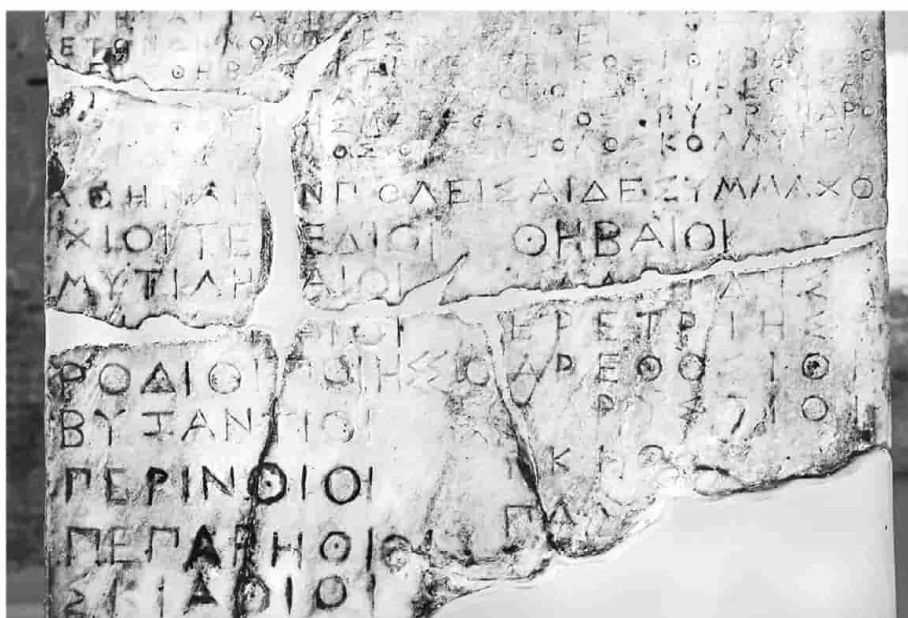
Pour la première fois, Agésilas pouvait prendre la mesure d'Épaminondas, à l'aune de son intervention ; il allait bientôt apprendre à le connaître encore mieux – pour son malheur. Il était déjà suffisamment pénible d'être défié par un Athénien, mais subir une remontrance d'un Thébain impudent, c'était vraiment exaspérant. Il ricana : « Concernant la “justice” et l’“égalité”, les cités de *Béotie* ne les auraient-elles pas si elles restaient libres ? »

Impassible, Épaminondas rétorqua : « Ne crois-tu pas qu'il serait juste que la *Laconie* devienne libre ? » Les « alliés » de Sparte présents dans l'assemblée furent très surpris. Ils s'étaient résignés à leur servitude, mais il semblait maintenant que quelqu'un s'intéressait à leur triste sort. Piqué au vif par cette attaque publique, Agésilas entra dans la plus grande colère et bondit de son siège, en rage. « Allez-vous rendre son indépendance à la Béotie ? » hurla-t-il. Le Thébain lui rétorqua alors : « Faites de même pour la Laconie. »

La suite des événements n'est pas très claire. Selon Plutarque, Agésilas, au bord de l'apoplexie, ordonna que les Thébains fussent exclus des termes du nouveau traité de paix. Xénophon situe l'exclusion plus tard, au moment de la signature du traité. Il dit que les Thébains, après avoir juré pour leur propre cité, changèrent d'avis et revinrent le lendemain en exigeant de signer au nom de la Béotie tout entière. Cette exigence qui réitérait celle que les Thébains avaient déjà émise longtemps auparavant mit Agésilas en rage. Il ordonna sur-le-champ que la mention des Thébains soit effacée du traité. Quelle que soit la version qu'on retient, l'issue fut la même. Agésilas déclara les Thébains *ekspondoi*, exclus de la protection de la nouvelle Paix. Ce qui équivalait à une déclaration de guerre.

Épaminondas et ses compagnons quittèrent la conférence et se dépêchèrent de retourner à Thèbes pour se préparer à une invasion de Sparte. L'armée de Cléombrote, stationnée juste de l'autre côté de la frontière septentrionale de la Béotie, pouvait passer à l'attaque à tout

moment, avec une force considérable – soit les deux tiers de la totalité des forces armées de Sparte. Aux yeux de la plupart des Grecs, cette armée formidable n'allait faire qu'une bouchée des Thébains. Les Athéniens – prenant prétexte de la nouvelle Paix pour se dispenser d'aider l'un ou l'autre camp – pensaient que Thèbes serait bientôt « décimée », c'est-à-dire complètement détruite, avec un dixième de la valeur du butin remis en offrande à l'Apollon de Delphes. D'autres, selon Diodore, prédisaient que toute la population de Thèbes serait bientôt réduite en esclavage.



Les « signatures » des cités-États sur un traité grec des années 370 avant J.-C. On distingue le mot « Thébains » (ΘΗΒΑΙΟΙ) au milieu sur la droite.

Xénophon écrit que les Thébains regagnèrent leur cité « complètement désespérés²⁵ », mais c'est dans de tels moments que son parti pris ressort le plus nettement, quand il prétend interpréter l'état d'esprit des Thébains. Épaminondas n'avait certainement pas agi impulsivement ni sans soutien populaire. Tous ses actes suggèrent au contraire qu'il agissait en pleine confiance et avec préméditation. Bien que lui-même n'ait pas été formé au commandement – Plutarque relève qu'il n'avait jamais jusqu'ici conduit de

troupes au combat –, il avait pu constater ce qui s'était passé à Tégryres quatre ans plus tôt ; le Bataillon sacré, face à des forces deux fois supérieures, avait amplement prouvé sa valeur. Si Sparte ne cédait pas, le temps de l'épreuve de force était venu *maintenant*.

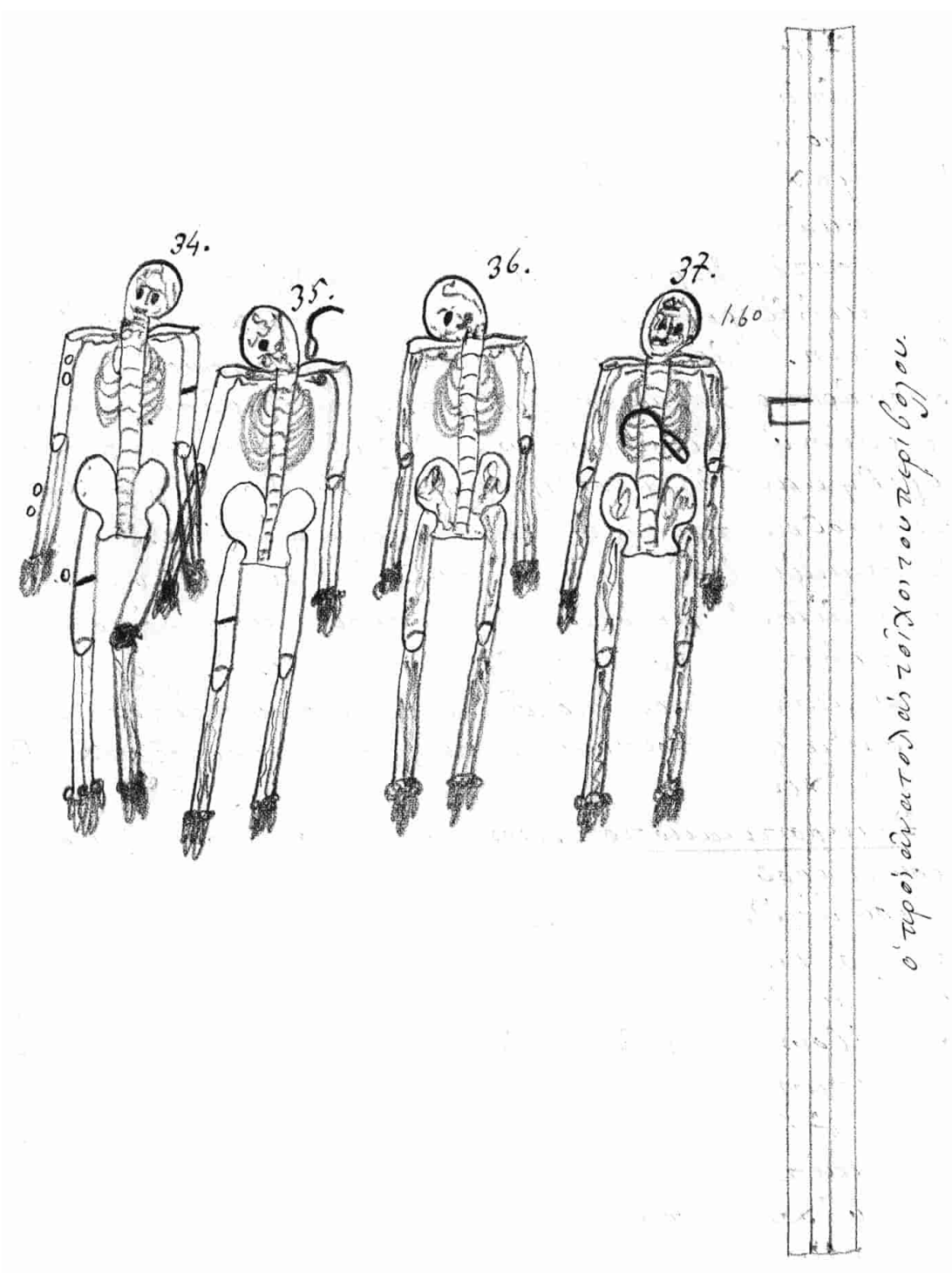
Agésilas voulait aussi agir sans tarder, nullement freiné par sa phlébite persistante. Il maintenait la pression pour pousser à la guerre, en dépit de tous les efforts visant à ralentir le mouvement. Le nouveau traité de paix imposait que toute action fût menée dans le cadre d'une coalition. Un Spartiate du nom de Prothoös insista pour que Sparte tienne compte de cette clause afin de ne pas risquer d'offenser les dieux et d'indisposer les alliés de Sparte. Mais l'assemblée spartiate, manipulée par Agésilas, se moqua des paroles de Prothoös qualifiées de balivernes. « Il semble qu'ils étaient poussés par *to daimonion*²⁶ », remarque Xénophon en recourant à un mot grec à plusieurs entrées qui désigne le destin, la chance ou les dieux, ou les trois à la fois.

Des instructions furent envoyées au roi Cléombrote, en Phocide, pour qu'il laisse à Thèbes une dernière chance de dissoudre sa Ligue. Cet ultimatum ayant été ignoré, Cléombrote se mit en marche. Il conduisit ses troupes vers le sud en suivant une piste de montagne escarpée, ce qui lui permit d'éviter l'avant-garde thébaine envoyée pour lui barrer la route. Trois semaines à peine après la conférence tenue à Sparte, l'armée lacédémonienne avait atteint la plaine de Leuctres, à environ quinze kilomètres au sud-ouest de Thèbes. On était à la fin du mois de juillet ou au tout début du mois d'août 371 avant J.-C.

Pendant ce temps, dans les autres villes grecques, les diplomates étaient de retour de Sparte et faisaient leurs rapports aux assemblées et aux conseils des États. Ils parlèrent d'un nouveau dirigeant thébain qui était présent à la conférence. Cet homme s'était exprimé pour défendre les droits des voisins de Sparte, des peuples trop effrayés par Agésilas pour oser parler par eux-mêmes. Il avait évoqué l'avènement d'un nouvel ordre en Grèce, fondé non

plus sur les guerres et la poursuite incessante d'un équilibre des pouvoirs, mais sur les idéaux de l'égalité et de la justice.

Ces informations durent être reçues avec beaucoup de surprise. Mais, quoi qu'il en fût, les Grecs savaient maintenant qu'un philosophe avait émergé parmi les porcs de Béotie.



Détail d'un dessin du carnet de fouilles de l'archéologue Panagiotis Stamatakis (1880).

1. L'influence de Müller en Angleterre est décrite par Robert Ackerman, « K. O. Müller in Britain », in William M. Calder III et Renate Schlesier (éd.), *Zwischen Rationalismus und Romantik*, Hildesheim, 1998, p. 1-18, et par Linda Dowling, « Ruskin's Pied Beauty and the Constitution of a "Homosexual" Code », *Victorian Newsletter* 75 (1989), p. 1-8.
2. Attesté par Geoffrey Faber, *Jowett : A Portrait with Background* (Cambridge, Mass., 1958), chap. 5, avec la citation d'une lettre de 1896 d'un ami de Jowett : « He had a "horror naturalis" of sentimental feelings between men » (p. 90).
3. Cf. Linda Dowling, *Hellenism and Homosexuality in Victorian Oxford* (Ithaca et Londres, 1994), p. 67-80.
4. Confirmé par William Sloane Kennedy, ami proche de Whitman, qui a dûment relié « I dream'd in a dream » à la présentation du Bataillon sacré dans le *Pélopidas* de Plutarque (relevé par Juan Herrero Brasas dans *Walt Whitman's Mystical Ethics of Comradeship* [Albany, 2010], p. 113).
5. Cf. Gary Schmidgall, *Walt Whitman, A Gay Life* (New York, 1997), p. 146.
6. « En un rêve j'ai rêvé d'une cité inattaquable par le reste de la terre, / Qu'elle était la nouvelle cité des Amis, / Qu'on n'y tenait rien en plus grande estime que la qualité d'amour robuste, / Lequel, à chaque heure, dans les actions de ses héros, / Leurs regards, leurs paroles, éclatait. » Extrait de Walt Whitman, *Feuilles d'herbe – Calamos, Je fais le rêve*, traduit par Jacques Darras, Paris, Grasset, 1989.
7. Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 56-57.
8. C'est la raison pour laquelle le terme grec *paidēraistia*, qui désigne une relation érotique entre sujets masculins d'âges inégaux, doit être distingué de notre mot « pédérastie » ; le mot grec ne suggère pas l'implication d'un enfant. Les Grecs pensaient que l'asymétrie des âges était une condition essentielle des relations au sein d'un même sexe, et le mot *pais*, comme celui d'*erōmenos*, contribuait à l'établir.
9. Sur la vision complexe de Xénophon sur l'*erōs*, voir deux articles importants de Clifford Hindley, « Sophron Erōs : Xenophon's Ethical Erotics », in *Xenophon and his World*, Stuttgart, 2004, chap. 3.3, et « Xenophon on Male Love », *Classical Quarterly* 49 (1999) p. 74-99.
10. Diogène Laërce, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, II, 48.
11. Xénophon, *Mémorables*, I, 5, 4-5. La parabole du choix d'Héraclès se trouve en II, 1, 21 et suiv.
12. L'incident est rapporté par Xénophon dans *Agésilas*, 5, 4-6.
13. Considérée par la plupart des chercheurs comme une œuvre authentique de Xénophon, même si cette attribution est contestée par certains.
14. Diogène Laërce, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, VIII, 41.
15. Cette information est mentionnée uniquement par Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, X, 11.
16. Cette anecdote est rapportée par Plutarque, *Apophtegmes de rois et de généraux*, 71, 4.
17. Plutarque, *Le Démon de Socrate*, 25.

18. Plutarque, *Préceptes d'administration publique*, 15.
19. Cornelius Nepos, *Vies des grands capitaines*, Épaminondas, 3.
20. Intitulé le *Plataïque*, ce discours porte le numéro 14 dans la liste recensant les œuvres reconnues d'Isocrate.
21. La gravité des actions de Thèbes contre Thespies a pu être exagérée à partir d'une interprétation trop littérale de textes athéniens tendancieux (cf. Buck 1994, p. 104, 157-158 notes 12-13).
22. Cf. *Helléniques*, VI, 3, 1-13, présentation la plus détaillée des manœuvres diplomatiques (analysées par Ryder, 1965).
23. Certains chercheurs ont avancé l'hypothèse que Xénophon, dans les *Helléniques*, attribue à Autoclès ce discours qui aurait été prononcé par Épaminondas – effaçant ainsi le Thébain au profit de l'Athénien.
24. Voir le récit de Plutarque dans *Agésilas*, 27, 4-28. Il est intéressant de relever que Plutarque revient sur l'état d'esprit d'Épaminondas même dans une biographie consacrée à Agésilas.
25. *Helléniques*, VI, 3, 20. Dans l'édition Landmark du texte (Strassler, 2009), une note de l'éditeur replace cette remarque dans son véritable contexte : « Certains membres de la délégation thébaine, voire la majorité, étaient peut-être désespérés, mais leur chef Épaminondas devait savoir à l'avance que sa provocation mènerait à la guerre. »
26. Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 3.

O tototoi !

(juillet 371-370 avant J.-C.)

De nombreux présages avaient touché l'Hellade au cours des deux années qui précédèrent la bataille de Leuctres. Une nuit, une colonne ardente était apparue dans le ciel, qui n'épousait pas la forme d'une comète mais ressemblait plutôt à une poutre en bois (les Grecs l'appelèrent la « planche enflammée »). Puis, c'est un tremblement de terre qui détruisit deux villes situées au nord du Péloponnèse, Hélice et Bouras. Le séisme s'étant produit pendant la nuit, il y eut un grand nombre de morts parmi les habitants qui furent surpris dans leur sommeil quand leurs maisons s'effondrèrent sur eux. En outre, quand les survivants d'Hélice émergèrent des décombres à l'aube, ils furent balayés par un raz-de-marée. À la suite de cette double catastrophe, Hélice demeura noyée sous les eaux ; et, pendant des siècles, des visiteurs promenés en bateau au-dessus du site pourront observer les ruines sous-marines.

Le même tremblement de terre avait eu un impact encore plus dévastateur à Delphes. Le temple d'Apollon – où siégeait la Pythie chargée de délivrer les oracles du dieu – fut détruit, sans doute par un glissement de

terrain provoqué par les secousses. Ce temple construit à très grands frais avait été la fierté du monde grec tout entier ; il abritait une pierre appelée *omphalos* symbolisant le « nombril » du monde. Comme il paraissait absurde que les dieux souhaitent détruire un édifice aussi sacré – car c'était Poséidon, croyait-on, qui était responsable des tremblements de terre –, l'événement n'était-il pas l'augure d'une déchirure du tissu cosmique ? Les Grecs abasourdis se mirent à réunir des fonds pour reconstruire un nouveau temple, plus magnifique encore, et ce projet allait demander plusieurs dizaines d'années.

À Leuctres, où les armées commandées par les Spartiates et les Thébains se faisaient face sur deux éminences, ces présages amoncelés pesaient lourdement sur tous. Certains semblaient annoncer une victoire de Sparte ; d'autres étaient plutôt favorables à Thèbes. Parmi ces derniers étaient ceux qui avaient trait aux légendaires « Leuctrides », les deux filles de Skédasos, un cultivateur béotien, qui auraient été victimes d'un viol en un temps reculé et dont les corps auraient été enterrés dans la plaine en contrebas des deux camps.

Il existe plusieurs versions antiques de l'histoire des Leuctrides¹. En voici une : les filles vivaient avec leur père, Skédasos, dans une humble ferme de Leuctres. Deux Spartiates en chemin pour Delphes se présentèrent et demandèrent l'hospitalité pour la nuit ; ils s'extasièrent lourdement devant la beauté des filles mais, par égard pour leur père, s'abstinrent de pousser plus loin. En revanche, lorsqu'ils repassèrent, sur le chemin du retour, ils trouvèrent les deux filles seules à la maison. Alors ils les violèrent avant de les tuer, puis jetèrent les corps dans un puits pour dissimuler leur crime. Skédasos découvrit les cadavres le lendemain, grâce au flair de son chien, puis apprit par ses voisins qu'on avait aperçu les Spartiates au moment où ils quittaient sa maison.

Skédasos se rendit à Sparte pour réclamer justice. Il parla aux magistrats, aux rois et à tous les citoyens qu'il rencontra, mais nul ne voulut

l'entendre. Alors il se laissa tomber au sol qu'il martela de ses poings pour appeler les Érinyes – ces divinités souterraines qui vengeaient les crimes de sang – à surgir pour prendre son parti. Puis il se pendit. Depuis, on disait souvent que les oracles avaient averti les Lacédémoniens de « faire attention à la colère de Leuctres ».

Tous les auteurs qui ont écrit sur cette époque pensaient que les ombres des Leuctrides planaient au-dessus des événements de ces journées fatidiques. Xénophon dit que les Thébains, qui avaient découvert la tombe des filles, lui avaient consacré des offrandes juste avant la bataille. Plutarque rapporte une histoire plus compliquée, où il est question d'un songe que fit Pélopidas, l'homme de *thumos* qui commandait le Bataillon sacré, alors endormi sous sa tente à Leuctres. Les Leuctrides étaient là, pleurant sur leurs sépultures et maudissant les Spartiates ; leur père Skédasos était présent également et pressait les Thébains de sacrifier une vierge aux cheveux blonds pour nourrir les Érinyes. Un tel commandement semblait fort peu vraisemblable ; c'est alors que, comme Pélopidas achevait de raconter son rêve à ses principaux officiers, une jument à la crinière blanche fit soudain irruption dans le camp. Un prêtre s'exclama : « La voilà, ta vierge aux cheveux blonds ! », et la pouliche fut offerte en sacrifice aux esprits des jeunes femmes violées.

Épaminondas, qui était à la tête des béotarques commandant l'armée thébaine, n'accordait pas beaucoup de foi aux présages². Lorsque ces rumeurs lui parvinrent, il aurait réagi en citant Homère (*Iliade*, XII, 243) : « Il n'est qu'un vrai, qu'un bon présage, c'est de défendre son pays. » Les hommes pieux et superstitieux étaient parfois horrifiés par l'indifférence qu'il affichait. Un jour, dans le camp de l'armée, surgit un messager à cheval qui portait une lance cérémonielle ornée d'un ruban flottant à sa pointe. Sous l'effet d'un brusque coup de vent, la banderole fut arrachée et alla s'enrouler autour d'une stèle funéraire spartiate érigée là par Agésilas lors d'une précédente invasion. Frappés d'effroi, ceux qui étaient présents

en appelèrent à la fin immédiate de la campagne, mais Épaminondas ne leur prêta aucune attention.

Pour autant, il n'ignorait pas moins que les présages pouvaient contribuer au bon moral d'une armée. Selon la légende, il aurait lui-même répandu le récit de deux apparitions « vues » dans les temples de Thèbes. Tout d'abord, les armes rouillées qui étaient entassées pêle-mêle dans un temple d'Héraclès furent retrouvées étincelantes et disposées en ordre. Puis, sur la Cadmée, c'est une statue d'Athéna qu'on retrouva en position de combat, brandissant un bouclier qui gisait auparavant à ses pieds. Épaminondas aurait alors dit à ses troupes qu'Athéna en personne, déesse de la justice et protectrice des démocraties, avait pris les armes pour défendre la cause de Thèbes (cependant, certaines sources l'accusent d'avoir lui-même arrangé la présentation des « présages »)³.

Dans le camp béotien de Leuctres, on avait bien besoin de se donner confiance, même dans le groupe des sept béotarques. Trois d'entre eux pensaient que l'armée n'aurait jamais dû se tenir là. Lors des invasions spartiates précédentes, sept et huit ans plus tôt, les Thébains étaient surtout restés à l'abri de leurs murailles, et rien n'empêchait de recommencer, soutenaient-ils, même si cela devait les obliger à subir un siège. On pouvait envoyer les femmes et les enfants en Attique pour les mettre à l'abri du danger, mais aussi pour alléger la pression sur les réserves de nourriture. On savait bien que les Spartiates maîtrisaient mal l'art d'assiéger une ville ; sur ce terrain, les Thébains pourraient fort bien leur résister. En revanche, dans une bataille à terrain découvert, hors de l'abri des remparts, les chances des Thébains dépassés en nombre, à deux contre trois, étaient bien plus minces.

Épaminondas n'était pas d'accord. Une défense purement passive ne résoudrait rien ; les Spartiates se retireraient peut-être de Béotie cette année, mais ils finiraient toujours par revenir. Il pensait que le temps était venu d'en finir avec ce conflit ici et maintenant, et deux de ses collègues étaient de son avis. Les béotarques se partageaient à égalité, à trois contre trois, en

l'absence du septième d'entre eux, Bacchylidas, parti sur le terrain pour garder les passes du Cithéron et prévenir une autre invasion. Ainsi les Thébains restaient-ils dans l'expectative, leur haut commandement enlisé dans l'indécision.



Cette pièce béotienne de deux drachmes portant les quatre premières lettres de son nom est un des rares objets marqués du « timbre » d'Épaminondas qui nous soient parvenus. Nous avons des douzaines d'exemples de pièces béotiennes frappées de noms abrégés, peut-être ceux des officiels chargés de la frappe monétaire.

De l'autre côté de la plaine de Leuctres, à une demi-heure de marche vers le sud, les Lacédémoniens étaient aussi dans l'attente. Le roi Cléombrote, leur général, n'avait pas amorcé le moindre mouvement vers Thèbes, même quand elle était restée sans défense. Ses soldats commençaient à regimber en se rappelant ses campagnes passées : durant sa première invasion de la Béotie, aussitôt après le complot du solstice, Cléombrote avait beaucoup tourné en rond mais très peu agi ; puis, lors de sa deuxième incursion, il avait tourné casaque lorsqu'il s'était trouvé au pied des pentes du mont Cithéron. Il était largement soupçonné d'être de connivence avec Thèbes ou, au minimum, d'être dépourvu de la hargne qui animait Agésilas. Ses conseillers durent l'avertir, dans son campement de

Leuctres, qu'il risquait le bannissement, voire pire, s'il ne se décidait pas à agir enfin.

Si nous en savions plus sur Cléombrote, peut-être pourrions-nous pénétrer ses pensées du moment, mais nos sources sont quasiment muettes à son sujet. Plutarque qui aimait enregistrer les paroles de sagesse des Lacédémoniens – qu'il a réunies dans une anthologie⁴ – n'attribue qu'une seule remarque à Cléombrote, et plutôt insignifiante⁵. Dans les *Ruses et Stratagèmes* compilés par Polyen qui recense les hauts faits tactiques de plus de deux douzaines de Spartiates, le nom de Cléombrote est totalement absent. Cas unique parmi les chefs lacédémoniens, ce monarque semble n'avoir rien dit ou fait de mémorable, au-delà de ce qu'il fit – ou ne fit pas – à Leuctres.

Il était alors dans la trentaine et avait une épouse et de jeunes fils ; il était depuis neuf ans sur le trône où il avait remplacé son frère aîné mort de maladie. Pendant tout ce temps, il était resté dans l'ombre d'Agésilas, plus âgé que lui d'une quarantaine d'années et qui régnait depuis près de vingt ans de plus que lui. Cléombrote avait dû conduire les guerres thébaines au nom de son formidable partenaire, en allant contre sa conviction – perceptible dans les récits disponibles – que le véritable ennemi de Sparte était Athènes, et non Thèbes. Était-ce vraiment lui (comme beaucoup le soupçonnaient) qui avait monté le raid de Sphodrias contre le Pirée ? Si tel était le cas, ce devait être de sa part une tentative de substituer une guerre contre Athènes au conflit contre Thèbes. Mais selon toute apparence, rien de ce qu'il entreprenait n'était destiné à réussir.

En temps normal, Sparte s'accommodait fort bien de la cohabitation entre un roi faible et un roi puissant, car deux monarques ambitieux avaient toujours tendance à s'affronter. Mais, dans le cas présent, l'homme fort des Lacédémoniens était condamné à rester à l'écart de l'action, toujours handicapé par sa phlébite à la jambe et désormais âgé de plus de soixante-dix ans⁶. C'est donc Cléombrote qui opérait à sa place, appliquant un

programme façonné par d'autres mains que les siennes et visant d'autres buts que les siens propres. Il jouait ce rôle depuis le début, quand Agésilas – encore ingambe alors mais non disposé à repartir en campagne lui-même – l'avait envoyé pour venger l'affront de la reprise de la Cadmée. Il continuait à tergiverser maintenant comme il le faisait déjà alors. Quand le moment d'entrer en action arriva, il est possible qu'il ait cherché à se donner du courage en s'enivrant⁷.

Du côté thébain, le septième béotarque, Bacchylidas, de retour au camp à l'issue de sa mission sur le mont Cithéron, vota en faveur d'un engagement immédiat des hostilités. Le dilemme était tranché, et Épaminondas, chef du conseil des sept commandants, l'avait emporté. Les Thébains et les Spartiates commencèrent à se préparer pour cette affaire hautement formalisée qu'était une bataille d'infanterie grecque.

À un certain moment, peut-être le matin de ce jour, Épaminondas se tint devant son armée, brandissant un serpent vivant. Sous le regard de ses soldats, il écrasa sa tête et tout le corps du serpent s'avachit⁸. Puis il tira cette leçon : « Vous voyez que le corps devient impuissant dès qu'il n'y a plus de tête. C'est la même chose avec les têtes des armées. Si nous écrasons les Lacédémoniens » – les sept cents hommes spartiates présents dans la grande coalition – « tout le reste du “corps” constitué par leurs alliés deviendra inutile ». De nos jours encore, cette stratégie reste connue comme celle qui consiste à « couper la tête du serpent ».

Épaminondas avait bien saisi, mieux que la quasi-totalité des observateurs, toute la distance qui séparait Sparte de ses prétendus alliés. La plupart des contingents entraînés par Sparte à sa suite – Achéens, Arcadiens, Éléens et autres Grecs du Péloponnèse – étaient contraints de se plier à ses ordres, par les serments de fidélité qu'elle avait exigés d'eux et par les gouvernements qu'elle avait imposés. Ils n'avaient pas, *pour leur part*, de vendetta avec Thèbes à assouvir ; cela faisait maintenant quatre fois en huit ans qu'ils avaient marché sur la Béotie contre leur gré. Épaminondas

ne combattait pas ces hommes s'il n'y était pas absolument obligé. Son intention était de frapper d'abord les Spartiates, et de les frapper fort.

Le Bataillon sacré devait jouer un rôle clé dans ce plan. Quatre ans auparavant, à Tégryres, le Bataillon s'était imposé, bien qu'étant largement inférieur en nombre. Il avait concentré son attaque sur le point le plus solide de la ligne spartiate, là où se tenaient les polémarques, et la puissance de sa poussée l'avait fait exploser. Avec son effectif réduit et son étroite cohésion, le Bataillon opérait plus comme un projectile que comme une phalange ; il enfonçait sa cible avec une force irrésistible. Et son commandant, Pélopidas, avait déjà amplement démontré son savoir-faire.

Le plan thébain comprenait encore une autre innovation. Dans presque toutes les batailles d'infanterie, les deux camps plaçaient leurs unités les plus fortes sur l'aile droite et les plus faibles sur l'aile gauche. Les adversaires l'emportaient ainsi fréquemment sur leur droite tout en étant défaits sur le côté gauche ; c'est alors que les deux ailes droites victorieuses se tournaient vers le centre pour s'affronter. Les Thébains et les Spartiates avaient procédé de cette manière à Coronée en 394, lors de leur dernier affrontement majeur. Mais Épaminondas, qui avait décidé de rompre avec ces anciennes conventions, renforça à l'extrême son aile *gauche*, où se placèrent le Bataillon sacré et une phalange profonde de *cinquante rangs*, soit plus du triple de la norme habituellement observée. Sans doute affaiblissait-il son aile droite, mais il n'avait pas l'intention de l'engager dans le combat. Campée face aux alliés de Sparte mais non aux Spartiates eux-mêmes, cette aile devait rester en attente, voire reculer sous l'effet de l'avance de l'ennemi, pour refuser le contact.

Même sur la droite de la ligne spartiate, là où se trouvait Cléombrote, les Thébains pouvaient déceler des points faibles et des signes de loyautés mal assurées. Les citoyens à part entière de Sparte, ceux qu'on appelait les Spartiates, ne représentaient qu'un dixième de la totalité de l'armée alignée à Leuctres et n'étaient même pas majoritaires dans leur aile droite. Depuis

plusieurs décennies, la puissance de Sparte était minée par une érosion implacable qui allait s'accroître toujours plus et dont les causes restent débattues jusqu'à nos jours⁹. Les Grecs ont qualifié ce phénomène d'un mot en six syllabes, *oliganthrôpia* : « déficit de population ».

Toutes les villes de Grèce centrale connaissaient un déclin démographique à l'époque du Bataillon sacré, mais à Sparte la chute s'était muée en véritable catastrophe. L'effectif total des Spartiates avait fondu et ne représentait peut-être plus qu'un huitième de ce qu'il était encore un siècle plus tôt. Cette puissante caste de guerriers se transformait rapidement en espèce en danger d'extinction. Les sept cents Spartiates engagés à Leuctres représentaient à eux seuls les deux tiers des hommes que Sparte pouvait réunir et étaient disséminés au sein d'un ensemble plus large de forces agrégées que les Grecs appelaient Lacédémoniens.

Il y avait, parmi les hommes alignés dans ces rangs les *hypomeiones*, ou « inférieurs, subalternes », d'anciens Spartiates qui n'avaient plus les moyens de s'acquitter des contributions alimentaires imposées à cette classe. Ce groupe avait grossi au fur et à mesure que la terre et la richesse se concentraient entre les mains d'une minorité. À côté se tenaient les périèques (*perioikoi*), des habitants des villes et villages environnant Sparte, qui se retrouvaient enrôlés naturellement par attraction gravitationnelle. On pouvait trouver aussi dans les rangs les *mothakes*, « demi-frères », fils illégitimes de pères spartiates, élevés dans le cadre du fameux entraînement militaire, l'*agôgê*, mais dépourvus des droits de citoyenneté.

Le cas le plus surprenant était celui des néodamodes (*neodamôdeis*), ces « hommes nouveaux issus des masses » qui étaient d'anciens esclaves hilotes, affranchis en contrepartie de leur engagement militaire. C'est un fait remarquable que Sparte était prête à armer ses hilotes, en raison de son grave déclin démographique, et il est encore plus remarquable que ces esclaves maltraités étaient disposés à se battre. Au moment de Leuctres, les hilotes, qui étaient à l'origine des Grecs nés libres dans les régions situées à

l'ouest de Sparte, étaient ceux qui remplissaient les greniers des Spartiates depuis près de trois siècles déjà, tout en subissant des attaques aveugles, des coups et toutes sortes de mauvais traitements. Pourtant, en dépit de tout, les hilotes continuèrent à s'enrôler dans les rangs spartiates¹⁰ et à combattre pour défendre leurs maîtres.

Ces forces lacédémoniennes, composées de classes sans droit de cité et de non-Spartiates, étaient désormais tellement plus nombreuses que les Spartiates qu'elles pouvaient constituer un danger. Au début des années 390, un homme de condition inférieure (*hypomeiôn*) mécontent, Cinadon, recruta un certain nombre de ses semblables en vue de renverser l'État spartiate. Il prit une de ses recrues et se rendit avec lui sur l'agora de Sparte où il se mit à dresser l'inventaire de la foule présente, pour faire la démonstration de ses chances de réussite. Sur les quatre mille personnes qui grouillaient là par cette journée ordinaire, une quarantaine seulement arboraient la mise et les signes distinctifs de l'élite spartiate. Cinadon affirmait que tous les autres étaient si enragés contre Sparte qu'ils seraient trop heureux de dévorer tout cru cette infime fraction d'un pour cent, si on leur en donnait l'occasion (finalement, sa conspiration fut révélée par un informateur et étouffée dans l'œuf).

Telle était l'armée alignée par les Spartiates ce matin-là à Leuctres. Les Spartiates en constituaient l'ossature, à raison d'un ou deux hommes placés à la tête de chaque rang de la phalange (déployée sur une profondeur de douze hommes par rang), en plus d'un corps spécial de trois cents « cavaliers » (*Hippeis*) qui entouraient le roi. Il n'y avait pas plus d'un ou deux Spartiates pour diriger le mouvement quand les hommes recevaient l'ordre d'avancer, de tourner vers la droite ou la gauche, ou de procéder aux manœuvres compliquées auxquelles l'entraînement de toute une vie les avait préparés. Ces troupes de première ligne étaient aussi celles qui absorbaient le choc initial de l'affrontement des phalanges, une collision terrible qu'elles étaient préparées à soutenir.

Ce jour-là cependant, Cléombrote décida de placer sa cavalerie en avant de sa première ligne, plutôt que sur les flancs de la phalange où les généraux la disposaient habituellement. Lorsqu'il décrit la bataille dans ses *Helléniques*, Xénophon n'explique pas pourquoi Cléombrote a agi ainsi, et nul ne l'a jamais vraiment compris jusqu'à ce jour. Quelles qu'aient pu être ses raisons, sa décision bizarre a contribué sans aucun doute à faire de cette journée l'un des pires désastres de toute l'histoire de Sparte.

Il était déjà plus de midi au soleil¹¹. Au moment où les Béotiens prenaient leurs positions, sous le regard des Spartiates, un contingent se mit en mouvement pour quitter le champ de bataille. Les hommes de Thespies, dont Thèbes avait récemment abattu les murailles, refusaient de combattre. Épaminondas accepta de les laisser partir, ainsi que d'autres troupes réticentes, adressant ainsi un message au camp d'en face : contrairement à Sparte, Thèbes n'allait pas forcer ses voisins à se battre. Nul doute que ce départ n'échappa pas aux Mantinéens, présents dans l'aile gauche de Sparte, qui avaient eux aussi perdu leurs remparts.

Les Spartiates engagèrent le combat en s'ébranlant au son des flûtes. Le soleil était dans leur dos et éblouissait les Thébains, ce qui leur procurait un certain avantage. Dans la phase initiale d'une bataille, la visibilité comptait pour beaucoup ; en se rapprochant de l'ennemi, chacun des deux camps s'efforçait de distinguer les détails des formations de l'autre. Si l'ennemi ne se mettait pas à courir en avant, on aurait assez de temps pour ajuster sa propre formation de combat afin de contrer celle qu'on voyait devant soi.

En l'occurrence, ce que vit Cléombrote dut le secouer fortement. En s'approchant pour mieux évaluer la profondeur du front adverse, il se rendit compte que l'aile gauche thébaine qui lui faisait face était plus profonde et plus forte que ce qu'il n'aurait jamais pu imaginer. En outre elle progressait en se déplaçant vers sa droite, comme pour contourner l'extrémité droite de son flanc. Comme il possédait l'avantage du nombre, il avait lui-même prévu d'opérer un mouvement de débordement et d'encerclement, mais

cette manœuvre était rendue impossible par la masse ennemie en approche. Il fallait qu'il déplace ses troupes vers la droite, et vite. Afin de gagner du temps, il ordonna à sa cavalerie de s'avancer.

Ces cavaliers n'étaient pas bien redoutables, car les Spartiates n'avaient guère d'estime pour les combats de cavalerie. Ils se contentaient de répartir les chevaux, le jour même de la bataille¹², entre des hommes désignés pour les monter qui étaient souvent leurs moins bons éléments, rétrogradés des rangs des fantassins. Thèbes au contraire avait une longue et fière tradition équestre. Sa cavalerie s'était illustrée avec éclat dans maints engagements récents, notamment durant la campagne de Béotie. Aussitôt qu'Épaminondas vit le mouvement des cavaliers de Sparte, il fit avancer sa propre cavalerie à la rencontre de l'ennemi.

L'espace qui séparait les phalanges se réduisait. Les Spartiates avançaient en observant leur tranquille allure habituelle, marquant un temps d'arrêt à mi-parcours pour sacrifier aux dieux, tandis que l'aile gauche thébaine se déplaçait plus rapidement. L'action des cavaliers entre les deux lignes ennemies soulevait des nuages de poussière et masquait leurs mouvements réciproques. C'était exactement ce que cherchait Cléombrote : il ne voulait pas que les Thébains puissent distinguer son mouvement vers la droite tant qu'il ne serait pas achevé.

Une phalange qui entrait dans la bataille ne pouvait pas simplement tourner et avancer vers la droite, car elle risquait de subir une charge immédiate si elle exposait son flanc. Les Spartiates usaient donc d'une méthode plus complexe. L'une après l'autre, les files d'hommes se détachaient du côté gauche et contournaient l'arrière de la formation pour aller se reformer sur le côté droit. Si c'est bien un tel mouvement de remplacement qui fut exécuté à Leuctres, chaque file de soldats dut ainsi passer derrière des centaines d'hommes pour rejoindre sa nouvelle position. Cela nécessitait beaucoup de temps alors qu'il y avait urgence ; l'espace entre les deux fronts se resserrait toujours plus.

Cléombrote espérait sans doute que les escarmouches de cavalerie lui procureraient le temps dont il avait besoin. Mais les cavaliers de Thèbes furent à la hauteur de leur réputation et mirent promptement ceux de Sparte en déroute. Des cavaliers défaits, fuyant pêle-mêle, refluèrent en désordre au milieu des rangs de l'infanterie spartiate qui perdit alors de sa cohésion. C'était tout ce que les Thébains attendaient.

Pélopidas et le Bataillon sacré saisirent ce moment de désordre chez les Spartiates et chargèrent en courant. Ils bousculèrent ceux-ci alors que beaucoup d'entre eux étaient encore en train de se replacer en passant derrière leurs propres lignes. Cléombrote tomba, blessé, et fut emporté hors du champ de bataille par ses « chevaliers » qui luttaient pour le protéger. Des officiers de haut rang se firent tuer sur place : Sphodrias, celui qui avait précédemment mené le raid contre le Pirée, ainsi que son fils, Cléonyme, et un polémarque, Deinon. Pendant ce temps, le reste des troupes thébaines, commandé par Épaminondas, avançait également, percutant les rangs lacédémoniens. Depuis l'aile gauche, les alliés de Sparte qui n'étaient pas encore engagés dans le combat prirent peur en voyant ce qui se passait sur leur droite et s'enfuirent. La ligne spartiate commença à s'effondrer.

Dans l'Antiquité grecque, le sort des batailles se décidait lors d'un « tournant », ou *tropê*, au profit de l'un ou l'autre des protagonistes. Plus tard, le vainqueur érigeait un « trophée », *tropaion*, sur l'emplacement où s'était produit le moment décisif. Jamais au cours des trois siècles précédents les Spartiates n'avaient été renversés dans une bataille en terrain découvert, mais voilà qu'ils se retournaient, privés de leur chef, et fuyaient pour se réfugier sur les hauteurs. Un fossé qui leur coupait le passage les ralentit, et beaucoup furent tués par les Thébains en s'efforçant de le franchir. Ce fut alors une déroute complète. Un millier des hommes de Cléombrote gisaient éparpillés à travers la plaine, et parmi eux se trouvaient, fait inconcevable, pas moins de quatre cents Spartiates.

Les Spartiates rescapés qui avaient pu regagner leur camp durent alors évaluer leur situation. Dans l'intervalle, Cléombrote était mort – il était le premier roi de Sparte tué au combat depuis plusieurs générations –, et les polémarques survivants avaient pris le commandement. Ces hommes tinrent un conseil d'urgence. Nombre de Spartiates voulaient reprendre le combat, sans laisser aux Thébains le temps d'ériger un trophée. Les alliés en revanche, qui combattaient contraints et forcés, n'étaient nullement enclins à se réengager, et certains paraissaient même satisfaits de ce désastre de Sparte. Le fardeau de la guerre contre Thèbes avait pesé sur eux huit années durant, et cette guerre n'était pas la leur.

Les polémarques durent se résigner à envoyer aux Thébains un héraut porteur d'une demande de trêve pour récupérer leurs morts. Dans les conventions qui régissaient la guerre en Grèce, cela équivalait à une reconnaissance formelle de la défaite. Épaminondas accorda la trêve demandée mais imposa une condition : les Spartiates devaient d'abord laisser leurs alliés, cité après cité, ramasser les cadavres de leurs compatriotes. En effet, il savait que, par le passé, Sparte avait pu minimiser ses pertes en mélangeant les morts spartiates avec ceux de ses partenaires. Cette fois, les pertes effroyables de Sparte apparaîtraient au grand jour.

Entre-temps, les Thébains s'activaient pour dresser leur trophée : un ensemble d'armes capturées montées, à la façon d'un épouvantail, à partir d'un poteau ou d'une souche d'arbre, pour marquer l'endroit où le Bataillon sacré avait enfoncé l'aile droite des lignes spartiates. Ultérieurement, ils remplaceront cette construction éphémère par une structure coulée dans le bronze, posée sur un piédestal en marbre – un monument destiné à traverser le temps.

De nos jours, ce piédestal reconstitué est encore visible sur une plaine proche de Leuctres : désormais privé de son trophée, ce n'est plus qu'une simple stèle cylindrique ornée de boucliers gravés en bas-relief.

Les Thébains passèrent cette nuit-là à célébrer leur victoire ; et, pour une fois, Épaminondas prit part aux festivités, mais il regretta sa faiblesse dès le lendemain¹³. Lorsque ses hommes le virent morose et mal tenu, ils lui demandèrent ce qui n'allait pas, et la plupart ne durent pas comprendre le sens de sa réponse : « Hier, j'ai senti que ce succès avait trop enflé mon cœur, et je corrige aujourd'hui cette joie excessive. »



Une reconstitution du monument érigé par Thèbes sur le champ de bataille de Leuctres. Le piédestal reconstruit est toujours en place ; le trophée qui expose des armes prises aux Spartiates est inspiré d'une représentation que les Béotiens frappèrent plus tard sur leurs monnaies.

La nouvelle de la défaite spartiate se répandit dans toute l'Hellade, provoquant partout la stupéfaction. Des messagers à cheval ou des coureurs la transportèrent depuis Leuctres, à la vitesse de 80 kilomètres par jour. L'un d'eux parvint probablement à Sparte trois jours après la bataille.

Les auteurs grecs ont souvent mis en scène, dans leurs pièces de théâtre et leurs chroniques historiques, l'arrivée des nouvelles désastreuses. Un siècle avant Leuctres, Eschyle, dans sa tragédie les *Perses*, a saisi le moment où, dans la cité royale de Suse, la population apprend la défaite de la flotte perse intervenue à trois mille kilomètres de là. Dans cette scène, un

messenger hors d'haleine décrit la catastrophe, poussant le chœur constitué de vieillards perses à émettre une plainte angoissée : *Otototoi* ! Ce mot (si l'on peut parler ici d'un mot) sera repris dans d'autres tragédies par la suite¹⁴, pour exprimer le summum de la douleur – celle d'une nation tout entière prenant soudain conscience de sa ruine imminente.

Alors que leur tour était venu de faire face au gouffre, les Spartiates montrèrent à quel point ils étaient différents des Perses d'Eschyle, et même de toutes les autres races de la Terre. Leur réaction incita Plutarque, toujours avide d'approfondir sa connaissance du caractère national, à méditer sur le lien entre la vertu et l'adversité. Il nous dit ainsi (en citant Xénophon) que c'est dans les épreuves les plus douloureuses que se mesure la grandeur des nations, de même qu'un vin puissant révèle la force des gens. L'*enkrateia*, ou maîtrise de soi, trouvera son plus grand défi dans la boisson comme dans l'état de choc.

La nouvelle du désastre de Leuctres parvint à Sparte¹⁵ le dernier jour des Gymnopédies, fêtes religieuses spécifiques à la cité-État. On était en plein déroulement de l'événement qui donnait son nom à ces festivités : la danse de jeunes hommes nus. Les cinq éphores, les magistrats placés à la tête de la cité, furent les premiers informés mais n'en firent pas l'annonce et n'interrompirent pas la représentation. Ils savaient que les étrangers présents dans l'assistance devaient rentrer chez eux le lendemain matin ; après leur départ, Sparte pourrait panser ses blessures en toute discrétion. On envoya des messagers dans les familles des morts en leur ordonnant de garder le silence jusqu'à la clôture des Gymnopédies.

Le jour suivant, des scènes étranges se déroulèrent dans les rues de Sparte : les pères des hommes tués se saluaient en souriant, tandis que les parents des survivants arboraient une tenue solennelle et des mines sévères. Le même comportement se voyait aussi parmi les mères : les femmes endeuillées se rendaient mutuellement visite et bavardaient joyeusement à propos de leurs fils disparus, tandis que celles qui allaient bientôt retrouver

les leurs affichaient leur peine comme si elles pleuraient leurs défunts. Xénophon, qui était peut-être bien présent à Sparte ce jour-là, rapporte cela avec admiration, louant ce témoignage de maîtrise de soi à l'échelle de toute une cité. Plutarque, quant à lui, adopte une perspective différente : nombreux étaient dans la cité ceux qui enrageaient contre Agésilas et redoutaient, dit-il, une invasion imminente des ennemis de Sparte.

Quels que fussent leurs griefs à son endroit, les Spartiates avaient besoin d'Agésilas. Cléombrote était mort, et celui qui devait lui succéder, son fils Agésipolis, ne devait pas avoir plus de dix ans. La cité faisait face à un déficit en hommes sans précédent. Un nombre énorme de Spartiates – peut-être un tiers de l'effectif total – avaient péri à Leuctres, et presque tous ceux qui avaient survécu étaient désormais officiellement des « trembleurs » (*tresantes*). Selon les lois de Sparte, les trembleurs qui avaient fui au combat ne pouvaient plus se marier ou emprunter du feu à leurs voisins ; ils étaient tenus de se vêtir de manteaux en loques et de ne se raser que la moitié du visage. Quiconque en rencontrait dans les rues était libre de les bousculer ou de les frapper. Des centaines de jeunes hommes – constituant potentiellement une armée rebelle – allaient être condamnés à subir cette cruelle humiliation stipulée par l'antique code de Sparte.

Seul un homme possédant la stature d'Agésilas était capable de gérer cette crise sociale. Les éphores décernèrent au roi le titre temporaire de nomothète, « législateur », qui lui conférait le pouvoir d'agir du mieux qu'il pensait. Agésilas s'adressa aux citoyens pour leur assurer qu'il n'avait pas l'intention de changer les lois de la cité. « Il est bon que nos lois actuelles demeurent en vigueur – *à partir de demain* », déclara le monarque septuagénaire. Il proclama que la peine frappant les trembleurs pouvait être « mise en sommeil » pendant une journée. Les survivants de Leuctres seraient amnistiés, mais il prévint que, à l'avenir, quiconque chercherait encore à échapper au danger se verrait de nouveau soumis à l'opprobre de la cité.

Agésilas se concentra sur la reprise des hostilités avec Thèbes, en visant toujours son anéantissement. L'armée de Cléombrote était encore en Béotie, battue mais susceptible néanmoins de repartir au combat. Agésilas prit des mesures pour la renforcer et la soutenir, en recrutant des troupes fraîches auprès des villes alliées : Tégée, Mantinée, Corinthe, Sicyone, Phlious. Il plaça son propre fils, Archidamos – dont ce fut le premier commandement connu – à la tête de cette force composite qu'il envoya vers le nord, au-delà du mont Cithéron et des frontières de la Béotie. Peut-être n'était-il pas trop tard pour renverser le cours du destin de sa cité. Tant qu'il conserverait son trône et pourrait disposer des maigres restes des forces armées spartiates, Agésilas ne renoncerait pas à la guerre contre Thèbes.

Pendant ce temps, à Leuctres, l'armée lacédémonienne vaincue était toujours repliée dans son camp. Certains soldats refusaient de partir sans livrer une seconde bataille ; d'autres redoutaient les inconnues d'une retraite. Ils étaient en sûreté sur leur colline fortifiée et craignaient de s'exposer à de nouvelles attaques s'ils descendaient dans la plaine. Non loin de là, les Thébains se tenaient prêts à lancer ces attaques, tout particulièrement le Bataillon sacré qui s'était maintenant fait une réputation à travers tout le monde grec.

Pour sa part, Thèbes tenait à refermer le filet et à détruire définitivement ces Spartiates vaincus. Un émissaire fut envoyé à Athènes – qui était toujours officiellement alliée à Thèbes, mais guère favorable à un engagement dans la guerre en cours. Le messenger arriva, porteur d'une guirlande de célébration et s'attendant à être chaleureusement accueilli. Pourtant, les Athéniens omirent d'organiser en son honneur le dîner d'État habituel en pareille circonstance ; puis, ils laissèrent sa demande d'aide sans réponse. Ce silence en disait très long. Ils se méfiaient déjà du pouvoir de Thèbes, et la victoire de Leuctres les avait rendus encore plus méfiants. Ils avaient fait un pas de plus pour s'éloigner de la Ligue béotienne.

Après cette rebuffade d'Athènes, les Thébains se tournèrent vers un autre allié, Jason de Phères. Ce dernier avait pris le pouvoir à Phères, en Thessalie orientale, quelques années auparavant, et entendait bien s'assurer le contrôle de la Thessalie entière en tant que *tagos*, commandant en chef. Son ascension avait été aussi soudaine que celle des Thébains, bien qu'alimentée par des ressources d'une tout autre nature : la richesse de sa famille, une ambition sans frein et une force redoutable, composée de soldats professionnels endurcis. Il était parmi les premiers d'une nouvelle espèce émergente au sein de l'Hellade, celle des seigneurs de guerre charismatiques qui ne s'occupaient que de leur propre cause. C'est pourquoi il mérite qu'on s'arrête un instant sur lui.

Né dans une riche famille thessalienne¹⁶, Jason apprit très tôt à exploiter les ressources de son entourage. Nos sources rapportent des histoires amusantes sur ses agissements : comment il réussit à extorquer de l'argent à sa mère en rançonnant ses serviteurs préférés, comment il pilla la maison de son frère, ou organisa un simulacre de sacrifice aux dieux et collecta à son profit les pieuses offrandes d'or et d'argent des fidèles. Il avait compris la nouvelle réalité de l'équilibre du pouvoir en Grèce : le pays regorgeait de vétérans déracinés de leurs foyers et de leurs villes ; celui qui pouvait payer pour s'offrir leurs services était susceptible de réunir rapidement une armée considérable. Au moment de la bataille de Leuctres, Jason disposait de plus de six mille hommes.

Une description du caractère et des méthodes de Jason est parvenue jusqu'à nous grâce à Xénophon. Dans un discours qu'il lui attribue¹⁷, rapporté par un autre Thessalien, nous entendons Jason se vanter de sa force militaire mercenaire : « de l'étranger me viennent des mercenaires au nombre d'environ six mille, contre lesquels aucune cité, je crois, ne pourrait facilement se mesurer. [...] pour les exercices physiques, en outre, rares sont, dans chaque cité, ceux qui les pratiquent : tandis que chez moi personne ne sert dans mes mercenaires qui n'ait pas la même endurance que

moi ». Le Thessalien qui cite ce discours en confirme la teneur par ses propres observations : Jason, dit-il, entraînait ses hommes dans des exercices quotidiens en armure complète, écartant les plus faibles et récompensant les plus forts par une double, triple ou quadruple solde. Il dispensait les honneurs aux plus braves et offrait des funérailles fastueuses à ceux qui étaient tombés au combat, de façon à construire un véritable culte martial parmi ses troupes.

Après quelques années seulement au pouvoir, Xénophon nous dit que Jason était « un personnage qui possédait une puissance considérable et une grande renommée ». Tout semblait réussir à cet homme surnommé Prométhée pour sa clairvoyance (car Prométhée possédait le don de connaître l'avenir). Quand sa vie parut menacée par l'inflammation d'une tumeur que les médecins étaient impuissants à guérir, Jason n'en partit pas moins au combat ; un ennemi lui porta un coup d'épée qui perça l'abcès, et Jason recouvra promptement la santé. Cette anecdote fut reprise pendant longtemps afin de montrer la sollicitude des dieux pour les hommes d'exception¹⁸.

S'il était élu *tagos*, avec le droit de mobiliser les forces thessaliennes, la puissance de Jason était susceptible de doubler, voire plus. Avec une armée aussi vaste, que ne pourrait-il accomplir ? Selon Xénophon, il se sentait capable d'unir toute la Grèce septentrionale – la Macédoine, la Thessalie et les tribus montagnardes des Balkans – pour constituer un empire terrestre ; de priver les Athéniens du bois nécessaire pour construire leurs navires, et de se doter de sa propre flotte ; de se faire des alliés, puis des sujets, de tous les Grecs résolus à s'unir contre les Spartiates ; de traverser la mer Égée pour aller attaquer les Perses, comme l'avait fait Agésilas ; de contrôler la terre comme la mer, l'Europe et l'Asie, la puissance économique et la force militaire. Quarante ans avant Alexandre le Grand, il pensait déjà faire ce que le Macédonien accomplirait plus tard, si l'on en croit les discours cités par Xénophon.

Jason voyait en Thèbes un allié et potentiel partenaire. Il avait épousé une femme de la cité et appelé « Thébé » leur premier enfant, une fille – ce qui était à l'évidence un signal d'amitié adressé à la superpuissance régionale. Cette amitié n'allait pas de soi, car Thèbes était une démocratie, tandis que la Thessalie soumise à Jason ressemblait plutôt à une dictature militarisée. Les deux États avaient peu de choses en commun en dehors de leur détestation de Sparte, mais c'était bien suffisant, à ce stade, pour justifier une alliance.

Comme beaucoup d'hommes forts, Jason était adulé par une partie de son peuple mais craint et détesté par beaucoup. Si sa propre cité, Phères, se tenait fermement derrière lui, d'autres Thessaliens le voyaient comme une brute ou un tyran et aspiraient à être débarrassés de sa fêrule. La cité de Pharsale fit appel à Sparte, la suppliant d'envoyer une armée en Thessalie – non pas seulement des hilotes affranchis, mais des troupes de qualité composées de Spartiates. Sparte délibéra sur cette demande qu'elle semblait plutôt encline à satisfaire ; toutefois, quand ils firent le compte de leurs autres engagements, les Spartiates comprirent qu'ils n'avaient pas suffisamment d'hommes. Pharsale déposa alors les armes et la mainmise de Jason sur la Thessalie fut complète.

Au lendemain de la bataille de Leuctres, Thèbes appela à l'aide cet homme hors du commun. Jason arriva très vite avec un corps de troupes d'élite ; ils se déplaçaient si rapidement à travers les régions qu'ils traversaient que nul ne se doutait de leur arrivée alors qu'ils étaient déjà passés. En évaluant la situation à Leuctres, il pouvait mesurer à quel point il avait changé de stature : loin de l'arriviste thessalien inconnu de ses débuts, voici qu'il se tenait entre deux des trois grandes puissances de Grèce, ayant dans ses mains la balance de leurs destinées. Attentif à servir son propre intérêt, il décida de maintenir les deux plateaux de la balance en équilibre. Allant et venant entre les deux armées, il parvint à les convaincre de rester au repos et de conclure une trêve. Sans nul doute escomptait-il que les

ennemis continuent à se neutraliser mutuellement, ce qui ne ferait que le renforcer, *lui*.

Même après la conclusion de la trêve à Leuctres, les Spartiates restèrent sur leurs gardes. Leurs polémarques ordonnèrent aux hommes de se préparer à partir avant l'aube, mais soudain, juste à la fin du repas du soir, ils donnèrent l'ordre de lever le camp et de se mettre en marche aussitôt. Ainsi, si jamais leurs plans avaient été éventés, leurs poursuivants éventuels resteraient sans bouger pendant quelques heures supplémentaires. Les Spartiates progressèrent de nuit par des chemins détournés, puis à travers le Cithéron, privés de sommeil, dans l'obscurité. En chemin, ils rencontrèrent la force conduite par Archidamos. Envoyée en renfort, elle arrivait juste un jour trop tard. Les deux armées poursuivirent alors de concert vers le sud, en passant par l'isthme de Corinthe pour regagner le Péloponnèse.

C'est ainsi que s'acheva la cinquième et dernière campagne de Sparte contre Thèbes, résultat catastrophique de la haine obstinée d'un seul homme. Il s'était écoulé un quart de siècle depuis l'incident d'Aulis, quand les Thébains avaient fait avorter le sacrifice d'Agésilas. Sparte avait conservé le contrôle de la situation pendant la plus grande partie de cette période, mais le vent avait tourné lors de la nuit du complot du solstice. C'est à la suite des événements de cette nuit qu'avait été décidée la création du Bataillon sacré ; et maintenant, le Bataillon venait d'infliger aux Spartiates leur première défaite en plusieurs siècles lors d'une bataille rangée. Le « bluff géant », grâce auquel Sparte était parvenue à faire trembler toute l'Hellade¹⁹ avec un millier tout au plus de citoyens à part entière, était éventé. L'hégémonie sur la Grèce venait d'échoir à Thèbes.

*

* *

« S'il existait un moyen de former une cité, ou une armée, avec des amants et leurs bien-aimés [...] et si de tels amants combattaient au coude à coude, fussent-ils une poignée, ils pourraient vaincre pour ainsi dire le

monde entier. Car pour un amant il serait plus intolérable de quitter son rang ou de jeter les armes sous les yeux de son bien-aimé que sous les yeux du reste de l'armée : il aimerait mieux mourir cent fois²⁰. »

Selon Platon, ces paroles furent prononcées par une soirée de printemps en 416 avant J.-C., à Athènes, dans la maison d'Agathon, un jeune auteur de tragédies. En réalité, Platon les a écrites lui-même plusieurs décennies après cette date et mises dans la bouche de Phèdre, l'un des personnages de son *Banquet* – dialogue sur le thème de l'*erôs*, l'amour charnel, et d'Éros, le dieu qui l'incarne. Ces mots semblent bien se rapporter au Bataillon sacré de Thèbes ou, sinon, imaginer une unité militaire exactement semblable à lui.

Nul ne peut dire avec certitude quand le *Banquet* fut écrit. On peut avancer que ce dut être autour de 380 avant J.-C. – donc à une date très proche du moment de la libération de Thèbes et de la création du Bataillon sacré. L'éminent savant Kenneth J. Dover pensait que l'œuvre avait dû être composée juste avant la formation du Bataillon²¹, en se fondant sur le fait qu'une unité d'amants n'est évoquée que comme une hypothèse. Si le Bataillon avait déjà existé, expliquait-il, Platon aurait employé un langage plus explicite. Mais ce raisonnement ne tient pas si l'on prend en compte le contexte fictif de l'œuvre. Le dîner qu'elle met en scène étant censé se dérouler en 416, Platon ne pouvait pas faire référence au Bataillon sans anachronisme.

Dans le cercle de Platon figuraient deux Thébains, Simmias et Cébès, qui avaient tous deux été des disciples de Socrate et avaient assisté à sa mort. Simmias était aussi l'un des dirigeants de la révolution thébaine, membre de la conjuration du solstice ; rappelons-nous que c'est dans sa maison que les conjurés s'étaient retrouvés pour attendre le retour des exilés arrivant d'Athènes. Les événements de Thèbes et les victoires des Thébains sur Sparte ont certainement piqué la curiosité de Platon, au moment même où il méditait sur le pouvoir de l'*erôs*. Dans la thèse qu'il attribue à Phèdre

– cet *erôs* masculin mis à profit sur le champ de bataille et capable de dominer n’importe quel ennemi –, Platon semble bien reconnaître ce que Thèbes et son Bataillon sacré avaient accompli.

Platon n’ignorait pas le pouvoir politique de l’*erôs*. Au début des années 380, parvenu dans sa quarantaine, il était devenu très proche d’un jeune homme du nom de Dion, dans la cité grecque occidentale de Syracuse, en Sicile. Dion était le beau-frère du tyran régnant sur la cité ; âgé d’une vingtaine d’années, il était énergique et idéaliste, plein d’espoir sur ce que pouvait devenir Syracuse si elle était gouvernée avec sagesse. L’arrivée de Platon remplit Dion de ferveur, et son ardeur inspira Platon en retour. Les deux hommes développèrent entre eux un lien qui allait durer plusieurs décennies, enrichissant leurs deux existences tout en pesant sur le cours de l’histoire de Syracuse.

Dion renversa le régime en place et s’installa lui-même au pouvoir, mais il finira assassiné par ses ennemis. Platon, qui avait alors plus de soixante-dix ans, écrivit une élégie en vers qui proclamait son amour pour son ami. Elle constitue le témoignage le plus direct dont nous disposons sur la vie émotionnelle de Platon. Son authenticité est contestée par certains, car d’autres poèmes présentés comme son œuvre sont clairement des faux. Toutefois, l’ode à Dion semble bien authentique²². Dans son vers final, Platon s’adresse à Dion comme celui « qui a rendu mon esprit fou d’*erôs* », signe de l’intensité et de la possible nature sexuelle de leur relation.

Il est donc assez remarquable que dans le *Banquet*, composé après sa rencontre initiale avec Dion, Platon n’évoque pas seulement une armée invincible d’amants, mais brosse aussi un portrait admiratif d’une union durable entre deux hommes. Un autre invité présent à ce dîner imaginaire, Pausanias, était bien connu pour être dans la vraie vie l’éraste de l’hôte de la soirée, Agathon. Aussi, quand Pausanias fait dans son discours l’éloge de l’*erôs*, le lecteur est supposé savoir qu’il parle bien d’expérience. Il développe le thème du bonheur lié à l’engagement d’une vie entière entre

des amants, par contraste avec les plaisirs plus limités d'une simple « passade ». Cet *erôs* durable est présenté comme « uranien », relevant du Ciel, tandis que sa version brève se rattache à la Terre et au vulgaire. Les lecteurs de Platon savaient que Pausanias et Agathon vivaient ensemble pour de bon, unis par un lien exclusif²³ – ce qui était nouveau pour Athènes, alors que ce style de vie était courant à Thèbes, comme nous l'avons vu.

Les deux premiers orateurs du *Banquet*, Phèdre et Pausanias, citent tous les deux des exemples légendaires à l'appui de leurs opinions sur l'*erôs*. Phèdre parle d'Achille, le guerrier que son amour pour Patrocle – un amour dont la nature érotique est ici hautement affirmée – a conduit à renverser le cours de la guerre de Troie. Pausanias évoque pour sa part le couple historique des Tyrannoctones de l'ancienne Athènes. Ces amants s'étaient levés contre Hipparque, alors tyran d'Athènes, quand le frère de celui-ci, Hippias, s'était immiscé entre eux. Pour préserver leur relation, ils s'étaient armés de poignards afin d'assassiner les deux frères. Leur complot échoua à moitié puisqu'ils ne parvinrent à tuer que l'un d'eux ; le tyran survécut mais fut renversé deux ans plus tard à la faveur d'un soulèvement populaire. La mémoire des amants meurtriers qui avaient été mis à mort fut ensuite honorée pendant longtemps, notamment par l'érection d'une paire de statues commémoratives sur l'agora d'Athènes.

Plusieurs autres discours se succèdent dans le *Banquet*, dont celui de Socrate qui exprime la doctrine principale de Platon : la forme la plus élevée de l'*erôs* n'est nullement d'ordre sexuel, mais tire les éristes et les éromènes vers des vérités plus hautes et désincarnées. Cet *amour platonique* – la portée de l'expression s'est beaucoup réduite depuis son invention sous la Renaissance – peut faire de nous des philosophes lorsque nous comprenons que les plaisirs physiques sont inférieurs à ceux de l'esprit. Beaucoup de choses peuvent être dites à ce sujet, mais nous nous attachons ici à Phèdre et à Pausanias qui ne sont pas des sages comme Socrate, mais des hommes ordinaires impliqués dans les transformations

politiques. Au moment de l'écriture du *Banquet*, le changement le plus marquant en Grèce était l'ascension de Thèbes, propulsée par le Bataillon sacré – une armée de couples masculins, dans une cité où les hommes pouvaient être « mariés ».

Platon entendait-il faire allusion au Bataillon à travers les paroles qu'il mettait dans la bouche de Phèdre ? Tout bien considéré, cela semble plausible, bien que rien ne soit jamais venu étayer cette interprétation. Il est possible également que sa rencontre avec Dion, dans les années qui précéderent l'écriture du *Banquet*, aura stimulé ses conceptions de l'*erôs* « uranien ». Si l'ode funéraire à Dion est bien de la main de Platon, on peut avancer qu'il se sentait lié lui aussi par un engagement de longue date avec un éromène²⁴.

Comme nous l'avons vu, l'amour préoccupait aussi grandement Xénophon, cet homme qui avait d'abord côtoyé Platon parmi les disciples du cercle de Socrate, mais qui finit par suivre un chemin très différent. Lui aussi a composé un *Banquet*, sans doute peu après la publication de l'œuvre de Platon. Dans ce dialogue, il porte un regard bien différent sur l'*erôs* masculin et sur le Bataillon sacré de Thèbes.

Comme Platon l'avait fait avant lui, Xénophon oppose deux catégories d'*erôs* masculin, le céleste et le terrestre. Toutefois, la distinction qu'il établit ne se fonde pas sur la durée de la relation, mais sur l'existence ou non d'une dimension sexuelle ; l'amour spirituel entre hommes est d'ordre céleste, tandis que l'amour physique est vil. En règle générale, le Socrate de Xénophon se montre beaucoup plus critique au sujet du sexe que celui de Platon : à plusieurs reprises, il interdit tout rapprochement physique aux amants masculins. (Arrivé à la fin de sa vie, dans son dernier dialogue, les *Lois*, Platon recommande aussi la prohibition des relations sexuelles entre hommes, mais ses œuvres précédentes sont bien moins restrictives.)

Le « Socrate » mis en scène par Xénophon cite Achille et Patrocle comme exemples de l'amour érotique, ainsi que Phèdre le faisait chez

Platon, mais il souligne que ces héros n'étaient que des « camarades » et non des partenaires sexuels. Et il en allait de même pour Oreste et Pylade, Thésée et Périthée, et d'autres couples mythiques. Puis « Socrate » en vient aux *erastai* et aux *erômenoi* de son temps. Il loue « ceux qui sont prêts à souffrir et à affronter tous les dangers, en quête d'éloges » – tels sont les amants chastes –, mais blâme « ceux qui prennent l'habitude de préférer le plaisir à la gloire ». C'est la vieille opposition entre les chemins faciles et rudes de la parabole d'Héraclès qu'il applique cette fois aux couples masculins. Lorsque ceux-ci se soumettent au « plaisir », c'est-à-dire au désir, ils deviennent faibles et méprisables, tandis que les abstinents atteignent les sommets.

Finalement, faisant comme quelqu'un qui se joindrait à une discussion en cours, le « Socrate » de Xénophon en vient à l'idée que des hommes mûrs et leurs amants plus jeunes pourraient constituer ensemble une unité combattante – une sorte de Bataillon sacré, même s'il ne lui donne pas ce nom. En se référant directement à Platon, sans le nommer cependant, il déclare que cette idée a été avancée par Pausanias, éraste du poète Agathon. En réalité, c'est Phèdre et non Pausanias qui avait évoqué un bataillon d'amants dans le dialogue de Platon. Il est possible que Xénophon ait opéré ce glissement délibérément. La liaison « uranienne » de Pausanias et Agathon étant bien connue, on pouvait prêter à Pausanias un préjugé favorable à l'endroit de relations semblables à la sienne. Xénophon semble bien faire allusion à ce préjugé lorsqu'il traite la thèse de Pausanias d'« apologie », un discours tendancieux assimilable à ce que produirait un accusé lors d'un procès.

« Socrate » s'en prend alors de front à la thèse des « guerriers de l'amour ». Ces pseudo-amants soldats, dénonce-t-il, se « vautrent dans l'acrasie » – l'absence de retenue (*akrasia*). Dans la conception morale de Xénophon, inspirée par le véritable Socrate, l'*akrasia* se situe à l'opposé de l'*enkrateia*, la maîtrise de soi qui fonde toute vertu. Les acratiques sont

ainsi ceux qui empruntent le chemin facile de la parabole d'Héraclès – la voie de l'indolence et de la complaisance.

Puis « Socrate » lance son attaque la plus féroce contre les guerriers de l'amour. « Pausanias, l'amant du poète Agathon, a soutenu, en plaidant la cause de ceux qui se vautrent dans la débauche, qu'une armée surpasserait toutes les autres en vaillance si elle était composée de mignons et d'amants. Il dit qu'à son avis ceux-ci rougiraient plus que personne de s'abandonner les uns les autres ; l'étrange langage ! Quoi ! des gens accoutumés à n'avoir aucun souci du blâme et à ignorer entre eux la honte craindraient plus que personne de commettre une lâcheté²⁵ ! » Puisque leurs vies sexuelles sont « indécentes » (selon lui), il ne saurait être question de nobles sentiments en pleine bataille. Pour illustrer son propos, « Socrate » évoque Thèbes (et une autre cité connue pour aligner des couples dans la bataille, celle des Éléens). Quand l'*erastês* et l'*erômenos* se tiennent côte à côte en temps de guerre, comme à Thèbes, ils ne stimulent pas mutuellement leur courage ; tout au plus se tiennent-ils à l'œil pour prévenir toute tentation de désert.

Ayant dénigré les Thébains qui encouragent des « accouplements dégradants » et réfuté l'idée que l'*erôs* puisse inspirer la vertu, « Socrate » poursuit en rendant hommage aux Spartiates. Ces soldats, assure-t-il, s'interdisent toute relation sexuelle entre hommes : « Ils estiment que celui dont les désirs s'adressent au corps ne saurait parvenir à rien de beau et de bien. » « Socrate » concède que ces chastes Spartiates forment certes des couples d'*erômenoï* et d'*erastai*, mais il affirme que leur amour reste pur de toute souillure physique. Au combat, les *erômenoï* spartiates se montrent toujours courageux, sans qu'il soit besoin de recourir à des chiens de garde, aussi leurs généraux n'alignent-ils pas d'*erastai* à leurs côtés. Contrairement à ce qu'on voit à Thèbes, l'éloignement de leurs aimés n'amenuise en rien la bravoure des soldats-amants.

L'aigreur de cette attaque est surprenante, d'autant plus que, dans ses autres écrits, Xénophon se montre parfaitement conscient que les soldats

spartiates n'étaient pas immunisés contre tout désir homoérotique. Mais ici, il oppose une armée chaste et vertueuse, celle de Sparte, à l'« indécence » de Thèbes. Comme dans toute son œuvre, son *Banquet* est entaché d'un parti pris anti-thébain et pro-spartiate qui parcourt dans ce cas son examen de l'*erôs*.

Xénophon fut certainement très contrarié par l'issue de la bataille de Leuctres, au cours de laquelle le Bataillon sacré, en dépit de son « indécence », avait vaincu ses modèles qui incarnaient selon lui l'*enkrateia* et la force morale. Son unique consolation dut être que celui qui commandait n'était pas son grand héros, Agésilas, mais un homme loin de l'égaliser, Cléombrote. Pour illustrer l'infériorité de la stature morale de ce dernier, il rapporte une rumeur – dont on ne retrouve la trace dans nulle autre source – suivant laquelle Cléombrote et ses officiers auraient abusé du vin au cours des heures précédant la bataille. Xénophon en conclut que les Spartiates avaient été mis à terre pour s'être aventurés dans l'acrasie (*akrasia*), le temps d'un écart.

Après la bataille de Leuctres, l'Hellade se trouva de nouveau plongée dans le chaos. La Paix signée à Sparte par toutes les cités, à l'exception de Thèbes, était devenue lettre morte. Une nouvelle conférence fut alors convoquée, à Athènes cette fois, pour préparer un nouveau traité.

Tous les États n'acceptèrent pas de s'y rendre. Thèbes resta à l'écart, considérant peut-être ce projet de Paix comme une nouvelle tentative de faire éclater sa Ligue béotienne, sous l'égide d'Athènes cette fois. Si c'était bien le cas, ses soupçons étaient plutôt fondés. Désormais, Athènes était plus préoccupée par Thèbes que par Sparte, et les Laconiens athéniens se faisaient entendre de plus en plus pour exiger que leur cité fasse cause commune avec les Spartiates pour contenir les prétentions des Béotiens.

Plus la Ligue s'étendait en Béotie, plus la menace qu'elle constituait paraissait s'aggraver. Peu après Leuctres, les Thébains firent rentrer dans les rangs béotiens Orchomène, dernière cité restée en dehors de la Ligue. Ils

durent employer la force pour y parvenir, mais moins qu'ils auraient pu : après la prise d'Orchomène, Épaminondas, toujours mesuré, réussit à convaincre l'assemblée de ne pas écouter sa colère en réduisant toute la cité en esclavage. « Pour ceux qui prétendent exercer l'hégémonie sur les Grecs », déclara-t-il à l'assemblée, « il est crucial de préserver par la générosité ce qui a été gagné par le courage ». Le mot utilisé ici, *philanthrôpia* – littéralement « amour pour son semblable » –, était inusité dans le registre des affaires étrangères qui n'avaient jusqu'alors guère entendu que le langage de la politique de puissance et de l'usage de la force brute.

Les Grecs perçurent l'avènement d'un ordre nouveau qui n'était fondé ni sur le militarisme spartiate ni sur le mercantilisme athénien. Parmi les alliés qui vinrent se ranger au côté de Thèbes figurait la plus grande partie de la Grèce septentrionale et même l'île d'Eubée, traditionnellement loyale à Athènes. Au sud de l'isthme de Corinthe, le Péloponnèse était secoué lui aussi par les conséquences de Leuctres. Thèbes avait porté un coup au maître de la région sans léser ses vassaux, et ceux-ci sentaient renaître leur aspiration à recouvrer l'indépendance. Le bloc spartiate commençait à bouger et à se fissurer.

La fracture s'ouvrit d'abord en Arcadie – cette région montagneuse du centre de la péninsule, où des populations primitives arrivées là bien avant les Spartiates continuaient à pratiquer leurs anciens dialectes et coutumes. L'isolement géographique de l'Arcadie lui avait permis de se tenir à l'écart de ses voisins. Sa tranquillité légendaire contribua à faire d'elle un territoire littéraire qui sera chanté par les poètes romains puis jusqu'aux premiers temps de l'Europe moderne. Les peintres de la Renaissance ont représenté ce pays comme une idylle pastorale, contribuant à faire du nom d'Arcadie un synonyme de la rusticité paisible. Mais dans les années qui suivirent la bataille de Leuctres, l'Arcadie fut tout sauf pacifique.

La plus grande ville de la région, Mantinée, avait affirmé pendant longtemps ses opinions démocratiques et anti-spartiates. Quinze ans auparavant, on se rappelle que Sparte lui avait infligé un diœcisme, avec le démantèlement de ses murs et la dispersion de ses habitants. Maintenant les Mantinéens entendaient revenir sur cette tragédie par un mouvement en sens inverse, un synœcisme (*synoikismos*), impliquant la reconstruction des remparts et le regroupement de la population de la cité. Et plus encore, ils aspiraient à faire l'union avec d'autres Arcadiens, ceux de leur proche voisine Tégée et d'autres localités plus à l'ouest – pour constituer une Ligue arcadienne, un État fédéral ethnique. C'était précisément ce à quoi Thèbes était parvenue en Béotie, avec une réussite éclatante. Une figure politique de Mantinée, Lycomède, travaillant main dans la main avec les Thébains, entreprit de battre le rappel de la fierté arcadienne.

À Sparte, Agésilas fit tout son possible pour enrayer ce mouvement. Toutefois, il avait les mains liées par la clause d'autonomie qu'il avait juré de respecter dans le cadre des deux traités de paix signés l'année précédente. Aussi se rendit-il en personne à Mantinée – sa jambe était enfin en voie de guérison – et offrit-il de reconstruire la ville aux frais des Lacédémoniens, pourvu que le projet d'union soit remis de quelques années. Il était humiliant pour le roi de s'abaisser à tenter d'amadouer des voisins hostiles, et encore plus humiliant de se voir opposer un refus. Les Mantinéens entreprirent de relever leurs murs sans tenir compte d'Agésilas.

Puis ce fut au tour de Tégée, à une vingtaine de kilomètres au sud de Mantinée, de basculer dans l'hostilité à Sparte. Mais Tégée était plus proche de Sparte que Mantinée, aussi bien géographiquement que politiquement parlant. Les *beltistoi*, les « meilleurs », y demeuraient fidèles à Sparte et conservaient le contrôle du *dêmos* de la cité. Lors d'une assemblée du conseil de gouvernement, l'élite au pouvoir s'opposa à une série de propositions de réforme, et le peuple, enragé, prit les armes. Tégée se trouva subitement emportée dans un violent conflit entre les classes – une

situation angoissante que les Grecs appelaient *stasis*. Tandis que le sang commençait à couler dans les rues, des troupes de Mantinée arrivèrent pour soutenir les démocrates. Les oligarques s'enfuirent par la porte sud de Tégée pour se réfugier dans un temple d'Artémis situé à l'extérieur de l'enceinte de la cité.

Dans les cités grecques, la *stasis* – soit la discorde, la sédition, la guerre civile – dégénérait facilement en situation hors de contrôle, comme l'a remarqué Thucydide dans son étude fameuse des événements de Corcyre (aujourd'hui Corfou)²⁶. L'historien écrit que, sous la pression de la *stasis*, l'humanité tout entière devint méfiante et vile, et « la simplicité, où la noblesse a tant de part, disparut sous les railleries ». À Tégée, les événements suivirent exactement le même cours. Ignorant le caractère saint et inviolable du temple d'Artémis, les démocrates pratiquèrent une brèche dans le toit, d'où ils firent pleuvoir les lourdes tuiles sur les têtes de leurs ennemis. Les Tégéens qui étaient pris au piège dans le temple se rendirent alors. Leurs opposants se saisirent d'eux, les entravèrent et les ramenèrent en charrette à Tégée où les attendait un simulacre de procès, organisé avec le soutien actif des hommes de Mantinée. Les mises en accusation furent rapidement suivies d'exécutions de masse. À l'issue de ce bain de sang, Tégée s'était transformée en un État anti-spartiate et pro-arcadien.

Les vents du changement soufflaient également dans d'autres parties du Péloponnèse, parfois avec la force d'une tempête. Argos, située à l'extrémité nord-est de la région, était une cité déjà démocratique, mais insuffisamment, aux yeux de certains Argiens. Un soulèvement y produisit la *stasis* la plus sanglante²⁷ de toute l'histoire grecque, selon le jugement de son unique chroniqueur, Diodore de Sicile. Ce qu'il appelle scytalisme (*skutalismus*), ou Affaire des massues, n'est pas sans rappeler la Nuit des longs couteaux allemande, lorsqu'il évoque ce paroxysme d'émeute violente.

Comme lors de la révolution arcadienne, le scytalisme commença par un affrontement rhétorique féroce. Les orateurs de l'assemblée attisèrent la colère des masses à l'encontre des *beltistoi*, les « meilleurs ». La peur s'empara des riches, et un groupe d'entre eux décida de tenter un coup de force. Lorsque le complot fut découvert, on tortura ceux qui furent pris pour obtenir des informations ; la plupart se suicidèrent plutôt que de livrer des noms, à l'exception d'un homme qui finit par dénoncer trente des citoyens les plus en vue. Les démocrates les mirent à mort et confisquèrent leurs biens, mais la populace se défiait désormais de toute la classe dirigeante. Brandissant des massues à la place des épées qu'ils n'avaient pas les moyens de posséder, les gens du peuple battirent à mort pas moins de douze cents *beltistoi*²⁸.

La révolution finira par dévorer ses propres enfants : les orateurs qui avaient soulevé la foule devinrent eux-mêmes des victimes quand ils essayèrent de mettre fin au carnage. Débarrassée de ses oligarques, Argos était plus démocratique que jamais. Elle fit alliance avec la Ligue arcadienne, et avec la cité d'Élis à l'extrême ouest, pour former une coalition d'États opposés à Sparte qui s'étendait pratiquement d'une côte de la péninsule à l'autre.

Si ce cordon tenait bon, Sparte serait définitivement isolée, rendue incapable de marcher vers le nord au-delà de sa région. Agésilas observait avec consternation le filet qui se refermait. Il avait alors largement dépassé soixante-dix ans, et était affligé d'une jambe boiteuse et d'une autre à peine guérie. Pourtant il revêtit son armure pour la première fois depuis des années et se prépara à conduire au combat son armée malmenée et affaiblie. Il avait certes dû rendre les armes en Béotie, mais il n'hésiterait pas à se battre pour le Péloponnèse, même s'il ne disposait plus que de forces amoindries.

Pendant que la Grèce méridionale était en proie à l'agitation et aux révoltes, la Thessalie, au nord du pays, subissait un choc d'une autre nature.

La puissance de Jason de Phères, l'homme qui entretenait la plus grande armée privée de Grèce, n'avait fait que grandir au fur et à mesure de sa quête du pouvoir. Après le rôle diplomatique qu'il avait joué à Leuctres, il avait fini par être choisi pour être le *tagos*, commandant en chef de toute la Thessalie, avec le droit de mobiliser ses cavaliers émérites. Pour l'heure, il avait surtout des comptes à régler avec ceux qui le haïssaient ou le craignaient.

Jason avait saisi que la domination sur l'Hellade – « un prix de vertu, pour ceux qui sont prêts à lutter pour l'obtenir²⁹ », selon les mots d'un auteur ancien citant peut-être les propres paroles de Jason – était désormais à sa portée. Son raisonnement était le suivant : les Spartiates avaient reçu un coup fatal à Leuctres, et Athènes ne s'intéressait qu'au contrôle de la mer. Quant aux Thébains – ici encore, ces mots étaient peut-être ceux de Jason lui-même –, « ils étaient indignes d'occuper le premier rang ». En Grèce, le pouvoir se présentait comme un vide qu'il pensait bien pouvoir combler.

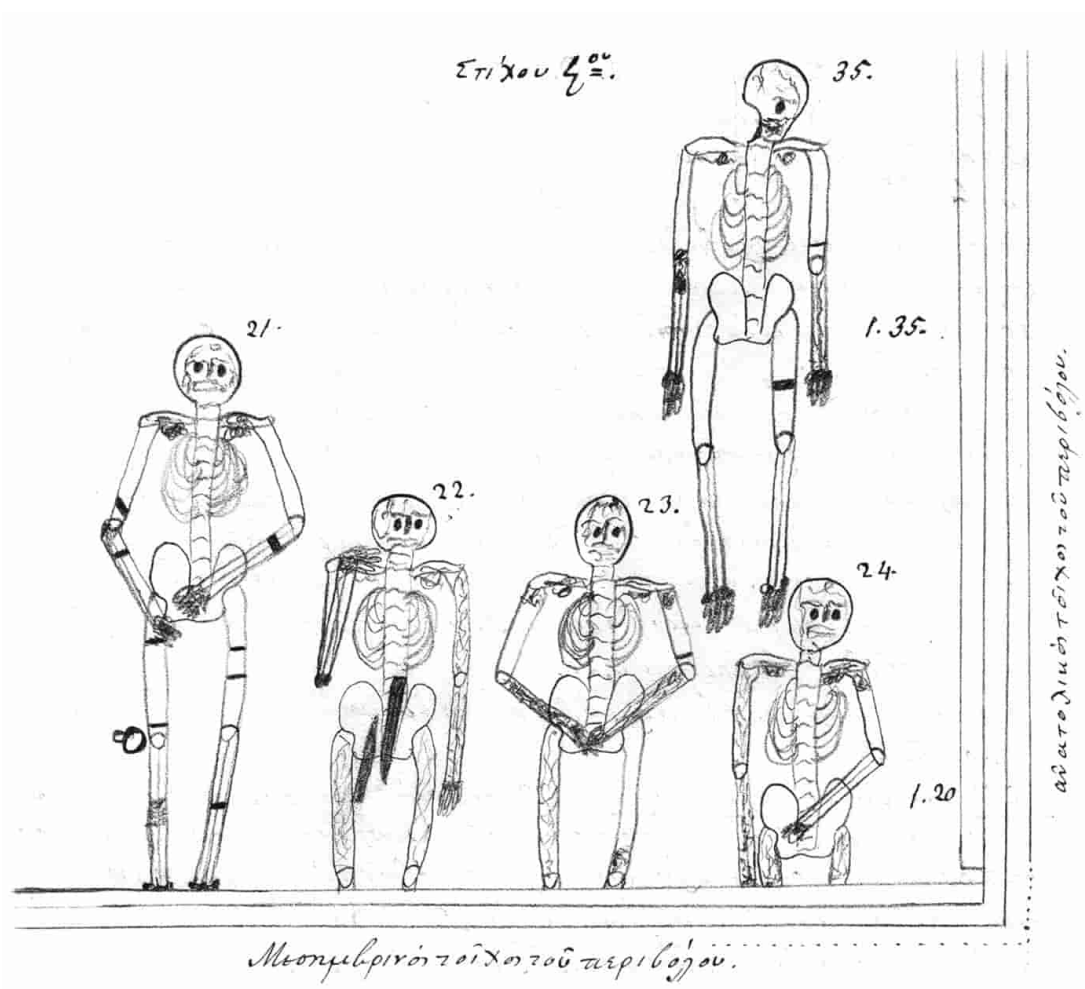
En quittant les pourparlers de Leuctres, Jason s'était servi de ses mercenaires pour détruire Héracléia, une place forte qui gardait l'extrémité nord des Thermopyles. Il décida de conserver le contrôle de ce défilé légendaire qui lui ouvrait l'accès à la Grèce centrale. Puis, à l'approche des Jeux pythiques – qui se tenaient tous les quatre ans à Delphes –, Jason organisa de somptueux sacrifices et offrit une couronne d'or à la cité qui enverrait le plus beau taureau. Il semblait vouloir présider les jeux et s'arroger ainsi un honneur qui conférait un immense prestige.

Tandis que Delphes s'apprêtait à accueillir ces festivités quadriennales, Jason ordonna à son armée de se tenir prête à marcher. Certains durent s'apercevoir qu'il pourrait aussi bien s'emparer de Delphes et de ses trésors d'or et d'argent – constitués par tous les objets sacrés apportés en offrande à Apollon par les Grecs au fil des siècles. Les habitants de Delphes consultèrent l'oracle pour savoir quelle conduite tenir si cela devait arriver. Par la voix de la prêtresse pythique, Apollon leur aurait répondu qu'il

saurait se protéger lui-même. Mais, comme le temple du dieu était alors en ruines, on pouvait cultiver des doutes sur ce point.

Nul ne connaissait les intentions de Jason ni où il pensait se rendre – et nul ne le découvrirait jamais. Un jour, à Phères, après avoir passé en revue ses troupes de cavalerie, il s’assit pour entendre les pétitions de son peuple. Un groupe de sept jeunes hommes qui paraissaient se quereller s’approcha. Sur un signal, ils sortirent leurs couteaux et poignardèrent Jason à mort. La réussite des agresseurs fut sans doute assurée par leur nombre : les gardes de Jason en tuèrent un pendant l’attaque et un autre dans sa fuite, mais les cinq autres parvinrent à s’échapper et trouvèrent refuge en divers endroits. « Prométhée », l’homme qui avait su voir venir tant de dangers, avait fini par être aveuglé et trompé par ses ennemis.

La Thessalie plongea dans la tourmente juste au moment où la *stasis* et la guerre balayaient le Péloponnèse. Entre les deux régions était Thèbes, « indigne du premier rang » aux yeux de certains, « porc béotien » pour d’autres, pays d’hommes chaussés de sabots qui se nourrissaient de miches rondes de pain grossier. Tout rustiques qu’ils étaient, ces Thébains possédaient pourtant la meilleure armée de Grèce, le dirigeant le plus respecté et le corps d’infanterie le plus puissant, le Bataillon sacré. Tous ces atouts leur conféraient le pouvoir, peut-être même le devoir, d’empêcher la Grèce de partir en morceaux épars.



Détail d'un dessin du carnet de fouilles de l'archéologue Panagiotis Stamatakis (1880).

1. Plutarque rapporte l'histoire à deux reprises, avec de légères variantes : dans *Pélopidas*, 20, sur quoi je me fonde, et *Histoires d'amour*, 773b-774d ; d'autres versions se trouvent dans Xénophon (*Helléniques*, VI, 4, 7) et Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, XV, 54).
2. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XV, 52.
3. Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, XV, 53), Xénophon (*Helléniques*, VI, 4, 7) et Polyen (*Stratagèmes*, II, 3, 8 et 12) se rejoignent pour attribuer à Épaminondas la paternité de ces rumeurs.
4. Œuvre connue sous le titre *Apophtegmes de rois et de généraux*. Le bon mot rapporté ici figure au chapitre 44.
5. Enfant, Cléombrote aurait lancé à un homme qui dénigrait son père : « Mon père est plus grand que toi, jusqu'à ce que tu deviennes père toi-même. »

6. Dans les *Helléniques*, VI, 4, 18, Xénophon évoque la « faiblesse » (*astheneia*) d'Agésilas qui peut se rapporter à celle de sa jambe. Dans une hypothèse intéressante, John Buckler se demande s'il ne souffrait pas d'un traumatisme reçu au combat.
7. Xénophon fait état de cette rumeur, peut-être dans l'intention de charger Cléombrote et de faire de lui un bouc émissaire (*Helléniques*, VI, 4, 8).
8. Polyen, II, 3, 15. Victor Hanson a exprimé des doutes sur le caractère innovant de la tactique d'Épaminondas ; voir « Epaminondas, the Battle of Leuktra (371 B.C.) and the “Revolution” in Greek Battle Tactics », *Classical Antiquity* 7 (1988), p. 190-207, mais son argumentation est habilement réfutée par Buckler (2003, p. 293, n. 56).
9. C'est Aristote (*Politique*, II, 9) qui a lancé le débat en attribuant ce déclin aux lois relatives à la propriété de la terre. Une récente étude due à Timothy Doran (*Spartan Oliganthropia*, Leyde, 2018) a fait le point sur l'état de la recherche.
10. Paul Cartledge présente une intéressante approche de ce phénomène dans « Rebels and Sambos in Classical Greece. A Comparative View », *Spartan Reflections*, Londres, 1985, p. 127-152. Voir aussi Peter Hunt, « Arming Slaves and Helots in Classical Greece », in C. Morgan et P. Brown (éd.), *Arming Slaves*, Londres et New Haven, CT, 2006, p. 14-39.
11. Les reconstitutions de la bataille de Leuctres présentent de grandes divergences, tout particulièrement sur la question de la disposition de l'aile gauche thébaine. Trois récits ont survécu (ceux de Plutarque, Xénophon et Diodore de Sicile), mais ils sont très différents et aucun n'est très clair. Nous ne savons presque rien de la position du Bataillon sacré par rapport au reste de l'armée thébaine, ni comment il fit son mouvement décisif. Je m'en suis remis pour l'essentiel aux analyses de J. F. Lazenby, *The Spartan Army*, Warminster (Angleterre), 1985, chap. 9 ; C. J. Tuplin, « The Leuctra Campaign : Some Outstanding Problems », *Klio* 69 (1987) p. 72-107 ; et John Buckler, « Plutarch on Leuctra », *Symbolae Osloenses* 55 (1980) p. 75-93.
12. Suivant la description qu'en fait Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 11.
13. L'anecdote est rapportée par Plutarque, dans ses *Apophtegmes de rois et de généraux*, 71, 11.
14. Les auteurs suivants rallongeront le mot d'une cinquième et d'une sixième syllabe *ot*. Tout récemment, la version en cinq syllabes a refait une apparition sous la plume d'Elizabeth Kolbert, dans le *New Yorker* du 17 octobre 2016.
15. Plutarque, *Agésilas*, 2 ; et Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 16.
16. Sur Jason de Phères, voir Westlake (1935), Sprawski (1999), et Sian Lewis, *Greek Tyranny* (Bristol Phoenix Press, Exeter, 2009), chap. 3. Les récits de levées de fonds rapportés ici se trouvent dans Polyen, *Stratagèmes*, VI, 1.
17. Ce discours remarquablement long et détaillé (sans doute inventé ou embelli, mais fondé sur les propres observations de Xénophon) apparaît dans les *Helléniques*, VI, 1, 4-16.
18. Par exemple par Cicéron (*De la nature des dieux*, III, 70) et Plutarque (*Comment tirer profit de ses ennemis*, 89c).
19. L'expression est tirée de Lazenby, *Spartan Army*, *op. cit.*, p. 188.

20. Platon, le *Banquet*, 179.
21. Dans son article paru dans *Phronesis* 10 (1965), p. 1-20, et dans l'introduction à son édition du *Banquet* de Platon (Cambridge, 1980), sec. 5.
22. Voir la discussion présentée par C. M. Bowra, « Plato's Epigram on Dion's Death », *American Journal of Philology* 59 (1938), p. 394-404.
23. Nous savons que les deux hommes émigrèrent ensemble d'Athènes vers 407 avant J.-C., alors qu'ils vivaient ensemble depuis vingt ans. Nos sources perdent leur trace ensuite.
24. Platon ne s'est jamais marié, ce qui était inhabituel pour les Athéniens de son temps.
25. Xénophon, *Banquet*, 8, 32-33.
26. Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, III, 69-85 ; citation III, 83.
27. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XV, 57 ; Plutarque emploie le même mot dans ses *Préceptes politiques*, 814b.
28. Dans le passage cité plus haut, Plutarque avance le chiffre de quinze cents.
29. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XV, 60.

Les Trois Cités libres

(370-367 avant J.-C.)

« Il convient de souligner ici que la dimension militaire de l'amour grec [...] ne fut nulle part plus célébrée qu'à Thèbes. » Ces mots ont été rédigés en 1873 par l'éminent helléniste John Addington Symonds, juste avant la découverte des restes du Bataillon sacré à Chéronée en 1880. Il était encore hors de question que Symonds puisse révéler au monde ses propres penchants amoureux pour d'autres hommes, mais du moins pouvait-il se consacrer à explorer l'histoire de cette inclination dans l'univers de la Grèce ancienne. Toutefois, il ne fit imprimer que dix exemplaires de son essai, A Problem in Greek Ethics, ouvrage dans lequel il rend un vibrant hommage au Bataillon sacré, « quintessence et fine fleur » d'une cité – Thèbes – qui fut l'ultime bastion de la liberté de la Grèce. »

Si le mot homosexuel était apparu quelques années plus tôt, ce terme était encore loin d'être largement usité. Pour ses compatriotes britanniques, Symonds était un Uranien, mot dérivé du Banquet de Platon – où il désigne la passion « céleste » qui lie les amants (masculins) pendant toute leur vie. C'est en découvrant par hasard le Banquet et l'autre exploration de l'erôs à

laquelle se livre Platon dans son *Phèdre*, que Symonds, alors âgé de dix-sept ans, fut touché par « la révélation que j’attendais depuis longtemps¹ ». Platon lui avait appris que l’amour masculin « présentait sa vertu aussi bien que son vice » et pouvait être rattaché à l’héroïsme et à la valeur, comme ce fut le cas à Thèbes.

Symonds poursuivit l’étude de Platon à Oxford avec Benjamin Jowett, et les deux hommes restèrent amis durant toute leur vie, en dépit de l’homophobie déclarée de Jowett. Mais leur amitié fut mise à l’épreuve quand ils collaborèrent sur une traduction du *Banquet* en 1888. Symonds fut consterné lorsqu’il découvrit que Jowett en était arrivé à considérer que l’erôs de Platon était « avant tout une figure de style ». Il lui écrivit alors une lettre enflammée² pour le persuader de renoncer à cette opinion, et il inclura plus tard cette lettre si profondément personnelle in extenso dans ses mémoires.

En Angleterre, « on rencontre couramment maintes formes de passion entre hommes », écrit-il à Jowett. Pour ceux qui éprouvent une telle passion, « les rêveries de Platon... ont la force d’une révélation. Ils découvrent que ce qu’ils avaient recherché en tâtonnant à l’aveugle fut jadis une réalité parfaitement admise... L’histoire grecque confirme, par une multitude de légendes comme d’épisodes avérés, ce que Platon avance comme une vision splendide ». Il ne fait aucun doute que le Bataillon sacré faisait partie de ces « épisodes avérés » auxquels pensait Symonds.

Plus tard, Symonds développa une véritable fascination pour Walt Whitman qui avait lu comme lui les dialogues de Platon sur l’amour, et s’attacha plus particulièrement à la série *Calamos* de ses *Leaves of Grass* (Feuilles d’herbe). Symonds crut percevoir dans ces poèmes l’expression d’un esprit frère. Dans une correspondance intense avec Whitman, il s’efforça de lui faire admettre leur sens homoérotique. Whitman se prêta au jeu pendant un certain temps, mais finit par couper court pour en finir avec ces allégations³. Il aurait ainsi raconté à Symonds qu’il était le père d’une

demi-douzaine d'enfants illégitimes, attestant d'une longue suite d'aventures avec des femmes.

« Quant aux questions sur “Calamos”, etc., elles m'étourdissent », écrit Whitman à Symonds. « Je voudrais surtout que ces pages ne soient pas même mentionnées pour de telles suggestions morbides, gratuites et... pas même rêvées ni souhaitées – que je désavoue et qui semblent condamnables. » Le temps était encore loin où un poète qui avait parlé d'« amour viril » pourrait reconnaître le sens caché derrière ses mots, même dans une lettre à un proche dissimulant lui-même son homosexualité.

Symonds avait souvent le Bataillon sacré à l'esprit quand il lisait Leaves of Grass, notamment les éditions plus récentes qui incluaient les poèmes inspirés à Whitman par son expérience de la guerre de Sécession. Certains de ces poèmes portaient sur l'amour entre des soldats, thème qui résonnait profondément en Symonds. Dans ses notes sur son exemplaire de l'édition de 1884, il rattache ce thème au monde grec en général et au Bataillon sacré en particulier. Les vers suivants, où Whitman semble encore évoquer le Bataillon, sont tout spécialement significatifs selon lui :

But when I hear of the brotherhood of lovers, how it
was with them,
How together through life, through dangers...
... how unfaltering and affectionate and faithful they
were,
Then I am pensive – I hastily walk away filled with
the bitterest envy⁴.

En tant qu'homme homosexuel dans l'Angleterre victorienne, Symonds devait lui aussi éprouver une « jalousie cuisante » lorsqu'il étudiait le monde des Grecs. Il dut s'expatrier et fut sujet à des accès de dépression sévère, aggravés par la tuberculose qui finira par l'emporter en 1893. Son

existence marquée par la dissimulation de son homosexualité et un simulacre de mariage fut des plus malheureuses. « Le conflit dans l'âme est terrible », écrit-il à Jowett, dévoilant en partie la lutte qu'il devait livrer entre son identité et l'acceptation obligée. Dans son combat, Symonds put trouver une certaine part de réconfort dans Platon, Whitman, ainsi que dans la geste du Bataillon sacré.

À la suite de la bataille de Leuctres, les tailleurs de pierre et les maçons furent très sollicités dans l'ensemble du monde grec. Partout s'élevaient en effet des murailles et des tours.

À Mantinée, un mur d'enceinte élégant et dernier cri était en construction, d'une qualité bien supérieure à celle de l'enceinte que les Spartiates avaient mise à bas quinze ans plus tôt. L'ancien mur était fait de briques crues qui s'étaient désagrégées quand les Spartiates avaient détourné le cours d'une rivière pour l'encercler d'eau tout autour de sa base. Le nouveau rempart était construit en pierre sur une hauteur de plus de deux mètres, rehaussée encore par des briques, et son épaisseur atteignait près de quatre mètres trente (grâce à son remplissage par des remblais). La rivière qui avait permis de détruire l'ancien mur avait servi à constituer une douve défensive. Tous les vingt-cinq mètres environ se dressait désormais une tour en fer à cheval ; l'enceinte en comptait au total plus d'une centaine, toutes pourvues d'escaliers en bois pour permettre aux guetteurs de monter pour prendre leur tour de garde. Ils devaient surveiller l'apparition éventuelle d'assaillants lacédémoniens, Sparte n'étant éloignée que de deux journées de marche.

Plus loin vers l'ouest, à une bonne journée de marche de Mantinée, une ville nouvelle était en construction. Destinée à devenir la capitale de l'Arcadie⁵, Mégalopolis, la « grande ville », avait été planifiée sur une vaste échelle, à la mesure de la nouvelle démocratie arcadienne : son assemblée avait été appelée *Murioi*, un nom signifiant « Dix Mille » qui pouvait aussi désigner une multitude innombrable. Certaines sources ont prétendu que

l'armée de la confédération arcadienne, les *Eparittoi* (les Éparites), « hommes choisis », comptait cinq mille hommes⁶, chiffre très surprenant pour une force armée permanente financée par l'État. Mégalopolis allait avoir besoin de maisons, de boutiques et de gymnases pour une telle population (sans parler des fonds nécessaires pour payer la solde des hommes), d'un lieu de réunion pour l'assemblée, ainsi que d'une constitution pour encadrer ses délibérations. L'hypothèse a été émise qu'on avait pu faire appel à Platon pour cette dernière tâche.

Au même moment, les Thébains s'engageaient aussi dans des travaux de construction sur le site du sanctuaire oraculaire de Delphes. Deux ans auparavant, un tremblement de terre y avait ruiné le temple d'Apollon, mais les trésors, constructions plus modestes élevées par les principales cités pour abriter leurs offrandes au dieu, étaient encore debout. Thèbes ajoutait maintenant son propre trésor, plus grand que tous les autres et placé de telle sorte que ce serait lui que les visiteurs arrivant sur le site verraient en premier. À l'intérieur, il ne fait nul doute que les Thébains disposèrent de riches offrandes provenant du butin pris à Leuctres. Les bâtisseurs se servirent de pierres provenant des décombres du temple pour construire une plateforme d'où le monument de Thèbes allait dominer les structures voisines. En procédant ainsi, ils faisaient aussi naître une métaphore, intentionnellement ou non : Thèbes s'appliquait à bâtir une nouvelle Hellade sur les ruines de l'ancienne.

Dans d'autres régions de Grèce, les Thébains élevaient des forteresses en employant des blocs de pierre de taille massifs, si exactement ajustés que certaines de ces constructions se dressent encore de nos jours, en partie intactes. Les vestiges d'une telle forteresse, presque certainement construite par Thèbes dans les années qui suivirent Leuctres, sont encore visibles à Éleuthères, à la frontière entre la Béotie et l'Attique⁷. Son mur d'enceinte, épais de deux mètres quinze et haut de plus de quatre mètres trente, était ponctué tous les dix mètres environ de tours à deux étages ; plusieurs

portions intactes de ces structures se dressent encore aujourd'hui à cet endroit éloigné des itinéraires touristiques. Baptisé Gyphtokastro (château de gypse) par les Grecs de l'époque moderne, ce fort permettait aux Thébains de surveiller le passage à travers le Cithéron que Sparte avait si souvent emprunté par le passé lors de ses invasions. Dorénavant, il semblait que Thèbes devrait également se protéger des incursions d'Athènes.



L'appareil de pierres soigné de l'enceinte de la forteresse d'Éleuthères qui fut sans doute un poste de défense thébain à l'époque du Bataillon sacré.

Les Thébains de l'époque du Bataillon sacré étaient des bâtisseurs de murailles innovants. Les techniques traditionnelles consistaient à élever deux lignes parallèles de murs de pierres – avec une face extérieure et une tournée vers l'intérieur – et à remplir l'intervalle avec des remblais. Thèbes conçut une technique qui permettait de solidariser les deux murs au moyen de blocs transversaux. Ainsi, leurs enceintes massives et solides pouvaient incarner symboliquement leur défiance à l'encontre de Sparte – la cité qui

était elle-même dépourvue de murailles de défense et méprisait celles des autres. (Un jour, on montra à Agésilas le rempart bien construit d'une ville et on lui demanda si ce n'était pas là une grande chose. Il répondit : « Oui, certainement pour des femmes à l'abri derrière, mais pas pour des hommes⁸. »)

Épaminondas envoya des maçons thébains dans les autres villes, tout comme le dirigeant d'un pays moderne place des conseillers militaires auprès de gouvernements alliés. Une telle assistance permettait de consolider les alliances et de faire grandir l'influence de Thèbes. Pamménès, l'un des stratèges à l'origine de la création du Bataillon sacré, fut dépêché à Mégalopolis à la tête d'un contingent d'un millier d'hommes, pour édifier les murailles de la nouvelle cité. Épaminondas entendait bien arrimer la Ligue arcadienne à la nouvelle coalition dirigée par Thèbes, aussi solidement qu'avec du mortier.

Cependant, le plus haut fait des Thébains en matière de construction de murs d'enceinte restait encore à venir. En 370 avant J.-C., nul ne pouvait encore prévoir qu'en cette même année, une autre cité nouvelle allait s'élever, plus grande encore que Mégalopolis par sa taille comme par son retentissement. C'est Épaminondas en personne qui allait la construire sur un site qui lui serait révélé dans un songe. Et cet acte allait constituer son plus grand accomplissement et sa riposte la plus durable à Agésilas, son ennemi juré.

L'Arcadie appelait à l'aide. La fédération tout juste constituée avait besoin d'alliés, car sa Ligue était la cible de la colère de Sparte, et Agésilas s'était mis en marche. Les diplomates arcadiens se rendirent d'abord à Athènes, où ils furent éconduits ; Athènes était désormais plus portée à soutenir les Spartiates que leurs opposants. Les Arcadiens se tournèrent alors vers Thèbes, la principale cité de la ligue dont ils s'étaient inspirés.

L'arrivée de ces envoyés plaça les Thébains face à un choix difficile. Ils s'étaient rarement aventurés au-delà des frontières de la Béotie, et jamais

dans le Péloponnèse, chasse gardée de Sparte. Mais ils n'en n'avaient pas moins déjà écouté Épaminondas quand celui-ci les avait exhortés à dépasser leurs limites. « *Faites un pas de plus avec moi* », leur avait crié leur grand commandant à Leuctres, disait-on, alors que la poussée des lignes, bouclier contre bouclier, n'aboutissait à rien. Maintenant, voici qu'il leur demandait encore de franchir un pas, et c'était un pas de géant. L'assemblée accepta d'envoyer des troupes dans l'arrière-cour des Lacédémoniens.

Épaminondas conduisit son armée vers le sud au moment où l'hiver arrivait. Il était rare de lancer de telles expéditions en dehors de la bonne saison, d'autant plus que celle-ci présentait un problème particulier. La charge de béotarque arrivait à son terme lors du solstice d'hiver, et il était interdit de dépasser ce terme, sous peine de mort. Épaminondas se mit pourtant en marche alors que la date d'expiration approchait dangereusement. Peut-être pensait-il se borner à chasser les Spartiates de Mantinée, objectif atteignable en l'espace de peu de semaines. Mais à son arrivée, comme les Spartiates avaient déjà évacué Mantinée, ses nouveaux alliés arcadiens le pressèrent de leur donner la chasse. Ils lui firent valoir la faiblesse de Sparte qui ne parvenait plus à entretenir l'illusion de sa force que par des subterfuges et des rideaux de fumée. Avec les forces dont il disposait maintenant – plus de soixante-dix mille hommes, dont ceux du Bataillon sacré –, Épaminondas avait toutes les chances de réussir un assaut contre la cité spartiate elle-même, exploit qui n'avait jamais été tenté depuis cinq siècles.

Le problème du calendrier pesait lourdement sur les discussions qui se tinrent entre les béotarques. Ils se trouvaient confrontés à un dilemme qui ne s'était encore jamais posé, avec cette expédition engagée à l'approche du solstice. La majorité d'entre eux étaient enclins à rentrer à Thèbes pour respecter les lois, mais Épaminondas insista pour aller de l'avant. Il se fiait à ce que les Grecs appelaient *kairos*, un moment décisif et favorable qui devait l'emporter, jugeait-il, sur les règles écrites. Il fit donc valoir qu'il

serait encore plus regrettable de laisser échapper un tel moment sans s'en saisir.

Ayant appris que les Périèques, voisins et vassaux de Sparte, étaient prêts à se soulever, Épaminondas fit avancer la coalition et répartit ses forces en quatre colonnes qui devaient suivre chacune une route d'invasion différente. Les passages qui permettaient d'accéder à la Laconie étaient étroits, et les troupes de Sparte pouvaient aisément garder le contrôle d'un ou deux de ces défilés, même en faisant face à des ennemis en nombre supérieur. Mais les ressources en hommes déclinantes de la cité-État lui interdisaient de défendre quatre accès simultanément. Certaines des colonnes réussiraient sûrement à forcer le passage. En définitive, toutes les quatre réussirent à passer. Le contingent thébain, fort de six mille hommes à peu près, s'engagea sur la route la plus directe, en piquant droit au sud par le village de Karyès. Ses habitants, trop heureux de voir Sparte en difficulté, proposèrent de guider l'armée à travers les montagnes, sur un terrain encore inconnu jusque-là de la plupart des non-Spartiates.

Les quatre colonnes des envahisseurs firent leur jonction à Sellasie, à moins d'une vingtaine de kilomètres de Sparte, et formèrent ce que Plutarque appelle un *kludôn*, un raz-de-marée irrésistible⁹. À l'échelle de la Grèce d'alors, cette force de soixante-dix mille combattants représentait effectivement un véritable tsunami. Elle était née de la conjugaison des armées de deux grandes ligues, la béotienne et l'arcadienne, auxquelles s'étaient joints les Argiens, les Éléens, les Périèques et bien d'autres encore qui avaient des raisons de haïr Sparte ou de la craindre. L'énorme machine de destruction massive fit halte pour piller la région, avant de faire mouvement vers le fleuve Eurotas – à moins d'une heure de marche de sa cible.

Pendant ce temps, à Sparte, le roi Agésilas avait tout lieu de regretter amèrement de s'être si souvent vanté en disant que les femmes laconiennes n'avaient jamais vu la fumée des feux de camp d'un ennemi de Sparte¹⁰. Or,

des volutes de fumée étaient maintenant clairement visibles vers le nord et l'est. Et les femmes de la cité étaient en proie à la panique, tandis que les anciens, vétérans des guerres précédentes, fulminaient contre le roi qui était en train de dilapider ce qu'ils avaient chèrement acquis. Certains dirigeants cédaient à la peur : Antalcidas, le diplomate qui avait négocié la Paix du Roi, fit sortir subrepticement ses enfants de la cité pour les mettre à l'abri sur l'île de Cythère.

Les Spartiates n'étaient en mesure d'aligner que moins d'un millier d'hommes, auxquels s'ajoutaient quatre mille recrues de Corinthe et six mille hilotes qui avaient répondu à l'appel à volontaires. Ce dernier groupe était si nombreux que les Spartiates craignaient de les armer. Certains des esclaves décidèrent de prendre leur liberté en s'esquivant pendant la nuit pour rejoindre le camp adverse. Comme les déserteurs s'étaient débarrassés de leurs lourds boucliers en s'enfuyant, la vision de leurs armes abandonnées par terre risquait d'avoir un effet désastreux sur le moral de la troupe ; aussi, Agésilas dépêcha-t-il avant l'aube un détachement chargé de faire la tournée des cantonnements pour récupérer les boucliers. Le mirage lacédémonien devait être préservé coûte que coûte.

Avec si peu de combattants spartiates, Agésilas ne pouvait pas prendre le risque d'une bataille rangée et il espérait bien ne pas y être forcé. L'Eurotas était en crue, alimenté par des chutes de neige récentes, et roulait ses eaux glaciales et troubles en traversant la Laconie sur toute sa longueur. Le Spartiate pouvait dissuader toute tentative de traversée en postant des troupes sur sa rive vers l'amont et l'aval. Cette défense passive était encore le meilleur parti à prendre.

Les Lacédémoniens qui étaient répartis le long du fleuve pouvaient observer à loisir la multitude ennemie sur la rive opposée ; Épaminondas en personne avançait à la tête de la phalange. En apercevant son adversaire, Agésilas s'exclama, après l'avoir considéré en silence : « *Ô tou megalopragmonos anthrôpou !* » – « Quel homme entreprenant ! »¹¹.

Plutarque rapporte cette remarque sans la moindre pointe d'ironie, car le respect qu'elle exprimait était bien réel. De leur côté, les Thébains criaient par-dessus le rugissement du fleuve, interpellant directement Agésilas ; ils lui enjoignaient d'accepter le combat en répétant à toute force que c'était *lui* qui avait allumé les hostilités.

Des signes de sédition commencèrent à apparaître parmi les Spartiates qui pouvaient voir les Thébains ravager leurs champs et leurs fermes sans rencontrer d'opposition. Un groupe de deux cents hommes, en majorité des non-Spartiates mécontents, se réunit dans un fort sur le mont Issorion. Ils projetaient de se rapprocher des envahisseurs et de renverser l'État. Ayant eu vent du complot, Agésilas se rendit au mont Issorion accompagné d'un unique serviteur, comme s'il ne se doutait de rien. Il dit aux rebelles qu'ils s'étaient trompés de poste et qu'ils devaient se déplacer ailleurs. Ils obtempérèrent afin de ne pas éveiller les soupçons et abandonnèrent leur position fortifiée. Ensuite, Agésilas referma le piège sur eux, ordonnant la mise à mort d'une quinzaine des meneurs pendant la nuit. C'était peut-être la première fois que Sparte avait prononcé et exécuté de telles condamnations sans procès, mais Thucydide n'a-t-il pas écrit que « la guerre est un maître sauvage » ? Les droits civiques des personnes se trouvèrent ainsi annulés au moment où la survie de la cité était en jeu.

Le danger de soulèvement n'était pas écarté pour autant. Un autre complot se forma, qui obligea Agésilas à prendre de nouvelles mesures extrajudiciaires. Toutefois, il n'y eut pas de révolte des hilotes, ce qui constituait la plus grande crainte des Spartiates. Parmi nos maigres aperçus sur le monde des hilotes, rien n'est plus surprenant que ceci : quand leurs maîtres se trouvèrent dans une situation critique et qu'une simple poussée eut suffi à renverser ceux-là mêmes qui les avaient battus et fouettés, ces esclaves opprimés depuis si longtemps ne donnèrent pas cette poussée.

Tandis qu'Agésilas s'efforçait d'empêcher l'éclatement de sa cité, Épaminondas parvint à traverser l'Eurotas en descendant loin vers le sud,

sans rencontrer d'opposition sérieuse¹². Puis il se remit en marche vers le nord, en direction de Sparte. Son avancée ne rencontrait plus d'obstacles, pas même une simple muraille puisque les Spartiates s'étaient toujours refusés à en élever. Pourtant, le temps jouait contre lui. Son armée de soixante-dix mille hommes épuisait rapidement toutes les ressources en vivres de la région et se trouverait bientôt en rupture d'approvisionnement. En outre, Sparte avait reçu du secours pendant qu'il perdait du temps à traverser le fleuve et à le remonter sur la rive opposée. En effet, un nouvel adversaire – Athènes – était entré en lice en dépêchant à la rescousse de Sparte son meilleur général et des milliers d'hommes.

Xénophon a mis en scène le débat de l'assemblée qui finit par faire pencher la balance en faveur de l'intervention, au sein d'une Athènes hésitante. Cinq ambassadeurs de Sparte s'adressèrent tour à tour au *dêmos* athénien ; ils invoquèrent l'œuvre glorieuse accomplie conjointement par Athènes et Sparte lors des guerres contre la Perse, plus d'un siècle auparavant, et promirent la destruction complète et le pillage de Thèbes. Mais les Athéniens étaient encore réticents, car les souvenirs de la guerre du Péloponnèse étaient toujours vifs dans les mémoires. Des murmures parcouraient la foule : « Voilà ce qu'ils disent maintenant, mais ils nous ont fait la guerre au temps de leur prospérité. »

Finalement, c'est un ami proche d'Agésilas, Proclès de Phlious, qui s'avança devant les Athéniens et leur fit valoir quelle dette de reconnaissance leur serait acquise s'ils secouraient Sparte. Au bout du compte, le besoin de sécurité l'emporta en faveur de la cause laconienne. Le *dêmos* finit par se résigner. Revenant complètement sur sa politique des soixante dernières années, Athènes décida de faire cause commune avec les Spartiates et de se retourner contre Thèbes. Elle envoya une armée dans le Péloponnèse, sous le commandement de l'intrépide Chabrias.

Épaminondas se retrouva alors dans une situation délicate avec l'arrivée annoncée de ces troupes, les vivres qui commençaient à manquer, et son

mandat de béotarque déjà arrivé formellement à son terme. La perspective d'avoir à forcer son chemin dans les rues étroites de Sparte, en s'exposant à une pluie de tuiles et de pierres jetées depuis les toits par les femmes et les esclaves, ne lui souriait guère. Il décida donc de ne pas entrer dans la cité, mais il ne pouvait être question de laisser Sparte invaincue, alors qu'il avait enfreint la loi pour s'aventurer aussi loin. Il avait encore sous ses ordres plusieurs dizaines de milliers d'hommes, même si un certain nombre s'étaient extraits des combats (comme le souligne perfidement Xénophon¹³) pour rentrer dans leurs foyers. Avec un aussi grand nombre de bras à disposition, il était possible d'accomplir des prodiges – jusqu'à faire surgir une ville *ex nihilo* sur un site escarpé à flanc de montagne.

Loin vers l'ouest, au-delà de la rude chaîne montagneuse du Taygète, s'élevait un sommet, le mont Ithômé, dont un versant était arrosé par une source jaillissante appelée Clepsydre. Grâce à cette eau abondante, l'Ithômé avait pendant longtemps offert un refuge à ceux qui fuyaient l'oppression spartiate. Un siècle plus tôt, à la suite d'un tremblement de terre qui avait gravement ébranlé Sparte, une bande d'hilotes s'étaient retranchés sur cette montagne où ils étaient si bien protégés que Sparte mit dix ans à les déloger. Depuis, le sommet s'était imposé au plus haut de l'imaginaire des Grecs comme un symbole de libération. Épaminondas décida de marcher jusqu'au mont Ithômé avec son armée, suivie d'une longue file d'hilotes qui cherchaient à fuir Sparte.

Partout ailleurs, affluant des différentes parties du monde grec, d'anciens hilotes s'étaient mis en chemin, convergeant vers Ithômé. Épaminondas avait fait passer le mot aux quatre coins de la Grèce : tous ceux qui avaient fui la Messénie pour échapper à la domination spartiate, ou s'étaient libérés de l'hilotisme d'une manière ou d'une autre, pouvaient rentrer dans leur patrie d'origine, que certaines familles n'avaient pas revue depuis plusieurs générations. Le message fut entendu dans des lieux très lointains, car les esclaves fugitifs – comme les Spartiates appelaient les

réfugiés messéniens – avaient parfois parcouru de très longues distances, jusqu'en Afrique du Nord par exemple. Un groupe nombreux s'était installé en Libye où les colons grecs arrivés depuis peu avaient grand besoin de toutes les bonnes volontés, même celles de fugitifs, pour les aider à combattre les tribus locales hostiles.

Dans un songe, le chef de ces Messéniens de Libye, Comon, avait vu qu'il retournerait bientôt chez lui. Il avait rêvé qu'il s'était uni avec sa mère morte qui était alors revenue à la vie. Ce n'était pas un fantasme d'inceste nécrophile, mais bien une promesse de restauration. La Messénie, sa patrie, ressuscitait de sa mort politique et se préparait à l'accueillir dans son sein.

Au même moment, dans le Péloponnèse, d'autres songes enjoignaient aux Thébains de construire une ville sur le mont Ithômé, et allaient jusqu'à indiquer son site précis. Épitélès, un officier de l'armée conduite par Thèbes, vit en songe un vieil homme vêtu comme un prêtre de la déesse Déméter. L'homme lui dit de rechercher un endroit où poussaient ensemble un if et un myrte, de creuser entre les deux, puis de « délivrer la vieille femme, enfermée dans une chambre de bronze : elle souffrait terriblement et allait rendre l'âme¹⁴ ». Épitélès déterra effectivement à l'endroit annoncé une urne de bronze qu'il apporta à Épaminondas. À l'intérieur ils découvrirent des inscriptions mystiques sur un rouleau d'étain.

Plusieurs dizaines de milliers d'hommes se mirent au travail sur le site de la découverte, élevant des murs au son de la musique sacrée des flûtes. Les plans des fortifications furent établis par Épaminondas en personne : une enceinte de plus de huit kilomètres de circonférence et près de trois mètres d'épaisseur, qui se dressait à plus de sept mètres de haut et était renforcée par une trentaine de tours. Par les ouvertures pratiquées dans ces tours, les défenseurs pouvaient tirer leurs traits sur les ennemis en approche, puis refermer des volets de bois pour arrêter les flèches arrivant sur eux. Une porte permettait aux gardes de faire entrer les voyageurs dans un périmètre circulaire clos afin de les contrôler avant de les autoriser à entrer

dans la ville. Ce rond-point en partie préservé est traversé aujourd'hui par une route moderne qui conduit à l'entrée de la ville de Messène¹⁵.

Les pierres du mur d'enceinte, soigneusement taillées et étroitement ajustées, dont beaucoup se dressent encore aujourd'hui devant nous, ne donnent aucune impression de construction précipitée. Pourtant, Messène fut bâtie dans l'urgence. Le mandat de son principal architecte avait expiré bien avant le début des travaux. Les Thébains étaient restés longtemps en campagne, sans s'arrêter à l'arrivée de l'hiver, et avaient assuré leur subsistance en pillant les territoires traversés. Les travaux agricoles les appelaient à rentrer, mais ils ne pouvaient pas partir avant l'achèvement complet du chantier de construction, car on pouvait être sûr que les Spartiates ne seraient pas longs à vouloir exploiter les moindres points faibles.

Dans les plaines entourant Ithômé, des arpenteurs s'occupèrent de marquer les limites des champs autrefois cultivés pour le compte des Lacédémoniens. Les anciens hilotes se virent attribuer des lopins de terre qu'ils pouvaient travailler pour leur propre compte plutôt que pour nourrir une race de maîtres vivant loin de là. À l'intérieur des remparts furent érigés des bâtiments publics : des salles de réception officielles, un théâtre, des gymnases, des portiques et des sanctuaires. L'eau de la source Clepsydre était acheminée jusqu'à une place où chacun pouvait se servir.



L'entrée circulaire située à l'une des portes de Messène, avec le mont Ithômé à l'arrière-plan.

La ville tout entière fut construite en *quatre-vingt-cinq jours*, selon Diodore de Sicile ¹⁶.

Dans sa marche de retour vers le nord, Épaminondas traversa un Péloponnèse radicalement transformé. Trois cités fortifiées, achevées ou en voie de l'être, le coupaient en deux sur une diagonale qui passait par son centre, comme des « O » sur une grille gagnante de jeu de morpion. Mantinée, Mégalopolis et Messène constituaient une palissade démocratique qui maintenait Sparte à l'écart de ses ennemis. Tant que cette ligne tiendrait, le lion lacédémonien resterait consigné dans sa tanière.

Le retour de l'armée en Béotie fut étonnamment aisé. Une force athénienne qui aurait pu lui barrer la route ne le fit pas, ce qui lui vaut au

passage une remarque méprisante de Xénophon¹⁷. Le stratège athénien Iphicrate s'était toujours montré bon général, nous dit Xénophon, « mais pour les opérations qu'il fit à cette époque, je trouve les unes sans objet, les autres même inopportunes ». S'il bloqua bien une route, il laissa la meilleure sans surveillance. Xénophon n'a pas compris que cette omission avait pu être un choix délibéré. Car, tout en étant obligée de soutenir les Spartiates, Athènes n'était pas vraiment chaude à l'idée d'affronter les vainqueurs de Leuctres.

De retour à Thèbes, Épaminondas fut mis en jugement par l'État pour avoir dépassé le terme de son mandat, ce qui était une accusation des plus graves. Lorsqu'on lui donna la parole, il s'adressa aux jurés en leur demandant, s'ils décidaient qu'il devait être exécuté, de faire inscrire les paroles suivantes sur son monument funéraire : « Épaminondas a contraint les Thébains à ravager par le feu la Laconie, dévastée pour la première fois depuis cinq cents ans, à fonder à nouveau la Messénie après un intervalle de deux cents trente ans, à organiser et à réunir les Arcadiens, à rendre aux Grecs l'autonomie¹⁸ » – c'est-à-dire écarter d'eux la menace du pouvoir spartiate. Toutes les charges pesant sur lui furent immédiatement abandonnées.

Au-delà de la frontière septentrionale de la Béotie, dans les vastes plaines de Thessalie, de nouveaux chefs se dressaient pour remplacer Jason de Phères, le tyran assassiné, et prendre le commandement de ses six mille soldats bien entraînés et bien payés.

Les fils de Jason étaient encore trop jeunes pour gouverner. Deux frères, Polydore et Polyphron, cherchèrent à se partager le titre de *tagos*. Mais Polyphron mourut au bout de quelques mois seulement, presque certainement tué par son frère. Puis, dans un drame familial digne d'une tragédie grecque, le fils de Polyphron vengea son père en tuant Polydore, et s'empara à son tour de la *tageia*, le commandement suprême. Ce fils, neveu de Jason, était un jeune homme cruel et insensible qui portait le prénom

d'Alexandre – nous l'appellerons Alexandre de Phères pour bien le distinguer du « Grand » Alexandre. Déployant les mercenaires de son oncle, il commença immédiatement à mettre la Thessalie en coupe réglée, et ne laissa subsister aucun doute quant à son intention de diriger le pays d'une main de fer.

Lorsqu'elles décrivent Alexandre de Phères, nos sources ont recours à un langage extrême, utilisant en particulier le mot *ômos*, « non-civilisé, sauvage ». Xénophon lui-même, souvent admiratif devant les autocrates, le stigmatise en écrivant que « sans respecter de loi, il se livra au brigandage sur terre comme sur mer¹⁹ ». Plutarque exprime quant à lui un franc dégoût, et compare l'état moral d'Alexandre à celui d'une bête sauvage. Alexandre semble avoir fait sienne la devise qui sera adoptée plus tard par l'empereur Caligula, *oderint dum metuant*, « qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent ».

Alexandre décida de rendre un culte au javelot qui lui avait servi à tuer Polydore afin d'accaparer seul tout le pouvoir. Il baptisa l'arme du nom de Tychon, suggérant qu'elle apportait la bonne fortune, et la plaça sur un autel qu'il lui aménagea chez lui, pour l'orner de guirlandes et lui offrir des sacrifices. Le message adressé aux Thessaliens était limpide : la force des armes était l'unique divinité adorée par cet homme. Et, grâce à sa mainmise sur la richesse de sa famille, il pouvait s'offrir les services de toutes les armées qu'il pouvait souhaiter.

Ses opposants étaient mis à mort dans les conditions les plus terribles qui soient. Certains étaient ensevelis vivants ; d'autres étaient chassés comme des proies, déchirés par ses chiens qu'il lâchait sur eux après les avoir forcés à revêtir des peaux d'animaux. Lui-même prenait part à ces parties de « chasse » en lançant des javelines sur le « gibier », et goûtait fort ce sport rare. Il paraissait dénué de tout sentiment humain, mais pouvait cependant être touché par des tragédies théâtrales. On a rapporté qu'il avait quitté précipitamment un théâtre en pleine représentation des *Troyennes*

d'Euripide, pièce consacrée aux souffrances des captives enlevées par les Grecs ; plus tard, il expliquerait qu'il avait été submergé de honte en voyant qu'il pouvait pleurer sur Hécube et Andromaque, mais pas sur ses propres victimes (dans ce qui est peut-être une adaptation de cette histoire, « Que lui est Hécube ? » fait dire Shakespeare à Hamlet qui vient d'assister aux larmes d'un acteur)²⁰.

L'ascension de cet homme amoral, aux portes de la frontière du nord de la Béotie, posait un nouveau dilemme aux dirigeants thébains. Les villes thessaliennes durement pressurées en appelèrent à l'aide de Thèbes (lorsqu'elles étaient sous la coupe de Jason, c'est vers Sparte qu'elles s'étaient tournées). De nouveau les Thébains durent se demander jusqu'à quel point ils devaient s'engager. Épaminondas les avait déjà entraînés bien plus loin et conduits à faire beaucoup plus que tout ce qu'ils avaient pu espérer ou planifier. La situation était loin d'être stabilisée dans le Péloponnèse, ce qui exigeait de nouvelles interventions ; Épaminondas était déjà en chemin pour s'y rendre ou peut-être s'apprêtait-il à partir lorsque les messagers thessaliens arrivèrent à Thèbes. La Ligue béotienne serait-elle en mesure de rassembler une autre armée pour ouvrir un second front ?

Heureusement, la Ligue disposait d'un autre commandant de premier ordre. Pélopidas se trouvait alors à Thèbes, car il n'était pas parti vers le sud avec Épaminondas. Il semble que Pélopidas avait témoigné contre son vieil ami lorsque celui-ci avait été mis en jugement un peu plus tôt cette année-là, ce qui dut projeter une ombre entre les deux hommes. Il est possible aussi qu'une rivalité se soit développée entre eux, affectant leur amitié qui était auparavant exceptionnellement forte. Quoi qu'il en fût, leurs chemins avaient commencé à s'écarter l'un de l'autre.

Un nouveau théâtre d'opération était exactement ce dont Pélopidas avait besoin. Si Épaminondas avait construit sa gloire en marchant vers le sud, lui, Pélopidas pourrait faire de même en marchant vers le nord, afin d'aller dompter le tyran de Phères. Ce sadique notoire à la tête d'une armée de

brutes mercenaires constituait exactement le genre de défi qui convenait pour un homme de *thumos*, guerrier mû par l'honneur et une juste fureur – et offrait en outre une bonne cause à défendre pour la Ligue démocratique. Et, en dépit de la division des conseils thébains – avec une faction qui poussait en faveur d'une politique axée sur « la Béotie d'abord » –, Pélopidas s'engagea totalement du côté de la lutte contre Alexandre. Il prit la route de la Thessalie à la tête d'un détachement de troupes.

Comme Jason avait été l'allié de Thèbes, son neveu le restait aussi en théorie. Pélopidas organisa une entrevue afin de rechercher une issue pacifique. Thèbes était prête à reconnaître à Alexandre le titre de *tagos* s'il acceptait de bien traiter ses compatriotes thessaliens et de respecter leurs droits. La rencontre eut lieu dans la ville de Larissa qui était en partie sous le contrôle de troupes macédoniennes ; le roi de Macédoine s'était lui aussi immiscé dans les affaires de la Thessalie. Pélopidas chassa ces occupants et se prépara à accueillir le redoutable tyran de Phères.

Alexandra arriva, accompagné de sa suite en armes, et des négociations tendues s'engagèrent. Alexandre exigeait une reconnaissance qui lui revenait naturellement, selon lui, tandis que Pélopidas insistait pour qu'il s'engage d'abord à mieux se comporter. Finalement, Pélopidas s'emporta et abandonna toutes précautions pour parler des mauvais traitements infligés par Alexandre. Celui-ci quitta alors les lieux, suivi de son escorte armée. Le sommet s'interrompit dans la discorde. Il semblait bien que la situation ne pourrait se résoudre que par la force des armes.

Pélopidas se rendit alors au nord, en Macédoine, où des prétendants rivaux au trône avaient tous deux réclamé le soutien de Thèbes. Il régla leur litige et conclut une alliance avec le souverain régnant (qui s'appelait aussi Alexandre, comme pour aggraver notre confusion). Il accepta des otages en garantie du pacte, ce qui était alors d'usage courant lorsqu'on signait de tels traités. Des Macédoniens de sang noble et de lignage royal furent donc

envoyés à Thèbes où ils devaient constituer une vivante assurance contre toute trahison de la part de leur parenté restée en Macédoine.

Dans ce groupe figurait le propre frère du roi, un adolescent nommé Philippe. Ce jeune Philippe de Macédoine était destiné à changer la face de l'Hellade. Accompagné d'une trentaine d'autres otages, il partit vers le sud avec Pélopidas, traversa le légendaire défilé des Thermopyles, puis poursuivit en direction de Thèbes.

Lors de sa marche de retour, Pélopidas prit de nouvelles dispositions destinées à contenir les débordements d'Alexandre de Phères. Reprenant le modèle de sa propre région et celui qui émergeait alors en Arcadie, il constitua également une ligue thessalienne, dotée d'une armée fédérale, d'un trésor et d'une assemblée souveraine. Cependant, solidement retranché dans sa ville de Phères, Alexandre conservait toute sa capacité de nuire. Pour survivre, la Ligue de Thessalie allait devoir compter sur l'appui de Thèbes, ce qui était aussi largement le cas de la Ligue arcadienne, dans le Péloponnèse. Peu de temps après son retour à Thèbes, Pélopidas dut ainsi repartir, dès l'année suivante, pour tenter conforter la stabilité de la Thessalie contre Alexandre.

Mais cette fois, il n'était accompagné d'aucune armée. Confiants dans ses talents diplomatiques, ses compatriotes votèrent pour l'envoyer en émissaire, avec un compagnon du nom d'Isménias²¹. Ils tentèrent de recruter des mercenaires pour les escorter et les protéger, mais ces hommes firent défection sur la promesse d'une meilleure paie par un autre employeur. Les deux Thébains étaient donc sans défense lorsqu'Alexandre de Phères apparut à la tête de ses troupes.

Pélopidas et Isménias s'avancèrent à la rencontre d'Alexandre, croyant peut-être que le tyran avait l'intention de rectifier sa conduite, ou du moins que leur statut diplomatique les protégerait. Pélopidas « s'était fié à la légère et sans discernement à ceux auxquels il devait le moins faire confiance », remarque l'historien Polybe, qui jugeait que cet épisode faisait

tache sur le parcours du Thébain. « Il savait aussi que tous les tyrans considèrent les défenseurs de la liberté comme leurs pires ennemis²². » Fidèle à ce schéma séculaire, Alexandre fit saisir les deux Thébains qui devinrent ses prisonniers. Pélopidas s'était précipité tout droit dans le piège.

Au même moment, Épaminondas menait une seconde expédition à l'intérieur du Péloponnèse, peu de temps après celle qui avait abouti à la construction de Messène. Il répondait à l'appel des nouveaux alliés de Thèbes, les Arcadiens et les Argiens, qui espéraient que les Thébains prêteraient main-forte à leur alliance anti-Spartiates. Mais Sparte avait également de nouveaux amis : outre les Athéniens, elle pouvait compter sur un richissime et flamboyant despote qui régnait sur la lointaine colonie de Sicile et avait une dette envers les Lacédémoniens. Cet homme, Denys de Syracuse, devenu le plus grand potentat de l'Occident grec, avait entrepris de s'imposer sur le sol de la Grèce continentale, bien décidé à impressionner les cités de celle-ci comme il avait subjugué la sienne.

Denys, qui détenait le pouvoir absolu à Syracuse depuis près de quarante ans, avait purgé la cité de tous les vestiges de son ancien régime démocratique. Il se débarrassait de ses opposants en les parquant dans les *latomies*, grandes carrières de calcaire à ciel ouvert situées au nord de Syracuse ; les prisonniers y croupissaient dans les cavités fangeuses creusées lors des travaux de construction de la ville. Certains passaient toute leur vie dans ces cavernes, s'y mariaient et y fondaient une famille ; on racontait que leurs enfants qui avaient grandi dans les éboulis, entourés de rochers, s'enfuyaient en hurlant de terreur quand, amenés plus tard à Syracuse, ils apercevaient des attelages de chevaux et des charrettes. Aujourd'hui encore, on appelle la plus profonde de ces cavernes « l'oreille de Denys » ; un voyageur du XVII^e siècle, le peintre Caravage, avait imaginé le tyran se postant devant son ouverture pour écouter l'écho des paroles chuchotées par ses prisonniers.



Cette monnaie frappée par Denys de Syracuse témoigne du haut niveau des ambitions de ce monarque. D'une valeur de dix drachmes, c'était la pièce la plus précieuse de son temps et la qualité de sa gravure atteste la munificence du régime.

Mais Denys était beaucoup plus qu'un simple dictateur. Il se prenait aussi pour un poète de talent et un auteur dramatique (quelques-uns de ses vers ont survécu). Il se montrait dans Syracuse revêtu des habits de couleur pourpre d'un roi de théâtre, brouillant délibérément les limites entre mythe et réalité. Avec le soutien de riches partisans des classes possédantes, il dépensa sans compter pour aménager et embellir la cité, en particulier sur « l'Île », une péninsule qui s'étendait jusqu'au milieu du port de Syracuse à partir d'un isthme étroit rattaché à la ville. Grâce aux palais et aux temples qu'il construisit à cet emplacement, ainsi qu'un sanctuaire dédié à Athéna (qui forme le noyau de la cathédrale de la ville moderne), l'Île apparaissait comme un joyau étincelant, mais aussi comme une forteresse inexpugnable. Dans ses réserves étaient entassés des boucliers et des armes pouvant équiper cent quarante mille hommes, l'arsenal complet d'un pouvoir autocratique absolu.

Imitant maints tyrans grecs, Denys faisait venir à sa cour de toute la Grèce des penseurs et des écrivains, afin de rehausser son prestige culturel. Platon lui-même vint à Syracuse dans les années 380, dénonçant une ville décadente « où la vie consiste à se gaver deux fois par jour tandis qu'on ne passe la nuit jamais seul » (cette description figure dans la *Lettre VII* qui est généralement attribuée à Platon²³). Les enseignements de Platon déplurent à Denys qui aurait ordonné qu'on l'emmène pour être vendu comme esclave. Le poète Philoxénos fut un autre intellectuel qui osa défier le tyran ; ancien courtisan favori, il fut envoyé dans les carrières après avoir livré trop franchement son opinion à Denys au sujet de ses vers. Le lendemain, Denys regretta son emportement de la veille et fit rappeler Philoxénos auprès de lui. Mais lors d'un dîner officiel, le tyran récita une fois encore un extrait de ses œuvres et demanda de nouveau son avis à Philoxénos. Le malheureux poète se tourna alors vers les gardes et dit : « Ramenez-moi aux carrières²⁴. »

Le nom d'un autre familier de la cour de Syracuse, Damoclès, est resté légendaire grâce à une fable sur les périls attachés au pouvoir. Comme Damoclès ne cessait de s'extasier devant la richesse et la munificence de Denys, le tyran finit par lui proposer d'échanger sa place avec la sienne durant une journée. Il lui procura les mets les plus délicats et le meilleur vin, un lit de banquet recouvert d'or et de broderies, des guirlandes parfumées et de jeunes esclaves de toute beauté pour le servir. Puis Denys fit suspendre une épée étincelante par un unique crin de cheval juste au-dessus de sa tête. Damoclès renonça promptement à l'échange, ayant compris que la crainte qui habite le tyran annihile tous ses plaisirs. C'est cette histoire, racontée plus tard par Cicéron²⁵, qui rendra immortelle « l'épée de Damoclès ».

À côté des penseurs et des écrivains, Denys importait également les meilleurs ingénieurs de la Grèce continentale. Ses chantiers navals conçurent des vaisseaux de guerre plus gros et plus rapides, les *pentêreis*,

ou quinquérèmes, propulsées par une centaine de rames de plus que la trirème grecque traditionnelle. Autour de 400 avant J.-C., ses ingénieurs mirent au point les premières armes d'artillerie grecques : il s'agissait de petites arbalètes pourvues d'un mécanisme à ressort, appelées gastraphètes ou « arcs ventraux » (car on devait les bloquer contre son ventre pour les recharger). Elles dépassaient largement la portée de tir d'un archer ordinaire et se révélèrent si efficaces à l'usage qu'en l'espace de trente ans elles s'imposèrent dans toute la Grèce²⁶.

Toutes ces largesses coûtaient cher, de même que les troupes que Denys recrutait en Italie continentale, composées de ces Celtes et de ces Gaulois qui venaient de mettre à sac une petite ville du nom de Rome. Comme Jason de Phères, Denys imagina des procédés ingénieux pour réunir des fonds²⁷. Il rassemblait des pièces d'orfèvrerie en or et en argent sous le prétexte d'en faire offrande aux dieux, puis les fondait pour les transformer en pièces de monnaie destinées à son trésor ; il pouvait aussi piller les temples et dépouiller les statues des dieux de leurs « vêtements » d'or et d'ivoire. Quand ces sources de métal précieux furent taries, il frappa des pièces en étain puis obligea l'assemblée à décréter qu'elles avaient autant de valeur que les anciennes monnaies. L'ascension de Denys renforça encore la théorie qui émergeait alors en Grèce : à une époque où les ressources en recrues étaient abondantes, l'argent pouvait faire les rois.

Les cités de la Grèce continentale regardaient de travers ce haut personnage qui régnait à l'Ouest. Au cours d'un festival olympique qui eut lieu dans les années 380, un orateur athénien dénonça « le tyran de Syracuse²⁸ » comme un danger évident et immédiat. Le camp des Syracusains, couvert d'or et de pourpre, était directement visé par ses paroles ; celles-ci enflammèrent les foules qui se déchaînèrent contre les tentes resplendissantes et les mirent en pièces. Cependant, toute l'opinion n'était pas unanimement hostile à Denys. Un autre Athénien, le rhéteur Isocrate, publia une lettre ouverte, probablement juste après Leuctres, dans

laquelle il s'efforçait de convaincre Denys de se faire le sauveur de la Grèce, en le flattant : « Avec qui aurais-je plus de raisons de m'entretenir qu'avec l'homme qui est le premier de notre race et qui possède la plus grande puissance²⁹ ? » Cette lettre d'Isocrate est la première de nombreuses autres qu'il écrira au cours des trois décennies suivantes.

Parmi tous les Grecs, les Lacédémoniens étaient ceux qui appréciaient le plus Denys, qui le leur rendait bien. Ils avaient soutenu son régime en autorisant ses agents à recruter des soldats dans le Péloponnèse, où étaient alors les combattants les plus estimés. De son côté, il avait apporté son aide à Sparte dans sa lutte contre Athènes en deux occasions, par l'envoi de vaisseaux de guerre. Après le désastre de Leuctres, les Spartiates avaient un besoin encore plus pressant de son aide, et Denys répondit à leur attente. Il arma une flotte de secours chargée de chevaux et de troupes, des Celtes aux yeux bleus et des Ibères qui faisaient d'excellents cavaliers, grâce à une étrange pièce d'équipement appelée « selle » – qui était encore inconnue des Grecs. Deux mille de ces auxiliaires se tenaient prêts à traverser la mer, constituant les derniers protagonistes en date à entrer en action dans les guerres entre Thèbes et Sparte.

Comme Athènes était maintenant aux côtés de Sparte dans ces conflits, elle tendit également la main à Denys. Les inscriptions gravées sur deux stèles témoignent des décrets athéniens promulgués lors de deux années successives³⁰ – sans doute en 369 et 368 – pour reconnaître en Denys et ses fils des citoyens d'honneur et des alliés de la cité. Puis, l'année suivante, Athènes décerna à Denys un prix plus précieux encore, à ses yeux du moins. *La Rançon d'Hector*, une tragédie composée par lui, fut jugée par un jury athénien meilleure pièce de l'année, obtenant ainsi ce qui était la distinction littéraire la plus élevée dans le monde grec.

Tandis que les vaisseaux de Syracuse faisaient voile pour se porter au secours de Sparte, les Athéniens envoyèrent également leurs troupes, six mille hommes commandés par Chabrias. Le général qui avait défendu

Thèbes contre Sparte, dix ans auparavant, s'apprêtait maintenant à défendre Sparte contre Thèbes, épousant les fluctuations de la politique étrangère de sa cité. C'est à Corinthe qu'il rejoignit les Lacédémoniens et leurs alliés. Là, il se mit à creuser, comptant barricader l'isthme avec un système de tranchées et de palissades, comme il l'avait déjà fait en Béotie auparavant. Il travailla d'arrache-pied pendant la progression des Thébains et parvint à fermer les passages juste à temps.

Dès son arrivée, Épaminondas se livra à un examen minutieux de ces défenses. Le point le plus faible était gardé par des troupes lacédémoniennes. Les Thébains mesurèrent soigneusement la distance jusqu'à leur propre camp, puis se mirent en mouvement à la nuit tombée, faisant en sorte d'arriver à l'aube au moment de la relève des sentinelles. Leur plan fonctionna à la perfection. Les Spartiates étaient occupés à leurs tâches matinales quand les Thébains surgirent et passèrent à l'attaque. En quelques minutes ils avaient franchi la ligne de défense, tandis que les Spartiates couraient se réfugier sur une colline voisine.

La situation était sans issue, car, si les Spartiates pouvaient aisément descendre de leur position et attaquer les Thébains sur leur passage, l'ennemi pouvait aussi les priver de tout approvisionnement en faisant le siège de la colline. Épaminondas ne voulait pas perdre de temps avec un tel blocus. Aussi conclut-il avec les Lacédémoniens une trêve durant laquelle les adversaires pourraient faire mouvement sans être attaqués. Plus tard, cette trêve sera reprochée aux stratèges des deux camps par ceux qui jugeaient cet arrangement trop accommodant.

Rejoint par ses alliés du Péloponnèse, Épaminondas se répandit de nouveau à travers toute la région, soucieux de renforcer son cordon de défense contre les Lacédémoniens. Sparte et Athènes ne cherchèrent pas à l'affronter directement et préférèrent préserver leurs forces pour défendre un objectif plus vital, la ville de Corinthe. Sentinelle et verrou de l'isthme, Corinthe était pour Sparte un atout essentiel et une cible alléchante pour

Thèbes. Lors de leur marche de retour, les Thébains passèrent à proximité de la ville qu'ils osèrent attaquer – montrant le plus grand mépris pour leurs ennemis, comme l'observe aigrement Xénophon. Il assista vraisemblablement en personne aux événements qui suivirent, puisque la précédente invasion thébaine l'avait chassé de son domaine de Scillonte ; toujours banni d'Athènes, sa ville de naissance, il avait trouvé refuge à Corinthe.

Xénophon raconte comment le Bataillon sacré – qu'il appelle « le bataillon d'élite des Thébains³¹ » – chargea au pas accéléré contre la porte occidentale de l'enceinte de Corinthe, espérant la trouver ouverte ou pas encore barricadée. Un combat désespéré s'engagea alors à environ cent cinquante mètres des remparts avec un détachement corinthien d'infanterie légère sorti de la ville au-devant de l'ennemi. Les défenseurs, montés sur les monuments funéraires – mausolées et tombes – érigés sur les bords de la route, firent pleuvoir sur les assaillants tout ce qu'ils purent, flèches, javelots ou pierres, et forcèrent le Bataillon à se replier vers le gros de l'armée béotienne. Les Corinthiens les poursuivirent et tuèrent plusieurs hommes, ramenant leurs corps jusqu'au mur d'enceinte, là où les Thébains ne pouvaient pas les reprendre à moins de conclure une trêve. Épaminondas fit une demande formelle de restitution des cadavres, et Corinthe érigea un trophée. Le Bataillon venait de connaître sa première défaite officielle.

Épaminondas avait conservé le contrôle du terrain, mais c'est alors que les Celtes de Denys entrèrent en action. Les cavaliers sur leurs selles à pommeau, bien calés sur leurs étriers, enchaînaient les attaques puis tournaient bride et se retiraient dès qu'un Thébain engageait la poursuite. Les javelines qu'ils projetaient depuis leurs montures causaient de lourdes pertes dans les rangs de l'armée thébaine, forcée de céder du terrain jour après jour pour se mettre en sécurité. Après plusieurs jours de ce traitement, Épaminondas dut renoncer. Il se résolut à dissoudre l'armée coalisée et repartit avec les Béotiens vers le nord.

De retour à Thèbes, Épaminondas eut à subir une fois encore la colère de sa cité. Sous son commandement, le Bataillon avait subi des pertes ; et, en outre, il avait laissé passer une force spartiate qu'il aurait pu anéantir. Un vieux rival, Ménécléidas, se chargea de l'attaquer et lui reprocha sa faiblesse. Lorsque revint le temps des élections annuelles, les Thébains ne reconduisirent pas Épaminondas dans la charge de béotarque. L'architecte de l'État thébain, le vainqueur de Leuctres et le bâtisseur de Messène, l'homme qui avait repoussé les Spartiates à l'intérieur d'un territoire réduit, redevenait un Béotien aux semelles de bois, un simple citoyen.

Pendant ce temps, à Phères, les semaines passaient et se transformaient en mois pour Pélopidas, dont les conditions de détention ne cessaient d'empirer. Au début, Alexandre avait autorisé les sympathisants thessaliens du Thébain à venir s'entretenir avec lui. Mais Pélopidas s'empressa de profiter de ces échanges pour encourager l'opposition, assurant aux Thessaliens que Thèbes ne tarderait pas à donner une leçon à leur tyran. Toutes les visites furent alors interdites. Pélopidas ignorait (comme nos sources) que l'autre captif thébain, Isménias, moisissait lui aussi au secret dans un coin reculé de cette sinistre forteresse.

Par l'intermédiaire de ses gardiens, Pélopidas poursuivait un dialogue avec celui qui le retenait prisonnier. Il demanda pourquoi Alexandre le gardait en vie, lui qui n'hésitait jamais à mettre à mort des opposants de son propre peuple. « Pourquoi Pélopidas est-il si pressé de mourir ? », lui fit répondre le tyran.

« Pour que tu périsses au plus tôt, plus détesté que jamais par les dieux », répondit Pélopidas par écrit.

L'épouse d'Alexandre, fille de son oncle Jason, était à moitié thébaine. Elle rendit visite à Pélopidas dans sa prison, intriguée par ce qui se disait de son fier comportement. Thébé était elle aussi une sorte de prisonnière qui avait été contrainte au mariage pour préserver la dynastie et subissait la cruauté et les humiliations de son époux (selon nos sources, Alexandre avait

violé son frère). En découvrant Pélopidas crasseux et en haillons, Thébé ne put retenir ses pleurs. Elle se dit « sidérée de voir comment [il] parvenait à garder le moral en étant enchaîné », et Pélopidas rétorqua en se déclarant à son tour « sidéré [qu'elle] supportât Alexandre *sans* être enchaînée ». Cette visite marqua le début d'une série de conciliabules entre eux, qui nourrit une conspiration soudée par une haine commune du tyran.

À Thèbes, l'armée béotienne achevait sa mobilisation et se tenait prête à marcher pour une mission de sauvetage³². Il n'était pas dit qu'on laisserait Pélopidas, le héros de la révolution du solstice, pourrir dans une cellule puante. À l'issue des opérations d'enrôlement, pas moins de huit mille hommes se trouvèrent rassemblés en ordre de marche.

Ainsi, dès sa deuxième année au pouvoir, Alexandre de Phères se retrouvait en état de guerre ouverte avec Thèbes, la cité qui avait battu Sparte. Un homme plus prudent que lui aurait recherché un accord et relâché ses prisonniers, mais, bien au contraire, Alexandre préféra se mettre en quête d'alliés. Il se tourna vers Athènes, devenue entre-temps ennemie déclarée de Thèbes. Contre toute attente, cette ville réputée pour son libéralisme, où les *Tyrannoctones*, les tueurs de tyrans, étaient vénérés comme les champions de la liberté, envoya une flotte pour soutenir Alexandre, l'un des tyrans les plus dépravés que le monde grec eût connu (on disait qu'il avait juré de vendre au poids à Athènes la chair de leurs ennemis communs³³). Ces navires étaient chargés d'un millier d'hommes commandés par un officier athénien prestigieux. Depuis la Sicile, Denys de Syracuse se rangea également au côté d'Alexandre à qui il envoya un nouveau contingent de Celtes – mais ces derniers furent réquisitionnés par les Spartiates qui jugèrent qu'ils en avaient un besoin plus pressant.

L'armée thébaine, mal commandée par des généraux inexpérimentés, entra en Thessalie avec l'espoir de forcer Alexandre à plier. Mais les alliés thessaliens se retirèrent, et les Thébains avaient trop peu de cavalerie pour défendre efficacement les hommes chargés de l'intendance. Les vivres

commencèrent à manquer. Puis survinrent les Athéniens qui aggravèrent encore la situation des troupes thébaines assaillies de tous côtés. Sans avoir obtenu le moindre succès, l'armée thébaine amorça une triste retraite, en proie à la faim et à la soif, harcelée dans le dos par les flèches, les frondes et les javelots des troupes du tyran.

Ayant perdu toute confiance dans leurs stratèges, les soldats se tournèrent vers l'un des leurs dont ils connaissaient la valeur et qui avait le pouvoir de les sauver. Épaminondas qui avait été ravalé au rang de simple soldat fut soudain rappelé pour se voir confier le commandement. Il était clair que les Thébains regrettaient de s'être laissés emporter par leur courroux et d'avoir destitué précipitamment leur chef le plus doué. En un instant, la situation changea du tout au tout. Épaminondas réorganisa l'arrière-garde dont il prit la tête, repoussa les assauts d'Alexandre et protégea une retraite en bon ordre jusqu'à l'arrivée de l'armée à Thèbes.

Ayant retrouvé sa charge de béotarque lors de l'élection suivante, il mena bientôt sa propre mission de secours en Thessalie. Cette fois, Alexandre relâcha rapidement ses prisonniers en échange de quelques gains insignifiants. Pélopidas et Isménias étaient libres, et Épaminondas était de retour à la tête de la Ligue béotienne.

Bientôt octogénaire, Agésilas de Sparte avait assisté au renversement complet du monde de sa jeunesse. Il avait passé la moitié de sa vie à guerroyer contre Athènes qui était maintenant sa meilleure alliée sur le sol de la Grèce continentale, son rempart contre de nouvelles invasions menées par Thèbes. Les États du Péloponnèse, jadis si fiers de marcher derrière lui, étaient désormais ses ennemis jurés et harcelaient ses troupes depuis leurs murailles toutes neuves. Sur son flanc occidental, à Messène, les hilotes autrefois soumis à ses coups et à son fouet se moquaient de lui et le défiaient ouvertement. Et, aux côtés des maigres troupes qui lui restaient combattaient maintenant des étrangers venus d'Italie, ces Celtes échevelés aux yeux bleus que lui avait envoyés son ami, le despote de Syracuse.

Une autre importation en provenance de Syracuse fut à l'origine de ruptures plus radicales encore, dont le fils d'Agésilas, Archidamos, sera le premier à relever l'importance. En effet, une nouvelle catégorie d'armes de projection conçues par Denys, les catapultes (*katapaltai*), avaient fait leur apparition en Hellade. Ces machines dotées de puissants ressorts lançaient des traits en métal sur les assaillants, à plus grande distance que les gastrophètes, bien moins redoutables, qui ne tiraient que des simples flèches. « C'en est fini du mérite de l'homme³⁴ », déclara Archidamos lorsqu'il observa pour la première fois ces machines – et c'est un sentiment qu'on rencontre encore souvent de nos jours lors de la découverte d'armements d'un nouveau genre.

Si Agésilas avait pu compter sur un appui constant, au cours des deux dernières décennies, c'était bien sur celui d'Artaxerxès, le Grand Roi de Perse. Fondée sur des intérêts mutuels bien compris, cette amitié avait tenu pendant vingt ans, alors que d'autres alliances se défaisaient. Pourtant, Artaxerxès lui-même se montrait désormais moins favorable aux Lacédémoniens et alla jusqu'à retirer à Sparte le privilège d'accueillir ses pourparlers de paix. Déjà les précédents s'étaient déroulés à Athènes, et voici qu'en 368, Artaxerxès convoquait une nouvelle assemblée, à Delphes cette fois – c'est-à-dire en terrain neutre.

C'est l'agent grec du Grand Roi, Philiskos, qui organisa la conférence et en fixa le déroulement. La question à l'ordre du jour était celle de Messène, la cité émergente constituée par les hilotes, les anciens esclaves de Sparte. Les Spartiates persistaient à revendiquer des droits sur Messène et sa population – sur les terres qui avaient nourri ses soldats et les esclaves qui les avaient cultivées. De son côté, Thèbes exigeait l'autonomie pour Messène et la reconnaissance de son statut de cité. Faute de pouvoir atteindre un compromis, l'assemblée s'acheva dans la discorde et aucune paix ne put être signée. Avant de partir, Philiskos offrit ses deux mille

mercenaires à Sparte – ultime effort de l’allié perse pour venir en aide à un ami déchu.

Si le réseau d’alliances de Sparte était en train de se défaire, elle pouvait espérer que ce serait peut-être bientôt aussi le tour de ses ennemis. La Ligue arcadienne commençait déjà à se frotter à Thèbes, son principal allié, deux ans à peine après sa formation et alors que la construction de sa capitale, Mégalopolis, démarrait tout juste.

Lycomédès de Mantinée, l’architecte de la Ligue, avait été porté au pouvoir par une vague de sentiments anti-Spartiates. Mais voici qu’il électrisait les Dix Mille, l’assemblée des Arcadiens, en s’en prenant maintenant à *Thèbes*. « Si vous suivez aveuglément les Thébains », aurait-il déclaré (selon Xénophon), « sans demander que chacun commande à son tour, vous risquez de trouver bientôt en eux *d’autres Lacédémoniens* »³⁵. En affichant un tel nationalisme, Lycomédès devint l’enfant chéri du *dêmos*. La coalition que Thèbes s’était employée à construire dans la région commençait à s’effiloche.

Le contrôle de cette coalition exigeait un effort continu, mais les Thébains se tinrent à distance du Péloponnèse en 368. Leur volonté de diriger la Grèce vacillait au fur et à mesure que se précisait le prix à payer pour tenir ce rôle. La Thessalie était devenue un second front complexe ; pour secourir Pélopidas, pas moins de *deux* expéditions avaient dû être montées, dont la première avait bien failli tourner au désastre. Entre-temps, à Corinthe, les Thébains avaient perdu une partie de leur précieux Bataillon sacré. Le renvoi d’Épaminondas à la suite de cette campagne avait bien montré combien leur état d’esprit était en train de changer. Relevant cela, les Lacédémoniens ne tardèrent pas à montrer à leurs voisins qu’ils étaient le véritable maître du Péloponnèse.

Trop âgé dorénavant – selon les normes du temps – pour assumer le commandement en chef, Agésilas confia la direction de l’armée spartiate à son fils Archidamos. Ce prince conduisit ses troupes à l’assaut de Karyès,

un village qui avait trahi Sparte deux ans auparavant en rejoignant Thèbes. Après avoir massacré tous les prisonniers dont il put s'emparer, il envahit l'Arcadie et entreprit de ravager ses cultures. Son objectif était de détruire la Ligue arcadienne, pièce essentielle du cordon hostile qui étranglait Sparte. Il avait avec lui un nouveau contingent de Celtes prêtés par son ami de Sicile, Denys de Syracuse.

Mais ce prêt arriva à échéance au beau milieu de sa campagne. Les Celtes quittèrent le champ de bataille et prirent le chemin de la côte où étaient ancrés les navires de transport qui devaient les ramener. En chemin, ils se virent soudain encerclés par les Arcadiens et appelèrent à l'aide. Archidamos vint à la rescousse mais se trouva bientôt encerclé à son tour avec ses hommes. Faisant face aux Messéniens d'un côté et aux Arcadiens de l'autre, il dut livrer une bataille féroce où sa survie même fut en jeu.

Mais Zeus en personne semblait disposé à soutenir les Lacédémoniens, comme l'indiquaient les coups de tonnerre et les éclairs qui zébraient un ciel d'azur. Ils s'avancèrent vers leurs ennemis avec courage, résolus à vaincre ou à mourir. Les Arcadiens, qui affrontaient les Spartiates pour la première fois sans l'appui des Thébains, rompirent les rangs et s'enfuirent avant même d'avoir frappé un coup. Beaucoup furent massacrés par les Celtes qui les poursuivirent à cheval, ou par les fantassins spartiates. Des milliers d'Arcadiens gisaient morts à la fin de la journée tandis qu'Archidamos ne perdit pas un seul homme, si l'on en croit nos sources.

Cet affrontement qui ne vit aucune perte lacédémonienne reçut ensuite le nom de « bataille sans larmes », même si des larmes coulèrent pourtant : en effet, lorsque la nouvelle de la victoire parvint à Sparte, Agésilas, qui n'était pourtant guère enclin à céder à l'émotion, se mit à verser des larmes de soulagement³⁶. Après lui, rapportent nos sources, les éphores, les sénateurs et les anciens pleurèrent, puis ce fut la cité tout entière qui éclata en sanglots partagés dans une commune catharsis. Enfin, après trois longues années où leur sort paraissait suspendu, où le nombre de leurs citoyens

s'était réduit de près de la moitié, et où (nous dit Plutarque) les hommes n'osaient plus regarder leurs femmes dans les yeux, enfin les Spartiates avaient remporté une bataille. En dépit de tout ce que Thèbes et son Bataillon sacré leur avaient fait subir, les Lacédémoniens n'avaient pas perdu le contrôle de leur destin.

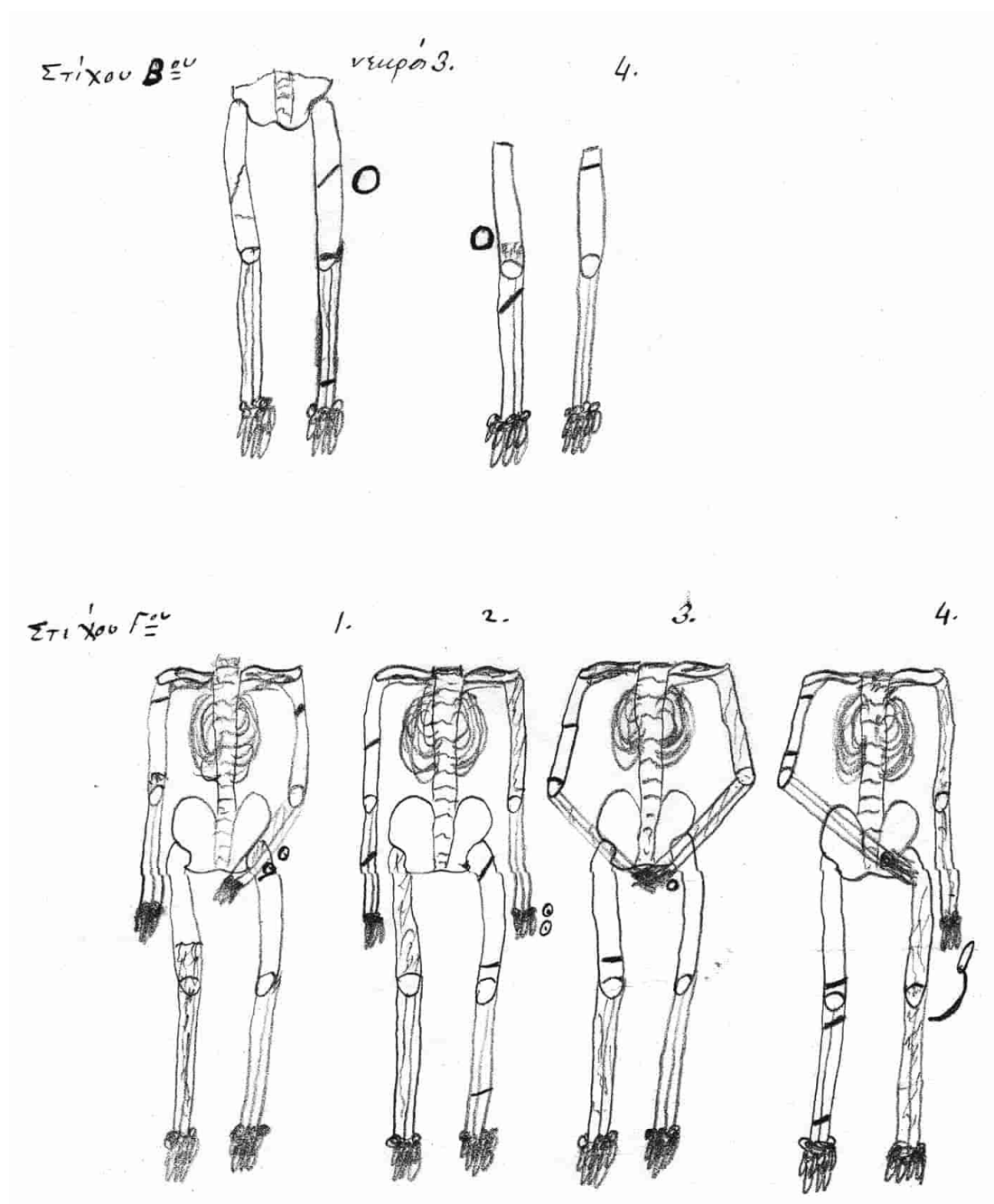
En Thessalie, Alexandre de Phères retombait dans ses pires travers, en se moquant bien des contraintes que Thèbes lui avait imposées par ses traités. Comme toujours, l'argent était sa préoccupation la plus pressante, car ses mercenaires lui coûtaient fort cher. C'est ainsi qu'il se lança dans la pire et la plus sinistre entreprise de levée de fonds jamais observée en Grèce jusque-là³⁷, en jetant son dévolu sur la ville de Scotussa qui était un centre de résistance à son régime.

Les hommes de Scotussa tenaient leurs assemblées dans le théâtre en plein air de la cité – désarmés comme le voulait la tradition des Grecs civilisés. Les archers d'Alexandre encerclèrent le théâtre et se mirent à tirer leurs traits sur la foule depuis les hauteurs surplombant les gradins en demi-cercle, jusqu'à ce que tous soient morts ou blessés. Puis les soldats massacrèrent tous ceux qu'ils trouvèrent dans la ville et s'emparèrent des femmes et des enfants qui furent vendus sur le marché aux esclaves. Ils jetèrent les cadavres dans une fosse commune creusée à l'extérieur des remparts et dépouillèrent de tous objets de valeur les maisons vidées de leurs habitants. La ville entière et toute sa population furent ainsi entièrement monétisées.

Cet assassinat de masse dut certainement déconcerter les Thébains, au premier rang desquels Pélopidas. Par deux fois déjà, il avait tenté de civiliser Alexandre, mais l'homme se révélait toujours plus sauvage. L'heure des comptes avec le tyran de Phères était proche, mais Pélopidas était d'abord requis par une mission plus urgente – une ambassade dans la cité perse de Suse. C'est là que nous le retrouverons, à la cour du Grand Roi Artaxerxès.

Pendant ce temps, à Syracuse, la capitale de Denys, les Celtes qui avaient contribué à sauver Sparte de la ruine réintégraient leur cantonnement. C'est à peu près à ce moment qu'un messager arriva en hâte d'Athènes, pour transmettre l'heureuse nouvelle³⁸ : la tragédie composée par Denys, *La Rançon d'Hector*, avait remporté le premier prix lors d'un concours théâtral annuel. Submergé de bonheur, le tyran couvrit le messager de cadeaux puis offrit un banquet fastueux à toute sa cour. Le vin coulait à flots, et Denys s'enivra sans mesure, à tel point qu'il en tomba malade dès le lendemain, semble-t-il, et mourut au bout de quelques mois.

Un oracle avait prédit à Denys qu'il mourrait « quand il aurait vaincu meilleur que lui ». Il avait compris que cela se rapportait à une victoire militaire et se gardait d'affronter un ennemi plus puissant. Cependant, tandis que sa dépouille était ensevelie lors de funérailles grandioses aux portes de la ville, les mauvais plaisants de Syracuse susurraient que la prophétie s'était réalisée. Denys avait bien triomphé des « meilleurs » poètes d'Athènes, mais il n'en resterait pas moins à jamais un écrivain médiocre.



Détail d'un dessin du carnet de fouilles de l'archéologue Panagiotis Stamatakis (1880).

1. Citation extraite de *The Memoirs of John Addington Symonds*, Phyllis Grosskurth (éd.), New York, 1984, p. 99. Je me suis aussi fondé pour cette partie sur la biographie de Symonds par Ph. Grosskurth, *The Woeful Victorian*, New York, 1965.

2. Symonds, *Memoirs*, *op. cit.*, p. 100-102.
3. Cet épisode est rapporté par Grosskurth, *op. cit.*, p. 272-75 (p. 273-274 pour la citation qui suit).
4. « Mais lorsque rumeur est faite de la fraternité des amants, quelle fut leur vie / Leur vie ensemble dans la durée de l'existence, à travers les dangers... / ... quel fut leur degré d'affection, de fidélité, d'infailibilité l'un à l'autre / Cela me rend pensif – je m'éloigne promptement empli de la jalousie la plus cuisante. » Extrait de Walt Whitman, *Feuilles d'herbe* – Calamos, *Quand je passe en revue les gloires acquises* (*When I peruse the conquer'd fame*), traduit par Jacques Darras, Paris, Grasset, 1989.
5. Les sources divergent sur la date de fondation de Mégalopolis qui reste aujourd'hui incertaine ; j'ai laissé la question ouverte. Voir Simon Hornblower, « When Was Megalopolis Founded ? », *Annual of the British School at Athens* 85 (1990) p. 71-77.
6. Ce chiffre, donné par Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, XV, 62) pour un corps qu'il désigne sous le nom d'*epilektoi*, a été contesté, mais il est défendu par Buckler (1980, p. 292, n.3).
7. Son identification est contestée, mais voir à ce sujet Frederick A. Cooper, « The Fortifications of Epaminondas », in James Tracy (éd.), *City Walls*, Cambridge, 2000.
8. Cette remarque est rapportée par Plutarque dans *Apophtegmes laconiens*, 2.
9. Plutarque, *Apophtegmes laconiens*, 2.
10. Les détails du récit qui suit sont tirés de Plutarque, *Agésilas*, 31-32, et de Xénophon, *Helléniques*, VI, 5, 25-32.
11. Plutarque, *Agésilas*, 32, 4.
12. C'est du moins ce que prétend Xénophon, mais Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, XV, 65) fait état d'une traversée difficile au cours de laquelle de nombreux Thébains furent tués.
13. Ce passage des *Helléniques* (VI, 5, 50) visait clairement à faire comprendre que l'invasion menée sous la conduite de Thèbes pouvait se résumer pour l'essentiel à une expédition de pillage, et que ceux qui avaient reçu leur part de butin ne voyaient plus aucun intérêt à poursuivre.
14. Pausanias, *Description de la Grèce*, IV, 26, 6-7.
15. Elle fut sans doute fondée sous le nom d'Ithômé, mais rapidement renommée ensuite.
16. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XV, 67, 1.
17. Voir dans les *Helléniques* (VI, 5, 51-52) un rare commentaire personnel de l'auteur.
18. Élien, *Histoire variée*, XIII, 42.
19. Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 35. Xénophon dit qu'Alexandre était l'ennemi des Thébains et des Athéniens, en pensant sans doute « tour à tour » puisque les deux cités l'ont combattu à des moments différents.
20. Le lien de cette anecdote (présente dans le *Pélopidas* de Plutarque) avec la tirade d'Hamlet a été relevé dès 1746 par John Upton, selon Arthur Johnston, « The Player's Speech in

Hamlet », *Shakespeare Quarterly* 13 (1962), p. 27-28.

21. Très probablement fils ou petit-fils du fameux Isménias, l'homme qui avait le premier engagé Thèbes dans une politique hostile à Sparte.

22. Polybe, *Histoire*, VIII, V, 35.

23. Citation extraite de la *Lettre VII* 326b. Pendant des siècles, la controverse a fait rage sur l'authenticité de cette œuvre et des autres lettres attribuées à Platon, sans qu'aucune conclusion définitive soit possible. Une hypothèse fréquente avance que la venue de Platon à la cour de Denys a constitué le fondement de sa peinture du gouvernement tyrannique aux livres IX et X de la *République*.

24. Anecdote rapportée par Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, XV, 6) qui la fait suivre d'un complément : plus tard, quand Denys lui reposa la même question, Philoxénos fit une réponse rusée, en qualifiant les vers du tyran d'*oiktra* – mot à double sens qui signifie à la fois « pathétique » et « pitoyable ».

25. Cicéron, *Tusculanes*, V, 21. On considère parfois que le Denys dont il est question pourrait être Denys II, mais il s'agit plus vraisemblablement de son père, Denys l'Ancien.

26. Voir Josh Ober, « Toward a Typology of Greek Artillery Towers », in Symphorien Van de Maele et John M. Fossey (éd.), *Fortificationes Antiquae*, Amsterdam, 1992, p. 147-169. Ober montre que les ouvertures percées dans les tours de défense de Messène, élevées en 370, étaient suffisamment larges pour permettre la manœuvre vers l'avant et l'arrière des gastraphètes montés sur des supports fixes.

27. Aristote décrit ces procédés dans ses *Économiques*, 1349a et suiv.

28. Ce discours composé par l'orateur Lysias est en partie conservé dans son *Discours olympique* (33), et est également mentionné par Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, XIV, 109).

29. Isocrate, *Lettre à Denys*, 7.

30. Tod 133 et 136*, traduites et commentées, in P. J. Rhodes et Robin Osborne (éd.), *Greek Historical Inscriptions*, Oxford et New York, 2003, p. 160-168.

31. Il ne fait guère de doute que Xénophon se réfère au Bataillon sacré dans ce passage (*Helléniques*, VII, 1, 19), comme le démontrent les notes figurant dans les deux éditions les plus récentes (en langue anglaise) de l'œuvre, par George Cawkwell, dans l'édition Penguin Classics de 1979, et John Marincola, dans l'édition Landmark.

32. L'expédition est racontée par Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, XV, 71), Cornelius Nepos (*Épaminondas*, 7) et Pausanias (*Description de la Grèce*, IX, 15, 2).

33. Rapporté par Plutarque, *Apophtegmes de rois et de généraux*, 71.

34. L'anecdote figure dans Plutarque, *Apophtegmes laconiens*, 20.

35. Xénophon, *Helléniques*, VII, 1, 24.

36. Le récit de Xénophon (*Helléniques*, VII, 1, 32) est ici confirmé par Plutarque (*Agésilas*, 35, 5).

37. Relatée par Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, XV, 75). Plutarque rapporte qu'Alexandre commit un massacre similaire à Mélibée (*Pélopidas*, 29, 4).

38. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XV, 74.

OceanofPDF.com

Une mort en Thessalie

(367-364 avant J.-C.)

Au moment où se produisit la « Bataille sans larmes », les guerres opposant Sparte et Thèbes avaient déjà fait rage pendant quinze ans, en deux temps presque symétriques. Dans la première phase, les Lacédémoniens avaient occupé Thèbes et envahi la Béotie à trois reprises ; par la suite, les Thébains envahirent le Péloponnèse par deux fois et faillirent s'emparer de Sparte. Ces renversements s'étaient reflétés également partout ailleurs en Grèce. Athènes était venue à l'aide de Thèbes quand Sparte l'emportait, puis s'était alliée aux Lacédémoniens affaiblis pour contrer Thèbes. L'Arcadie dirigée par Lycomédès s'était d'abord rapprochée de Thèbes avec empressement contre Sparte, avant de se montrer plus méfiante et prudente devant les succès croissants de Thèbes, pour choisir en définitive de suivre son propre chemin.

Depuis les marches de l'Hellade, des seigneurs de guerre ambitieux – Denys à Syracuse, Jason de Phères en Thessalie, bientôt suivi par son neveu dément, Alexandre – étaient entrés à leur tour dans la lutte pour le pouvoir en s'appuyant sur leur immense richesse et leurs armées de

mercenaires. Le régime de Denys était très proche des Spartiates, tandis que celui des Thessaliens était allié avec Athènes ; mais les deux s'opposaient à Thèbes.

Bien loin de ce théâtre de guerre, depuis le cœur de l'Empire perse, Artaxerxès Mnémon, le Grand Roi vieillissant, observait ces événements qui l'inquiétaient. Vingt ans plus tôt, c'est aux Lacédémoniens qu'il avait accordé sa faveur en leur demandant d'être son bras armé pour faire respecter la Paix du Roi. Mais lui aussi songeait maintenant à revoir ses alliances. Les Spartiates ne pouvaient plus lui être utiles en Grèce, incapables qu'ils étaient désormais de maintenir la paix et de libérer des soldats susceptibles de combattre pour lui sur son front occidental. En effet, il avait un besoin pressant de recrues grecques : la conquête de l'Égypte n'était toujours pas assurée en dépit de la présence de l'armée forte de deux cent mille hommes qu'il avait envoyée contre elle.

À la suite de la « Bataille sans larmes », les Spartiates firent une nouvelle tentative pour conclure avec Artaxerxès un pacte d'intérêt mutuel. Ils envoyèrent un ambassadeur, Euthyclès, à Suse, au cœur de l'Iran actuel, afin de négocier les termes d'une nouvelle Paix commune. (Il semble que leur diplomate émérite, Antalcidas, s'y trouvait déjà en permanence.) Avec plus de soldats disponibles et prêts à se mettre à son service, Artaxerxès pouvait espérer regagner le contrôle de ses marches occidentales, voire l'emporter en Égypte, tandis que, grâce à l'argent perse, Sparte pourrait reconquérir Messène qui symbolisait son ancienne puissance évanouie. L'aide de la Perse pouvait très bien redonner à Sparte l'hégémonie sur toute la Grèce, comme cela avait été le cas auparavant.

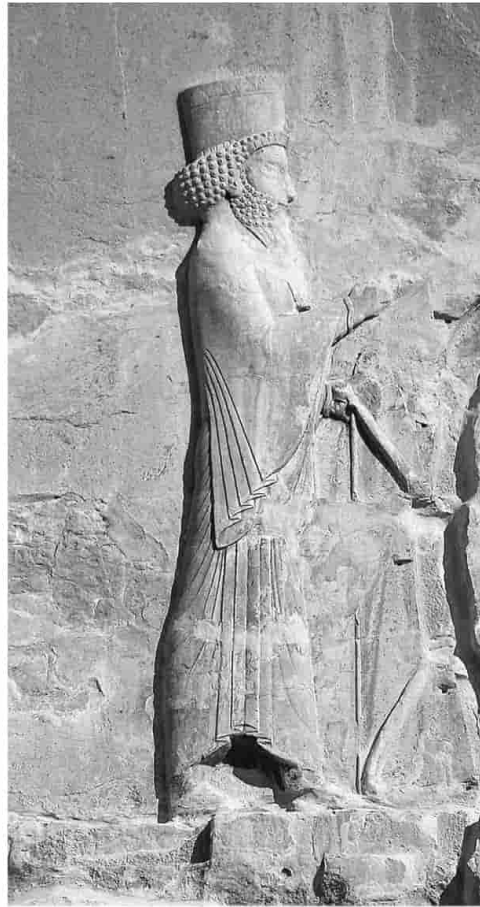
Les Thébains eurent vent de la mission d'Euthyclès, tout comme les autres puissances de l'Hellade. Chacune dépêcha alors ses propres ambassadeurs vers l'Orient dans le but de séduire le Grand Roi. Les envoyés de Thèbes étaient Pélopidas et Isménias qui venaient à peine d'être extraits des geôles d'Alexandre de Phères. Cette vaillante équipe laissa

derrière elle le Bataillon sacré sous le commandement d'Épaminondas et se mit en chemin pour suivre la longue route royale jusqu'à Suse.

Artaxerxès était alors sur le trône depuis près de quarante ans. Il avait survécu à maintes révoltes dont celles issues de sa propre famille n'étaient pas les moindres. Au tout début de son règne, il avait dû combattre son frère Cyrus qui avait levé une armée contre lui (cette force comprenait les mercenaires que Xénophon parviendrait plus tard à ramener en Grèce). On rapportait qu'il avait tué de ses propres mains Cyrus qui le chargeait dans la bataille. Puis, sa mère dominatrice, la redoutable Parysatis, avait tué son épouse Stateira¹, pour se débarrasser d'une rivale qui risquait de le soustraire à son influence. Parysatis avait utilisé un couteau spécial dont un seul côté était enduit de poison pour couper en deux l'oiseau servi au menu du dîner des deux femmes ; Stateira fut prise de convulsions après avoir mangé la viande empoisonnée et mourut dans de longues et douloureuses souffrances. Artaxerxès pardonna à sa mère, mais sa servante Gigis qui avait aidé sa maîtresse fut cruellement punie : on lui plaça la tête sur une pierre plate puis on la réduisit en bouillie en la frappant avec une autre pierre.

Ce châtiment était cruel, certes, mais telle était souvent la cour de Suse, sans cesse agitée de purges et d'exécutions. Mithridatès, un courtisan qui eut le malheur de déclencher la colère du roi, connut une fin encore plus horrible que Gigis. Pris de boisson, il s'était vanté d'être celui qui avait tué Cyrus au combat, alors qu'Artaxerxès s'était attribué cet exploit. (D'après certaines sources grecques, Mithridatès aurait en fait porté à Cyrus un coup sérieux, mais non fatal, près de l'œil².) Un eunuque rapporta cette vantardise à Parysatis. Arrêté, Mithridatès fut soumis au supplice suivant : on l'allongea dans une auge qui fut recouverte par une autre, emprisonnant son corps tout entier, mais laissant dépasser sa tête. Puis on le força à avaler un mélange laxatif de lait et de miel qu'on répandit également sur son visage. Les mouches s'amassèrent sur lui, se nourrirent de ses excréments à

l'intérieur des auges et pondirent des asticots qui finirent par dévorer son corps de l'intérieur jusqu'à ce qu'il meure, au bout de dix-sept jours. Les Perses appelaient « supplice des auges » cette torture atroce.



Bas-relief représentant Artaxerxès Mnémon sur la façade de son tombeau creusé dans le roc, à Persépolis (Iran).

La cour du souverain de Perse présentait maintes formes possibles de mort violente, mais aussi une multitude de variétés d'amour. Artaxerxès avait 360 concubines qui lui donnèrent plus d'une centaine de fils (et un nombre inconnu de filles). Pour remplacer Stateira, l'épouse empoisonnée, il épousa sa propre fille, Atossa. Les rois perses étaient depuis longtemps habitués à prendre femme parmi leurs sœurs, mais il franchissait là une

nouvelle limite dans les relations incestueuses. La transgression de cet ultime tabou fut encouragée par sa mère Parysatis comme une façon d'affirmer le pouvoir absolu de son fils³. Mais il semble aussi qu'Artaxerxès ait réellement aimé Atossa, jusqu'au point de prendre soin d'elle avec tendresse quand elle contracta la lèpre.

Au temps d'Artaxerxès, Suse était une ville empreinte de luxe et de splendeur, si l'on en croit Ctésias de Cnide, un médecin grec qui exerça son art pendant dix-sept années auprès de la famille royale. Parmi ses sujets d'émerveillement était un vaste *paradeisos* (version grecque d'un ancien mot persan), parc animalier clos de murs, réservé au roi, arrosé par un système d'irrigation sophistiqué. Ctésias évoque des vaches sachant compter⁴ qui puisent l'eau pour remplir ses canaux. Chacune des vaches puisait précisément cent seaux par jour, ni plus ni moins ; même en les battant, leurs gardiens étaient incapables de les obliger à puiser un seau de plus. Les Juifs qui vivaient en Perse furent impressionnés par la luxuriance de ce lieu comme d'autres parcs clos ; c'est sur leur modèle qu'ils imaginèrent le Jardin d'Éden et le baptisèrent, en hébreu, *pardesh*. C'est bien ce mot et le mot grec apparenté, *paradeisos*, qui sont à l'origine de notre *paradis*.

Ctésias a fait état de bien d'autres merveilles présentes dans le royaume d'Artaxerxès et cité de nombreux exemples du pouvoir énorme du roi. Ainsi, nous dit-il, le souverain possédait une épée miraculeuse, laquelle avait le pouvoir de chasser les orages de grêle et les tempêtes lorsqu'elle était enfoncée dans le sol. Cette épée était forgée avec du fer provenant du fond d'une source merveilleuse qui produisait également de l'or liquide en grandes quantités. Cet or était recueilli par des serviteurs de la maison royale dans de grandes jarres en terre cuite ; puis il se solidifiait et l'on brisait les récipients qui livraient chacun un lingot de la forme de la jarre et du poids d'un homme adulte. Une centaine de ces lingots étaient recueillis chaque année et stockés dans le trésor du roi à Suse.

Des auteurs juifs ont transcrit leurs impressions de Suse dans un livre de la Bible, le livre d'Esther, qu'on récite encore à voix haute dans les synagogues de nos jours lors de la fête de Pourim, au printemps. L'histoire d'Esther s'ouvre sur un banquet offert à toute la population de Suse par le roi Assuérus – peut-être Artaxerxès, ou plus vraisemblablement l'un des deux souverains précédents qui avaient porté le nom de Xerxès⁵. Le festin se déroulait dans une cour du palais, au sol pavé d'une mosaïque d'albâtre, de turquoise et de marbre blanc et noir. L'espace était délimité par de grands rideaux de lin suspendus à des tringles d'argent et retenus par des cordons de pourpre. Les convives buvaient dans des milliers de gobelets d'or, tous différents. Cet étalage de munificence se poursuivit pendant sept jours et s'acheva sur une note sombre lorsque le roi ivre chassa sa reine – appelée ici Vashti – qui avait refusé de se donner en spectacle devant la foule.

Telles étaient la cité et la cour vers lesquelles un défilé d'ambassadeurs grecs se pressait. Pélopidas et Isménias, qui étaient les derniers, s'efforçaient avec peine de se rapprocher des Spartiates qui avaient une avance de plusieurs semaines sur eux. Entre eux étaient les représentants d'Athènes, d'Élis, de la Ligue arcadienne, et probablement d'autres lieux encore. Tous avaient des revendications à faire valoir devant le Grand Roi. Plus que jamais, Artaxerxès était celui qui tenait dans ses mains les clés de l'équilibre du pouvoir en Grèce.

Avant d'être introduits en présence d'Artaxerxès, les représentants grecs étaient dûment préparés par un chambellan royal. En effet, le protocole différait considérablement entre le monde du Grand Roi et le leur. Les sujets perses saluaient leur souverain d'une inclination solennelle dont l'ampleur reflétait le rang qui était le leur ; les moins bien nés étaient tenus de se prosterner jusqu'au sol. Aux yeux des Grecs, un tel salut apparaissait détestable, voire impie, et certains délégués refusaient de s'y plier, fût-ce au risque d'y laisser leur vie. En arrivant, les Thébains trouvèrent un moyen d'honorer le roi sans compromettre leur dignité. À leur entrée dans la salle

du trône, Isménias fit tomber furtivement par terre un anneau, avant de se pencher vers le sol pour le reprendre⁶. Il paraissait bien ainsi avoir accompli son devoir de déférence à l'égard d'Artaxerxès.

La cour royale de Suse commença à bruire des tractations diplomatiques des Grecs, menées ouvertement ou sous couvert de conciliabules secrets. Avides de gagner la faveur d'Artaxerxès, certains des délégués cherchaient à attirer son attention et lui livraient des informations sur les autres. L'Athénien Timagoras envoya ainsi un billet confidentiel au roi qui le récompensa fastueusement en lui donnant une énorme somme d'argent, un troupeau de 80 vaches laitières (car l'homme avait besoin de lait pour soigner une maladie d'estomac), ainsi qu'un lit monté sur des pieds d'argent et garni de précieuses couvertures, avec un esclave chargé de faire ce lit dans le respect des règles d'élégance perses. Timagoras plaisanta avec sa suite en déclarant qu'au lieu d'élire des magistrats, Athènes ferait mieux d'envoyer auprès du Grand Roi, chaque année, de nouveaux représentants choisis au sein des classes les plus pauvres de la cité. Au fil du temps, cela permettrait d'enrichir toute la population.

Les Perses de Suse étaient impatients de découvrir Pélopidas. L'essor de Thèbes avait suscité leur admiration, et il se murmurait entre les courtisans qu'il était bien l'homme qui avait contraint les Spartiates à se replier entre le fleuve Eurotas et les montagnes, sur l'étroite bande de territoire qu'il leur restait. Artaxerxès percevait cette excitation et comptait bien profiter de la gloire qui rejaillissait sur lui. Par ses présents et ses attentions, il montrait clairement qu'il penchait désormais vers Pélopidas, tandis que les Lacédémoniens avaient perdu sa faveur.

Cette ambassade à Suse donne à Xénophon l'une de ses deux uniques occasions d'évoquer Pélopidas dans les *Helléniques*, lui qui avait passé sous silence les exploits précédents du Thébain, y compris son rôle dans la conduite du complot du solstice (que Xénophon choisit d'attribuer à Melôn). Pas la moindre mention de la bataille de Tégys, de la charge du

Bataillon sacré à Leuctres, ou de ses confrontations avec Alexandre de Phères. En revanche, c'est précisément ce moment qu'il choisit pour mettre Pélopidas en avant, en plaçant dans sa bouche un discours qui contient une référence explicite à la collusion de Thèbes avec la Perse, contre tous les autres Grecs, quelque cent cinquante ans plus tôt. Avec un parti pris appuyé, Xénophon balaye les actes les plus nobles du Thébain et le présente comme un intrigant, partisan des Mèdes, héritier de la honte issue du lointain passé de Thèbes.

Aux yeux d'Artaxerxès, les anciennes allégeances avaient moins d'importance que le moment présent. Des troubles se préparaient à l'ouest, où ses satrapes étaient de plus en plus séditieux. L'un d'eux, Datamès, était déjà en révolte ouverte. Dans les eaux de la mer Égée qui bordaient sa côte occidentale, les navires athéniens s'enhardissaient et menaçaient une fois encore de s'emparer de ses possessions grecques. Le roi avait besoin d'un allié capable de s'opposer à cette flotte et de l'aider à garder le contrôle de la côte. Il savait que Thèbes n'était pas une puissance navale, mais elle pourrait le devenir pourvu qu'on y consacraît les énormes sommes d'argent nécessaires ; et la Perse disposait justement de cet argent. Si Thèbes avait vaincu à Leuctres, contre toute attente, que ne pourrait-elle accomplir sur mer, à Chios, Rhodes, et Byzance ?

Finalement, Artaxerxès proclama les conditions de la Paix. Thèbes devenait son bras exécutif, supplantant Sparte qui occupait jusque-là cette position prestigieuse. Messène, la ville de la liberté fondée par Épaminondas, devait demeurer libre – ce qui constituait un coup dur porté aux attentes de Sparte. Athènes devait renoncer à son aventurisme naval et ramener ses bateaux au mouillage. Pélopidas avait obtenu tout ce qu'il escomptait et avait même prêté la main, selon Xénophon, à la rédaction du document. La Perse avait opéré un revirement complet.

Quittant Suse, les diplomates se mirent en route pour regagner leurs cités. L'Athénien Timagoras se vit attribuer une escorte fastueuse : des

porteurs pour l'acheminer (certainement sur sa couche à pieds d'argent) jusqu'à la côte et tout l'argent nécessaire pour les rétribuer. Il avait conclu une sorte d'arrangement secret qui bradait les intérêts d'Athènes tout en avantageant Thèbes. Un dignitaire perse remarqua plaisamment que Timagoras « devrait un jour payer le prix » – par d'autres formes de collusion – de tout ce qu'il avait reçu. Le caractère sinistre de cette boutade se révéla quand Timagoras arriva à Athènes. Dénoncé par ses compagnons comme partisan secret de Thèbes, il fut traduit en jugement et mis à mort.

Il ne fut pas le seul à perdre la vie à l'issue de la Paix de Thèbes. Une autre victime fut le Lacédémonien Antalcidas, autrefois chéri par Artaxerxès. C'est lui qui avait négocié, vingt ans auparavant, la Paix du Roi – une véritable aubaine pour Sparte –, et il pensait pouvoir renouveler un coup d'éclat semblable. Il en alla tout autrement, car il ne put qu'assister à l'élaboration d'un traité qui confirmait la reconnaissance de Messène, clause que les Lacédémoniens redoutaient plus que tout. Ses ennemis à Sparte ne manquèrent pas de lui reprocher ce désastre. Tombé en disgrâce et désillusionné, Antalcidas se laissa mourir de faim⁷.

Pélopidas revint à Thèbes accompagné d'un officier perse qui était porteur du rescrit du Grand Roi. La possession de ce rouleau conférait à Thèbes le droit de convoquer la prochaine conférence diplomatique entre les États et, par extension, celui de revendiquer l'hégémonie sur le monde grec. Cela constituait un vrai défi pour ces Béotiens chaussés de sabots dont l'expérience sur la scène internationale était très limitée. Nombreux étaient ceux qui souhaitaient les voir échouer, et c'est bien ce qui se passa, de façon spectaculaire.

Xénophon relate l'épisode dans les *Helléniques*⁸, en y prenant indubitablement un malin plaisir. Les délégués de toute l'Hellade écoutèrent la lecture de la nouvelle Paix, puis les Thébains leur demandèrent de jurer pour s'engager à respecter le traité, ce qu'aucun ne fit. Tous prétendirent que leur mandat se réduisait à *entendre* les termes de la Paix, mais

nullement à les signer ; si Thèbes voulait des serments, il lui faudrait envoyer des députés dans chaque ville tour à tour. Puis, Lycomédès, l'orateur ardent qui était à la tête de la Ligue arcadienne, demanda pourquoi la conférence se tenait à Thèbes plutôt que là où la paix était requise (ce qui voulait dire dans le Péloponnèse). Cette insinuation mit les Thébains en fureur ; ils accusèrent alors Lycomédès de vouloir miner le lien entre leurs deux Ligues. Lycomédès quitta la salle brusquement, et la conférence s'acheva dans la confusion.

L'incident trahissait plus qu'un simple désaccord sur le lieu de la conférence. Le ressentiment de l'Arcadie envers Thèbes et son traité de paix était né dès la rédaction du document. Lorsqu'il avait conçu les conditions du traité, Pélopidas avait résolu un conflit territorial entre les Arcadiens et leur voisine Élis en faveur de cette dernière. Il n'avait, semble-t-il, pas pris la peine d'organiser les pourparlers indispensables pour apaiser les blessures, et celles-ci s'étaient envenimées. Thèbes découvrait que l'hégémonie sur la Grèce impliquait d'avoir à arbitrer ses querelles, ce qui ne manquait jamais de fâcher l'une des parties, sinon les deux. Les Thébains n'avaient pas non plus l'expérience de ce rôle.

Thèbes entreprit la besogne fastidieuse qui consistait à approcher chaque cité l'une après l'autre pour lui faire signer la nouvelle Paix. En tête de la liste figurait Corinthe ; l'emporter dans cette cité-État pro-spartiate lui permettrait certainement de gagner en stature. Mais Corinthe rejeta la paix, imitée ensuite par tous les autres États grecs. Les ambassadeurs thébains revinrent donc à Thèbes les mains vides. « Voici donc comment Pélopidas et les Thébains virent échouer leur manœuvre d'hégémonie », jubile Xénophon dans les *Helléniques* – et ces mots signent sa dernière mention du grand héros thébain. Selon lui, il ne faisait visiblement guère de doute que le costume de diplomate ne lui seyait pas.

Cependant, les affaires militaires commençaient à peser autant sur Thèbes que les réalités de la diplomatie. Pour la troisième fois,

Épaminondas s'enfonça dans le Péloponnèse, où son influence était grande, pour tenter de consolider l'alliance entre Thèbes et l'Arcadie, mais il n'aboutit qu'à se faire prendre au piège de nouvelles disputes. Son plan consistait à faire sortir plusieurs cités-États de la sphère d'influence de Sparte pour leur faire rejoindre le nouvel arc des démocraties. Il s'attaqua à plusieurs villes qui étaient encore aux mains des *beltistoi* (« les meilleurs »), ces nobles propriétaires terriens alignés sur Sparte depuis toujours. Ces hommes acceptèrent de s'engager à changer de camp pour s'allier avec Thèbes, à condition de pouvoir conserver leurs maisons et leurs charges. Tout en étant partisan du *dêmos* et du gouvernement par les assemblées représentatives, Épaminondas était aussi favorable à la *philanthrôpia*, la bienveillance et la modération en politique. Il permit donc à ces *beltistoi* de conserver le pouvoir et de maintenir le caractère oligarchique de leurs cités. Et cela ne fit que renforcer la défiance des Arcadiens.

Thèbes se rendait compte que rien de ce qu'elle pouvait entreprendre ne trouvait grâce aux yeux des Arcadiens. Elle s'efforça alors de les apaiser en changeant de pied et en expulsant les *beltistoi* ; mais ceux-ci levèrent des troupes et reprirent le contrôle de leurs villes, dénoncèrent leur alliance avec Thèbes et renouèrent des liens encore plus forts qu'avant avec Sparte. Quant aux Arcadiens, dont Lycomédès s'employait à attiser les craintes, ils se demandaient si tout cela ne faisait pas partie de quelque plan secret de Thèbes pour s'emparer de l'ensemble du Péloponnèse. Et, si ce n'était pas de la malfaisance, c'était au minimum de l'incompétence, ce qui était presque aussi fâcheux.

Toujours opportuniste, et bien qu'il dût son accession au pouvoir à l'appui thébain, Lycomédès avait aperçu l'avantage qu'il y aurait à quitter l'orbite de Thèbes. Il se mit en quête d'alliés de remplacement à l'étranger et découvrit un partenaire consentant dans la cité d'Athènes. Il s'y rendit en personne pour proposer un pacte d'amitié, sans tenir compte du fait qu'Athènes était déjà alliée à son pire ennemi, les Lacédémoniens. Cet

exercice de triangulation nécessitait de faire appel à toute la subtilité dont la diplomatie était capable, mais Lycomédès parvint néanmoins à ses fins. Il revint avec un pacte de défense mutuelle entre Athènes et l'Arcadie, véritable camouflet pour Épaminondas et pour Thèbes.

Toutefois, Lycomédès s'était fait beaucoup d'ennemis lors de son accession au pouvoir. Durant toute sa carrière, il avait attisé la rage du *dêmos* en jouant sur son ressentiment à l'endroit des *beltistoi* ; il avait contribué à l'expulsion d'Arcadie des riches et des puissants et à leur bannissement sur la côte du Péloponnèse. Il mit les voiles à Athènes pour rentrer chez lui, et, craignant de faire une mauvaise rencontre avec certains exilés pleins de rancune, il recommanda à son pilote de suivre exactement l'itinéraire qu'il avait lui-même préparé. Mais il toucha terre justement là où ses ennemis l'attendaient. Ils s'emparèrent de lui et le tuèrent. Ainsi, commente Xénophon en bon dénonciateur des fauteurs de troubles, la volonté divine se trouva-t-elle accomplie.

Pour Thèbes, il était clair désormais qu'elle serait bientôt contrainte de traiter le problème de l'Arcadie. Mais de manière très inattendue, au moment où ce lien se délitait, un autre se formait avec Corinthe. Cette cité avait toujours été jusque-là un allié solide de Sparte ; un assaut du Bataillon sacré n'avait pas réussi à l'ébranler, et elle ne s'était pas laissée séduire par les invitations à adhérer à la Paix de Thèbes. Pourtant, voici que les Corinthiens envoyaient une députation à Thèbes afin de signer ce fameux document. Les circonstances de ce retournement, telles que les rapporte Xénophon, sont assez fumeuses (et contredites par un autre récit), mais il semble que les plaques tectoniques de l'Hellade s'étaient remises en mouvement, créant d'étranges réalignements. Les Corinthiens avaient eu vent d'un complot fomenté à Athènes pour prendre le contrôle de leur cité. Et dans la mesure où Athènes était maintenant alliée avec Sparte, Corinthe préférait se tourner vers Thèbes.

Signer la Paix de Thèbes équivalait à reconnaître Messène comme une cité-État autonome et à plonger un poignard dans tous les cœurs lacédémoniens. Corinthe avança avec précaution avant de franchir cette étape périlleuse. Elle se tourna d'abord vers Sparte pour demander si les Lacédémoniens seraient disposés à se joindre à elle pour cette signature. Il n'y avait guère de chance que la réponse soit positive ni que Sparte accepte de renoncer à Messène, mais c'était un geste de nature à amortir le choc. Les Lacédémoniens assurèrent que Corinthe, comme leurs autres alliés, était libre de choisir sa propre voie. Quant aux Spartiates eux-mêmes, suivant les paroles que leur prêtre Xénophon dans les *Helléniques* : « Ils feraient la guerre, quel que fût le sort que voulût leur réserver la divinité : ils ne se résigneraient jamais à voir la ville qu'ils avaient reçue de leurs pères, Messène, leur être enlevée⁹. » (Ces mots n'ont guère de sens si l'on songe que Xénophon, soucieux de ménager la fierté spartiate, prétendait jusque-là que Messène n'existait même pas.)

Un discours remarquable a survécu jusqu'à nous, depuis le temps de ces échanges diplomatiques entre Sparte et Corinthe¹⁰. S'il emprunte la voix du prince lacédémonien Archidamos, fils d'Agésilas, son auteur était en réalité l'orateur athénien Isocrate. Durant la majeure partie de sa longue existence, Isocrate – qui avait déjà atteint 70 ans et allait vivre encore pendant près de trois décennies –, avait poursuivi sa quête d'un dirigeant providentiel qui pourrait réaliser l'unité de la Grèce. Comme nous l'avons vu, il s'était tout d'abord arrêté sur Denys de Syracuse. Maintenant, comme son confrère conservateur Xénophon, Isocrate s'emparait de la bannière de l'État blessé de Sparte et de la maison d'Agésilas. Dans le discours qu'il place dans la bouche d'Archidamos – et dont il espérait peut-être qu'il pourrait le prononcer effectivement lui-même pendant la conférence entre les alliés –, il entrevoit le dur chemin de la renaissance de la puissance spartiate. Aujourd'hui, la lecture de ce discours permet de mesurer combien le monde paraissait sombre en 366 avant J.-C. aux yeux des Grecs du parti laconien.

La reconquête de Messène est le thème central du discours. « Archidamos », l'orateur fictif, avance toute une collection de mythes obscurs afin de prouver que le contrôle des hilotes par Sparte a été ordonné par les dieux. Par sa rigueur morale, poursuit-il, Sparte était encore capable de regagner son dû, en dépit de tous les revers subis au cours des dernières années. Mais les difficultés à surmonter seront immenses. « Archidamos » termine son allocution sur une proposition lugubre : les Spartiates qui restent en état de servir devront se replier dans les collines pour mener une guerre de harcèlement.

Je dis qu'il faut avant tout faire sortir de la ville nos parents, nos enfants et nos femmes ; qu'il faut les envoyer, les uns en Sicile, d'autres à Cyrène et sur la côte d'Asie [...]. Réunissant tous ceux qui veulent et peuvent combattre, il faut abandonner la ville et tout ce que nous possédons, à l'exception de ce qu'il nous sera possible d'emporter, et, nous emparant alors d'une position militaire, la plus forte, la plus avantageuse que nous pourrons occuper, porter par terre et par mer la désolation et le ravage sur le territoire de nos ennemis, jusqu'au jour où ils cesseront de nous disputer le nôtre [...]. Quels hommes ne seraient frappés d'étonnement et de terreur à la vue d'une armée toujours prête à combattre, et qui aurait accompli une si généreuse résolution¹¹ ?

Pour cauchemardesque qu'elle soit, cette vision de l'avenir reste préférable, aux yeux d' « Archidamos », à se résigner à la perte des hilotes.

Les ambassadeurs de Corinthe quittèrent Sparte et se dirigèrent vers le nord pour aller signer la Paix de Thèbes. Les Thébains espéraient plus de Corinthe – qu'elle s'allie avec Thèbes et rompe ses liens avec Sparte –, mais ce qu'ils avaient obtenu était déjà considérable. Épaminondas pouvait pousser un soupir de soulagement. Même si d'autres choses venaient à se déliter dans le Péloponnèse, sa principale réalisation semblait maintenant

hors de danger. Et la neutralité officielle de Corinthe garantissait que la porte de l'Isthme resterait ouverte, pour le cas où Thèbes aurait besoin de l'emprunter, ce qui semblait quasiment certain dorénavant.

Pendant ce temps, à Suse, au cœur de l'Empire perse, la cour royale d'Artaxerxès était à nouveau en proie à des troubles causés, une fois encore, par une femme. Celle-ci était l'une des femmes grecques les plus fascinantes depuis Hélène de Troie, si l'on en croit – quitte à n'en retenir que la moitié – ce qu'en ont rapporté Plutarque et Élien¹², un auteur romain de langue grecque, compilateur d'anecdotes et de légendes. Son histoire mérite d'être contée ici, d'autant plus qu'elle est bien souvent complètement passée sous silence. Elle était originaire de Phocée, une cité grecque d'Asie Mineure sous tutelle perse. Elle avait un teint de rose qui la fit d'abord surnommer *Miltô* (« fardée de vermillon ») par ses compatriotes, avant de se faire connaître sous le nom d'Aspasie – emprunté à la fameuse concubine de Périclès qui avait vécu un demi-siècle plus tôt. Comme sa célèbre homonyme, elle était réputée non seulement pour sa beauté, mais aussi pour son intelligence, sa fierté et son sang-froid. C'est par ces qualités, tout autant que par son apparence, qu'elle attira l'attention d'hommes puissants qui apprécièrent le répondeur de cette femme – une sensation plutôt rare en ces temps de patriarcat incontesté.

Aspasie grandit dans la pauvreté et privée de sa mère, morte à sa naissance, mais la déesse Aphrodite veillait sur elle, si l'on en croit la légende attachée à son enfance. Alors qu'une tumeur s'était développée sur son menton, menaçant de la défigurer, une colombe – l'oiseau d'Aphrodite – lui était apparue en songe, se transformant soudain en femme. L'apparition lui dit : « Prends les couronnes de roses consacrées à Aphrodite qui sont désormais sèches, broie-les et répands ce remède sur la tumeur¹³. » Dès qu'elle eut appliqué le remède, la tumeur disparut, et la beauté d'Aspasie ne cessa plus de rayonner.

Aspasie sut capter l'attention de Cyrus, le frère d'Artaxerxès qui était alors (avant sa rébellion) satrape des provinces occidentales de la Perse. Un jour, elle fut amenée à son palais par un entremetteur chargé d'approvisionner le harem de Cyrus, mais elle refusa les vêtements précieux et le maquillage qu'il lui tendait, ou de l'écouter quand il voulut lui apprendre comment répondre aux baisers du satrape. Lorsqu'elle fut conduite devant ce dernier, elle portait les vêtements grecs qu'elle n'avait pas voulu quitter et refusa de s'asseoir à ses côtés à la table du banquet ; elle resta debout à distance, figée dans une attitude de défi. Quand les serviteurs de Cyrus voulurent la faire avancer, elle s'écria : « Celui qui portera la main sur moi s'en repentira ! » Surpris et séduit, Cyrus dit au proxénète : « Celle-là seule, parmi les filles que tu as amenées, est libre et non corrompue. Les autres ont une apparence vénale et des manières qui le sont encore davantage¹⁴. »

Cyrus entreprit alors de gagner l'affection d'Aspasie, et nos sources nous disent qu'un véritable lien d'amour et de respect s'établit entre eux. Cyrus éprouvait la plus grande estime pour Aspasie qu'il appela *Sophê*, « la Sage ». On prétendit même que Cyrus se détourna de toute autre femme qu'elle (même si une source différente évoque la présence d'une seconde femme grecque, dont le nom n'est pas cité, dans sa suite). En se remémorant le songe de son enfance, Aspasie rendit grâce à Aphrodite pour son triomphe : elle éleva dans le sanctuaire de la déesse une statue d'or auprès de laquelle fut placée une colombe ornée de pierres précieuses.

Cette histoire d'amour allait être détruite par la politique et la guerre. Cyrus recruta des mercenaires grecs – les Dix Mille de Xénophon – et se révolta contre son frère, marchant avec son armée vers l'est, avec Aspasie à son côté. Mais il perdit la vie, comme nous l'avons vu, lors de la bataille pour le trône qui eut lieu à Counaxa, près de Babylone. Poursuivant les rebelles en fuite, Artaxerxès et ses hommes capturèrent le train de bagages de Cyrus dans un enclos qui était gardé par des soldats grecs. Xénophon

était présent quand Artaxerxès se mit à la recherche de « la femme de Phocée, celle qu'on appelait la Sage et Belle¹⁵ » parmi les dépouilles du camp de Cyrus. Sa réputation était parvenue jusqu'au Grand Roi qui la voulait pour elle – mais pas comme esclave. Aussi, quand ses officiers lui amenèrent Aspasia enchaînée, les fit-il incarcérer sur-le-champ ; puis il la délivra avant de lui offrir un somptueux vêtement.

Aspasia rejoignit la cour royale de Suse et la famille d'Artaxerxès, occupant une place ô combien périlleuse pour une femme. Elle avait déjà perçu quel était le pouvoir de Parysatis, la reine-mère jalouse et manipulatrice ; auparavant, lorsque Cyrus lui avait offert un collier magnifique, elle avait insisté pour qu'il l'envoie plutôt à sa mère. Nul ne sait quelle fut son attitude envers Atossa et Amestris, les deux filles et épouses d'Artaxerxès, sans parler des centaines de filles de son harem qui partageaient sa couche. Elle reçut une place privilégiée au sein de cette multitude et, après une longue période de chagrin dédié à Cyrus, finit par développer une réelle affection pour le roi également. Telle est du moins l'impression qui se dégage de la lecture d'Élien, au chapitre le plus surprenant de sa relation de la saga d'Aspasia.

Outre ses concubines et ses épouses, Artaxerxès avait au moins un amant masculin : son eunuque Téri-date qui passait pour être le plus bel homme de tout l'empire. Mais Téri-date mourut prématurément, laissant le roi anéanti par le chagrin. Élien nous dit qu'Aspasia fut la seule qui réussit à adoucir sa perte. Ayant revêtu des habits de deuil, elle se plaça sur le passage du roi, et lorsqu'il lui demanda ce qu'elle faisait là, elle répondit qu'elle était venue pour le réconforter, si cela était possible. Artaxerxès lui dit d'aller l'attendre dans sa chambre et revint en portant dans ses mains un vêtement de Téri-date. Il la pria de le revêtir et jugea que la tenue de l'eunuque mettait sa beauté encore plus en valeur. Dès lors, il lui demandait toujours de porter des vêtements de Téri-date avant de faire l'amour avec elle. « Il guérit de son chagrin en se laissant convaincre par la sollicitude de

cette femme et par son action consolatrice », conclut Élien qui n'avait pas à sa disposition nos mots actuels pour décrire la fluidité de genre, mais semblait néanmoins bien au fait de la complexité des rapports humains.

Tandis qu'Artaxerxès vieillissait et s'affaiblissait, Aspasia fut prise dans le tourbillon des manœuvres les plus complexes de la cour autour du choix du successeur du monarque. Il semble qu'elle ait cherché à se protéger en se rapprochant de l'héritier présomptif du trône, le fils aîné du Grand Roi, Darius. Cela fut la cause d'un grave conflit entre le père et le fils. En Perse, la tradition voulait que le jour où était proclamé le nom du successeur du roi, l'heureux élu pouvait demander n'importe quelle faveur. Artaxerxès proclama que son successeur serait Darius, et celui-ci lui demanda immédiatement de lui céder Aspasia. La loi stipulait qu'Artaxerxès ne pouvait pas refuser, mais il décréta que Darius n'aurait Aspasia que si elle déclarait sa préférence pour lui. C'est alors qu'elle fut introduite dans la salle du trône et que, dans une scène digne d'un véritable conte de fées, elle fut priée de choisir entre deux rois : c'est Darius qu'elle choisit, pour la plus grande consternation d'Artaxerxès.

Selon tous les dires, les Perses se montraient farouchement possessifs à l'endroit des femmes¹⁶, et Artaxerxès plus encore que tous. Il ne pouvait tout simplement pas admettre de laisser partir cette sage Phocéenne, aimée d'Aphrodite. Il rompit les coutumes propres au jour de la nomination et rejeta la demande de son fils, en la désignant prêtresse d'Anahita – divinité perse associée à la fertilité et aux rivières. Elle fut envoyée à Ecbatane (aujourd'hui, Hamadan) pour servir au temple d'Anahita, qui était l'un des plus riches et magnifiques sanctuaires de l'empire. Son service sacré impliquait qu'elle restât chaste, mais on peut supposer qu'Artaxerxès pouvait se permettre d'enfreindre également cette règle, selon son bon plaisir.

C'est ici que doit s'interrompre la saga d'Aspasia, car aucun des auteurs grecs qui l'ont relatée ne la poursuivent plus loin. Il est possible qu'Aspasia

ait achevé son existence au service du temple d'Anahita, parmi les splendeurs d'Ecbatane qui était l'une des capitales impériales perses. Si Darius avait accédé au trône après son père, comme prévu, Aspasia serait peut-être devenue la principale concubine d'un troisième prince de Perse. Mais la rivalité qui avait éclaté autour d'elle avait creusé un fossé entre le père et son fils et perturbé les plans de la succession. Pour Artaxerxès, le prix à payer sera élevé, comme nous le verrons dans un prochain chapitre de son histoire.

Comme Périclès d'Athènes avant lui, Épaminondas de Thèbes n'occupait aucune charge monarchique ou dirigeante. Il était alors régulièrement et démocratiquement réélu, chaque année, au conseil des béotarques qui comptait sept membres ; il en fut même évincé au moins une fois (à son retour de la bataille de Corinthe). Comme Périclès également, il se refusait à courtiser le *dêmos* ou à le bercer de vaines promesses. À chacun de ses renouvellements, il avertissait les Béotiens : « Mesurez bien votre décision, car si je suis votre général, vous devrez marcher avec moi ¹⁷. » Et « pour préserver votre puissance, vous devez toujours garder la main sur votre *porpax* », leur disait-il en désignant la poignée par laquelle le fantassin soulevait son lourd bouclier.

Cependant, Épaminondas voyait maintenant que les Thébains allaient devoir se saisir non plus seulement de boucliers, mais aussi de poignées d'avirons, d'écoutes et de gouvernails. Jamais jusque-là Thèbes n'avait encore disposé d'une marine de taille importante ; la cité avait peu d'intérêts au-delà des mers, et les quelques ports de Béotie, négligeables, n'étaient guère prévus pour accueillir une flotte. Pourtant, en 366, l'année de la Paix de Thèbes, Épaminondas réussit à convaincre l'assemblée de lancer la construction d'une centaine de trirèmes, soit une force suffisante pour se mesurer à Athènes en mer Égée. Bien qu'il n'eût jamais encore mené de bataille navale ni même simplement commandé un bateau, il se préparait à devenir amiral en chef et à conduire sur les mers ces Béotiens

aux semelles de bois. Ses objectifs paraissent assez obscurs. Et l'on peut douter que Thèbes ait eu les moyens de financer cette stratégie surprenante. Les trirèmes coûtent cher à construire et l'entretien de leurs équipages est encore plus onéreux ; en comptant deux cents hommes par bateau, la nouvelle marine thébaine allait requérir jusqu'à vingt mille hommes auxquels il faudrait verser une solde pour chaque jour de service actif. Il est à peu près certain que la facture fut réglée avec les fonds versés par Artaxerxès au titre de la Paix de Thèbes. Car c'est bien le Grand Roi qui avait le plus grand besoin d'un allié en mer Égée pour faire contrepoids à la menace grandissante d'Athènes et faire rentrer dans le rang les satrapes de ses confins occidentaux. Ces potentats régionaux ambitieux, ayant perçu un affaiblissement de Suse, s'étaient ligüés pour lancer la grande révolte des satrapes.

Celle-ci commença avec Ariobarzane, gouverneur d'une province perse sur la côte occidentale de la Turquie actuelle. Durant des années, ce personnage avait tissé des amitiés parmi les principales cités-États grecques, dont Athènes et Sparte, et s'était doté d'une armée de mercenaires. Se sentant désormais assez fort pour défier le pouvoir royal, il refusa de céder sa place quand un nouveau représentant royal, petit-fils du Grand Roi, se présenta pour le remplacer. Ses alliés et ses partisans s'empressèrent de faire cause commune avec lui : Datamès, un autre satrape déjà largement entré en rébellion en Cappadoce ; Orontès, gouverneur de Mysie ; et Nectanébo I^{er}, le pharaon d'Égypte qui partageait alors le pouvoir avec son fils que les Grecs appelaient Tachos ou Téos. Et de Sparte même arriva Agésilas, le roi boiteux à bout de forces, maintenant presque octogénaire et courbé par une douzaine de défaites, mais qui cherchait toujours à sauver sa cité ; en l'occurrence, il espérait rapporter à Sparte l'argent sonnante et trébuchant que les riches satrapes ne manqueraient pas de lui donner.

Lorsque sa flotte fut prête, Épaminondas fit voile vers un théâtre de guerre d'une complexité qui ne pouvait appartenir qu'au monde grec d'alors. Du haut en bas de la côte d'Asie Mineure, les villes et les îles grecques étaient suivant les cas sous le contrôle d'Athènes, d'Artaxerxès ou des satrapes rebelles, lesquels étaient souvent en conflit entre eux. Les opérations terrestres étaient dirigées par un roi lacédémonien, avec des troupes prêtées par un pharaon égyptien ; sur mer, la flotte athénienne se mesurait à celle de Mausole, un satrape perse qui était encore loyal à Artaxerxès mais n'allait pas tarder à changer de camp. (C'est pour ce personnage que son épouse fit ériger après sa mort une tombe splendide, le fameux « mausolée ».)

La défense des intérêts de Thèbes dans cette région exigeait une diplomatie byzantine, et c'est justement à Byzance, qui n'était encore qu'une ville grecque mineure sur le Détroit des Dardanelles, qu'Épaminondas jeta l'ancre en premier lieu. Bien accueilli, il y obtint quelques succès diplomatiques, comme plus tard à Chios et à Rhodes. Diodore de Sicile prétend même que Thèbes en avait « pris possession¹⁸ », mais sa remarque paraît imprécise et excessive tout à la fois. Plutarque, qui se montre pourtant toujours un fervent supporter d'Épaminondas, concède qu'il « montra ses limites et fit preuve de légèreté » en mer Égée, mais il lui trouve une noble excuse. Épaminondas finira, nous dit-il, par abrégé la mission et ramener la flotte à son port d'attache, de peur que les Béotiens ne se pervertissent en devenant des marins ratés plutôt que de rester de braves hoplites.

Mais qu'est-ce que les Thébains pouvaient donc espérer retirer de cette aventure navale ? Nul n'a jamais su le dire avec certitude. Au cours des années suivantes, un orateur athénien prétendra qu'Épaminondas projetait de s'emparer d'Athènes¹⁹ et qu'il avait même juré de démonter la porte de marbre principale des Propylées – fastueux monument marquant l'accès à l'Acropole, construit à l'apogée de la puissance navale d'Athènes – pour la

transporter jusqu'à Thèbes. Sous l'hyperbole se cache sans doute un brin de vérité. Il n'était pas concevable de prétendre exercer l'hégémonie sur les Grecs sans disposer de la maîtrise sur terre et sur mer, comme l'avaient montré les guerres précédentes entre Athènes et Sparte ; cette dernière ne parvint à s'imposer qu'une fois qu'elle put atteindre cette maîtrise complète. Le Bataillon sacré avait offert à Thèbes le contrôle sur terre ; désormais, la mer était également sienne, grâce aux abondants subsides qui lui parvenaient (de toute évidence) de la Perse impériale.

Pendant que la flotte thébaine croisait encore aux alentours de Byzance, un appel inattendu lui parvint, en provenance de l'est. Héraclée, ville grecque située au bord de la mer Noire, déchirée par des troubles civils, demandait son aide à Épaminondas²⁰ pour résoudre un conflit qui enflait dangereusement. Ses classes supérieure et inférieure, *beltistoi* et *dêmos*, étaient à couteaux tirés. Avec sa réputation d'homme pondéré et juste, Épaminondas était sans doute l'un des rares personnages auxquels les deux parties acceptaient de se fier. La flotte franchit le Bosphore, à l'emplacement des mythiques Symplégades, ces falaises qui « s'entrechoquent », et arriva à Héraclée où elle ne put rien faire pour empêcher l'affrontement des factions. Épaminondas abandonna la ville à son sort – qui n'allait pas tarder à prendre un tour étrange et cruel.

La flotte ne fit guère qu'une campagne de navigation, avant de disparaître complètement de la chronique. Il est possible qu'Artaxerxès, peu convaincu de son intérêt, ait cessé de verser l'argent nécessaire pour payer la solde des équipages. Ou, plus vraisemblablement, le vent avait déserté les voiles thébaines pour se reporter sur terre pendant que les navires voguaient loin de leurs bases : des troubles s'étaient rallumés en Thessalie comme dans le Péloponnèse, portant un nouveau coup à l'ordre thébain ; la Béotie elle-même était agitée par des dissensions. Dans ces conditions, Thèbes dut se détourner rapidement de la mer Égée pour s'employer pleinement à

maintenir l'ordre chez elle. Le Grand Roi allait devoir se passer de l'aide béotienne pour reprendre le contrôle de son littoral occidental.

Dans le système calendaire grec, l'année de cette aventure navale marquait le début de la 104^e Olympiade. Les Grecs s'apprêtaient à célébrer les festivités quadriennales à Olympie, dans le Péloponnèse, comme ils l'avaient déjà fait à cent trois reprises au cours des 412 années écoulées. Une trêve sacrée (*ekkekheiria*), intimant à chacun de « garder ses mains au repos », avait été annoncée par des messagers dépêchés dans toutes les villes et gravée sur un disque de bronze conservé à Olympie même ; en vertu de cette trêve, le déroulement des Jeux serait à l'abri de tout acte de guerre. Même en plein milieu des pires conflits – pendant la guerre du Péloponnèse –, les Jeux n'avaient jamais cessé de se tenir, car telle était la volonté de Zeus, le dieu qui était vénéré dans un temple grandiose d'Olympie, et c'était bien en son honneur que se déroulaient les compétitions.

Mais, cette année-là, les passions déchaînées sur le Péloponnèse menaçaient de submerger la trêve. Une chaîne qui liait les Grecs à leur passé, plus de quatre siècles en arrière, était sur le point d'être rompue.

Des athlètes de grande réputation convergeaient déjà vers Olympie. Un jeune lutteur de pancrace (qu'on qualifierait de nos jours de « lutte extrême »), Sostratos de Sicyone, surnommé Akrokheritsès ou « Serre-les-bouts²¹ », était engagé dans ses premiers jeux panhelléniques, qui seraient suivis de beaucoup d'autres. Il avait gagné son surnom par une technique de torsion des doigts de ses adversaires qui les contraignait à abandonner sous le coup de la douleur. Eubotas de Cyrène, champion de course de *stadion* (environ 200 mètres), participait aussi à ces jeux²². Il avait remporté sa première course olympique quarante-quatre années plus tôt, une victoire qui lui avait été prédite par un oracle. Désormais trop âgé pour courir, mais refusant de prendre sa retraite, il restait indirectement engagé dans la compétition, en alignant un équipage dans la course de chars.

Les coureurs et les lutteurs n'étaient pas les seuls à avoir les yeux fixés sur les jeux. Cette olympiade était la deuxième à se dérouler depuis la fondation de la Ligue arcadienne, et la première depuis que la Ligue avait décidé de suivre sa propre ligne de politique étrangère. Son conflit avec Élis, cité voisine située au nord-ouest d'Olympie, pesait sur cette politique. Après Leuctres, les deux cités-États s'étaient retrouvées dans le camp anti-Spartiates, mais le pouvoir avait changé d'orientation à Élis à la faveur d'un coup d'État oligarchique. Les Arcadiens avaient envoyé une force dont la mission était de restaurer la démocratie, mais les Éléens avaient appelé les Spartiates à l'aide, et les envahisseurs avaient dû battre en retraite. Ayant clairement opté pour un rapprochement avec Sparte, Élis était maintenant devenue une épine dans le pied de l'Arcadie.

À l'approche de l'été 364, les Arcadiens cherchèrent à prendre le dessus. Plusieurs siècles durant, la cité d'Élis, proche d'Olympie, avait présidé aux Jeux, et ce rôle avait été une source de fierté et de prestige pour les Éléens. Mais cette fois cependant, les Arcadiens étaient bien décidés à usurper le rôle qui revenait à Élis, en se servant de leurs alliés locaux, les Pisates, à qui ils feraient endosser ce rôle à leur place, car la ville de Pisa revendiquait depuis longtemps de se voir reconnaître la responsabilité de l'organisation des jeux. Les Arcadiens envoyèrent des troupes qui occupèrent le site des Jeux, avec le renfort de forces alliées et de quatre cents cavaliers d'Athènes. Leur pari était qu'Élis serait dissuadée d'agir face à un tel déploiement de force si l'armistice sacré de Zeus ne suffisait pas.

Mais leur calcul se révéla faux. Les athlètes olympiques venaient d'en finir avec les courses de chevaux ; ils étaient à mi-parcours des épreuves du pentathlon quand les troupes d'Élis surgirent sur une route proche, lourdement armées et en ordre de bataille. Elles firent halte au bord du Kladeos, le cours d'eau qui bordait l'enceinte sacrée, et offrirent un sacrifice comme si elles s'apprêtaient à combattre. Les Arcadiens et leurs

alliés s'ébranlèrent en direction de la rivière pour se porter à leur rencontre. C'est alors qu'éclata dans le sanctuaire de Zeus une véritable bataille d'infanterie, sous les yeux médusés des spectateurs rassemblés et couronnés de guirlandes de fête.

Les Éléens eurent tout d'abord l'avantage. Ils parvinrent à repousser les Arcadiens jusqu'à la Maison du Conseil et l'autel de Zeus, dans le tumulte des cris des spectateurs réclamant des morts et du sang comme s'il s'agissait de compétitions de lutte. Mais les Arcadiens commencèrent alors à retourner la situation. Ils grimpèrent au sommet des bâtiments de l'enceinte, jusque sur le toit du temple de Zeus, et se mirent à faire pleuvoir des tuiles et des pierres sur les Éléens massés en dessous. Un chef éléen, Stratolas – l'un des meneurs du coup de force oligarchique –, trouva la mort dans ce bombardement. À la tombée de la nuit, les troupes d'Élis se retirèrent pour établir leur camp.

Le site sacré avait déjà été profané de multiples façons, mais les Arcadiens commirent une violation supplémentaire au cours de la nuit en démolissant ses élégantes habitations pour employer le bois des maisons dans la construction d'un fort. Le lendemain, les Éléens se heurtèrent en vain à ce retranchement et durent se retirer, impuissants, sous les projectiles lancés par les Arcadiens remontés sur les toits. Les Arcadiens avaient remporté la bataille d'Olympie.

Les jeux reprirent, et Sostratos « Serre-les-bouts » remporta le prix du pancrace, le premier de sa fabuleuse carrière. Il triompha également lors des deux Jeux olympiques suivants et gagna aussi pas moins de seize autres compétitions panhelléniques, comme nous l'apprend une inscription retrouvée à Delphes, sur une pierre qui était la base de sa statue disparue. Sa technique de torsion des doigts était si efficace, dit ce texte, que tous ses adversaires tombaient au sol sans pouvoir se défendre.

Remplis d'aigreur, les Éléens qualifièrent d'« Anolympiade » les jeux de cette année-là en employant un préfixe négatif. L'expression sous-

entendait que les festivités avaient perdu toute valeur puisqu'ils ne les avaient pas présidées. En réalité, leur affrontement de l'été avec les Arcadiens fut loin d'être un non-événement. Bientôt, ses répercussions se feront sentir bien au-delà de leurs frontières, au-delà même du Péloponnèse, jusqu'aux portes de Thèbes.

*
* *

Dans le récit qu'il fait de la bataille d'Olympie, Xénophon mentionne un corps qu'il nomme les Trois Cents²³ au sein des troupes éléennes, et la rédaction de la phrase suggère qu'il était connu de ses lecteurs. Nulle autre mention de ce corps ne nous est parvenue, mais il semble bien avoir été directement inspiré par le Bataillon sacré thébain. Il est intéressant de relever que les auteurs grecs ont souvent rapproché Élis de Thèbes à propos de son attitude à l'égard de l'éros masculin. Et Xénophon indique dans son *Banquet* que les Éléens comme les Thébains alignaient les amants côte à côte au combat²⁴. Si les Trois Cents étaient bien organisés en suivant ce principe, cela pourrait confirmer qu'Élis avait adopté le modèle établi par Thèbes²⁵.

Le nombre 300 possédait pour les Grecs une valeur presque magique. Lors de la guerre entre Sparte et Argos, autour de 550 avant notre ère, chacun des deux camps décida de désigner un groupe de trois cents hommes pour le représenter au combat. Ensuite vint une force plus fameuse encore, celle des trois cents Spartiates commandés par Léonidas qui périrent face aux Perses dans le défilé des Thermopyles. (En réalité, tous ne furent pas tués car deux des soldats, dépêchés en mission ailleurs, ne participèrent pas à la bataille et survécurent. Les Lacédémoniens les appelèrent « les trembleurs » et les dénigrèrent sans pitié.) Cet épisode a été mis en scène dans de récentes productions cinématographiques et multimédias sous des titres accrocheurs qui ne manquent pas de jouer sur la même puissance évocatrice de ce nombre.

Dans la mentalité grecque, il semble bien que des groupes constitués de trois cents hommes devaient incarner une cohésion et une force mutuelle très particulières. C'est pourquoi les Thébains durent être vraiment désespérés quand ils virent surgir dans leur arrière-cour même, au moment où Épaminondas était parti au loin pour son expédition navale, une unité forte de trois cents hommes décidés à renverser la démocratie et à instaurer un régime pro-spartiate.

Ce complot prit naissance à Thèbes, mais nombre des comploteurs étaient originaires d'Orchomène, une cité qui était brouillée avec Thèbes depuis les temps mythologiques. Dans la période récente, Orchomène avait bravé Thèbes ouvertement en devenant une base de Sparte, et les Thébains avaient rasé ses murailles pour la punir et en finir avec son impudence. Trois cents citoyens aisés d'Orchomène entrevoyaient maintenant un moyen de se venger, tout en faisant rebasculer Thèbes du côté des Lacédémoniens. Ils rejoignirent donc le complot anti-démocratique thébain, et une date fut fixée pour passer à l'acte.

Cependant, avant l'arrivée de la date fixée, pour des raisons qui demeurent inconnues, les conspirateurs thébains paniquèrent. Ils avouèrent leurs projets aux béotarques et dénoncèrent leurs alliés d'Orchomène. Les Trois Cents furent alors arrêtés et traînés jusqu'à Thèbes pour être jugés. Si la culpabilité de ceux-là était avérée, l'assemblée béotienne se prononça pour une punition beaucoup plus large et sévère. *Tous les citoyens mâles* d'Orchomène furent passés au fil de l'épée, les femmes et les enfants furent vendus comme esclaves, et la ville subit la *katalusis*, la destruction totale de toutes ses constructions. Le temps d'un clin d'œil, Orchomène avait cessé d'exister.

Thèbes avait agi exactement comme Athènes qui avait commis, cinquante ans plus tôt, un massacre de masse sur l'île de Mélos ; cet acte, dramatisé par Thucydide, incarnait toute l'arrogance de la cité. Cette atrocité avait entaché la réputation d'Athènes pour toujours, et c'était

maintenant au tour de Thèbes de voir sa réputation souillée. À son retour de la mer Égée, Épaminondas fut horrifié et déclara que les Thébains ne seraient jamais allés aussi loin si lui s'était trouvé là. C'était lui qui avait épargné Orchomène auparavant en exposant sa doctrine de la *philanthrôpia* devant l'assemblée béotienne.

Plutarque nous dit que Pélopidas lui aussi aurait dissuadé les Thébains, s'il avait été présent. « Épaminondas et Pélopidas ne tuèrent jamais personne après une victoire, ni ne réduisirent en esclavage aucune ville²⁶ », observe le moraliste. Mais Pélopidas était absent lui aussi lors des événements, poussé par sa fougue à se lancer à la poursuite d'Alexandre de Phères – le boucher de Scotussa, le bandit de Thessalie, le sadique qui rendait un culte à sa propre lance homicide. Ce seigneur de guerre à l'esprit dérangé s'était une fois encore illustré, enhardi par sa nouvelle alliance avec Athènes. Il était grand temps pour Thèbes de faire rentrer les choses dans l'ordre une fois pour toutes.

L'assemblée béotienne confia à Pélopidas une armée forte de sept mille hommes, ce qui devait suffire pour faire plier le tyran. Mais, la veille du départ, vers la moitié du mois de juillet, une éclipse de soleil se produisit à midi. Les devins de la cité appelèrent à suspendre le départ de l'armée. Pourtant, animé par son *thumos*, Pélopidas décida de partir sans attendre, accompagné d'un petit contingent de cavaliers volontaires.

Citant Homère, Épaminondas avait déclaré un jour : « Il n'est qu'un vrai, qu'un bon présage, c'est de défendre son pays²⁷ ! » En l'occurrence, Pélopidas ne combattait pas pour son pays, mais pour les libres Thessaliens. C'est lui en personne qu'ils avaient réclamé lorsqu'ils avaient demandé l'aide de Thèbes, en le considérant comme un champion de leur cause. Tout en avançant en direction de son ennemi, Pélopidas levait des troupes thessaliennes, réunissant progressivement une phalange d'infanterie improvisée et non entraînée. Sa cavalerie, qui comptait trois cents Thébains augmentés de cavaliers thessaliens, était beaucoup plus solide. Néanmoins,

il restait surpassé en nombre par Alexandre qui disposait sans doute d'un nombre d'hommes deux fois plus élevé que lui.

Les deux armées se rencontrèrent en vue du lieu-dit des Cynocéphales, les « têtes de chiens », nom provenant de la forme des collines qui surplombent la plaine en cet endroit. Chacune se précipita pour occuper ces hauteurs, mais les troupes d'Alexandre arrivèrent en premier. Pélopidas envoya alors son infanterie thessalienne pour monter à l'attaque sur la pente, mais ces hommes sans entraînement n'avaient guère de chance de percer la ligne de vétérans endurcis qui leur faisaient face. Sur la plaine en contrebas, en revanche, la cavalerie emmenée par les Thébains, sous le commandement de Pélopidas, eut plus de succès contre les cavaliers d'Alexandre qu'elle mit en fuite, se rendant maîtresse du terrain.

Pélopidas rappela ses hommes engagés à la poursuite des cavaliers ennemis et leur ordonna de s'engager sur la crête. En progressant depuis le sud, ils pourraient tomber sur le flanc des fantassins d'Alexandre. Pélopidas quant à lui chevaucha pour rejoindre l'arrière de sa phalange submergée. Là, il mit pied à terre, endossa un équipement d'hoplite et se fraya un chemin en avant pour mener la contre-attaque.

Avec toute la puissance de sa formidable volonté, Pélopidas parvint à faire repartir la ligne thessalienne vers l'avant. Voyant cela et observant l'approche de la cavalerie thébaine sur son flanc, Alexandre amorça un repli tactique. Il hurla des ordres à ses hommes qui reculaient doucement dans la pente, sans cesser de pointer leurs lances sur les Thessaliens.

Le biographe et moraliste Plutarque ne pouvait qu'être frappé par ce qu'il advint ensuite. Selon l'analyse qu'il en fit, le caractère de Pélopidas était « bouillant », *parathermon*, et mû par le *thumos*, cette force d'âme qui pousse toujours vers la victoire, l'honneur et la justice. Selon le système platonicien dont se réclamait Plutarque, le *thumos* conférait certes de la puissance aux guerriers, mais à condition d'être gouverné par le *logos*, la pensée rationnelle. Et voici que Pélopidas, apercevant Alexandre au milieu

de la troupe ennemie en retraite, délaissa le *logos* pour céder tout entier à l'appel du *thumos*. Seul, sans la moindre couverture, il courut tout droit sur le tyran.

Dans l'univers héroïque auquel se rattachait un tel acte, un combat singulier entre les deux chefs aurait dû prendre place à cet instant, mais Alexandre n'appartenait pas à cet univers. Il se glissa à l'abri du rideau de protection de ses gardes, hors d'atteinte. Ce furent les hommes de son escorte qui vinrent au contact de Pélopidas. Il en tua plusieurs, mais les porteurs de lances qui étaient hors de portée de ses coups d'épée arrivèrent à percer son armure et à lui infliger plusieurs blessures fatales.

Les Thessaliens se ruèrent en avant, mais Pélopidas était déjà tombé quand ils le rejoignirent. Entre-temps, la cavalerie thébaine avait surgi sur la crête et fait irruption au milieu des troupes d'Alexandre. Ses hommes se retournèrent alors et prirent la fuite en désordre. Plutarque relate qu'ils eurent trois mille tués et que la plaine fut remplie de cadavres.

De retour sur la crête, toujours revêtus de leurs cuirasses et couverts de sang, les Thessaliens amassèrent des armes prises à l'ennemi autour du corps sans vie de Pélopidas, élevant pour l'honorer une sorte de catafalque commémoratif, un trophée tel qu'on n'en n'avait jamais érigé encore sur un champ de bataille grec. Ils coupèrent leurs cheveux et rasèrent la crinière de leurs chevaux en signe de deuil, comme au temps d'Achille, et gardèrent le silence, abattus. Ils étaient bien les vainqueurs de cette bataille des Cynocéphales, mais la victoire était éclipsée par cette perte irréparable.

À mesure que se répandait la nouvelle du désastre, des magistrats arrivaient des cités avoisinantes, porteurs de riches offrandes pour les funérailles de Pélopidas. Les Thessaliens avaient prié les Thébains, et obtenu d'eux le droit de l'ensevelir eux-mêmes, considérant que sa mort était une perte plus grande pour eux que pour sa patrie. « Vous n'avez perdu qu'un bon général, déclarèrent leurs envoyés, mais nous avons perdu notre liberté en plus de cela²⁸. » En effet, ils se faisaient peu d'illusions quant au

maintien du soutien de Thèbes à leur cause. Mais ils se trompaient, car Thèbes préparait déjà une expédition punitive.



La base de la statue commémorative de Pélopidas à Delphes.
On distingue clairement le nom de Pélopidas (3^e ligne en partant
du bas) et la mention des Thessaliens juste en dessous.

Les Thessaliens donnèrent à Pélopidas des funérailles dont Plutarque loue l'éclat en même temps que la modestie, par contraste avec la vanité de cérémonies plus somptueuses telles que celle de l'enterrement de Denys de Syracuse. Ils offrirent des terres à ses enfants et firent faire une statue de bronze pour l'honorer. La base de cette statue a survécu, découverte dans les années 1930. On n'y déchiffre que quelques mots sur la partie gauche de l'inscription en vers : « Sparte... Pélopidas... les Thessaliens... ». Fait extraordinaire, la dernière ligne débute sur le nom de « Lysippe... », ce qui a permis d'identifier la statue disparue comme la plus ancienne œuvre connue du sculpteur le plus réputé de l'époque²⁹.

Pélopidas est mort comme il a vécu, en combattant de la liberté qui ne connaissait pas la crainte dans la mêlée. C'est lui qui avait pris la tête des exilés qui s'infiltrèrent à Thèbes lors du solstice de 379 pour déclencher le renversement de l'occupant spartiate ; il s'était rué dans la chambre de

Léontiadès, la marionnette des Spartiates, et l'avait tué en combat singulier ; c'était lui qui avait conduit le Bataillon sacré lors de deux grandes charges mémorables, d'abord à Tégryres puis à Leuctres ; lui encore qui s'était précipité à Suse pour s'imposer contre un ambassadeur de Sparte et rentrer à Thèbes porteur d'un nouvel accord de paix suprême. Thèbes l'avait élu béotarque à treize reprises en l'espace de quinze ans et l'avait placé à la tête du Bataillon sacré, principale arme tactique des Thébains. Il ne fait nul doute qu'il dut être amèrement regretté par les hommes du Bataillon qui s'apprêtaient à déchaîner leur rage contre Alexandre de Phères.

Le plus durement touché par cette perte fut Épaminondas qui avait toujours pu trouver en Pélopidas un allié indéfectible. Ensemble, les deux hommes avaient conduit la grande marche libératrice jusqu'à Messène, où ils avaient bâti une ville ; il semble que le procès qui suivit les avait brouillés, mais sans remettre en cause leur association. Trois ans plus tôt, Épaminondas avait personnellement mené l'intervention qui avait permis de libérer Pélopidas des griffes d'Alexandre. Cette fois, il n'était plus question d'opération de secours, et Épaminondas ne pourrait plus compter dorénavant sur un partenaire d'une stature approchante. La réussite du projet thébain reposait sur lui seul.

L'armée qui avait été consignée à Thèbes s'ébranla rapidement pour aller attaquer Alexandre dont les forces avaient été affaiblies lors de la bataille des « Têtes de chiens ». Peu désireux de risquer une nouvelle défaite, le tyran décida de traiter. Il accepta de restreindre le périmètre de son pouvoir à Phères et à son port et de devenir un allié de la Ligue béotienne. S'il avait subi un coup d'arrêt, il n'en avait pas pour autant tiré la leçon ni décidé de modifier son comportement. Il lui restait en réserve encore bien des malheurs à infliger à la Thessalie et à l'Hellade au cours des années à venir.

Les seigneurs de guerre constituaient un phénomène contagieux à l'époque du Bataillon sacré³⁰. À travers tout le monde grec, la réussite d'un homme fort servait d'exemple à d'autres pour apprendre comment asseoir leur pouvoir sur l'argent, des places fortes et des troupes mercenaires. Denys de Syracuse avait été le premier à montrer la voie, imité ensuite par le régime de Phères. Bientôt apparut un troisième tyran grec, peut-être le plus retors et impitoyable³¹, dans la ville d'Héraclée du Pont, au bord de la mer Noire.

On se souvient que cette cité avait sollicité Épaminondas pendant qu'il naviguait sur la mer Égée, dans l'espoir qu'il saurait résoudre le conflit qui déchirait les classes sociales de la ville. Quand le Thébain se fut avoué impuissant, les Héracléens se tournèrent vers l'un de leurs compatriotes. Natif d'Héraclée, Cléarque était parti à Athènes pour se former à la philosophie, tout d'abord avec Platon puis avec Isocrate. Il ne s'agissait pas d'un simple « séjour d'étude » à l'étranger, mais d'un exil, car il avait été banni par ses concitoyens qui se défiaient de lui. Toutefois, leur besoin d'un guide était devenu si grand qu'ils s'étaient résignés à le faire revenir.

Cléarque avait étudié auprès de grands penseurs politiques, mais ses véritables maîtres furent les seigneurs de guerre qui l'avaient précédé. Il avait observé l'ascension de Denys à Syracuse et celle d'Alexandre à Phères. Il avait pu voir comment ces hommes avaient entrepris de créer un véritable culte autour d'eux, en déployant des trésors d'ambition ou de cruauté, pour se placer au-dessus des simples mortels. Il admirait particulièrement Denys et donna son nom à l'un de ses fils. À Héraclée, ses premières actions furent presque calquées sur celles de son modèle. En usant d'un véritable talent démagogique, il parvint à enflammer le peuple contre les *beltistoi*, puis obtint de l'assemblée qu'elle lui accorde les pouvoirs dictatoriaux. Fort de ces pouvoirs, il put faire arrêter et emprisonner les citoyens riches, pour les relâcher ensuite contre le paiement d'énormes rançons par leurs proches.

L'argent qu'il extorqua par ce moyen lui permit d'engager des troupes de métier, composées de brutes endurcies prêtes à se prêter à toutes besognes. La nuit venue, il envoyait ces hommes dissimulés sous des vêtements ordinaires dans les rues, pour détrousser et agresser les habitants d'Héraclée. Les citoyens vinrent à lui en le suppliant de les protéger. Il parvint à taire son rôle dans les violences qu'ils subissaient et les convainquit qu'il fallait construire une enceinte fortifiée au sommet de la ville. Cela fait, il s'y installa lui-même avec ses troupes, laissant les citoyens sans défense à l'extérieur des murs. Disposant désormais d'une base inexpugnable – semblable à « l'île » de Denys –, il pouvait agir comme bon lui semblait.

Comme l'avait fait Denys avant lui à Syracuse, Cléarque prit l'habitude de parcourir les rues de la ville vêtu des robes pourpres précieuses et chaussé des hautes bottes qui caractérisaient la tenue d'un acteur tragique. Mais il porta ces extravagances théâtrales encore plus loin que Denys, comme s'il se croyait véritablement d'essence semi-divine. Il se mit à se maquiller en rouge et à s'appliquer sur le visage des onguents scintillants, pour se donner une apparence effrayante. Il décida de se nommer lui-même fils de Zeus et appela « éclair » l'un de ses fils, Kéraunos. Quand Cléarque se déplaçait dans les rues de la ville, il se faisait précéder solennellement d'une effigie dorée représentant un aigle, l'oiseau de Zeus. Il portait sur la tête une couronne d'or – autre accessoire emblématique du théâtre tragique.

Les opposants au tyran quittèrent Héraclée et entreprirent d'organiser la résistance, ce qui obligea Cléarque à lever des troupes fraîches. Il eut recours à une méthode de recrutement qui reposait sur une nouvelle forme de mobilité sociale : il affranchit les esclaves de la cité puis, afin d'élever leur statut social et de leur assurer un soutien matériel, il les autorisa à épouser les femmes et les filles de leurs maîtres. C'était encore un exemple d'astuce empruntée à Denys, si l'on en croit une source qui rapporte que le tyran de Syracuse avait déjà procédé précisément de cette façon. Les

femmes nobles de la cité étaient forcées de se plier à ces unions sous peine de mort, mais nombre d'entre elles, nous dit-on, choisirent de se donner la mort avant leur nuit de noces. Avec le renfort de ces nouvelles recrues gonflées d'audace, Cléarque remporta une bataille contre les exilés, puis traîna ses prisonniers pour les faire torturer devant le *dêmos* assemblé ou les jeta dans des cachots humides.

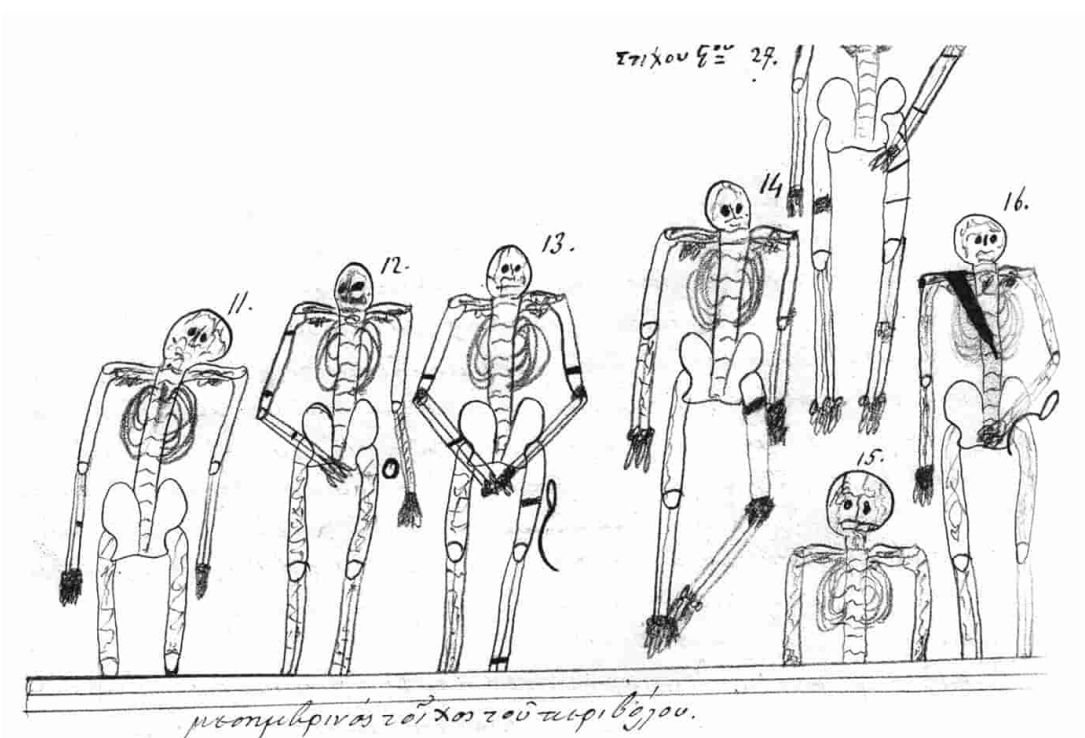
L'ampleur de ses exactions fut bientôt telle qu'elle devint particulièrement gênante pour ceux qui avaient été les maîtres de Cléarque à Athènes. Isocrate, le fameux orateur et théoricien politique auprès de qui avait étudié le tyran, prit soin de décliner toute responsabilité à l'endroit de ce disciple dévoyé. « Pour Cléarque, au temps où il était près de nous, ceux qui le rencontraient reconnaissent tous que c'était le plus libéral, le plus doux et le plus humain de ceux qui participaient à mon enseignement », écrit-il dans une lettre à l'un des fils du tyran. « Mais quand il eut pris le pouvoir, il parut tellement changé en mal qu'il fit l'étonnement de tous ceux qui le connaissaient auparavant³² » – principalement Isocrate lui-même. Avec Platon, dont nous nous souvenons qu'il s'était proposé, sans succès, de conseiller Denys de Syracuse, ils furent tous deux soupçonnés par leurs contemporains de soutenir les potentats autoritaires. Les universitaires des temps modernes ont souvent épousé cette appréciation. Deux disciples de Platon, Chion et Léonides, avaient rejoint la cour d'Héraclée, introduits par Cléarque lui-même, en quête de respectabilité philosophique. Ces hommes parvinrent à recruter une cinquantaine de partisans et se mirent en devoir de mettre fin au cauchemar de la cité. Apparenté à Cléarque, Chion était en mesure d'approcher le tyran. Lors d'un sacrifice public, les deux conjurés poignardèrent Cléarque qui mourut de ses blessures deux jours plus tard. Mais eux-mêmes ne survécurent pas assez pour constater la réussite de leur coup. Leurs cinquante partisans arrivèrent trop tard, et les deux assassins furent tués sur place par les gardes du palais. Le frère de Cléarque, Satyros,

assura la régence, car les fils du tyran étaient trop jeunes encore, et il se révéla bientôt un despote encore plus impitoyable.

Lorsque les fils de Cléarque arrivèrent à l'âge de reprendre à leur oncle les rênes du pouvoir, Héraclée semblait vouée à suivre la même voie que tant de cités grecques, pour subir une tyrannie aggravée avec le passage à la génération suivante. Pourtant, assez étrangement, le fils aîné, Timothée, régna avec sagesse et magnanimité – peut-être aidé par le fait que tous les opposants avaient été liquidés. Mais son corps tout entier fut bientôt la proie d'une lésion cancéreuse, partie de ses organes génitaux, et il fut terrassé par la douleur. Aux yeux de ceux qui observaient les manifestations bruyantes de sa souffrance, il pouvait sembler que le fils était en train de payer pour les péchés de son père.

À la mort de Timothée, la tyrannie passa à son frère Denys qui devait son nom au modèle dictatorial de son père. Tout comme son homonyme, Denys appréciait la bonne chère et le vin, à tel point qu'il devint d'une corpulence démesurée. Il prit l'habitude, quand il devait s'adresser aux Héracléens, de se dissimuler derrière une armoire, ne laissant apparaître que sa tête au-dessus³³. Pour soulager les troubles respiratoires que lui causait son obésité, une de nos sources anciennes prétend que ses médecins lui enfonçaient de longues aiguilles à travers les replis de sa chair pendant qu'il dormait, insensible. Si les aiguilles arrivaient trop près de ses organes, la douleur le réveillait et on arrêtait l'opération. Une autre source nous assure que le but de la manœuvre était de réveiller Denys, qu'il était sans cela impossible d'arracher au sommeil.

Ce sybarite régna pendant trente-huit années qui furent une période de paix et de prospérité, et gagna le nom de Denys le Bon. Sa dynastie parvint à survivre aux séismes de l'âge du Bataillon sacré, y compris celui qui mit fin à cette époque : l'avènement d'un nouveau seigneur de guerre, encore plus expert, Alexandre le Grand.



Détail d'un dessin du carnet de fouilles de l'archéologue Panagiotis Stamatakis (1880).

1. Plutarque, *Artaxerxès*, 19. Le supplice des auges, rapporté au paragraphe suivant, est décrit au chapitre 16.
2. Ce fait a été attesté par Ctésias qui était présent dans la bataille (Plutarque, *Artaxerxès*, 11). Xénophon rapporte la blessure à l'œil mais ignore qui l'a infligée (*Anabase*, I, 8, 27).
3. Plutarque, *Artaxerxès*, 23. Cette information concorde avec une histoire rapportée par Hérodote (*Histoires*, III, 31) au sujet d'un roi de Perse plus ancien qui avait épousé sa sœur dans le but affirmé de se placer au-dessus des lois humaines.
4. Cette information, qui provient des *Persica* (frag. 34), est également mentionnée par Plutarque, *L'Intelligence des animaux*, 974d. L'histoire de la source merveilleuse de la section suivante provient aussi des *Persica* (frag. 45) de Ctésias.
5. Le débat pour savoir à quel roi perse identifier Assuérus dure depuis l'Antiquité. Les traducteurs de la Septante et l'historien juif Flavius Josèphe qui écrivait en grec ont opté pour Artaxerxès I^{er} (*Antiquités juives*, XI, 6). Le choix d'Artaxerxès II, qui remonte au moins au VI^e siècle après J.-C., a été remis en avant à l'époque moderne par le savant bibliste Jacob Hochsander (*The Book of Esther in the Light of History*, Oxford, 1923). Mais la plupart des spécialistes contemporains s'accordent sur les noms de Xerxès I^{er} ou II.

6. Cette anecdote figure dans Plutarque, *Artaxerxès*, 22, 8. Ce chapitre ainsi que *Pélopidas*, 30 et les *Helléniques*, VII, 1, 33-37 de Xénophon constituent les sources de cette conférence diplomatique.
7. Je suis ici Plutarque qui rapporte ce suicide à la suite de la conférence de paix de 366. Mais certains chercheurs ont avancé qu'Antalcidas était mort plusieurs années après.
8. *Helléniques*, VII, 1, 38-40.
9. Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 9.
10. L'*Archidamos* d'Isocrate nous est parvenu complet (Discours 6).
11. Isocrate, *Archidamos*, 73-76.
12. Cf. Élien, *Histoire variée*, XII, 1, et Plutarque, *Artaxerxès*, 26-28. Je remercie Monique Cardell pour son étude « Aspasia of Phocaea », publiée sur Academia.edu.
13. Élien, *Histoire variée*, XII, 1.
14. *Ibid.*
15. Xénophon, *Anabase*, I, 10, 2-3 (c'est également là qu'est évoquée la seconde femme grecque, une Milésienne, présente dans la suite de Cyrus).
16. Cette jalousie est attestée par Plutarque, in *Artaxerxès*, 27.
17. Cette citation et la suivante sont toutes deux extraites de Plutarque, *Apophtegmes de rois et de généraux*, 71, 18.
18. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, LXXIX, 1.
19. Eschine, *Sur l'ambassade infidèle*, 105.
20. Attesté par Justin, *Abrégé des Histoires philippiques de Troque Pompée*, XVI, 4, 3.
21. Pausanias, *Description de la Grèce*, VI, 4, 1.
22. *Ibid.*, VI, 8, 3. Les détails de la bataille d'Olympie sont empruntés à Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 28-32, et à Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XV, 78.
23. Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 31 (avec une première mention en VII, 4, 13).
24. Xénophon, le *Banquet*, VIII, 34.
25. Les Carthaginois sont également réputés avoir déployé une unité appelée par eux le Bataillon sacré, mais on ne connaît pas la composition précise de ce corps d'élite, au-delà de son effectif important (plus de deux mille hommes).
26. Plutarque, *Pélopidas*, 1.
27. Homère, *Iliade*, XII, 243.
28. Plutarque, *Pélopidas*, 33.
29. Comme l'a établi J. Bousquet, « Une statue de Pélopidas à Delphes signée de Lysippe », *Revue archéologique* 14 (1939), p. 125-132. La première ligne de l'inscription paraît avoir identifié Pélopidas comme le destructeur de Sparte.

30. Je suis redevable à la présentation récente de José Pascal González, « Commanders and Warlords in Fourth Century B.C. Central Greece », in Toni Nacodel Hoyo et Fernando López Sánchez (éd.), *War, Warlords and Interstate Relations in the Ancient Mediterranean*, Leyde et Boston, 2018, p. 89-112. L'importance du modèle incarné par Denys de Syracuse est soulignée par Lionel Sanders, « Dionysius I of Syracuse and the Origins of the Ruler Cult in the Greek World », *Historia* 40 (1991), p. 275-287.
31. Mon portrait de Cléarque d'Héraclée s'appuie sur Justin, *Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée*, XVI, 4, 5, Polyen, *Stratagèmes*, II, 30,1-3, et Memnon. Présentation de Stanley Burstein, *Outpost of Hellenism : Heraclea on the Black Sea*, Berkeley, 1976, p. 47 et suiv.
32. Isocrate, *Lettre à Timothée*, 12.
33. Cette anecdote et la suivante sont tirées d'Élien, *Histoire variée*, IX, 13. L'autre version de la seconde histoire provient de Memnon d'Héraclée.

Une mort en Arcadie

(364-359 avant J.-C.)

En 1895, deux ans après la mort de maladie de John Addington Symonds, l'Angleterre victorienne fut secouée par les procès en diffamation et indécence d'Oscar Wilde qui projetèrent au grand jour et livrèrent à l'opprobre publique l'existence d'un Anglais homosexuel. Parmi ceux qui furent profondément remués par ces procès et par l'emprisonnement de Wilde se trouvait un autre Anglais homosexuel aux penchants philhelléniques et animé d'ambitions littéraires : George Cecil Ives.

Ives avait rencontré Wilde quelques années plus tôt et avait tenté de le persuader d'adhérer à une ligue qu'il s'efforçait de créer, société secrète réunissant des homosexuels résolus à transformer le monde au ^exx siècle. Ives rêvait de créer « une nouvelle terre libre et magnifique, libérée des rapports de force et régie par l'amour... où les larmes ne viendraient pas grossir le grand océan salé¹ », écrivait-il dans son volumineux journal intime. Il espérait qu'en unifiant les « Hellénistes », soit le nom qu'il donnait à ceux qu'inspirait l'éros masculin des Grecs, il parviendrait peut-

être à faire advenir ce nouveau monde, sans que ses écrits permettent de préciser quelles étaient les actions requises pour atteindre ce but.

Quand Wilde fut expédié à la Geôle de Reading pour y purger sa peine de travaux forcés, Ives se mit à considérer son aspiration comme un véritable combat à mener, ce qui le conduisit à identifier sa ligue au Bataillon sacré de Thèbes. « J'ai lu les vieux livres grecs qui relatent la camaraderie passionnée de l'ancien Monde, éternelle, qui souda les rangs à Chéronée, rendant impossible toute fuite et toute peur² », écrit-il en juillet 1895, quelques semaines seulement après l'incarcération de Wilde. « Et il doit en être de même aujourd'hui... quand je songe aux cœurs brisés et aux victimes tombées, éparpillées sur les sinistres champs de bataille du monde. » En méditant sur Chéronée, Ives songeait au Bataillon sacré dont la sépulture collective avait été fouillée lors de ses années d'enfance.

Un an ou deux après cette entrée, Ives prit l'habitude de dater les pages de son journal par rapport au nombre d'années écoulées depuis 338 avant notre ère, date de la bataille de Chéronée. Il intitula ces nouvelles dates « Année de la Foi », « Année du Bataillon grec », ou « Année du Bataillon des amants ». À ses yeux, les temps modernes du monde n'avaient pas commencé avec la naissance du Christ, mais avec l'anéantissement du Bataillon sacré. Il se mit à désigner sa société secrète comme l'Ordre de Chéronée, et le nom lui est resté. Il est encore utilisé aujourd'hui par une organisation (qui n'a pas de lien direct avec celle que fonda Ives) qui s'est autoproclamée « Fraternité d'amants », situe sa source dans le Bataillon sacré et arbore le lion de Chéronée sur ses armoiries.

Si les buts d'Ives étaient obscurs, son enthousiasme était contagieux. Il parvint à faire entrer dans son Ordre de Chéronée plusieurs centaines de membres, recrutés principalement en Angleterre mais aussi à l'étranger, dont certains comptaient parmi les intellectuels les plus en vue de son époque. En 1899, il introduisit un rituel d'initiation compliqué, au cours duquel les impétrants devaient jurer « de ne jamais offenser ni persécuter

les amants ; de chérir tout amour véritable comme un sanctuaire ; de considérer comme chose sacrée tout amour sincère, qu'il soit licite ou illicite, sage ou déraisonnable, heureux ou désastreux ». La tige de roseau du calame était omniprésente dans les emblèmes héraldiques, pour rappeler probablement les poèmes de la suite Calamos de Walt Whitman. L'Ordre se présentait ainsi comme une sorte de religion mystique dont les saints patrons étaient incarnés par le Bataillon sacré.

Quand Oscar Wilde fut libéré de prison en 1897, sa santé était détruite. Ives se rendit en pèlerinage auprès de lui, et les deux hommes restèrent en correspondance au cours des trois dernières années de la vie de Wilde. Une phrase d'une lettre de Wilde à Ives est souvent citée aujourd'hui pour souligner son caractère prophétique : « Je ne doute pas que nous finirons par l'emporter, mais la route sera longue et rougie de monstrueux martyres³. » Cela ressemblait beaucoup aux mots écrits par Ives sept ans auparavant, mais l'accent était mis sur l'espoir plutôt que sur le sacrifice. En 1893, il confiait ainsi à son journal : « Les temps sont proches – je ne saurais dire qui vivra ou qui mourra, mais je crois que la Liberté arrive. » « Je suis plus confiant que je ne l'étais jadis⁴ ... Désormais je pense parfois que certains d'entre nous vivront assez pour connaître la victoire. »

Ives mourut en 1950 sans avoir assisté à la « victoire » à laquelle il aspirait.

*
* *

Dans l'esprit des Grecs, le pouvoir n'avait pas de limites, tout particulièrement dans les relations entre États. L'hégémonie pouvait se transformer facilement en empire, l'empire en principe de gouvernement et ce dernier se traduisait en asservissement. « Nul n'est libre sinon Zeus ! », a écrit un auteur tragique athénien⁵, exprimant cette idée proprement

hellénique que toute relégation au second rang conduira fatalement à une réduction en esclavage.

Que le pouvoir soit exercé par une démocratie ou une oligarchie, c'était toujours la même triste issue. « Cité tyrannique ! » était le cri poussé contre Athènes, Athènes la libérale, lors de sa guerre contre Sparte. En vérité, son empire naval s'était bien mué en tyrannie, véritable système de racket panhellénique maintenu par la force. Thucydide a examiné la face sombre de cet empire dans son *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, en particulier dans le Dialogue Mélien qui se présente comme une méditation sur les excès du pouvoir. La petite cité neutre et inoffensive de l'île de Mélos qui avait osé résister à Athènes fut anéantie – non sans que cette atrocité eût été dûment approuvée par un vote majoritaire, comme il se devait dans une cité démocratique.

L'exercice du pouvoir devait-il *fatalement* conduire à de tels excès ? Pendant le temps où il dirigeait Thèbes, Épaminondas chercha comment sortir de cet état de choses. Dès le début de sa carrière politique, il s'abstint de céder à des mesures extrêmes et préconisa d'introduire la *philanthrôpia*, la bienveillance, dans la conduite des affaires étrangères. Lors de la prise de villes rebelles, il s'efforçait d'adoucir leur châiment ; quand des régimes conservateurs étaient vaincus, il autorisait leurs chefs à demeurer dans leurs fonctions. Peut-être avait-il retiré cette règle de comportement de sa lecture de Thucydide et répondait-il ainsi à l'ambition revendiquée par cet auteur de constituer par son récit « un trésor pour toujours⁶ » en proposant une étude des principes universels de la politique. Ou peut-être s'inspirait-il de Lysis, le dernier des pythagoriciens, qui lui avait enseigné l'humanité et la modération, qualités que des moralistes comme Plutarque, Montaigne ou Ralph Waldo Emerson ont depuis tant admirées chez lui.

Toutefois, la modération provoque parfois la haine des extrémistes, spécialement dans la Grèce plongée dans la lutte ardente entre *dêmos* et *beltistoi*. Thucydide avait également enseigné cela. « Quant aux éléments

intermédiaires dans les cités, ils étaient massacrés par les deux camps, soit parce qu'ils ne les soutenaient pas, soit qu'on trouvât odieux de les voir, eux, en réchapper⁷ », écrit-il dans une description cauchemardesque d'une lutte à mort entre les nantis et les classes pauvres. Soixante ans plus tard, ces passions ne s'étaient pas éteintes. Quand Épaminondas s'était refusé à adopter un parti tranché, les Arcadiens ses alliés en conçurent colère et suspicion. Thèbes, murmuraient-ils, n'ambitionnait-elle pas de contrôler le Péloponnèse tout entier – ce qui reviendrait, selon la conception des Grecs, à le réduire en esclavage ?

S'ils avaient été des diplomates habiles ou des orateurs éloquents, les Thébains auraient été mieux armés pour dissiper cette colère et cette crainte. Les autres superpuissances organisaient des conférences lors desquelles les cités de second ordre pouvaient exprimer leurs griefs et entendre des réponses officielles ; les Thébains ne franchirent jamais ce pas vers la confiance mutuelle. Ils n'étaient pas rompus au jeu compliqué des relations entre États. Pour toute réponse au malaise de l'Arcadie, ils choisirent la manière forte en installant des garnisons à travers le Péloponnèse – ce qui ne fit que renforcer le malaise et confirmer les pires soupçons. Ils s'en remettaient à leur force incontestée, à leur domination sur les champs de bataille terrestres qu'incarnait leur fameux Bataillon sacré.

L'Athénien Xénophon qui résidait alors à Corinthe observait l'évolution de la situation avec une certaine satisfaction. Depuis le début, il n'avait cessé de railler le projet thébain et d'espérer son échec, et voici que ses vœux semblaient enfin en passe de se réaliser. Lorsqu'il raconte cette période dans les *Helléniques*, il emploie le mot « harmoste » pour désigner le commandant d'une garnison thébaine⁸ – non sans ironie tant les titulaires de cette charge s'attirèrent la haine lorsqu'ils furent déployés par Sparte à travers tout le monde grec : en l'espèce, les mots de Xénophon font penser à la fable de la poêle qui se moque du chaudron... Épaminondas avait

invoqué la morale en agissant avec Sparte, mais voici que sa cité empruntait les mêmes voies que les Lacédémoniens, sans grande réussite.

Xénophon n'était pas à sa place à Corinthe, ville réputée pour sa richesse, son commerce et ses courtisanes élégantes. Il avait chéri l'existence rustique qui avait été la sienne sur son domaine de Scillonte, avec ses chiens de chasse, ses chevaux, les fêtes religieuses, le cycle des travaux des champs, des semailles jusqu'aux récoltes (ou plutôt l'observation de ses esclaves accomplissant ces tâches). Une vie active au grand air, à la mode spartiate, obéissant au code vertueux qu'il admirait et avait adopté. Au contraire, les villes serrées derrière leurs remparts étaient encombrées de foules oisives et du bruit des disputes des politiciens. Ce furent les invasions menées par Épaminondas qui l'avaient chassé de sa province et contraint à vivre dans une métropole, largement contre son gré. Ce qui lui donnait une bonne raison supplémentaire de s'en prendre aux Thébains.

Si Xénophon méprisait Épaminondas, c'était précisément pour une réalisation qui suscitait la plus grande admiration parmi les Grecs : la construction d'une ville fortifiée, Messène. Dans ses *Helléniques*, Xénophon passe cet exploit totalement sous silence, et l'existence même de Messène est à peine effleurée dans son récit ; il ne fait allusion qu'une seule fois, indirectement, à une autre construction, celle de Mégalopolis. Xénophon dut se donner de la peine pour réussir à taire complètement des faits historiques aussi éclatants que la création de vastes cités-États, mais sans doute espérait-il que l'une et l'autre seraient bientôt effacées de la surface de la terre. Bien qu'approchant désormais de l'âge de quatre-vingt-dix ans, Agésilas, son ancien chef bien-aimé, tenait toujours ferme le gouvernail de la politique spartiate et avait rapporté beaucoup d'argent bienvenu à Sparte, au retour de son expédition en Asie Mineure aux côtés des satrapes révoltés. Son fils, Archidamos, était en train de prouver sur le terrain de réelles compétences de stratège. Messène pouvait encore être

reprise, et son enceinte abattue, même s'il fallait engager des mercenaires pour faire le travail. On pouvait aussi écraser Mégalopolis et avec elle les Dix Mille, l'assemblée démocratique qui dirigeait la Ligue arcadienne.

Xénophon avait beau jeu de relever que la cohésion de la Ligue, moins de dix ans après sa constitution, commençait déjà à faiblir. Au sein des rangs arcadiens, une faction oligarchique haussait le ton. Xénophon décrit ces dissidents comme « ceux qui veillaient le mieux aux intérêts du Péloponnèse » ou « ceux qui prenaient à cœur les affaires du Péloponnèse »⁹, et ces mots en disent long sur ses préférences. Il se représentait le Péloponnèse comme un bastion de vertu agraire, une région dirigée par une aristocratie terrienne adepte du mode de vie spartiate. Les Thébains, ces constructeurs de murailles, avaient envahi ce précieux territoire et l'avaient urbanisé. Selon Xénophon, les Arcadiens clairvoyants regrettaient ce crime et s'employaient à renverser la situation.

La Ligue arcadienne commençait effectivement à se fissurer et cette évolution était lourde de conséquences pour le monde grec. Située au centre du Péloponnèse et principale alliée de Thèbes, l'Arcadie était une place forte du nouvel ordre démocratique. Son éclatement aurait pour effet de mettre cet ordre en danger et de libérer le lion spartiate de sa cage. Depuis son poste d'observation de Corinthe, Xénophon rédigea un compte rendu haletant des événements dans les derniers chapitres des *Helléniques* – final ébouriffant de ce récit de cinquante années de guerre, de troubles civils et de décomposition.

La Ligue arcadienne était alors peut-être dirigée – ou l'avait été juste avant – par un stratège remarquable, Énée de Stymphale, que Xénophon qualifie de *stratêgos*, ou « général » des Arcadiens, poste attribué chaque année par élection. Sans doute était-il le même homme que cet « Énée le Tacticien » auteur d'un traité sur l'art du siège¹⁰, unique volume survivant d'une série d'œuvres traitant de tactique militaire. Ce mince traité, le plus ancien manuel militaire grec connu, offre un aperçu saisissant sur

l'instabilité des années 360 avant notre ère et sur les défis que devait résoudre un dirigeant qui s'efforçait de naviguer au mieux en ces temps troublés.

La Poliorcétique ou l'art d'assiéger les villes révèle la face la plus sombre de la guerre pratiquée par les Grecs : l'importance de la ruse, de la trahison, des complots et des subterfuges. Son auteur, Énée le Tacticien ou Énée de Stymphale, maîtrise mille ruses dont beaucoup sont d'une incroyable ingéniosité. Il connaît ainsi pas moins de vingt manières de faire passer des messages secrets à la barbe de l'ennemi. Voici par exemple celle de l'homme tatoué : vers l'an 500 avant J.-C., un chef grec fit raser la tête de son esclave puis tatouer un message sur son crâne dénudé, avant de laisser repousser les cheveux ; le message fut décrypté une fois les cheveux rasés de nouveau. Si l'on connaissait déjà cette histoire au temps d'Hérodote, cette autre idée ne se trouve en revanche nulle part ailleurs : gonfler une vessie d'animal comme un ballon, écrire dessus puis la dégonfler, de sorte que l'écriture devient trop réduite pour pouvoir être lue à l'œil nu. Pour plus de sûreté, on peut introduire la vessie dans un flacon qu'on remplit d'huile, afin que nul ne puisse même y soupçonner sa présence.

Énée nous montre qu'un stratège comme lui devait se tenir constamment sur ses gardes, non seulement pour répondre à toute attaque mais aussi pour parer aux mutineries internes. Il ne cesse de souligner le problème posé par les dissidences et les menées souterraines de cinquièmes colonnes. Il est même tout proche de recommander l'interdiction de toutes les lanternes et veilleuses de nuit dans les maisons des particuliers, car « ceux qui aspirent à la révolution » – qu'il s'agisse de gens du peuple mécontents du gouvernement oligarchique ou de *beltistoi* révoltés par la démocratie – peuvent s'en servir pour mettre le feu à des éléments de literie entassés à cet effet, afin de faire parvenir des signaux lumineux à des conjurés attendant à l'extérieur des murs de la cité... Il préconise de

récompenser les informateurs, de recruter des tueurs en leur proposant des primes – et va même jusqu’à suggérer qu’on puisse rembourser certaines dettes privées en puisant dans le trésor public afin de minimiser le ressentiment des citoyens ruinés. Malheureusement, nous n’apprenons pas quelles sont ses astuces pour obtenir les fonds nécessaires, car il indique que ce problème est abordé dans ses *Recettes*, œuvre perdue depuis.

Le procédé qu’utilisa l’Arcadie juste après les années du commandement d’Énée figurait peut-être dans les suggestions de celui-ci. La victoire de la Ligue sur Élis, dans l’affaire d’Olympie¹¹, déclencha un afflux considérable de richesses pour les Arcadiens. Olympie regorgeait littéralement d’objets précieux, offrandes à Zeus accumulées au fil des siècles : coupes d’or et d’argent, vaisselle diverse et statues. Tous ces objets étaient consacrés au dieu, mais ils étaient sans nul doute extrêmement tentants pour un pays appauvri par la guerre. Les magistrats arcadiens – et peut-être Énée parmi eux – décidèrent de puiser dans ces trésors afin de régler les dépenses engagées. On ne manquerait pas de tout rembourser un jour, prétendirent-ils.

Ces mesures étaient guidées par des considérations politiques. L’afflux de richesse profita largement aux plus modestes, grâce aux soldes versées aux Éparites (*eparittoi*) de l’armée arcadienne régulière – une troupe d’élite composée d’hoplites. Bon nombre des hommes de cette force avaient quitté leurs fermes de la région pour venir à Mégalopolis. L’armée leur offrait des emplois rémunérateurs, peut-être même des perspectives d’ascension sociale, au sein d’un *dêmos* fraîchement urbanisé. Ainsi, en finançant l’entretien de ces hommes, c’était la démocratie qu’on finançait.

Cependant, tous les Arcadiens n’approuvaient pas ce régime démocratique qui avait fait la guerre à Élis et s’était aplati devant la lointaine Thèbes. À Mantinée, où Lycomédès avait suscité l’émergence d’un sentiment anti-thébain, s’affirmait une faction de *beltistoi* composée de propriétaires terriens aisés qui s’opposaient à l’évolution de la politique

arcadienne. Un abus de pouvoir tel que le détournement du trésor sacré de Zeus leur offrait précisément tout ce dont ils rêvaient pour saper la démocratie. Ils parvinrent à convaincre l'assemblée des Mantinéens de voter contre le siphonnage des richesses d'Olympie et de lever les fonds nécessaires pour payer les Éparites. En prenant cette décision, Mantinée se retrouvait en opposition frontale avec les autres cités membres de la Ligue.

Les décisions de la Ligue arcadienne se prenaient collectivement lors des assemblées des Dix Mille ; l'assemblée fédérale se tenait à ce moment-là à Tégée, ville située à une vingtaine de kilomètres de Mantinée. Indignée par cette rébellion d'un État membre, elle blâma les Mantinéens pour leur décision unilatérale et ordonna à leurs dirigeants de paraître devant elle pour interrogatoire. Quand les Mantinéens refusèrent d'obéir à cette convocation, les Dix Mille envoyèrent des soldats pour les arrêter, mais Mantinée verrouilla les portes de la ville, et ils ne purent entrer. Cette attitude revenait à faire virtuellement sécession de la Ligue arcadienne.

Le récit de Xénophon sur ces événements est lacunaire et expéditif, ce qui semble montrer une certaine hâte d'en finir avec l'écriture de ses *Helléniques*. Notre unique autre source, celle de Diodore de Sicile, est complètement embrouillée, à tel point que l'auteur confond les rôles joués par les deux protagonistes principaux, les villes de Tégée et Mantinée. Ni l'une ni l'autre source ne nous explique comment les choses s'envenimèrent aussi vite. Il apparaît que les positions adoptées par Mantinée ont provoqué un choc général en retour, peut-être une crise de conscience. L'état d'esprit des Dix Mille changea complètement et l'assemblée vota pour renoncer à la manne d'Olympie. Les magistrats élus qui avaient décidé de puiser dans les trésors avaient désormais tout lieu de craindre une sanction lorsque leur mandat arriverait à son terme.

« Il faut réunir des troupes bien disposées et satisfaites à l'égard de la constitution établie », écrivait Énée le Tacticien dans les mots d'introduction de son traité de *Poliorcétique*. « Elles serviront de

forteresse » – littéralement, d’acropole – « contre les complots ourdis par d’autres ». Au cours de son existence, il avait pu observer bon nombre de coups de force, tout particulièrement lorsque les citoyens riches s’alliaient pour arracher le pouvoir au peuple. Il en relate certains dans son traité, des révolutions réussies ou avortées, des putschs et des soulèvements dont l’histoire n’a pas conservé la trace en dehors de son témoignage. Et voici que la maladie mortelle venait d’atteindre son propre pays. Ayant pris naissance à Mantinée au sein d’un groupe de *beltistoi*, elle menaçait, si elle se répandait, la survie de la Ligue tout entière.

Les ponctions sur les richesses d’Olympie une fois interrompues, l’argent requis pour payer la solde des Éparites, les troupes fédérales arcadiennes d’élite, vint à manquer. Les soldats plus pauvres furent contraints de quitter l’armée, remplacés par des hommes plus fortunés. C’est ainsi que l’armée se mit à pencher vers une ligne plus conservatrice, ce qui laissait augurer la possibilité d’un coup de force à venir. Les démocrates qui se trouvaient concentrés à Tégée furent pris de panique. Ils envoyèrent des messagers à Thèbes pour avertir leur alliée lointaine du risque de crise qui couvait : sans l’intervention de Thèbes, l’Arcadie pourrait bien voler en éclats, voire rechercher un retournement d’alliance avec Sparte. L’armée béotienne se *devait* donc de revenir dans le Péloponnèse, pour la quatrième fois.

Épaminondas ne pouvait manquer de froncer les sourcils à l’écoute d’un tel message, d’autant plus qu’il fut presque aussitôt suivi d’un autre : les politiciens réactionnaires qui contrôlaient maintenant les Dix Mille dépêchèrent leur propre messenger sur les talons de celui des magistrats. Ce second envoyé pressa les dirigeants de Thèbes d’ignorer les demandes du précédent. Selon lui, les Dix Mille ne voulaient plus entendre parler de nouvelles interventions, et Thèbes devait se garder de remettre le nez dans les affaires arcadiennes. Ces deux messages aux orientations opposées

étaient le signe incontestable d'un schisme en cours. Sur le moment, cependant, les Thébains choisirent de ne pas bouger.

Thèbes entretenait déjà une présence militaire réduite dans la région : un bataillon de trois cents hoplites – qui n'était pas le Bataillon sacré mais une autre unité comptant le même nombre d'hommes – était stationné à Tégée, sous le commandement d'un officier thébain. Le nom de cet homme est resté inconnu, ce qui est plutôt surprenant au regard du rôle considérable qu'il allait être entraîné à jouer. Le destin l'avait placé au beau milieu de deux factions d'Arcadiens qui se dirigeaient à toute vitesse vers la guerre civile.

Tégée accueillait à ce moment des festivités marquant la signature d'un traité de paix avec Élis. À l'instigation des *beltistoi*, l'assemblée des Dix Mille avait conçu cette paix par laquelle le contrôle sur Olympie était rendu aux Éléens. Mais, comme le gouvernement d'Élis était oligarchique et allié de Sparte, ce traité avait toute l'apparence d'un nouveau tournant droitier et était en même temps un camouflet pour Thèbes – dont on s'était bien gardé de solliciter le consentement. Les réjouissances de Tégée étaient donc fortement empreintes de sentiments anti-thébains et anti-démocratiques.

Les Mantinéens conservateurs étaient venus nombreux pour prendre part à cette célébration, car Tégée n'était distante pour eux que d'une journée de marche. Les magistrats de Tégée, dont les mandats arrivaient à terme, virent une chance à saisir pour frapper un coup décisif et sauver leurs peaux. À un signal convenu d'avance, ils ordonnèrent la fermeture des portes de la ville. Ils envoyèrent dans les rues des soldats, choisis parmi les Éparites restés de leur côté, pour arrêter les Mantinéens exultant et les jeter dans des prisons improvisées. Les trois cents soldats thébains participèrent à cette rafle sous les ordres de leur commandant – ce qu'il devait regretter bientôt.

Les Tégéens ne s'étaient pas préparés pour opérer une telle purge à l'échelle de la ville tout entière. On avait arrêté un si grand nombre de

Mantinéens qu'on n'avait nul bâtiment public à disposition suffisamment grand pour les enfermer tous. Certains purent s'échapper facilement, aidés par des sympathisants qui leur firent franchir l'enceinte de la ville. D'autres avaient déjà quitté Tégée avant la fermeture des portes. Lorsque l'agitation fut retombée, les Tégéens constatèrent avec dépit le faible nombre de Mantinéens capturés. En revanche, il ne faisait aucun doute qu'ils avaient réussi à mettre le feu aux poudres de la fureur des Laconiens.

Les Mantinéens ne tardèrent pas à passer à l'action et envoyèrent des troupes pour bloquer les points de passage vers le nord de la région. Les Thébains de Tégée se retrouvèrent pris au piège, à la merci de leur vengeance. Par ce moyen de pression, les Mantinéens contraignirent le commandant thébain à relâcher ses prisonniers. Le malheureux officier eut beau tenter de se justifier en expliquant qu'il avait opéré ces arrestations pour prévenir un coup de force de Sparte, nul ne le crut – si l'on s'en remet à Xénophon.

La pression montait pour pousser Thèbes à l'action, tout particulièrement quand un envoyé de Mantinée se présenta pour exiger la mise à mort de l'officier. Il était clair qu'une moitié de l'Arcadie – celle qui était du côté de Mantinée – était en train de glisser dans la direction de Sparte, tandis que la moitié favorable à Tégée demeurait loyale à Thèbes. Le conflit qui avait déchiré une grande partie de la Grèce durant vingt ans, depuis la prise de la Cadmée par les Spartiates, se rallumait par procuration au sein de la Ligue arcadienne. De part et d'autre, on soupçonnait que Thèbes ou Sparte, ou les deux, finiraient par s'impliquer. Les Mantinéens redoutaient une nouvelle invasion par Thèbes ; c'est pourquoi une faction de la cité – celle qui avait pris le contrôle des Éparites – signa avec les Lacédémoniens un pacte qui lui assurait l'aide de Sparte en cas d'attaque. Le décor était planté pour un nouvel épisode de guerre entre Sparte et Thèbes.

Épaminondas avait bien averti ses compatriotes que, tant qu'il serait à leur tête, il leur faudrait garder la main sur leur *porpax*, la poignée de leur bouclier. Cet avertissement apparaissait maintenant dans toute sa clairvoyance. En l'espace de huit années, il les avait conduits trois fois dans le Péloponnèse, de même qu'en Thessalie et en mer Égée orientale. Tout cela n'avait pas suffi. Une nouvelle fois, Épaminondas prépara l'armée béotienne à entrer en campagne, avec son Bataillon sacré.

Des contingents de soldats commencèrent à converger vers le cœur du Péloponnèse. L'une et l'autre des deux « Arcadies » pouvaient compter sur l'appui de grandes puissances, qui avaient elles-mêmes des alliés. D'un côté, les États pro-lacédémoniens – Athènes, Élis, l'Achaïe et Sparte –, alignés avec Mantinée, tandis qu'aux côtés de Tégée se tenaient Thèbes, Argos, Messène, l'Eubée et la Locride. La quasi-totalité de l'Hellade se trouvait engagée, avec plus de cinquante mille hommes en tout, et les deux plus grands chefs militaires de l'époque, Épaminondas et Agésilas, prêts à reprendre leur duel vieux d'une décennie.

Pour la première fois, dans ses *Helléniques*, Xénophon s'intéresse vraiment à Épaminondas, tout en le présentant sous un jour défavorable. Il cite un discours belliqueux du Thébain¹² – les seules paroles qu'il lui attribue – qui fait de ce dernier l'instigateur de cette guerre. Mais Xénophon suggère également que les Thébains avaient imposé à leur général un délai strict, un « compte à rebours » qui l'affaiblissait et réduisait fortement sa liberté de manœuvre. Puis, dans un commentaire plus personnel, il salue le sens stratégique d'Épaminondas mais ajoute : « Qu'il ait eu de la chance dans cette expédition qu'il commandait, ce n'est certes pas moi qui le dirai. » Le mot grec *eutukhês* désigne un état de bonne fortune accordée par les dieux, lesquels, selon Xénophon, n'ont pas favorisé Thèbes.

Était-ce pur hasard, ou les dieux étaient-ils contre lui ? Épaminondas rencontra effectivement une malchance vraiment exceptionnelle. Dans la première phase de la guerre, il fut à deux reprises sur le point de triompher

par K.O., mais la chance lui échappa chaque fois à une heure près, voire moins.

Épaminondas avait concentré ses forces à Tégée, à mi-chemin entre deux places fortes ennemies, Sparte et Mantinée. On lui rapporta que les Lacédémoniens, sous le commandement d'Agésilas, s'étaient mis en marche vers le nord pour rejoindre leurs alliés à Mantinée. Épaminondas fit distribuer leur repas du soir aux hommes qui feignirent de se disposer à passer la nuit sur place, puis il prit avec lui ses meilleures unités pour foncer vers le sud dans l'obscurité. En marchant toute la nuit, il pourrait atteindre Sparte pendant que la cité était sans défense. Le plan avait tout pour réussir, mais quelqu'un – certains évoquèrent un déserteur de Thespies¹³ – parvint à rejoindre Agésilas et lui révéla ce qui était en cours.

Agésilas fit demi-tour pour revenir précipitamment vers Sparte, non sans avoir dépêché un messenger à Mantinée pour réclamer des renforts. Lorsqu'Épaminondas arriva en vue de Sparte, il découvrit qu'il était attendu. Des combats féroces s'engagèrent alors dans les faubourgs de la ville que nul envahisseur n'avait encore approchée d'aussi près. Les Thébains attaquèrent mais furent chargés par Archidamos, à la tête d'une force d'une centaine d'hommes. Les enfants et les vieillards participaient à la défense, lançant des tuiles sur les assaillants depuis les toits, remplissant de gravats des sacs et des paniers¹⁴ qu'ils entassaient en travers des rues. Les Thébains durent finalement se retirer avec de lourdes pertes. Sarcastique, Xénophon relate comment « ces hommes qui soufflaient le feu, qui avaient déjà vaincu les Lacédémoniens, n'attendirent pas les assauts du détachement d'Archidamos et battirent en retraite, alors qu'ils avaient l'avantage du nombre et d'une position dominante¹⁵ ». Il savoure visiblement cette petite revanche sur Leuctres.

Plutarque nous livre une image mémorable de cette bataille¹⁶. Un jeune garçon répondant au nom d'Isadas, fils de Phoibidas (l'homme qui s'était emparé de la Cadmée vingt ans plus tôt), se trouvait chez lui, occupé à

oindre son corps d'huile, lorsque l'attaque thébaine avait commencé. Il se précipita dehors pour défendre sa cité sans prendre le temps de revêtir une cuirasse ou même de simples vêtements. Des deux côtés on fut stupéfait de voir ce grand et beau jeune homme distribuant force coups d'épée et de lance, au premier rang des Spartiates, complètement nu. Aux yeux des témoins, il semblait être un dieu, ou jouir de la protection de quelque divinité. Et, bien que dépourvu de tout équipement, il s'en sortit sans la moindre égratignure.

Épaminondas rompit le combat, non pas défait comme l'avait espéré Xénophon, mais bien résolu à préparer une nouvelle attaque surprise. Il savait que les troupes de Mantinée étaient en chemin pour venir renforcer la défense de Sparte. Pourquoi ne pas tenter de renouveler le même stratagème ? Il chargea quelques hommes d'allumer des feux pour faire croire qu'il avait établi son campement pour la nuit, tandis qu'il repartait en réalité, sous le couvert de l'obscurité, marchant cette fois en direction de Mantinée. Pour plus de rapidité, il envoya sa cavalerie en avant pendant qu'il prenait quelques heures de repos à Tégée avec l'infanterie.

Les cavaliers parvinrent vers l'heure de midi aux abords d'un temple de Poséidon situé à un kilomètre et demi au sud de Mantinée, sans que leurs plans aient été trahis ; les paysans étaient encore paisiblement au travail dans leurs champs. Une fois qu'on aurait capturé ceux-ci, tandis que leur armée serait toujours au loin, la chute de la ville serait assurée. Pourtant, au moment même où ils découvraient qu'ils étaient attaqués, les paysans repérèrent aussi d'autres cavaliers, des alliés cette fois, surgissant d'une hauteur au nord. C'étaient les Athéniens qui arrivaient, après avoir chevauché toute la nuit à travers l'Isthme. Eux-mêmes ignoraient qu'ils tombaient à pic : leur apparition à ce moment précis était pure coïncidence.

Les cavaliers athéniens étaient fatigués et n'avaient qu'une hâte dès leur arrivée à Mantinée : se restaurer, dresser leur camp et prendre soin de leurs chevaux. Mais, avant même d'avoir pu mettre pied à terre, ils furent

entourés de Mantinéens qui leur désignaient à l'horizon les Thébains en approche. Oubliant leur besoin de nourriture et de repos, les Athéniens se mirent alors en mouvement. Et Xénophon de faire leur éloge : « Qui pourrait ne pas admirer leur vaillance ? », demande-t-il dans une envolée lyrique. Il ne précise pas que ses fils, Gryllos et Diodore, étaient présents dans le détachement athénien, car Athènes les avait accueillis de nouveau en dépit du bannissement qui continuait à frapper leur père. « Ils eurent des hommes de valeur qui furent tués¹⁷ », indique Xénophon, sans mentionner que Gryllos était l'un d'eux.

Dominés dans cette escarmouche de cavalerie, les Thébains durent se retirer, une fois de plus. En l'espace de trois jours, Épaminondas avait échoué par deux fois à s'emparer de places fortes ennemies, ce qui lui eût permis de remporter instantanément cette guerre. Dans ces conditions, il allait devoir affronter l'ennemi dans une bataille rangée beaucoup plus périlleuse. Thèbes n'en conservait pas moins l'avantage, à tous égards. Il rassembla à Tégée sa cavalerie éreintée après deux nuits consécutives de dure chevauchée et deux journées d'engagements. Là, il s'apprêta à se remettre en marche avec tous ses hommes pour livrer bataille sur la plaine.

Fait remarquable, Xénophon dépeint la veille de la bataille en se plaçant à l'arrière des lignes thébaines et non du côté spartiate. Les hoplites se préparaient en aiguisant les pointes des lances et les épées, les cavaliers, en blanchissant leurs casques. Les Arcadiens peignaient des massues, emblème thébain, sur leurs boucliers, en hommage à la puissance qui avait su les réunir au sein d'une ligue. Ces boucliers peints, et peut-être également les casques blanchis, devaient faciliter la distinction entre amis et ennemis. D'ici une poignée d'heures allait éclater en ce lieu un affrontement complexe impliquant cinquante mille hommes appartenant aux armées d'une douzaine d'États et de régions.

Sortant de Tégée, la coalition thébaine marcha vers l'ennemi qui s'était établi en formation de combat à quelques kilomètres au nord. Mais elle

bifurqua vers l'ouest, en direction d'une ligne de collines de faible hauteur. Arrivées là, les troupes déposèrent les armes, comme si elles se disposaient à établir leur campement pour la nuit avant d'engager le combat le jour suivant. Voyant cela, les Spartiates rompirent les rangs, se relâchèrent et débridèrent leurs chevaux. C'est alors que les Thébains reprirent soudain leurs armes et marchèrent droit sur eux, les obligeant à reprendre précipitamment leur formation en phalange.

Une fois encore, Épaminondas avait placé sur l'aile *gauche* ses unités de choc, composées de Thébains disposés sur une plus grande profondeur des rangs, tout en retenant son aile droite en arrière. Les mots qu'emploie Xénophon montrent qu'il avait très bien compris la tactique du Thébain : « [...] comme la proue d'une trière enfonçant son éperon au milieu des vaisseaux ennemis¹⁸ », écrit-il en décrivant l'aile gauche thébaine. Épaminondas entendait bien « éperonner » le côté droit de l'ennemi, où se tenaient les gens de Mantinée avec, à leurs côtés, le petit contingent des Spartiates. C'est presque certainement là, à la pointe de l'éperon, qu'il disposa le Bataillon sacré, bien qu'aucune de nos sources, étrangement, n'en fasse mention.

Sur les flancs des deux ailes ennemies étaient disposés des éléments de cavalerie qui furent les premiers à entrer en action et se heurtèrent au milieu du champ de bataille. Comme à Leuctres jadis, les Thébains prirent le dessus dans ces engagements, tandis que les phalanges massives se rapprochaient. La poussière soulevée par les chevaux obscurcissait la vue des ennemis de part et d'autre, ce sur quoi comptait justement Épaminondas : il ne voulait pas que l'ennemi pût déceler la présence de son éperon jusqu'au moment où il en éprouverait l'impact.

Au contact de la puissante poussée des rangs thébains, Mantinéens et Lacédémoniens lâchèrent pied. En se retournant pour fuir, leur ligne commença à se défaire, en prélude à une déroute complète. Épaminondas encourageait ses hommes à continuer à avancer pour les poursuivre. Mais

c'est à ce moment précis qu'Épaminondas fut atteint en pleine poitrine par un javelot projeté vers lui depuis les rangs spartiates. La hampe se détacha sous l'impact, laissant la pointe de l'arme profondément enfoncée dans la chair. Le général tomba, et les Thébains s'arrêtèrent. Leurs ennemis purent alors s'échapper sans être pourchassés, ne déplorant que des pertes légères en lieu et place d'une défaite qui s'annonçait écrasante.

Nulle blessure infligée dans une bataille grecque n'eut jamais autant de conséquences. Épaminondas fut emporté hors du champ de bataille, toujours vivant et conscient. Jusqu'ici, la pointe du javelot avait bloqué l'hémorragie inévitable, mais ses médecins l'avertirent que son extraction lui serait fatale. Il demanda qu'on lui apporte son bouclier, car il était impensable pour un hoplite d'en être séparé – même au seuil de la mort.

Il s'informa du sort de la bataille. Ceux qui l'entouraient lui dirent que les Thébains avaient remporté la victoire – ce n'était pas tout à fait vrai, mais c'est sûrement ce qu'il avait besoin d'entendre. « Alors j'ai vécu assez longtemps puisque je meurs vaincu¹⁹ », dit-il, tout en arrachant la pointe de javelot de sa poitrine. Un flot de sang jaillit, et il expira aussitôt.

Dans les dernières lignes des *Helléniques*, Xénophon relève que toute la Grèce fut surprise par la conclusion de la bataille de Mantinée. Avec autant de troupes déployées sur le terrain et l'engagement résolu des principales puissances, il semblait évident qu'une force dominante *devait* s'imposer à l'issue de la confrontation. Pourtant, à la fin de la journée, chacun des deux camps éleva un trophée, et il fut convenu d'échanger les morts comme si chacun avait simultanément remporté la victoire et subi une défaite. En réalité, rien n'avait été réglé.

« L'incertitude et la confusion furent plus grandes après qu'avant dans toute la Grèce²⁰ », déplore Xénophon en mettant le point final à ses *Helléniques*. Il emploie un mot rare, *akrisia*, dont on ne connaît qu'une seule autre occurrence dans les écrits grecs ayant survécu, dans un traité portant sur les maladies. Ici, il qualifie l'état incertain qui précède

l'explosion d'une fièvre incontrôlée. Aux yeux de Xénophon, le monde grec était un malade atteint par la fièvre et dans l'attente d'une amélioration ou, à l'inverse, d'une dégradation débouchant sur la mort.

À Mantinée, le corps d'Épaminondas fut inhumé dans un bosquet, au lieu-dit Pélagos, « mer », là où les armées s'étaient affrontées. L'oracle de Delphes avait averti Épaminondas de se méfier de la mer, et il avait pendant longtemps évité de voyager par bateau. Et voici que Pélagos était le site de sa tombe ! Sur le tertre funéraire, on érigea une colonne sur laquelle fut rivé un bouclier décoré d'un relief représentant un dragon, pour évoquer les *Spartoi*, les hommes semés à partir des dents de dragon dont il descendait. L'État thébain prit à sa charge le coût de ses funérailles, car Épaminondas était mort pauvre, dans le dénuement qui avait été celui de toute son existence ; on ne retrouva dans sa maison vide qu'une piécette de fer d'une valeur négligeable²¹.

Auprès du général reposait Caphisodoros, un jeune homme tué à ses côtés qui était alors son éromène. Il était le second des deux éromènes auxquels Épaminondas fut lié durant sa vie. Le premier, qui avait combattu à Leuctres avec lui, était Asopichos, lequel peindra par la suite une image du trophée de la bataille sur son bouclier. Il en fera plus tard l'offrande à Delphes, en mémoire de la victoire de Leuctres et pour immortaliser un amour éternel.

Sparte et Mantinée qui avaient joint leurs forces armées pour faire face aux Thébains se disputèrent la gloire liée à la mort d'Épaminondas. Des deux côtés, on disait que le javelot fatal avait été lancé par un certain Machairion²² que chaque cité revendiquait comme l'un des siens. Les Lacédémoniens accordèrent à l'homme ainsi qu'à sa descendance une exonération de taxes valable à perpétuité, en reconnaissance du service insigne qu'il avait rendu à l'État. Ce privilège était toujours en vigueur au temps de Plutarque, cinq siècles plus tard. Entre-temps, à Athènes, une fresque représentant la bataille sera commandée pour le célèbre portique

peint de l'Agora, la *Stoa Poikilè* : la peinture montrait le fils de Xénophon, Gryllos, tuant Épaminondas dans un combat à cheval, ce qui était pure fiction puisque Gryllos était déjà mort avant la bataille.

Épaminondas qui ne s'était jamais marié²³ était mort sans descendance, bien que la légende rapportât qu'il avait dit avoir une « fille » merveilleuse, Leuctres, voire deux « filles » appelées Leuctres et Mantinée²⁴. Toutefois, son « enfant » le plus cher était Messène, la ville aux solides murailles qui abritait les anciens hilotes. Tant que cette forteresse tiendrait bon, la province qui l'entourait, la Messénie, resterait libre. Les Spartiates auront beau faire tous les efforts possibles pour la reprendre, ce qu'ils tentèrent effectivement sans relâche, ils échoueront toujours.

Alors que les armées restaient mobilisées, l'une repliée à Tégée et l'autre à Mantinée, leurs chefs se réunirent et parvinrent à s'entendre sur une sorte d'accord, mi-armistice, mi-traité de paix commune. Aucun compte rendu des pourparlers ne nous est parvenu, en dehors de la remarque que l'état d'épuisement des parties permit de faire avancer les choses. Le traité prévoyait la démobilisation des troupes et le retour des hommes dans leurs foyers, et permettait aux signataires de « conserver ce qu'ils avaient acquis » jusque-là : c'était un accord mutuel d'arrêt des hostilités fondé sur le *statu quo*. Au titre de cette clause, Messène se voyait légitimée comme État de plein droit, puisqu'elle possédait déjà sa propre terre. Mais Sparte, qui ne pouvait pas souscrire à cette idée, refusa d'adhérer au traité.

Contrairement aux pactes précédents, la Paix de Mantinée fut conçue en dehors du Grand Roi Artaxerxès, et ne lui reconnaissait aucun rôle pour garantir sa bonne application. Il semblait que les Grecs parvenaient enfin à s'entendre pour administrer entre eux leurs propres affaires. Lorsqu'un ambassadeur perse se présenta l'année suivante, ils répondirent par une déclaration d'indépendance adressée au Roi. « Les Grecs ont échangé entre eux des ambassadeurs pour mettre fin à leurs disputes et ont conclu une

Paix Commune », proclamait ce message dont une copie fut gravée dans la pierre d'une stèle²⁵. Leur but, poursuit le texte, était d'« en finir avec les guerres intestines et d'apporter à leurs cités le plus de prospérité et de grandeur possible ».

Les armées se retirèrent d'Arcadie pour regagner leurs bases respectives tant au nord qu'au sud de l'isthme de Corinthe. Les guerres entre Sparte et Thèbes restaient en suspens, mais aucune des deux parties ne se souciait de les rallumer. Après deux décennies de conflit marquées par des pertes terribles, l'heure était à la détente. Il est possible que la mort d'Épaminondas, un homme dans la fleur de l'âge et sur le point d'engranger la victoire, ait satisfait le vieil Agésilas en lui offrant la vengeance à laquelle il aspirait depuis trente-cinq ans.

Parmi les troupes qui rentraient de Mantinée se trouvaient les mercenaires de Phères, ces hommes qu'Alexandre avait engagés pour assurer la défense de son régime despotique. Le tyran, respectant les termes du traité signé avec Épaminondas, avait combattu dans le camp des Thébains, même s'il s'y trouvait un grand nombre de gens qui lui vouaient une haine farouche. Épaminondas disparu, il ne subsistait plus d'autorité pour faire respecter le traité, et rien n'empêchait plus Alexandre de Phères de reprendre son brigandage. Bientôt il s'enfonça de nouveau avec son armée de combattants endurcis dans le territoire libre de la Thessalie.

L'entretien d'une armée mercenaire de six mille hommes coûtait fort cher. Pour pouvoir payer ses troupes, Alexandre fit frapper des pièces de monnaie magnifiques, dont certaines portaient son nom – premier exemple occidental connu de monnayage présentant le nom entier d'une personne vivante. Cependant, comme sa propre monnaie ne suffisait pas à répondre à ses besoins, il lui fallait s'en procurer d'autre. Au cours de l'année qui suivit l'affaire de Mantinée, il monta donc un raid audacieux²⁶ qui devait faire de lui le tout premier détrousseur de banque de l'histoire du monde.



À l'exemple de nombreux seigneurs de guerre, Alexandre de Phères distribuait de belles pièces de monnaie de forte valeur, destinées à éblouir ses troupes mercenaires. Sur celle-ci a été frappé son nom – une façon d'en appeler à la loyauté de ceux qu'il rétribuait.

Les Grecs ignoraient les banques au sens moderne du mot. Mais ils avaient des « tables », *trapezai*, où étaient disposées les pièces prêtées contre versement d'un intérêt, conservées en dépôt ou changées contre d'autres devises. C'est ainsi qu'en grec moderne le mot *trapeza* désigne aussi bien la table et la banque. (Quant au mot « banque », il est lui-même dérivé d'un mot italien désignant un « banc », ce qui renvoie à une époque où les pièces étaient également rangées sur de larges étagères de bois.)

En Grèce, la majorité des *trapezai* étaient concentrées au Pirée, le port de la ville d'Athènes. Dans ce centre majeur du commerce, les prêteurs avançaient de l'argent aux affréteurs de navires et aux négociants, et les voyageurs changeaient leurs pièces contre les monnaies frappées selon les normes de l'Attique, les plus largement utilisées dans tout le monde grec. Il était difficile de débarquer d'un navire sans tomber sur ces *trapezai*, comme on voit de nos jours les bureaux de change alignés dans les halls d'arrivée des aéroports. Cette proximité des « banques » et des quais du port n'avait pas échappé à Alexandre.

Le tyran de Phères s'était doté d'une petite flotte de navires qu'il utilisait pour piller et soumettre les villes côtières. Certaines de ces expéditions avaient heurté des intérêts athéniens, d'autant plus que l'amitié entre Alexandre et Athènes n'était plus, en dépit de la statue de bronze du tyran toujours en place sur l'agora athénienne. Alexandre n'obéissait plus qu'à sa propre loi, il était devenu « un pirate sur terre et sur mer », comme l'appelle Xénophon. Thèbes s'était efforcée de le faire plier, au temps de Pélopidas et d'Épaminondas, mais ces deux figures n'étaient plus et ce temps était révolu.

La flotte pirate perdit une bataille contre les navires d'Athènes au large de la Thessalie. Mais Alexandre savait que les Athéniens victorieux prendraient tout leur temps pour rallier leur port d'attache. Il envoya alors secrètement vers le Pirée ses navires les plus rapides, chargés de troupes, qui réussirent à s'introduire dans le port sans se faire remarquer ; le trafic des bateaux de commerce y était incessant et d'ailleurs, qui serait assez fou pour risquer d'attaquer par mer une puissance navale de premier plan ? Les archers scythes, qui composaient la force de police patrouillant dans les rues du Pirée, furent impuissants à empêcher ce qu'il advint alors : plusieurs groupes d'hommes en armes débarquèrent des bateaux d'Alexandre, épées tirées, coururent aux *trapezai* et raflèrent l'argent à pleins sacs.

Quelques Athéniens se précipitèrent pour aller informer le Conseil de ce qui était en cours. Mais le Pirée était éloigné de plusieurs kilomètres de la ville haute d'Athènes. Aussi, le temps d'organiser une riposte, les bandits étaient-ils déjà loin en haute mer, cinglant vers Pagases, le port de Phères. Alexandre avait réussi sans coup férir son cambriolage à main armée.

Athènes résolut alors de s'en prendre plus vigoureusement au tyran. Il fut décidé de briser la stèle célébrant le traité signé avec lui et d'ériger à sa place une autre stèle consacrée à une nouvelle alliance avec ses ennemis de la Ligue thessalienne. Cette Ligue avait été constituée par Pélopidas, quand

Thèbes servait de bouclier de la liberté thessalienne. Hélas, privée de ses deux chefs visionnaires, Thèbes n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Alexandre n'était pas le seul à chercher à se procurer de l'argent pour rétribuer ses soldats. Même parmi les puissances reconnues, d'autres États partageaient la même quête de fonds, y compris Sparte où la monnaie avait longtemps été méprisée. Si les Lacédémoniens voulaient atteindre leur but obsessionnel, la reprise de Messène, il leur faudrait beaucoup plus d'hommes que ce qu'ils pouvaient aligner, mais le recours à des mercenaires pourrait faire toute la différence. C'est ainsi qu'Agésilas, le roi boiteux maintenant âgé de quatre-vingt-trois ans, s'embarqua pour une mission inattendue en Égypte²⁷ : il s'agissait d'aider le pharaon régnant, appelé Tachos par les Grecs, à faire la guerre au Grand Roi de Perse.

Tachos qui venait de monter sur le trône était impatient de se mettre en mouvement, maintenant qu'il avait vu que la révolte des satrapes, tout juste étouffée, avait ébranlé la Perse. Il avait grand besoin de soldats grecs et tout particulièrement de chefs habiles présentant des états de service incontestés. Il offrit des sommes mirobolantes à Agésilas, ainsi qu'à l'Athénien Chabrias – le stratège flamboyant qui avait jadis vaincu les Spartiates en faisant déposer à terre les boucliers de ses hommes –, pour qu'ils l'aident à envahir la Phénicie, au Levant, région soumise à la Perse. Il recruta également dix mille hoplites grecs qu'il paya dans leur propre monnaie en faisant venir des matrices métalliques des ateliers de frappe athéniens.

Après quarante années de pouvoir, Agésilas était une légende vivante ; la cour royale d'Égypte accourut à sa rencontre lorsque son navire toucha terre. Nul n'était préparé à découvrir un vieil homme ratatiné, gisant sur une simple natte de paille posée à même le sol et revêtu d'un manteau râpé. « Les montagnes accouchent d'une souris », plaisantaient les courtisans en citant un proverbe ridiculisant les attentes excessives. Leurs monarques à eux étaient entourés de pompe et de richesses, vêtus de pourpre et d'or. Ils

étaient incapables de concevoir que cette pauvre créature dépenaillée et épuisée était, ou avait été, l'homme le plus puissant du monde grec.

Agésilas comptait bien prendre le commandement suprême en Égypte, mais Tachos s'était réservé le poste pour lui-même. Le commandement d'Agésilas se réduisit aux dix mille soldats grecs. Les tensions autour de son rôle s'accrurent quand Tachos refusa de suivre son conseil qui était de rester en Égypte pour protéger le trône au lieu de partir en personne pour la Phénicie. Tachos se mit en marche pour rejoindre le front au nord. Pour Agésilas, il était particulièrement irritant d'être au service de ce roi arrogant, plus jeune que lui de plusieurs dizaines d'années, mais plein de vanité et de suffisance. L'Athénien Chabrias supportait mieux sa sujétion, car il était à la tête de la flotte et pouvait donc se tenir à bonne distance.

Les Égyptiens qui n'aimaient pas non plus Tachos mirent à profit son éloignement pour appuyer la tentative de son neveu Nectanébo d'usurper le trône. Les deux capitaines grecs, pris entre deux pharaons rivaux, firent des choix divergents. Chabrias voulut rester avec Tachos tandis qu'Agésilas était tenté de s'engager au côté de Nectanébo. Pris de panique, Tachos supplia Agésilas de ne pas l'abandonner, mais son rival envoya depuis l'Égypte des messagers porteurs de riches promesses de récompense. Le Spartiate finit par passer à l'usurpateur, et Tachos s'enfuit pour sauver sa vie.

Arrivés à ce point, Xénophon et Plutarque marquent un temps d'arrêt pour examiner ce renversement d'allégeance, et leur divergence de vue est d'une profondeur abyssale. Dans le portrait hagiographique qu'il dresse dans son *Agésilas*, Xénophon l'interprète comme un acte patriotique. Le roi spartiate, affirme-t-il, a sûrement pris ce parti pour faire plus de mal aux Perses et donc soutenir les Grecs. Plutarque au contraire délivre un jugement cinglant. Il écrit : « Agésilas s'abrita derrière l'intérêt national pour couvrir un acte aussi étrange et inouï : sans cette excuse, le nom plus juste pour qualifier sa conduite aurait été celui de trahison²⁸. » Mais les

Lacédémoniens faisaient toujours ainsi, poursuit-il, n'admettant nulle justice en dehors de ce qui était utile à leur cité.

La situation politique de l'Égypte se compliqua encore. Un nouvel usurpateur dont nos sources ne nous donnent pas le nom se souleva dans la ville de Mendès et tenta de détacher Agésilas de Nectanébô, sans y parvenir. Agésilas aurait eu honte (nous dit Plutarque) de changer encore une fois de camp, mais il se méfiait aussi de la passivité de Nectanébô. Au lieu de livrer bataille aux forces de Mendès comme le lui conseillait Agésilas, le pharaon se retira dans une ville fortifiée et se disposa à soutenir un siège. Le Spartiate fut réduit à observer depuis les remparts les ennemis qui creusaient un fossé destiné à encercler totalement la place. Il était pris au piège avec Nectanébô, et le pire était que ce dernier n'avait pas fait stocker suffisamment de vivres dans la ville.

L'octogénaire Agésilas n'était pas venu si loin et n'avait pas fait tant d'efforts pour se laisser réduire à la reddition par la famine. Il était à l'affût d'une ouverture et se saisit de la première occasion dès qu'elle se présenta, en lançant une attaque sur le point où le fossé était encore inachevé. Si elle empêchait les assiégés de s'échapper, la tranchée interdisait également aux Mendésiens d'avancer. Agésilas parvint à détruire une première troupe ennemie privée de renforts. Puis il attira les autres dans un piège, en les bloquant dans un espace réduit où leur nombre n'était plus d'aucune utilité. La rébellion de Mendès fut ainsi écrasée en deux manœuvres promptement exécutées.

Nectanébô se montra reconnaissant et généreux. Il renvoya Agésilas chez lui avec un présent de plus de deux cents talents d'argent qui devaient lui permettre de recruter une armée de trois mille hommes et de l'entretenir pendant une année entière ; c'était la force requise pour une nouvelle tentative de reprise de Messène. Agésilas avait fait le premier pas sur la longue route menant au relèvement de la grandeur de Sparte.

Mais cette étape ne resta pas sans conséquence pour sa constitution vieillissante. Peu après l'appareillage, alors que son vaisseau atteignait un point surnommé « Port de Ménélas », situé sur la côte nord-africaine, Agésilas tomba malade et commença à décliner. Le lion de Sparte, le fer de lance de toutes les guerres contre Thèbes, était mourant.

En prononçant ses dernières paroles, Agésilas exigea que nul artiste ne s'applique à reproduire ses traits – « pas d'argile et pas de peinture », intima-t-il, car ses hauts faits devaient seuls rappeler sa mémoire. Puis, après quarante et une années passées à la barre, ayant vu sa cité supplantée par Thèbes et pratiquement anéantie par deux fois, le vieux roi rendit son dernier soupir.

Arrivé à ce point de sa *Vie* d'Agésilas, et conscient qu'un grand règne avait pris fin, Plutarque dresse un éloge solennel du Lacédémonien. Pourtant, dans le préambule de cette *Vie parallèle* qui compare Agésilas et le chef romain Pompée, Plutarque adopte un ton bien différent lorsqu'il écrit : « Tout à son désir de soumettre Thèbes et de vider Messène de ses habitants, il faillit provoquer la destruction de Sparte, et il détruisit vraiment son hégémonie²⁹. »

La coutume exigeait que le corps d'un roi de Sparte fût enseveli dans sa terre natale, mais celle-ci était très éloignée. Comme on était en hiver, l'équipage du navire ne put trouver de miel pour y conserver le cadavre qui fut alors enduit de cire. C'est donc dans un linceul de cire d'abeille que le roi Agésilas regagna Sparte. Son trône passa à son fils Archidamos – tandis que le fils de Cléombrote, encore mineur, occupait le second trône –, et c'est à lui qu'échut la lourde tâche de ressusciter l'État si mal en point.

À Thèbes, la Ligue béotienne, encore sous le coup des morts successives de Pélopidas et Épaminondas, tâtonnait à la recherche de la bonne posture à adopter. Il était clair qu'elle devait maintenant refréner son ardeur. Elle avait déjà renoncé à la Thessalie, abandonnée à la terreur qu'Alexandre de Phères exerçait désormais sans retenue. La flotte

qu'Épaminondas avait construite pour croiser en mer Égée restait sagement remisee dans ses hangars à bateaux. Le Bataillon sacré continuait à s'entraîner, mais ses missions s'étaient faites rares.

L'ultime tâche, ô combien essentielle, qui se dressait encore devant Thèbes, comme depuis dix ans, restait celle de l'effacement de Sparte. Thèbes était parvenue à isoler la cité-État lacédémonienne en transformant le Péloponnèse – où elle avait établi un cordon sanitaire de trois cités démocratiques, Mantinée, Mégalopolis et Messène. Mais Mantinée avait fait défection et rejoint le camp lacédémonien ; Messène était toujours menacée. Quant à la troisième ville, Mégalopolis – qui occupait le carré central de la grille du jeu de morpion –, elle jouait un rôle plus crucial que jamais dans la poursuite des objectifs de Thèbes.

Mégalopolis avait été construite pour être la capitale de la Ligue arcadienne, et son seul nom, « la grande ville », suffit à suggérer combien ses proportions étaient énormes. La salle accueillant son assemblée, le Thersilion, pouvait probablement accueillir sous son toit jusqu'à dix mille personnes ; son théâtre, le plus grand de la Grèce antique, offrait vingt mille places en plein air. Pourtant, les habitants de Mégalopolis n'étaient pas tous satisfaits de vivre dans ce site surdimensionné. Certains regrettaient la vie rurale et leurs pâturages et n'avaient que faire de la Ligue qui avait exigé leur transplantation. En se livrant à une interprétation biaisée de la nouvelle Paix, qui appelait toutes les puissances à démobiliser et à renvoyer les troupes dans leurs foyers, ces hommes commencèrent à rassembler leurs biens et à se disposer à rentrer « chez eux », c'est-à-dire dans leurs bourgades et villages d'origine dispersés aux alentours de la cité.

Huit ans plus tôt, le chef thébain Pamménès avait contribué à la construction de Mégalopolis. Maintenant, c'était à lui que revenait la charge d'en conserver l'intégrité. En 361, l'année qui suivit la bataille de Mantinée, il mena de nouveau l'armée thébaine dans le Péloponnèse pour

ce qui serait sa cinquième incursion dans ces terres en moins d'une décennie.

Cette invasion fut loin d'être une noble affaire. Pamménès employa la force pour repeupler Mégalopolis, allant même jusqu'à détruire les localités voisines afin d'empêcher que les habitants ne s'y réinstallent. Privée d'Épaminondas, Thèbes n'avait plus guère de *soft power* – autorité morale et habileté diplomatique – dans son arsenal. Elle ne pouvait plus compter que sur la puissance de son infanterie, dont son Bataillon sacré. Avec la force seule, comme l'historien Éphore en fit la remarque³⁰, elle pouvait peut-être intimider des barbares, mais sûrement pas espérer s'imposer aux Grecs.

Pamménès comprenait fort bien le Bataillon sacré³¹ puisqu'une source nous indique que c'était lui qui, le premier, avait imaginé de placer les amants côte à côte dans les rangs thébains. Plutarque explique pourquoi en employant des mots qui étaient peut-être ceux de Pamménès lui-même : « Il arrive qu'on abandonne les hommes de sa tribu, de sa famille, et même, par Zeus, son père ou ses fils, tandis qu'entre l'amant habité par le dieu et l'aimé, jamais aucun ennemi n'a pu se glisser pour les séparer l'un de l'autre. » Il est significatif que Plutarque qualifie ici Pamménès d'*erôtikos anêr*, expression très louangeuse dans ce contexte : « un homme qui avait l'expérience des choses de l'amour ».

Nous en savons trop peu sur Pamménès pour comprendre toute la portée de cette remarque, mais il est cependant un fait de sa vie amoureuse qui est parvenu jusqu'à nous. Une source grecque nous apprend que Pamménès devint l'éraсте de Philippe, prince de Macédoine, quand celui-ci vint habiter chez lui en application d'un traité avec Thèbes. Philippe était alors encore au milieu de l'adolescence tandis que Pamménès était plus âgé d'au moins une génération. S'ils furent amants, ou amis assez proches pour le laisser paraître, il est alors très plausible que Pamménès ait contribué à instruire son protégé dans l'art de la guerre et les affaires de l'État. Dans ce cas, il ne

fait pas de doute que Philippe a pu observer le Bataillon sacré à l'entraînement, admirer Épaminondas et Pélopidas à leur apogée, et assister à la faillite de la Paix de Thèbes. Tout un apprentissage du gouvernement s'offrit ainsi à lui au cours de son séjour d'otage à Thèbes.

Philippe rentra en Macédoine à l'âge de dix-huit ans, deux ans avant la bataille de Mantinée. Sans doute rapporta-t-il avec lui les leçons qu'il avait apprises à Thèbes³². Lorsqu'il accéda au trône quelques années plus tard, ces enseignements marquèrent son règne. Philippe se lança dans l'édification d'une énorme armée et la refonte des tactiques et des armements. Il professionnalisa son infanterie qu'il réorganisa en phalange, et la soumit à un entraînement intensif lors de manœuvres élaborées. Il créa un corps d'élite, celui des « porteurs de boucliers », clairement destiné à opérer comme une arme décisive au combat. Grâce aux revenus tirés des mines de son pays, il était capable de financer l'entretien et l'entraînement de ces nouvelles unités qui pouvaient demeurer à son service toute l'année sans interruption.

Il ne fait nul doute que Philippe fut encouragé à adopter ces innovations sous l'influence du Bataillon sacré et de son concepteur Pamménès. Plus tard, nous verrons qu'au moment où Philippe cherchait à consolider son pouvoir, Pamménès le rejoignit en Macédoine et combattit à son côté en tant qu'allié. Que les deux hommes aient été amants ou non, il semble évident que les graines de la nouvelle force armée macédonienne furent semées par Thèbes. Nul ne pouvait prédire alors qu'à quelque vingt ans de là, cette puissance se retournerait contre la cité qui l'avait engendrée et viserait directement le cœur du Bataillon sacré.

Alexandre de Phères, qui avait rempli ses coffres après son raid sur les *trapezai* du Pirée, continuait à humilier les villes de Thessalie et également à tourmenter son épouse Thébé qu'il faisait souffrir depuis si longtemps³³. Fille de son oncle Jason, cette femme à moitié thébaine s'était attiré la colère de son mari en étant incapable de lui donner un enfant.

Il l'avait déjà fait souffrir en séduisant son frère et en exécutant son propre éromène, simplement parce qu'elle lui avait demandé de libérer de prison ce beau jeune homme qu'elle aimait. Et voici qu'Alexandre se livrait sur elle à une nouvelle forme de torture émotionnelle. Il se mit à envoyer des messagers à Thèbes pour convaincre sa tante – la veuve de Jason – de devenir son épouse. Thébé se voyait confrontée à la perspective de se voir supplantée par sa propre mère.

Six ans auparavant, Thébé avait rendu visite à Pélopidas dans sa prison, et ils avaient partagé leur haine commune envers Alexandre. Les paroles du grand Thébain l'avaient frappée au cœur : « Je te plains, toi, car bien que tu ne portes pas de chaînes, tu es obligée de supporter Alexandre. » Les aspirations que Pélopidas avait allumées en elle continuaient à brûler dans sa poitrine. Alexandre se mit à craindre son épouse ; quand il se rendait dans sa chambre, il se faisait précéder par un garde armé – un Thrace tatoué –, l'épée tirée hors du fourreau.

Thébé avait trois frères, les fils de Jason l'assassiné, qui vivaient aussi à Phères et dont Alexandre se méfiait également. Il résolut secrètement de se débarrasser d'eux, mais Thébé en fut informée quand il laissa transpirer son projet un soir qu'il était ivre. Elle décida alors que le temps d'agir était venu. Elle donna des armes à ses frères et les cacha à l'intérieur du palais. Cette nuit-là, elle enivra Alexandre et renvoya ses gardes, prétextant qu'elle devait prendre un bain. Puis elle fit monter ses frères à l'étage, non sans avoir recouvert les marches d'un tissu afin d'étouffer le bruit de leurs pas.

Alexandre était ivre mort et profondément endormi sur son lit ; mais, à la vue du tyran sanguinaire, les trois frères perdirent toute leur résolution. Aucun d'entre eux ne se sentait capable de lever la main contre lui. Thébé dut supplier, argumenter, puis les menacer de réveiller son époux s'ils ne passaient pas à l'acte immédiatement. Finalement ils reprirent courage, à moins qu'ils ne fussent vaincus par la honte. Tandis que Thébé éclairait la scène en brandissant une lampe, l'un d'eux immobilisa les pieds

d'Alexandre, le deuxième lui renversa la tête en arrière, et le troisième lui enfonça son épée dans le corps. Le tyran était mort.

Le cadavre d'Alexandre fut jeté dans la rue et piétiné par les Thessaliens qu'il avait terrorisés pendant treize ans. Puis il se retrouva livré aux vagues de la mer, avant d'être remonté dans les filets d'un pêcheur. Il finit par être enseveli et fut, selon les mots de Plutarque, « le seul tyran, ou du moins le premier, à être tué par son épouse ».

Thébé réussit à convaincre le chef des gardes de soutenir les quatre assassins qui devinrent les nouveaux dirigeants de Phères. Elle semble avoir joui d'un pouvoir considérable au sein du nouveau régime, détrompant ceux qui pouvaient espérer qu'elle se détournerait des pratiques détestables de son père et de son époux : dans une lettre qu'il lui adressa ainsi qu'à ses frères, Isocrate laisse entendre que la tyrannie, appuyée sur la force des armes, incarnait bien la tradition familiale persistante de ce clan violent.

Pendant ce temps à Suse, capitale de l'empire de Perse, un autre grand monarque était lui aussi sur le point de quitter la scène. Artaxerxès Mnémon, qui avait dépassé l'âge de quatre-vingt-dix ans, était sur le trône depuis près de cinquante ans et son règne avait connu bien des tournants politiques. Dès ses premières années, il avait combattu Agésilas, puis s'était allié avec lui lors de la Paix du Roi, avant de le combattre pendant la révolte des satrapes, puis de nouveau en Phénicie. S'il avait survécu à son grand rival grec, sa propre fin était proche. Le tumulte qui agitait sa famille et qu'il avait largement contribué à provoquer allait finir par l'abattre.

En enlevant la charmante Aspasia à son fils Darius, Artaxerxès avait poussé le jeune homme à la révolte. Darius fit cause commune avec Tériabaze, un autre fiancé qui s'était vu privé de sa promise non pas une mais deux fois : Artaxerxès lui avait successivement promis la main de deux de ses filles avant de les reprendre pour les épouser lui-même. Darius et Tériabaze décidèrent de poignarder le Grand Roi dans son sommeil, mais Artaxerxès eut vent du complot et fit aménager une issue secrète dans sa

chambre. Les assassins furent pris par les gardes après que le Roi se fut éclipsé par la porte dérobée. Jugé coupable, Darius fut décapité par un bourreau qu'on dut contraindre à accomplir son office.

Cet épisode avait privé Artaxerxès d'un héritier. Il avait deux autres fils légitimes, Ariaspès et Ochus ; un troisième, Arsamès, était son favori parmi les cent quinze fils issus de ses rapports avec les femmes de son harem. Ariaspès jouissait de l'estime générale pour sa nature généreuse et aimable, tandis qu'Arsamès était sage et chéri par son père. Le plus jeune, Ochus, doté d'un caractère sauvage et cruel qui inspirait la crainte, était aussi celui qui était le plus déterminé à monter sur le trône.

Afin d'éliminer ses rivaux, Ochus persuada Atossa, fille et épouse de son père – et donc également sa propre sœur et belle-mère – de se ranger à son côté, en lui promettant de faire d'elle sa femme et future reine. Tous deux se tournèrent d'abord contre leur frère Ariaspès en exploitant la répugnance que lui inspiraient les intrigues de cour. Ils lui firent passer des messages prétendant qu'Artaxerxès s'était secrètement retourné contre lui et méditait de le faire périr cruellement. Diaboliques, les messages soufflaient le chaud et le froid : certains parlaient d'une menace imminente contre la vie d'Ariaspès, suivis d'autres qui évoquaient une grâce. Pris de paranoïa et de panique, Ariaspès fut ainsi poussé au désespoir et mit fin à ses jours en absorbant du poison.

Artaxerxès se douta bien que l'un de ses héritiers avait été acculé par l'autre à se donner la mort, mais il se sentait trop vieux pour affronter l'impétueux Ochus. Il choisit plutôt de se rapprocher d'Arsamès, le fils que lui avait donné l'une de ses concubines. Ayant constaté sa préférence, Ochus et Atossa agirent plus promptement encore cette fois. Le cas d'Arsamès fut réglé par le recours à un courtisan mécontent qui se chargea de le poignarder à mort.

C'en était trop pour le nonagénaire Artaxerxès, déjà affaibli et déclinant, qui rendit l'âme à l'instant même où il apprit la mort d'Arsamès

(c'est du moins ce que prétend Plutarque). Son règne de près d'un demi-siècle s'achevait dans le déchirement et le désespoir. Son corps fut placé dans un grandiose tombeau creusé dans le roc, l'une des deux sépultures que l'on peut encore voir de nos jours à Persépolis, dans le sud de l'Iran.

Ochus s'empara du trône et se débarrassa aussitôt de ses rivaux. Il commença par faire mourir Atossa, sa sœur/épouse/belle-mère, peut-être pour l'empêcher de donner naissance à d'autres enfants, en la faisant enterrer vivante. Puis, selon une source, il massacra ses demi-frères³⁴, nés des concubines du harem royal, en les enfermant dans une cour intérieure du palais cernée par ses archers. Ils furent quelque quatre-vingts à périr dans une horrible orgie de sang. Ochus devint le souverain le plus cruel que connurent les Perses qui lui donnèrent le surnom de Machaira, « la Dague ». Officiellement, il choisit de se faire appeler comme son père, et nous le connaissons sous le nom d'Artaxerxès III.

Chabrias, l'intrépide soldat athénien, était quant à lui devenu un homme riche. Il avait commandé des troupes dans presque tous les conflits armés des quarante années écoulées, parfois en tant que stratège élu par Athènes, louant à d'autres moments ses services de corsaire au plus offrant. Il avait combattu pour les Spartiates et contre eux, pour et contre les Thébains, contre les Perses par deux fois dans le camp des Égyptiens, et à de multiples reprises contre les ennemis d'Athènes. Son dernier engagement, en qualité d'amiral au service du pharaon Tachos, l'avait considérablement enrichi, car il lui avait permis de piller un grand nombre de domaines et de sanctuaires au nom de son employeur. L'argent alimentait son train de vie réputé pour sa splendeur extravagante et permettait aussi de financer les frasques de son fils Ctésippe.

Indifféremment doué pour le combat naval ou terrestre, Chabrias savait se placer là où étaient les besoins du moment. Pour Athènes, c'est sur mer que ses talents étaient requis de plus en plus. La ligue navale athénienne en mer Égée orientale avait commencé à se déliter. Quatre des cités avaient

déjà quitté l'alliance au début des années 350 avant J.-C. – peut-être sous l'effet des visites effectuées par Épaminondas quelques années plus tôt. Chabrias mit le cap avec une flotte importante sur l'île de Chios qui faisait partie des États sécessionnistes. Peut-être avait-il une fois encore été élu stratège de l'expédition, mais une source indique qu'il serait intervenu dans ce cas comme une sorte de condottiere commandant son propre vaisseau et son propre équipage.

Cela faisait plusieurs décennies qu'Athènes n'avait plus lancé sa flotte pour mater des alliés rebelles. La plupart des capitaines des navires engagés retinrent leur attaque contre Chios, préférant tenter une négociation. Mais Chabrias n'était pas de cet avis. Il avança à toutes rames dans le port de l'île, prêt à déclencher un débarquement et comptant bien être suivi par ses camarades des autres trières, qui cependant n'en firent rien. Isolé au milieu de la flotte ennemie, Chabrias ne pouvait échapper à l'abordage. Sa coque fut éperonnée par une embarcation de Chios, et son bateau commença à couler.

Chabrias eût fort bien pu se jeter à l'eau et nager jusqu'aux bateaux athéniens les plus proches, comme le firent la plupart des membres de son équipage. Mais il préféra rester à bord. Peut-être s'imaginait-il que ses compatriotes allaient s'avancer dans le port pour lui venir en aide, refusant de laisser un personnage aussi emblématique mourir sans le moindre soutien. Pourtant la flotte resta immobile, à l'écart du danger. Ainsi, la dernière chose que rapportent nos sources est que Chabrias tomba en continuant à se battre, seul contre tous, au milieu du grouillement des hommes de Chios sur les ponts de son bateau.

Athènes s'arrangea pour récupérer son corps et érigea un monument de marbre sur sa tombe. Les biens de Chabrias passèrent à son fils prodigue, Ctésippe, y compris son atélie (*ateleia*), sorte d'exemption de taxes accordée par Athènes aux héros et à leur descendance. Quand un réformateur voulut revenir sur cette aubaine en mettant fin à son caractère

héréditaire, les admirateurs de Chabrias se mobilisèrent pour que son fils en conserve le bénéfice. Démosthène, qui débutait alors sa carrière d'orateur et d'homme d'État, consacra à cette cause son premier discours – qui est parvenu jusqu'à nous³⁵.

On ne sait pas si Ctésippe a pu conserver son atélie, mais il eut tôt fait de dissiper la fortune de son père en festins et belle vie. Quand l'argent vint à manquer, Ctésippe mit un point final peu glorieux à la belle histoire de Chabrias. Pour rembourser ses dettes, il n'hésita pas à vendre les blocs de marbre du tombeau de son père³⁶.

Xénophon était alors de retour à Athènes, réhabilité, pour des raisons inconnues, par la cité qui l'avait exilé. Lui aussi approchait de la fin de sa vie, une vie au déroulement aussi complexe que celle de bien d'autres à cette époque. Il avait étudié auprès de Socrate, sauvé une armée mercenaire qu'il avait conduite à travers la moitié du continent asiatique, puis combattu sous les ordres d'Agésilas, avant de faire paraître des ouvrages relevant d'une douzaine de genres différents. Il avait fait l'histoire et l'avait enregistrée, non sans avoir essayé d'en altérer la tonalité avec ses moments d'emphase et ses omissions. La chronique qu'il avait produite, les *Helléniques*, avait été interrompue et jamais reprise ; pourtant, l'histoire qu'elle relatait – l'acrasie (*akrasia*), cette fièvre, sorte d'absence de contrôle et de faiblesse de la volonté, qui avait saisi la Grèce pour ne jamais retomber –, poursuivait son cours.

Xénophon avait observé comment Sparte tout d'abord, puis Thèbes, avaient échoué à unir les Grecs et à les diriger. Au cours des dernières années de son existence, il replaça son espoir en Athènes. Dans sa dernière œuvre attestée, les *Revenus*, il porte un regard aiguisé sur les finances d'Athènes, conscient que la puissance de l'État dépend de ses ressources. Les pénuries avaient affecté le paiement régulier de la solde des soldats athéniens et le moral de l'armée s'était dégradé. Athènes avait besoin d'argent. Son alliance maritime s'était alors déjà pratiquement effondrée, et

avec elle s'évanouissait l'espoir de revenus tirés des tributs et du commerce. Néanmoins, Athènes conservait toujours ses mines pour exploiter les riches gisements argentifères du Laurion, au sud de la cité.

Ces mines étaient exploitées par des concessionnaires privés qui y faisaient travailler des équipes d'esclaves leur appartenant. Le travail était dur et dangereux, et les risques financiers élevés, car, souvent, les galeries qu'on creusait ne produisaient rien. Beaucoup avaient renoncé à cette activité extractive pour préserver leurs esclaves, et son rendement pour l'État avait décliné. Dans son traité, Xénophon recommande à Athènes d'adopter un système semblable à celui de Sparte : une acquisition massive d'esclaves *publics*, à raison de trois esclaves pour chaque citoyen mâle (soit un total de près de 70 000). Il calcule que le revenu que produiront ces esclaves excédera largement leur coût, même en tenant compte des morts par épuisement au travail dans les mines.

Avec ses *Revenus*, Xénophon démontrait encore une fois ses inclinations laconiennes. Bien qu'il ait vu la puissance de Sparte décliner et proche de disparaître, il s'efforçait de convaincre sa patrie de naissance d'adopter une partie de son héritage. Si Sparte avait jadis employé des hilotes pour cultiver ses champs, pourquoi Athènes ne pourrait-elle pas s'en procurer pour trimer dans ses mines ? L'esclavage d'État qui avait servi à nourrir l'armée lacédémonienne pourrait aussi bien permettre de remplir le trésor athénien.

La voix de Xénophon s'est tue sur ces propositions froidement pragmatiques – qui ne furent pas retenues par Athènes. On pense qu'il mourut vers le milieu des années 350, mais on ne connaît ni la date ni les circonstances de son décès.

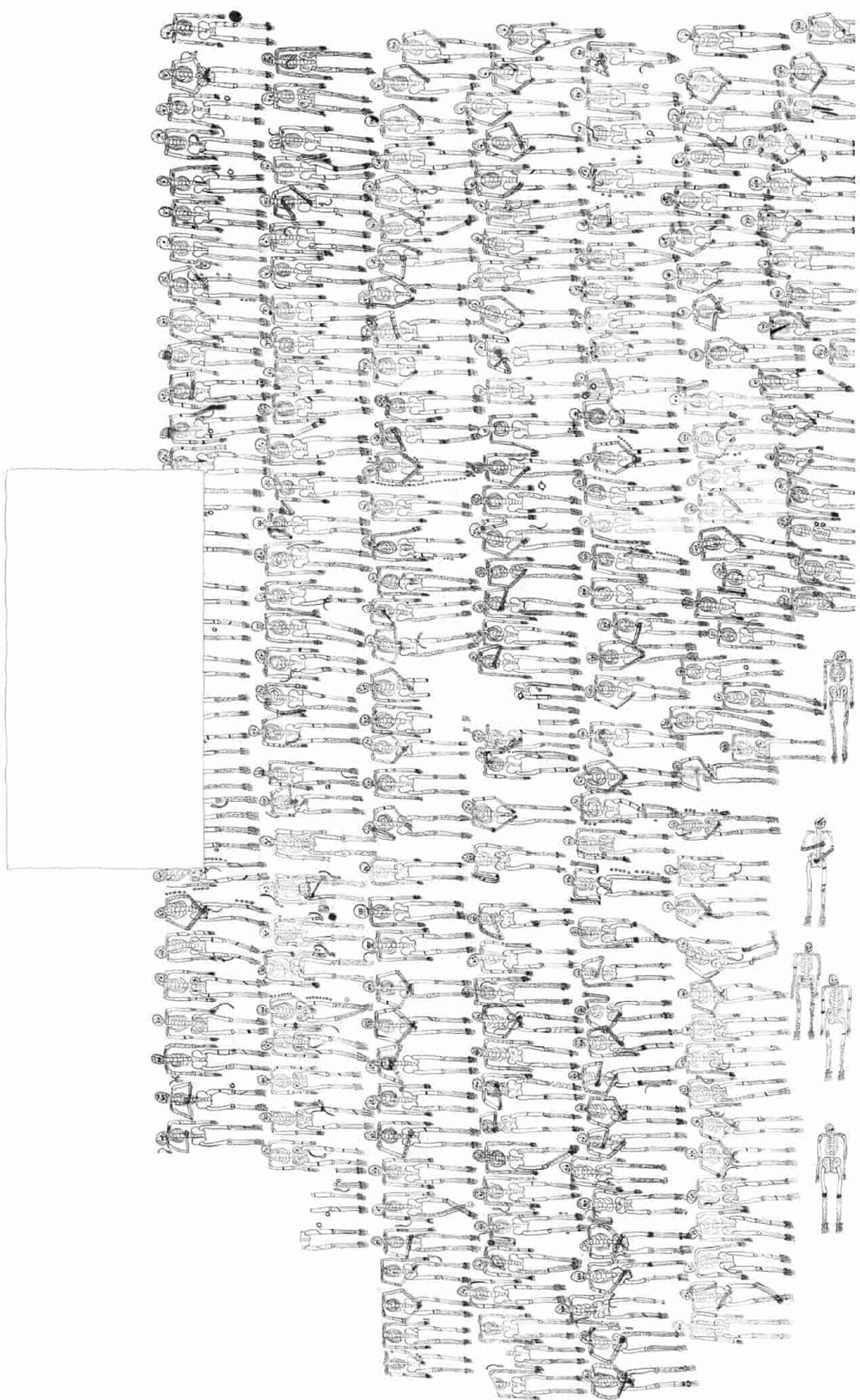
Rois, stratèges, tyrans, seigneurs de guerre, et même l'inclassable Xénophon : avec tant de disparitions se succédant dans une courte période de temps, le firmament de la Grèce semblait se vider de ses étoiles les plus

brillantes. Pourtant, au moment de tous ces décès se produisit également une naissance qui illumina le ciel à la façon d'un éclair.

En 356 avant J.-C., tandis qu'on enterrait en Thessalie un certain Alexandre, un autre faisait son entrée en scène dans la Macédoine voisine. Au cours de ses quatre premières années de règne, le roi Philippe avait épousé cinq femmes, dont une princesse d'Épire (la région qui correspond à peu près à l'Albanie moderne) nommée Olympias. Celle-ci donna bientôt le jour à un garçon. Selon toute vraisemblance, c'était bien le fils de Philippe, mais une rumeur prétendra plus tard qu'un dieu ayant pris la forme d'un serpent avait été vu dans le lit de la reine la nuit où elle conçut son enfant.

Des signes étranges accompagnèrent cette conception, tandis que d'autres, plus étranges encore, apparurent le jour de la naissance, en juillet. Ce jour-là, un incendiaire détruisit le vaste temple d'Artémis à Éphèse, l'une des sept merveilles du monde antique. Son acte n'était guidé que par la recherche de la célébrité. Résolus à l'empêcher d'atteindre son but, les Grecs décrétèrent que son nom ne devrait jamais être prononcé³⁷. Pourtant, ce nom – Érostrate – a filtré et est parvenu jusqu'à nous.

Sur le moment, tous les yeux étaient fixés sur l'incendie d'Éphèse et non sur la naissance intervenue en Macédoine, mais, plus tard, avec le recul, les deux événements apparurent liés entre eux. Certains pensèrent que le brasier marquait l'avènement de la lumière sur le monde ; d'autres crurent qu'il signifiait ruine et destruction. Dans tous les cas, on pressentait comme une certitude qu'un garçon né à ce moment précis allait transformer la Grèce pour toujours. Et c'est effectivement ce qu'il fit, une fois devenu Alexandre le Grand.



Composition de Markley Boyer réalisée à partir des dessins du carnet
de fouilles de l'archéologue Panagiotis Stamatakis (1880).

1. Citation du journal d'Ives, entrée du 8 octobre 1893 (« Réflexions sur l'Hellénisme », 17, p. 110).
2. Journal d'Ives, entrée du 7 juillet 1895, 24, p. 93.
3. La lettre est datée de mars 1898. Citée par Karl Beckson, *London in the 1890's : A Cultural History*, Londres et New York, 1992, p. 229.
4. Journal d'Ives, 2 juillet 1893, 5, p. 127.
5. Au vers 50 du *Prométhée enchaîné*, pièce attribuée à Eschyle, mais cette attribution reste discutée.
6. Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, I, 22, 4.
7. *Ibid.*, III, 82, 8.
8. Dans les *Helléniques*, VII, 3, 4, unique occurrence où le mot « harmoste » est appliqué à un non-Spartiate. La haine des autres Grecs à l'endroit des harmostes apparaît en III, 5, 13. Par contraste avec les autres magistrats envoyés dans les cités soumises par Sparte, l'harmoste se distinguait par son recours à la force dans l'exercice de sa mission de contrôle de la cité où il était en poste.
9. Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 35 et VII, 5, 1. George Cawkwell attire l'attention sur la signification de ces phrases, ainsi que sur le mépris de Xénophon pour les remparts en général : *Xenophon : A History of My Times*, New York, 1979, p. 39.
10. L'identification n'est pas certaine même si la plupart des spécialistes s'accordent dessus ; c'est le cas, dernièrement, de David Whitebread dans l'introduction à sa traduction de l'ouvrage : *Aineias the Tactician : How to Survive Under Siege*, Bristol, 2002, p. 11-13. Édition française du traité : *Énée le Tacticien, Poliorcétique*, Paris, Les Belles Lettres, 1967.
11. Le récit qui suit se fonde principalement sur Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 33 et suiv., et son commentaire par W. Thompson, « Arcadian Factionalism in the 360's », *Historia* 32 (1983), p. 149-160.
12. Xénophon, *Helléniques*, VII, 4, 40. Dans la section suivante (VII, 5, 1), Xénophon précise que le Péloponnèse bruissait de rumeurs hostiles aux Thébains, et il est possible que sa citation provienne de ces rumeurs.
13. Plutarque, *Agésilas*, 34, 4. Xénophon (*Helléniques*, VII, 5, 10) écrit que l'informateur était un Crétois, et Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, XV, 82, 6) assure qu'un mystérieux « roi Agis » (ignoré de toutes les autres sources) aurait deviné les intentions d'Épaminondas.
14. Ce détail est emprunté au *Traité de poliorcétique* d'Énée le Tacticien.
15. Exemple rare de sarcasme exprimé par Xénophon dans les *Helléniques*, VII, 5, 12.
16. Plutarque, *Agésilas*, 34, 8.

17. Xénophon, *Helléniques*, VII, 5, 16-17.
18. *Ibid.*, VII, 5, 23.
19. Les dernières paroles d'Épaminondas sont attestées par diverses sources, ainsi que les circonstances de sa mort. J'emprunte ici la version de Cornelius Nepos (*Épaminondas*, 9). Pausanias (VIII, 11, 7) rapporte qu'Épaminondas assista à la fin de la bataille avant de mourir et que l'emplacement où son corps blessé avait été déposé fut ensuite appelé *Skopê*, « l'observatoire ».
20. Xénophon, *Helléniques*, VII, 5, 27.
21. Plutarque, *Fabius Maximus*, 27. Plutarque parle d'un « éclat » (*obeliskos*) de fer, mais le mot semble désigner métaphoriquement une petite pièce de monnaie.
22. Pausanias, *Description de la Grèce*, VIII, 11, 5-6 ; Plutarque (*Agésilas*, 35) donne à l'homme le nom d'Anticratès, mais relève que ses descendants étaient appelés Machaïrones, « de l'épée ». Il est possible que ce nom de Machaerion qu'on retrouve ailleurs ait été une sorte de surnom ou d'épithète.
23. Une seule anecdote provenant d'une source peu fiable associe une épouse ou une femme avec Épaminondas (Polyen, *Stratagèmes*, III, 1). En revanche, Plutarque indique clairement le refus d'Épaminondas de se marier (*Pélopidas*, 3, 3).
24. Anecdote extraite de Cornelius Nepos, *Épaminondas*, 10.
25. Texte de l'inscription Tod 145, lignes 4-5 (Ryder 1965, p. 143).
26. L'histoire est rapportée par Polyen, *Stratagèmes*, VI, 2.
27. Les détails qui suivent sont empruntés aux derniers chapitres de l'*Agésilas* de Plutarque et à l'ouvrage de Xénophon portant le même titre.
28. Plutarque, *Agésilas*, 37, 10.
29. *Ibid.*, 3, 2.
30. Commentaire rapporté par Strabon (*Géographie*, IX, 2).
31. Voir Plutarque, *Dialogue sur l'amour*, 17, où se trouve la citation suivante.
32. Cette opinion est également celle d'André Aymard, « Philippe de Macédoine, otage à Thèbes », *Revue des études anciennes* 56 (1954), p. 15-36.
33. Les détails suivants sont empruntés à Plutarque, *Pélopidas*, 28, 35 et *Dialogue sur l'amour*, 768 et suiv. ; Cicéron, *Des devoirs*, II, 25 ; Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, IX, 13, 3.
34. Quinte Curce, *Histoires*, X, 5, 23 ; voir aussi Justin, *Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée*, X, 3, 1.
35. Discours 20, *Contre Leptine*, écrit probablement en 355 avant J.-C., quand Démosthène approchait de la trentaine. Dès ses tout premiers mots, ce discours est tendu vers l'objectif de venir en aide à Ctésippe.
36. Athénée, *Deipnosophistes*, IV, 60.
37. Attesté par Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, VIII, 14, 5.

Les Guerres sacrées

(358-335 avant J.-C.)

Sur la Cadmée de Thèbes, au cours des années qui suivirent la bataille de Mantinée, les Thébains érigèrent une statue d'Épaminondas, placée juste à droite de celle du légendaire aulète (joueur de flûte), Pronomos. La tradition rapporte qu'Épaminondas lui-même jouait également de l'*aulos*, la flûte à double anche des Grecs, ainsi que de la lyre. La musique avait fait partie de son instruction philosophique, en application de la conviction de Pythagore que cet art recèle les vérités les plus profondes. Le maître enseignait que le cosmos tout entier était rempli de la musique des sphères et que nous baignons en permanence dans cette harmonie, de la naissance à la mort, ce qui explique pourquoi nous ne pouvons plus la percevoir.

L'inscription gravée sur la base de la statue sera retranscrite par Pausanias plusieurs siècles plus tard¹. Elle rendait compte seulement des exploits militaires d'Épaminondas, mais nullement de sa culture philosophique ou musicale, de son éloquence, ou de ses hautes conceptions morales. Composée en vers élégiaques, l'inscription proclamait :

Mes conseils firent perdre à Sparte sa gloire ; Messène vit revenir dans son sein ses enfants si longtemps dispersés. Mégalo polis fut entourée de murs, grâce aux armes de Thèbes, et toute la Grèce fut rendue à ses lois et à la liberté.

De tous ces accomplissements, les trois premiers étaient destinés à durer, mais le quatrième et le plus grand de tous, la liberté de la Grèce, allait bientôt sombrer.

Peu de temps après sa mort, et peut-être même de son vivant, beaucoup virent en Épaminondas un cas unique parmi les Béotiens, un chef exceptionnellement talentueux qui joua un rôle central dans la réussite de sa nation. Le premier à avancer cela dès le IV^e siècle avant notre ère fut l'historien Éphore. Dès qu'Épaminondas eut disparu, écrit-il, « les Thébains perdirent l'hégémonie – à laquelle ils avaient à peine goûté² ». Ses propos louangeurs sur Épaminondas ont été en partie conservés à travers les écrits de Diodore de Sicile, chroniqueur ultérieur du I^{er} siècle après J.-C. qui a beaucoup puisé dans son œuvre. Dans un vibrant éloge, Diodore déclare qu'en ce Thébain, « toutes les qualités étaient réunies. Il surpassait de loin tous les autres par sa force physique, son éloquence, la noblesse de son âme, son mépris de l'argent, la correction de sa conduite, et surtout par son courage et son intelligence dans le commandement. Aussi sa patrie obtint-elle l'hégémonie en Grèce de son vivant et la perdit-elle après sa mort ; sa situation ne cessa dès lors de se dégrader³ ».

Diogène le cynique, le sage qui disait chercher un honnête homme en parcourant la cité, lanterne allumée en main, fut aussi un témoin de l'ascension de Thèbes sous la conduite d'Épaminondas, puis du déclin de la cité après sa disparition. En moraliste et critique aiguisé de la société, Diogène a lui-même rendu hommage au Thébain⁴ en se moquant des superstitions attachées aux Mystères. On disait qu'être initié à ce rite religieux secret garantissait une vie heureuse dans l'au-delà. En entendant des vers qui exposaient cette doctrine, Diogène s'indigna : « Que dis-tu ?

fit-il ; Pataecion, le voleur, aura après sa mort un meilleur sort qu'Épaminondas parce qu'il a été initié ? » Dans sa recherche d'un cas emblématique de vertu morale, Diogène ne pouvait pas trouver de meilleur exemple.

Polybe, l'historien grec qui a retracé l'essor de Rome, a développé la ligne de pensée amorcée deux siècles auparavant par Éphore. Réfutant l'idée que le progrès d'une nation est le fruit des lois plutôt que celui de ses dirigeants, Polybe cite le cas de Thèbes (et celui d'Athènes également) en exemple⁵. Thèbes avait prospéré « grâce aux qualités exceptionnelles d'un ou deux hommes » et réussi à tirer profit des erreurs politiques de Sparte. « L'apogée et l'effondrement de la puissance thébaine coïncident manifestement avec le temps que durèrent les vies d'Épaminondas et de Pélopidas. » La rapidité de la chute avait surpris les Thébains eux-mêmes : « Après avoir brillé d'un vif éclat et alors qu'elle semblait encore florissante et promise à un bel avenir, leur cité a connu une brusque déchéance. »

Ce renversement constitue le dénouement final du récit de la grandeur de Thèbes. Celle-ci s'est épanouie durant plus d'un quart de siècle, ponctuée par trois grandes batailles qui se déroulèrent dans trois cadres très différents. Le premier était celui du site sacré de Delphes, siège de l'oracle d'Apollon ; le deuxième était constitué par les plaines de Béotie, « la piste de danse d'Arès », selon l'expression employée par Épaminondas. Le troisième se situait au cœur même des rues et des allées de Thèbes. C'est là que s'était ouvert l'âge du Bataillon sacré, lors de la reprise de la ville à Sparte pendant la révolution du solstice. Mais cet âge d'or était également condamné à s'achever dans un effondrement complet.

357-356 AVANT J.-C.

Même si son influence commençait à décliner ailleurs, Thèbes conservait encore fièrement sa position privilégiée auprès de l'oracle de Delphes. Les prêtres du sanctuaire avaient accordé aux Thébains la promantie, une marque de faveur insigne, le privilège de pouvoir consulter l'oracle à tout instant en premier, même si d'autres attendaient déjà. Thèbes avait aussi pris le contrôle du Conseil amphictyonique, l'autorité supra-étatique qui veillait au respect des lois sacrées du sanctuaire. Si un individu se risquait à enfreindre ces lois, le Conseil pouvait lui appliquer une sentence de mort sinistre : le coupable était précipité du haut des Phédriades, ces falaises « brillantes » qui surplombent le site du sanctuaire et reçoivent la lumière de l'aube. Si c'était un État qui était jugé coupable, le Conseil pouvait lui infliger une amende puis affermir cette décision, au besoin, en déclarant une Guerre sacrée.

En 357, sous la pression de Thèbes, le Conseil décida que Sparte devait s'acquitter de réparations pour la prise de la Cadmée, le crime de Phoibidas commis vingt-cinq ans plus tôt. Le montant à payer fut fixé à cinq cents talents, puis l'amende fut doublée quand le délai stipulé pour le versement fut dépassé. Les Phocidiens, habitants de la région entourant Delphes, furent également sanctionnés lors de cette même réunion du Conseil, pour avoir illégalement mis en culture les champs cirrhéens, terres réservées à Apollon. Le Conseil avait averti que, si l'amende n'était pas payée, la terre de la Phocide tout entière serait consacrée au dieu et ne pourrait plus jamais être cultivée. Il semble bien que Thèbes faisait du Conseil un levier de pouvoir, comme Sparte l'avait fait longtemps auparavant en exploitant la Paix commune à son avantage.

Le chef phocidien Philomélos, homme ambitieux et rusé, s'adressa à l'assemblée phocidienne pour l'inciter à réagir à ce décret. Il s'éleva contre la sévérité excessive de l'amende et soutint que les Phocidiens ne sauraient en aucun cas la payer. Si elle ne réagissait pas, la Phocide risquait de perdre sa terre. Il rappela que le sanctuaire de Delphes leur avait appartenu

autrefois, citant des vers d'Homère à l'appui de ses dires. Il pouvait fort bien leur revenir, avec ses trésors d'or et d'argent constitués par les offrandes adressées à Apollon et accumulées au fil des siècles. Les Phocidiens pouvaient emprunter ces richesses pour leur propre usage, comme les Arcadiens l'avaient déjà fait auparavant à Olympie. Philomélos se proposa comme *stratêgos autokratôr*, général investi des pleins pouvoirs, et fut élu sur-le-champ pour mettre son plan à exécution. Sparte, qui contestait également l'amende que lui avait imposée le Conseil, lui donna de l'argent pour recruter des troupes.

Dans toute la Grèce, des bandes entières de soldats, vétérans endurcis privés d'emploi par la fin des conflits majeurs, étaient à l'affut d'un engagement. Philomélos réunit une armée de cinq mille hommes et s'empara du sanctuaire delphique sans coup férir. Il exécuta quelques prêtres pro-thébains qui s'y trouvaient, puis entreprit d'élever des remparts et des fortins. Et, suivant la promesse faite aux Spartiates, il fracassa la stèle où étaient gravés les décrets du Conseil.

Puis, Philomélos entreprit de forcer les portes des différents trésors et de faire l'inventaire de leurs richesses. Il dépêcha des messagers chargés de transmettre aux Grecs la promesse que la Phocide rembourserait la totalité de ce qu'elle emprunterait, et de demander l'appui des cités contre les décrets pris par le Conseil sous la pression de Thèbes. C'était comme s'il leur suggérait de cracher au visage des Thébains. Sparte et Athènes ne se firent pas prier pour rejoindre aussitôt sa cause.

Si les lois religieuses rendaient les richesses d'Apollon inviolables, cet immense trésor exerçait également une attraction irrésistible. Philomélos subtilisa pour lui une couronne d'or en forme de feuilles de laurier tressées et en fit don à Pharsalia, une danseuse dont il était épris. Bien des années plus tard, alors qu'elle avait quitté la Grèce centrale pour s'installer dans la colonie de Métaponte, au sud de l'Italie, Pharsalia portait cette couronne en se promenant sur l'agora. Soudain, une voix sortit d'un mémorial de bronze

dressé sur la place, alertant les devins de la ville au sujet de l'objet volé. Les devins poussèrent un cri d'alarme, et aussitôt les MétaPontins se précipitèrent sur Pharsalia et la mirent en pièces. Telle était l'indignation suscitée chez les Grecs par les vols commis au détriment d'Apollon. (Plutarque livre une autre fin à cette histoire, assurant que Pharsalia fut tuée par des jeunes gens avides qui se battirent entre eux pour récupérer la couronne⁶.)

Le peuple voisin des Locriens, à l'est de la Phocide, fut le premier à voler au secours du sanctuaire d'Apollon. Ils franchirent la frontière et tentèrent de libérer Delphes, mais furent nettement défaits par des troupes ennemies beaucoup plus aguerries. Philomélos s'empara des prisonniers locriens et les fit précipiter du haut des Phédriades : ce faisant, il pouvait prétendre se poser lui-même en défenseur d'Apollon et faire de ses ennemis les transgresseurs sacrilèges. Pour Thèbes et pour le Conseil sous son contrôle, il était plus que temps d'intervenir. Pamménès, le principal stratège thébain alors en activité, commença à masser une armée d'invasion. Et, pour la troisième fois seulement dans toute l'histoire de la Grèce, le Conseil amphictyonique vota pour déclarer une Guerre sacrée.

Pendant toute la durée de ce bouleversement, la prêtresse chargée de délivrer les oracles d'Apollon, la Pythie, demeura sereinement dans le sanctuaire. Quand elle transmettait les paroles du dieu, elle se tenait normalement assise sur un énorme trépied métallique disposé devant le temple d'Apollon. Quand Philomélos la pria de prophétiser pour lui, elle refusa de monter sur le trépied. Comme il la menaçait brutalement, elle lui répondit sur un ton de défi qu'il pouvait « faire comme il voulait ». Ses paroles ne furent pas prononcées en observant les mètres habituellement usités pour énoncer les oracles, mais elles convenaient parfaitement à Philomélos, une fois sorties de leur contexte. Il les répéta bruyamment à l'intention de tous et les fit graver sur une stèle. Le dieu de Delphes, proclama-t-il, avait dit qu'il pouvait *faire comme il voulait*.

L'armée thébaine commandée par Pamménès approchait de Delphes et fit sa jonction avec des troupes envoyées par les Thessaliens libres. Sur les pentes du mont Parnasse, cette force combinée se heurta aux troupes mercenaires des Phocidiens. Nous n'avons pas de récit détaillé de la bataille, mais nous savons qu'elle fut nettement remportée par les Thébains. Les mercenaires défaits – dont le nombre avoisinait maintenant les dix mille – furent pourchassés et dispersés dans les montagnes boisées. Blessé et désespéré, Philomélos se trouva acculé contre une paroi d'où il se jeta pour ne pas être capturé. C'était le sommet des roches phédriades. Ainsi Philomélos s'était-il appliqué à lui-même la sentence habituellement prononcée pour punir les péchés commis envers Apollon.

Il semble bien que Thèbes avait gagné la guerre dès le tout premier engagement. Mais c'est alors que Pamménès commit une erreur qui allait effacer tous ses gains, et même lui coûter la vie, selon toute vraisemblance.

Plutôt que de chercher à consolider sa victoire, il emmena avec lui cinq mille hoplites thébains jusqu'en Asie, à plusieurs centaines de kilomètres de là, afin de combattre pour le compte d'un riche satrape perse, Artabaze, engagé dans une énième révolte contre le Grand Roi. Pamménès tenait pour certain que les Phocidiens étaient vaincus, et Delphes sauvée. Avec ses troupes, il pensait amasser de l'argent pour Thèbes en combattant en Orient – exactement comme Agésilas l'avait fait, dix ans auparavant, pour le compte de Sparte. Dans sa marche vers l'est, Pamménès s'arrêta en Macédoine pour conférer avec Philippe, qui était désormais à la tête d'un empire en expansion. Les deux hommes firent campagne ensemble contre un rival de Philippe, affermissant encore leur lien d'amitié (ou peut-être d'amour).

Cependant, à Delphes, les Phocidiens démontrèrent qu'ils ne se tenaient pas du tout pour vaincus. Ayant rassemblé les restes de l'armée de Philomélos, leur commandant en second, Onomarchos, persuada l'assemblée phocidienne, réunie à Delphes même, de lui confier le pouvoir

ainsi qu'à son frère, Phayllos. Tous deux jurèrent de poursuivre la guerre et ordonnèrent des exécutions immédiates afin de réduire leurs opposants au silence. Ils doublèrent la taille de leur armée, qui atteignait désormais le chiffre de *vingt mille* hommes.

Pendant ce temps, Pamménès remportait des batailles en Asie. Il méritait amplement les gages promis par Artabaze, mais le Perse en vint à se méfier de ce condottiere thébain, à moins qu'il n'ait voulu simplement s'affranchir de son obligation de paiement. Il attira Pamménès dans son camp sous un prétexte quelconque, puis le fit arrêter et le confia à la garde d'autres satrapes. Pamménès finit sans nul doute par être liquidé en toute discrétion.

Ainsi s'acheva l'existence du dernier survivant des hommes du coup de force de 379 : non pas en chargeant l'ennemi sur un champ de bataille, comme Pélopidas et Épaminondas, mais en se fondant dans l'obscurité pour disparaître aux yeux du monde. Du moins se prend-on à espérer que ses cinq mille hoplites réussirent toutefois à se frayer un chemin pour retourner jusqu'à leur patrie de Thèbes.

Les Béotiens avaient perdu leur dernier grand stratège. Mais, presque simultanément, ils gagnèrent un atout exceptionnel, destiné à devenir un sujet d'émerveillement de leur temps et bien longtemps après. La ville de Thespies, située à peu de distance de Thèbes, vouait un culte au dieu Éros dans un temple qui était son plus ancien sanctuaire connu. Et voici que ce temple venait de recevoir une superbe statue d'Éros, inspirée par une Thespienne non moins superbe, qui était affublée du surnom de Phryné, « le crapaud ».

Son véritable nom était Mnésareté (« celle qui se souvient de la vertu »)⁷ ; son surnom qui lui aurait été donné en raison de son teint bistre était devenu un sujet de joyeuse plaisanterie, tant son adorable apparence était éloignée de celle du crapaud. Après avoir grandi dans la pauvreté, employée dans son enfance à la récolte des câpres, elle était devenue

vraiment riche en enchaînant les liaisons avec des personnages en vue. Car Phryné était une *hetaira*, une hétéaire, littéralement une « compagne » ; le mot est parfois traduit par « courtisane », mais l'expression « femme entretenue » semblerait plus proche de la réalité. L'hétéaire était habituellement entretenue par un protecteur auquel, outre les relations sexuelles qu'elle lui prodiguait, elle apportait également de l'élégance, de la séduction et de l'esprit. Elle occupait d'ailleurs une position si élevée que les hommes rivalisaient pour obtenir ses faveurs et la suppliaient d'accepter leurs présents. Dans un temps qui n'offrait pas aux femmes d'autres moyens de faire carrière, les hétéaires étaient de véritables pionnières de l'émancipation féminine. Et, parmi toutes ces femmes, Phryné était celle qui avait su accumuler le plus de pouvoir.

La Béotie était trop provinciale pour une femme aussi distinguée que Phryné. Elle s'installa à Athènes, le centre de la richesse et de la haute culture, où les femmes belles et ambitieuses comme elle pouvaient faire fortune. C'est là qu'elle fit la connaissance du sculpteur Praxitèle, l'artiste le plus réputé de son temps, et devint son amante et sa muse. L'Éros qu'il sculpta dans le marbre reflétait ses sentiments pour elle, comme il l'annonçait au monde dans une inscription gravée sur la base de la statue⁸. Il pensait que c'était son œuvre la plus réussie et en fit don à Phryné⁹ ; à son tour, elle l'offrit à sa ville natale de Thespies.

Là, dans le temple séculaire dédié à Éros, la statue attirait un flot continu d'admirateurs qui ne se tarira jamais plusieurs siècles durant. Elle finira par susciter également la convoitise des pilleurs. Au I^{er} siècle de notre ère, l'empereur Caligula la fit emporter à Rome, mais son successeur, Claude, la restitua. Puis Néron l'enleva pour la seconde fois. Certains crurent voir la vengeance du dieu dans les morts violentes de Caligula et de Néron.

La réputation de Phryné provenait de sa force d'inspiration, particulièrement évidente quand sa beauté était visible *au naturel*¹⁰. Un

jour, lors de la fête des Éleusines qui se déroulait près d'Athènes et attirait les élites de toute la Grèce, Phryné se déshabilla, défit ses cheveux et entra dans la mer. Elle n'était pas exhibitionniste – selon nos sources, elle s'habillait avec simplicité et n'abusait pas du maquillage –, mais cette baignade dans le plus simple appareil, avec son parfum d'assurance tranquille et de liberté, dut sidérer tous ceux qui en furent témoins. Praxitèle était parmi eux. Plus tard, il sculptera une représentation de la déesse Aphrodite sortant du bain, en prenant le corps nu de Phryné pour modèle. Son *Aphrodite de Cnide*, qui fut ensuite appelée la *Cnidia*, fit sensation dès sa création et jusqu'à nos jours : c'est la première sculpture de grand format représentant la nudité féminine dans l'histoire de l'art européen.

Les visiteurs affluaient à Cnide de tous les côtés de l'Hellade pour admirer la *Cnidia* qui vit fleurir tout un ensemble de légendes et de poèmes à son propos. Dans une épigramme attribuée (à tort) à Platon, Aphrodite elle-même regarde la statue et demande : « Quand donc Praxitèle m'a-t-il vue nue ? » On a rapporté que des admirateurs sont tombés amoureux, comme autant de Pygmalions, de la statue, et que certains auraient même tenté de faire l'amour avec elle¹¹. La *Cnidia* fut d'abord présentée dans un espace du temple qui ne permettait qu'une vision de face, mais il était possible d'admirer la déesse de dos par une porte arrière qui pouvait être ouverte sur autorisation exceptionnelle. Cette image devint un exemple précurseur d'une production artistique de masse. Des copies et des imitations de la statue, dont plusieurs ont survécu (l'original a disparu dans un incendie), ont inondé tout le monde antique. Désormais considérablement enrichie par le tourisme, la ville de Cnide se mit à frapper des monnaies à l'effigie de sa statue.



Cette pièce de monnaie de Cnide reproduit la sensualité de l'Aphrodite de Praxitèle tout en faisant la promotion de l'attraction touristique vedette de la cité.

Praxitèle ne fut pas le seul artiste inspiré par la baignade de Phryné dans l'océan. Le spectacle transporta également un peintre célèbre, Apelle, qui assistait lui aussi, apparemment, à la fête des Éleusinies. En prenant Phryné pour modèle de la déesse, il peignit une scène représentant le moment où Aphrodite qui vient d'être créée surgit de la mer. Comme la *Cnidia*, cette peinture devint aussitôt célèbre dans toute la Grèce. Les empereurs romains la voleront ensuite pour l'exposer dans un de leurs temples ; c'est là que la vit un auteur romain qui en fit la description pour la postérité. À partir de cette description, au terme d'un long cheminement amorcé avec le bain de Phryné nue, nous aboutissons en ligne directe à l'emblématique *Naissance de Vénus* de Botticelli, en pleine Renaissance florentine.

À Athènes, le tarif des faveurs de Phryné grimpait au fur et à mesure que sa réputation grandissait. Quand un soupirant se plaignait du prix demandé par la belle, Phryné répliquait qu'elle serait heureuse de consentir des réductions dès lors que la rencontre répondrait également à son propre

désir. Elle se montrait plus avisée en affaires que Laïs, qu'on disait être la seule hétéra capable de rivaliser avec elle. Mais Laïs était encline à ajuster les prix de ses services pour les clients moins fortunés et se donna gratuitement à Diogène le Cynique, le sage ascétique qui ne possédait rien d'autre qu'un vieux manteau et une besace élimée pour transporter son pain.

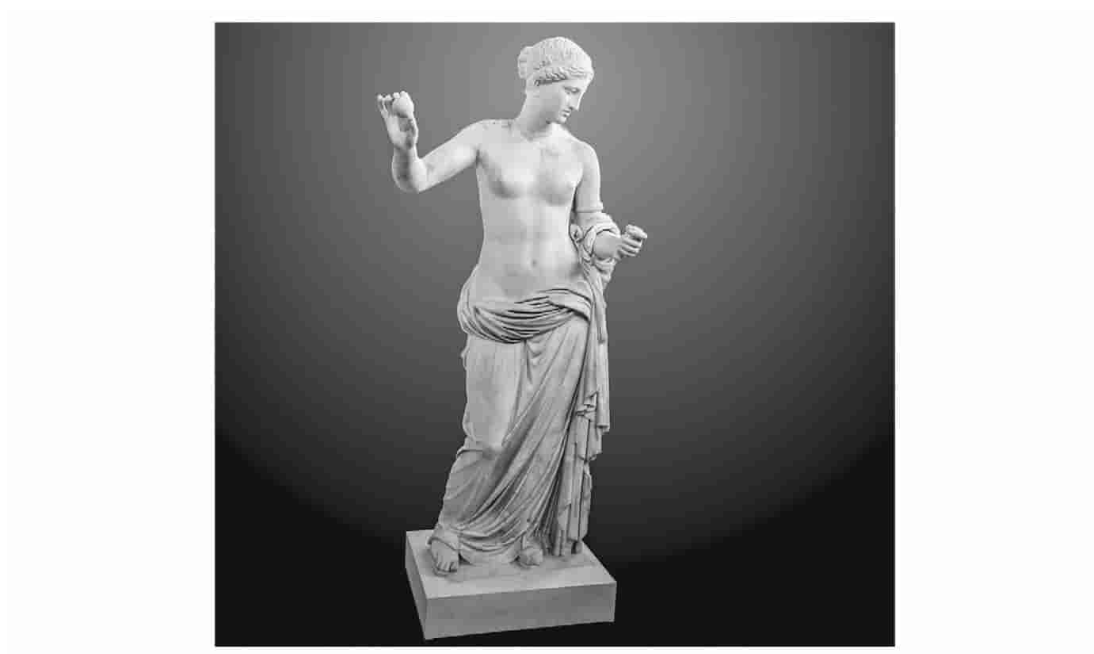
Phryné avait plusieurs autres amants célèbres, à côté de Praxitèle. Parmi eux figurait un orateur réputé, Hypéride. On disait de ce riche notable qu'il entretenait trois hétéres en même temps dans ses trois maisons. Lorsque Phryné fut traînée au tribunal sous l'accusation d'impiété, c'est Hypéride qui lui servit d'avocat et la défendit en recourant à un stratagème légal appelé à nourrir la légende : il lui demanda de quitter son vêtement devant les jurés (dans une autre version, c'est lui-même qui la dévêtit). Subjugué à la vue de sa poitrine dénudée, le jury vota immédiatement son acquittement.

On prétendait qu'un seul homme avait résisté aux charmes de Phryné qui lui offrait de passer gratuitement une nuit avec elle¹². Xénocrate appartenait à l'Académie de Platon ; c'était un philosophe grave et connu pour la sobriété de son mode de vie. Phryné vit à l'évidence en lui un défi à relever. Un soir, elle frappa à sa porte, prétendant qu'elle était poursuivie et avait besoin d'un refuge, et elle resta chez lui jusqu'au lendemain matin. Xénocrate n'avait qu'une seule couche qu'il lui offrit gracieusement de partager avec lui, mais il demeura toute la nuit sans la toucher. Plus tard, Phryné dira que celui qui l'avait fait entrer chez lui n'était pas un homme mais une statue.

Grâce à cette femme remarquable, sa ville de naissance, Thespies, connut une gloire durable qu'elle dut à la possession de l'Éros de Praxitèle. Les Thespiens lui témoignèrent leur reconnaissance en lui commandant une statue de Phryné.

Exécutée par Praxitèle, cette œuvre somptueuse – plaquée d'or et placée au sommet d'une colonne de marbre blanc – fut installée à l'endroit où tout

le monde grec pourrait l'admirer, dans le sanctuaire oraculaire d'Apollon à Delphes. Elle s'élevait entre les statues de deux grands rois de l'époque, Archidamos de Sparte et Philippe de Macédoine. Sur son socle, une inscription proclamait fièrement : « Phryné de Thespies, fille d'Épiclès ».



La « Vénus d'Arles » conservée au musée du Louvre est une statue romaine du I^{er} siècle de notre ère représentant la déesse Vénus. Certains historiens d'art pensent qu'elle a été copiée d'après le portrait de Phryné sculpté par Praxitèle.

355-346 AVANT J.-C.

Pendant que la Guerre sacrée s'éternisait, les chefs de guerre phocidiens qui occupaient Delphes, Onomarchos et Phayllos, intensifiaient le siphonnage des trésors du sanctuaire, dans des proportions qui stupéfieront plus tard tous les Grecs. La vaisselle d'or et d'argent était fondue pour battre de la monnaie, le bronze des statues, employé pour forger des armes. L'argent récolté servait à recruter toujours plus de soldats, mais aussi à

persuader d'autres États de se tenir à l'écart de la guerre, et à rétribuer Athènes et Sparte pour leur soutien. Une partie des fonds était affectée à la recherche et au développement : Onomarchos conçut une nouvelle classe de machines d'artillerie, des petites catapultes capables de projeter des pierres pesant plus de vingt kilogrammes. Ces armes de siège pouvaient aussi bien servir lors des batailles rangées, comme l'armée sous commandement phocidien allait bientôt en faire la démonstration.

D'antiques trésors, extraits des constructions sacrées de Delphes, réapparurent au grand jour¹³. Avant sa déroute, Philomélos avait déjà fait fondre un bouclier d'or offert par Crésus, souverain de Lydie (celui de l'expression *riche comme Crésus*). Maintenant, les deux nouveaux stratèges phocidiens mettaient la main sur des objets encore plus anciens. Un collier d'or dont on disait qu'il avait été porté par Hélène de Troie. Un autre qui aurait été fabriqué par le dieu Héphaïstos lui-même : le collier d'Harmonie, première reine de Thèbes, dissimulé là dans l'espoir de neutraliser sa malédiction. Les épouses des deux généraux phocidiens se chamaillaient pour savoir à laquelle reviendrait telle de ces chaînes mythiques. Des amis et des amantes reçurent aussi leur part de cadeaux : quatre peignes en or échurent à l'éromène d'Onomarchos, un beau garçon originaire de Sicyone, tandis qu'une couronne d'or en forme de guirlande de lierre revint à une joueuse de flûte sur laquelle Phayllos avait jeté son dévolu.

Au milieu de sa quête fiévreuse de métaux précieux, Onomarchos fit un songe qui semblait riche de magnifiques promesses. Dans le temple, au cœur même du sanctuaire, se dressait une statue en bronze d'Apollon qui avait été financée avec les amendes imposées jadis aux Phocidiens. Dans son rêve, Onomarchos se vit en train de remodeler la statue de ses propres mains de sorte qu'il la faisait beaucoup plus grande qu'avant. Il se persuada que cela signifiait que la Phocide allait connaître la grandeur sous sa direction, sans penser un instant qu'une statue de plus grande taille pouvait aussi bien être le présage des amendes plus lourdes qui étaient sur le point

de s'amonceler sur les Phocidiens. Pour sa part, Phayllos rêva que, en passant en revue les trésors du sanctuaire, il avait découvert une statue d'un corps en décomposition avancée, la chair se détachant du squelette par morceaux. Difficile de déceler un présage favorable dans cette scène.

Les plus pieux parmi les Grecs croyaient fermement que tous ceux qui pillaient le sanctuaire sacré, à l'instar des Phocidiens, auraient à subir la colère du dieu en temps voulu. Jusque-là pourtant, le dieu n'avait pas fait grand-chose pour punir ces pirates. Les Thébains étaient bien en peine de les arrêter et commençaient même à perdre du terrain : Onomarchos et son frère traçaient leur chemin vers le nord de la Béotie, menaçant de faire éclater la Ligue, peut-être même de marcher sur Thèbes. Le Bataillon sacré lui-même ne pourrait pas soutenir le choc contre vingt mille vétérans aguerris, que le crime du pillage de Delphes condamnait en outre à demeurer au service des Phocidiens jusqu'au bout. Car nul État digne de ce nom ne consentirait jamais à recruter ces *hierosuloi*, « pilleurs de temple », qui formaient aux yeux des Grecs la plus vile catégorie de malfaiteurs.

Face à cette armée de *desperados*, privée de chefs déterminés, Thèbes semblait vouée à perdre cette Guerre sacrée et voir sa confédération se déliter. Mais c'est justement à ce moment que les événements prirent un nouveau tournant, dans le nord de la Grèce.

Les Thessaliens libres étaient de nouveau aux prises avec le régime proscrit de Phères, désormais aux mains des assassins d'Alexandre, son épouse Thébé et ses frères. Jadis, les Thessaliens avaient fait appel à Pélopidas pour qu'il soit leur champion, et il avait donné sa vie pour les défendre contre le tyran. Maintenant qu'il n'y avait plus de Thébain susceptible de venir à leur secours, ils se tournèrent vers Philippe de Macédoine, le nouvel homme fort qui régnait au nord de leur patrie. Toute une chaîne complexe d'alliances entra alors en jeu. Comme le régime de Phères soutenait les Phocidiens dans la Guerre sacrée en cours, Onomarchos se sentit obligé de lui apporter son aide contre Philippe. Il

conduisit alors son armée de mercenaires en direction du nord, ce qui allégea la pression sur Thèbes.

Une fois arrivé en Thessalie, Onomarchos remporta la première bataille contre Philippe, grâce à ses nouvelles catapultes – c'était le premier exemple d'artillerie de campagne qu'on observait dans la région. Philippe battit en retraite, mais il était de retour dès l'année suivante, « comme un bélier qui prend du recul pour frapper plus fort », dira-t-il. Dans ce nouveau choc qui sera baptisé ensuite « Bataille du champ de crocus », les troupes d'Onomarchos furent mises en déroute. Le stratège fut lui-même tué – peut-être par ses propres soldats désabusés¹⁴ –, et Philippe fit exposer son corps sur une croix. Puis il procéda à une exécution de masse en faisant précipiter les prisonniers phocidiens dans la mer où plusieurs milliers moururent noyés. Une telle mort signifiait que les cadavres ne pourraient pas être récupérés ; ce châtiment soulignait la détestation affichée de Philippe pour les pillers de temples. Phayllos mourut peu de temps après de maladie, comme l'avait prédit le songe qu'il avait fait.

En l'espace de quatre ans, les Phocidiens avaient déjà perdu trois stratèges, et certains purent commencer à se demander si la vengeance d'Apollon n'était pas à l'œuvre. Pourtant, un quatrième chef apparut qui se mit en devoir de poursuivre le saccage de Delphes et la guerre. Phalaecos, fils (ou neveu) d'Onomarchos, se révéla bientôt comme le membre le plus déterminé de son clan de seigneurs de guerre. Il recruta de nouveaux mercenaires et aggrava encore l'exploitation des richesses de Delphes. Phalaecos connaissait un vers de l'*Iliade*¹⁵ où Homère évoque « [les richesses] que renferme le seuil de pierre de Phoibos Apollon, le Décocheur de flèches, dans Pythô la rocheuse ». Mais le mot employé ici pour « archer », *Aphêtoros*, était obscur et trompeur ; certains de ses hommes pensaient que le vers désignait plutôt un « trésor » et ses richesses. Avec ses soldats, Phalaecos commença alors à creuser un tunnel sous le temple, travaillant de nuit pour éviter d'attirer l'attention. Ce n'est que quand ils

perçurent des secousses sismiques, signe menaçant du mécontentement grandissant du dieu, qu'ils abandonnèrent leurs fouilles.

Durant plusieurs années, l'armée de Phalaecos grignota le territoire béotien depuis le nord et domina les troupes de Thèbes à chaque nouvelle confrontation. Ses troupes à lui pouvaient toujours être renouvelées grâce aux mercenaires supplémentaires auxquels il faisait appel, mais ce n'était pas le cas des forces combattantes de Thèbes, constituées de soldats citoyens. Ce conflit usant et interminable était en passe de se transformer en lent suicide de l'Hellade tout entière, pour reprendre l'expression d'un chercheur de notre temps. Finalement, les Thébains se décidèrent à appeler à l'aide. Ils dépêchèrent une délégation auprès de Philippe de Macédoine pour lui demander son appui dans cette guerre – en tant qu'allié de Thèbes cette fois et non plus de la Thessalie. Philippe accepta, et le cours de la guerre changea immédiatement. Athènes, qui avait aussi ses propres raisons de miser sur Philippe, retira soudain son soutien aux Phocidiens qu'elle accusa (avec dix ans de retard) de pillage de temples.

Les Phocidiens sentirent que la fin de la partie était proche. Ils redoutaient la puissance de Philippe et n'oubliaient pas avec quelle brutalité il avait puni leurs soldats après la bataille du Champ de crocus. En gage d'apaisement, ils relevèrent Phalaecos de son commandement et firent montre de bonne volonté en lançant l'inventaire des trésors de Delphes ; il s'avéra que les pertes atteignaient une valeur de plus de dix mille talents – correspondant au coût de construction d'une vingtaine de Parthénons. Une poignée d'administrateurs furent mis en jugement et exécutés, mais les vrais prédateurs qui étaient les seigneurs de guerre et leur garde rapprochée étaient trop malins pour se laisser piéger. Phalaecos se retrancha avec une force de huit mille hommes dans les forts que les Phocidiens avaient bâtis à proximité des Thermopyles. Ils n'étaient plus qu'une armée sans pays de rattachement, mais possédaient un formidable atout à négocier : le contrôle

de l'unique voie de passage de Philippe vers le sud, ce défilé des Thermopyles dont le roi voulait s'emparer depuis des années.

Tandis que les diplomates de tous les États grecs se succédaient pour essayer de gagner la faveur de Philippe – ils visaient la signature d'une nouvelle Paix commune –, Phalaecos proposa au roi de conclure un accord séparé pour lui-même et ses hommes. Il était prêt à lui abandonner le contrôle du passage en échange d'un sauf-conduit pour quitter la région. Philippe accepta avec empressement. Après des années d'attente, le roi macédonien s'emparait des Thermopyles sans avoir à donner un seul coup d'épée. Il était désormais en mesure de s'introduire en Grèce centrale dès que l'occasion se présenterait – et cela n'allait pas tarder à arriver.

La Guerre sacrée s'arrêta avec le départ du dernier des seigneurs de guerre phocidiens. À Delphes, lors d'une cérémonie solennelle, les armes abandonnées par les hommes de Phalaecos furent précipitées dans le vide depuis les hauteurs des Phédriades. Certains auraient bien voulu qu'on en fît autant avec tous les Phocidiens de sexe mâle, mais Philippe qui siégeait maintenant au Conseil amphictyonique régla les conditions de la reddition dans de meilleurs termes. Les Phocidiens eurent la vie sauve moyennant le paiement de réparations au sanctuaire sur une durée qui devait s'étirer sur bien plus d'un siècle¹⁶. Ils se virent interdits d'exploiter leurs terres, leurs murs d'enceinte furent abattus, et la population fut dispersée entre des implantations qui ne devaient pas compter plus de cinquante maisons chacune. Il leur était interdit de posséder des chevaux ou des armes. La Phocide n'était plus que ruine ; à peine quelques années plus tard, un voyageur décrivit « des maisons renversées, des remparts détruits, des campagnes privées de leurs jeunes hommes, quelques pauvres femmes, quelques faibles enfants, de misérables vieillards¹⁷ ! ».

Phalaecos et ses soldats perdus se trouvaient dorénavant placés sous le coup d'une malédiction, ce qui signifiait qu'aucune cité de Grèce continentale n'accepterait plus de faire appel à leurs services. Ils

s'embarquèrent pour l'Italie¹⁸, puis s'arrêtèrent en Crète où de nouvelles guerres leur offraient des opportunités toutes trouvées. Toutefois, au siège de la ville de Cydonia, leurs machines de guerre furent incendiées par un éclair, et Phalaecos périt brûlé vif.

En définitive, il semble bien que tous ceux qui avaient profité du pillage de Delphes le payèrent très cher, si l'on en croit la compilation pieusement restituée par Diodore. Même les deux femmes qui avaient reçu les mythiques colliers d'or, les épouses d'Onomarchos et de Phayllos, finirent misérablement : l'une périt brûlée vive chez elle après que son fils pris de folie eut mis le feu à la maison ; l'autre, veuve et appauvrie, devint une hétaïre de piètre réputation. Ainsi fut apaisée la colère d'Apollon, le dieu de Delphes.

345-339 AVANT J.-C.

Lentement, Delphes commençait à se relever des ravages de la guerre, tout en continuant à panser les blessures laissées par le tremblement de terre qui s'était produit trente ans auparavant. Il n'est rien qui décrive mieux l'état de la Grèce du milieu du IV^e siècle, sa confusion et son risque d'effondrement très proche que les dégâts infligés à ce sanctuaire et les efforts herculéens consentis pour le relever. Après des décennies de travaux, la reconstruction du temple ruiné, financée par toutes les cités de l'Hellade, était presque achevée. Mais entre-temps les trésors avaient été vidés de leurs objets précieux remontant aux temps mythologiques. C'était le cœur même de l'hellénisme qui avait été monétisé et dispersé entre les seigneurs de guerre et les brigands. L'échéancier des réparations dues par les Phocidiens ne permettrait de restituer chaque année qu'un pour cent des richesses dilapidées, et la somme à rembourser allait même être bientôt réduite.

Après avoir favorisé Thèbes, les prêtres du sanctuaire penchaient désormais vers leurs nouveaux protecteurs, Philippe et ses Macédoniens. Même si l'on pouvait s'interroger sur la grécité de ces hommes venus du nord – qui avaient autrefois été officiellement exclus des Jeux olympiques parce qu'ils étaient étrangers –, les prêtres de Delphes leur accordèrent le privilège de la *promantie* (*promanteia*), une sorte de « coupe-file » permettant d'accéder à l'oracle pour le consulter sans attendre. Et même les réponses délivrées par la Pythie, la prêtresse d'Apollon, semblaient toujours pencher dorénavant en faveur de Philippe. Telle était du moins l'opinion de Démosthène qui était alors l'orateur le plus écouté d'Athènes. Quand les Athéniens envisagèrent de consulter l'oracle de Delphes à propos d'un incident de mauvais augure – des hommes occupés à laver dans la mer un porc destiné à un sacrifice religieux avaient été attaqués et mordus par un requin –, Démosthène s'y opposa, affirmant que la neutralité de l'oracle n'était pas garantie. « La Pythie philippise¹⁹ », lança-t-il à l'assemblée dans un morceau de bravoure, inventant dans cette envolée un nouveau mot frappant pour évoquer un risque de trahison de la Grèce.

La configuration triangulaire de la lutte pour le pouvoir en Grèce avait changé. Désormais, Athènes, Thèbes et la Macédoine se disputaient le contrôle du pays, en s'observant avec méfiance pour voir lequel des deux autres allait faire alliance avec le troisième. Sparte était sortie du jeu ; elle ne s'intéressait plus qu'au Péloponnèse et à la reprise de Messène, la forteresse construite par Épaminondas pour assurer la protection des esclaves libérés de son joug. Les Lacédémoniens ne se souciaient plus guère de ce qui se passait au nord de l'isthme de Corinthe, et encore moins aux Thermopyles, même si c'était là que leurs glorieux « Trois Cents » avaient jadis trouvé la mort en barrant l'accès du défilé aux envahisseurs. Maintenant, c'était à d'autres qu'il incombait de tenir la position contre Philippe, si c'était encore possible.

Dans quel camp les Thébains allaient-ils se ranger, et pour quelle cause allaient-ils combattre ? Cette interrogation devint critique tandis qu'Athènes glissait progressivement vers un affrontement armé avec Philippe. Les allégeances de Thèbes étaient traversées de contradictions. Dans la Guerre sacrée qui venait de s'achever, Thèbes s'était alliée avec Philippe, tandis qu'Athènes avait soutenu le camp adverse jusqu'au dernier moment. Auparavant, Thèbes avait combattu Athènes pendant vingt ans tout en luttant contre Sparte, quand les deux États s'étaient entendus pour contrer la puissance montante des Thébains.

Autrefois, Athènes avait pourtant été une amie de Thèbes, dans une période critique, au moment de la révolution du solstice. Les Thébains plus âgés se souvenaient encore du temps où Athènes les avait aidés à libérer leur Cadmée, ou du geste de défi par lequel Chabrias, à la tête des troupes athéniennes, leur fit reposer les boucliers contre leurs genoux, immobiles face à l'avancée des Spartiates. Les vétérans retraités du Bataillon sacré – et remplacés sans aucun doute par des couples plus jeunes capables de maintenir la force et la cohésion de l'unité – avaient pris part à cette démonstration d'intrépidité.

Les Thébains pouvaient donc fort bien trouver de bonnes raisons de se ranger aux côtés d'Athènes, s'ils devaient choisir leur camp. En outre, ils ne faisaient pas confiance aux Macédoniens, comme l'indique le mouvement qu'ils firent alors pour leur bloquer le passage au nord. En effet, il semble que Philippe avait sécurisé les Thermopyles, sa route d'accès vers le sud, en plaçant une garnison au fort de Nicée, situé à la sortie du défilé. À un certain moment, probablement en 339, Thèbes chassa cette garnison et occupa le fort avec ses propres troupes. On pourrait ainsi, espérait-on, contenir Philippe hors de la Grèce centrale et hors de portée de la Béotie. Toutefois, les choses se passèrent différemment dans la réalité.

339 AVANT J.-C.

Une *quatrième* Guerre sacrée se préparait cette année-là, sept ans seulement après la fin de la précédente. Cette fois, aux yeux du Conseil, le transgresseur était la petite cité d'Amphissa, située juste à l'ouest de Delphes. Les Amphissiens, comme les Phocidiens avant eux, avaient usurpé des terres sacrées, puis chassé les troupes envoyées par le Conseil contre eux. Le Conseil convoqua d'urgence une réunion à laquelle n'assistèrent ni Sparte ni Thèbes, et la guerre fut déclarée. Ordre fut envoyé à Philippe, lequel occupait désormais un siège au Conseil, de prendre la tête d'une armée grecque pour défendre le sanctuaire d'Apollon.

Philippe se mit en marche vers le sud, en direction du défilé des Thermopyles, en dépit des troupes thébaines qui étaient postées à son débouché. Ces Thébains anticipaient un choc dont l'issue pourrait être déterminante pour l'autonomie de la Grèce centrale, mais l'affrontement n'eut pas lieu. Philippe fit dévier la progression de son armée vers l'ouest, contournant complètement la forteresse thébaine en empruntant un chemin mal connu à travers les montagnes, et traça ainsi sa propre route dans la direction d'Amphissa. Puis il bifurqua de nouveau, vers le sud-est cette fois, pour s'emparer de la ville d'Élatée, située juste au nord de la frontière béotienne.

Ce mouvement tournant déclencha un vent de panique dans toute la Grèce continentale, car il ne pouvait s'interpréter que comme une menace. En effet, si Élatée ne présentait pas beaucoup d'intérêt pour la campagne contre Amphissa, elle commandait en revanche la route du sud conduisant à Thèbes, à une soixantaine de kilomètres, puis à Athènes, encore soixante kilomètres plus loin.

Les intentions de Philippe étaient clairement déclarées, et le temps était venu pour Thèbes de choisir son camp. Cependant, nous savons par certains travaux récents que l'assemblée béotienne n'était pas du tout fixée encore.

Philippe adressa à l'assemblée des lettres qui précisait ses conditions. Thèbes pouvait se joindre à lui pour attaquer Athènes et partager le butin – ou au minimum rester neutre et le laisser passer. Mais, si elle s'opposait à lui, il l'attaquerait également. Puis ce fut au tour des diplomates d'arriver à Thèbes pour s'adresser à l'assemblée. Les Macédoniens envoyèrent deux de leurs orateurs et d'autres qui venaient de cités déjà « philippisées ». De son côté, Athènes dépêcha les deux orateurs les plus réputés du temps, Démosthène, chef du parti hostile à Philippe, et son allié Hypéride. Tout était en place pour que s'engage un concours rhétorique de très haut vol.

Les envoyés de Philippe s'exprimèrent en premier, rappelant à Thèbes toutes les formes d'aide qu'elle avait reçues de lui et tous les maux infligés par Athènes. Ils évoquèrent aussi le butin qui attendait Thèbes après le sac à venir d'Athènes : des troupeaux de bovins et de moutons, et des esclaves à revendre. Il ne tenait qu'à Thèbes d'ouvrir le passage à travers la Béotie et de cesser de bloquer le défilé des Thermopyles en rendant aux alliés de Philippe le contrôle du fort de Nicée.

Pour sa part, la délégation athénienne était venue avec toute une série d'offres particulièrement alléchantes pour les Thébains. Lors de la réunion de sa propre assemblée, quelques jours auparavant, Athènes avait accepté de prendre à sa charge les deux tiers du coût de la guerre, si Thèbes combattait avec elle, et de céder aux Thébains le commandement de l'armée. Plus important encore, Athènes acceptait de reconnaître la légitimité de la Ligue béotienne, après des décennies d'esquive. Écoutant les conseils de Démosthène, leur principal dirigeant politique, les Athéniens avaient enfin décidé de traiter les Béotiens en égaux et non plus comme les rustauds et les porcs qu'ils avaient toujours vus en eux jusque-là. Mais nul ne pouvait encore dire comment allaient réagir les Thébains.

Démosthène développa ces thèmes dans son discours devant l'assemblée de Thèbes. Des années plus tard, dans une plaidoirie prononcée pour défendre son action, il présenta ce discours et ses résultats comme un

véritable exploit diplomatique²⁰. N'avait-il pas réussi à convaincre les Thébains de s'allier avec Athènes sur-le-champ ? Cette vision des événements, où le génie rhétorique est présenté comme le triomphateur du jour, s'est depuis toujours imposée parmi les historiens. Pourtant, une autre voix s'est fait entendre au cours des vingt dernières années. Hypéride qui faisait également partie de la délégation athénienne a livré un tout autre récit dans un discours plus tardif, *Contre Diondas*²¹. Ce discours a été retrouvé en 2002, quand on eut recours à une nouvelle technologie d'imagerie par la fluorescence des rayons X pour faire réapparaître le texte à moitié effacé sur le palimpseste d'un livre de prières médiéval.

Nous savons maintenant que les Thébains ont continué à parler sans fin entre eux bien après l'adresse de Démosthène. Plusieurs mois plus tard, ils étaient encore en discussion avec Philippe, tâchant de découvrir ce qu'il attendait exactement d'eux au sujet du fort de Nicée et voulant obtenir de meilleures conditions d'accord. Ce n'est que très tardivement que Thèbes se décida enfin à se joindre à Athènes – alors que l'armée athénienne était déjà en marche et se préparait à affronter Philippe. En dépit de tout son brio si persuasif, Démosthène n'avait pas immédiatement ni complètement retourné les Thébains comme il l'avait prétendu.

Qu'est-ce qui fit pencher la balance pour Athènes et contre Philippe, aux yeux des Thébains, dans ce qui fut la décision politique la plus lourde de conséquences qu'ils prirent jamais ? L'historien John Buckler, qui a étudié l'ère du Bataillon sacré avec la plus grande minutie, n'est pas parvenu à répondre à cette question. « En un seul vote, les Thébains pouvaient fort bien régler leurs différends avec Philippe et s'enrichir considérablement aux dépens d'un vieil ennemi²² », écrit-il en se référant à Athènes. « Il n'existe rien dans la documentation historique qui explique la décision thébaine. Thèbes avait beaucoup à gagner à suivre Philippe et tout à perdre dans le cas contraire. » Quelque chose qui se dissimulait dans les

cœurs et les esprits des Thébains – un amour pour la liberté de la Grèce – leur fit choisir d’emprunter la route la plus ardue.

Les Thébains renversèrent la stèle qui présentait leur traité avec Philippe, lequel avait été leur allié jusqu’à ce moment, au moins nominalement, et la brisèrent. À l’approche de l’été 338, tandis que les soldats athéniens affluaient en grand nombre, les Thébains prirent le commandement de la coalition. Le général qui fut choisi était un Thébain du nom de Théagène – un homme qui a laissé peu de traces dans nos sources ; mais il avait une sœur brave et intelligente, Timoclée, que nous retrouverons plus loin.

338 AVANT J.-C.

Plus de trente-cinq mille hommes s’apprêtaient à affronter Philippe, dans le cadre de l’une des plus imposantes coalitions jamais réunies par les Grecs. Le Bataillon sacré représentait moins d’un pour cent de ce nombre, mais beaucoup plus que cela en termes de puissance. C’est un régiment légendaire, pratiquement invaincu depuis quarante ans, qui sortit de Thèbes pour gagner la plaine de Chéronée.

Dans ses deux grandes batailles sous le commandement d’Épaminondas, Thèbes avait perturbé l’ennemi en inversant la disposition des ailes droite et gauche. Selon les règles tactiques classiques et les antiques codes de l’honneur, il était entendu que l’unité la plus forte d’une armée devait combattre sur l’aile droite, en faisant face aux contingents plus faibles de l’adversaire. Épaminondas avait rejeté ces vieilles conventions. Il avait disposé le Bataillon sacré sur sa *gauche*, où il se tenait lui-même – opposant les plus grandes forces entre elles afin de « couper la tête du serpent ». Cette stratégie avait permis de porter un coup décisif à Leuctres et avait presque réussi à Mantinée également, jusqu’à ce qu’un javelot spartiate trouve le chemin de la poitrine du grand général.

Pourtant, à Chéronée, pour des raisons inconnues, les Thébains renoncèrent à cette tactique et se placèrent avec leur Bataillon sacré sur l'aile droite de la coalition. Ils choisirent de ne pas faire face à Philippe mais de laisser cette position à leurs camarades athéniens qui formaient un corps moins aguerri et moins fiable. Sans doute prévoyaient-ils que leur ligne céderait de ce côté, mais qu'ayant pris eux-mêmes le dessus ils pourraient « remonter la ligne » pour venir soutenir les Athéniens. Mais pour cela, il leur fallait vaincre le fils de Philippe, Alexandre, un novice de dix-huit ans qui livrait là sa toute première bataille rangée.

Quand l'aube se leva sur cette journée du début du mois d'août, les deux armées alignées face à face remplissaient la plaine de Chéronée avec près de soixante-dix mille hommes en tout. La bataille s'engagea alors.

Lors de ses engagements précédents, le Bataillon sacré avait chargé en courant, culbutant la ligne ennemie à pleine vitesse. Mais cette fois, ce furent les hommes d'Alexandre qui se ruèrent en avant²³ et s'engouffrèrent dans l'espace qui s'était ouvert entre les Thébains et leurs alliés. Le Bataillon se trouva ainsi coupé de ses voisins et incapable de protéger son flanc gauche. Les pointes des lances macédoniennes percèrent les hommes de la dernière rangée à gauche qui tombèrent, puis ceux de la suivante et de la troisième. Avec une adresse et un sang-froid inimaginables pour son jeune âge, Alexandre tailla dans le flanc du Bataillon, qu'il éplucha littéralement, couche après couche.

Les squelettes alignés dans la sépulture collective de Chéronée laissent deviner ce que les hommes du Bataillon endurèrent en cette matinée. Les Macédoniens les perçaient de leurs *sarisses*, ces très longues lances en bois de cornouiller terminées par de terrifiantes lames de fer et une seconde pointe métallique à l'autre extrémité. Les fers des lances s'enfonçaient si profondément qu'il était difficile de les retirer ; on en a retrouvé qui étaient encore fichés dans les bassins et les cages thoraciques de certains squelettes. S'ils n'arrivaient pas à reprendre leur sarisse, les hommes

d'Alexandre pouvaient tirer une *machaira* ou un *kopis*, l'épée ou le glaive qu'ils portaient à la ceinture. Le Bataillon sacré fut assailli de toutes parts avec ces lames qui pouvaient trancher jusqu'à l'os ou, maniés de haut en bas, fendre les casques et faire sauter les têtes.

Les multiples traumatismes qui restent visibles sur les crânes découverts racontent l'histoire de la terrible lutte à mort de cette journée²⁴. Il apparaît clairement que certains hommes du Bataillon ont continué à se battre alors qu'ils étaient blessés à la face, avec une mâchoire brisée ou même le crâne fracturé, jusqu'à ce qu'un dernier coup les achève. Les fractures faciales de l'un indiquent qu'il dut être frappé de bas en haut par un lourd objet contondant, probablement le bord supérieur du bouclier de son adversaire. Ce coup avait peut-être suffi à le tuer, mais son crâne avait d'abord été enfoncé par-dessus et en partie détaché par un coup de lame porté à l'arrière de sa tête. Cet homme, si malmené qu'il eût été de tous les côtés à la fois, n'était vraiment pas décidé à mourir.

Un autre signe lugubre des outrages infligés au Bataillon est ce crâne percé d'un trou d'un demi-centimètre de diamètre, trace laissée par la pointe d'une sarisse. La victime devait être sur les genoux ou peut-être déjà couchée à terre quand la terrible broche métallique lui transperça le cerveau. Le coup fut si appuyé que les experts ont remarqué une dépression tout autour du trou, à l'endroit où le collet de la pointe de la pique a rencontré l'os. C'était sans doute un *coup de grâce*²⁵ (pour reprendre l'expression employée par John Ma, un des experts), illustrant avec quelle rage Alexandre s'est employé à anéantir ce Bataillon sacré, la « tête du serpent », qui incarnait à lui seul le défi opposé par les Grecs. Faire sauter cette tête devait permettre de paralyser les dernières velléités de résistance du reste de la Grèce libre.

Pendant que le Bataillon était assailli par les pointes des lances et les épées, à quelque huit cents mètres de là, à l'autre bout de la ligne de front, les Athéniens subissaient l'assaut des troupes menées par Philippe. Si l'on

suit Polyen, compilateur de ruses de guerre, il est possible que Philippe ait réussi, en feignant de se retirer, à leur faire quitter leurs positions, avant de se retourner brusquement afin de mieux fondre sur eux. Cette manœuvre audacieuse réussit, et les cadavres d'Athéniens commencèrent à s'accumuler. Un millier d'entre eux étaient morts à l'issue de cette matinée de combats, et deux fois plus furent faits prisonniers – des chiffres énormes selon les standards de l'époque. Démosthène qui connut ce jour-là sa toute première bataille s'enfuit ignominieusement pour se mettre hors de danger (c'est du moins ce que prétendront ses ennemis politiques). Terrorisé, quand son vêtement s'accrocha dans un buisson, il s'imagina que c'était un des soldats de Philippe qui l'attrapait et le jetait à terre ; et il supplia son « vainqueur » de l'épargner.

Ayant vaincu les troupes d'Athènes, Philippe rejoignit la position de son fils afin de voir les résultats du combat et trouva les cadavres des hommes du Bataillon sacré empilés les uns sur les autres. Les trois cents hommes s'étaient tous fait tuer sur place. À supposer qu'ils aient cherché à négocier les termes d'une reddition, rien ne leur avait été accordé ; l'objectif ultime d'Alexandre était leur destruction complète et définitive. Plutarque rapporte que Philippe fut ému aux larmes en les voyant « entremêlés les uns aux autres » – le mot qu'il choisit a des accents érotiques. « Que périssent tous ceux qui soupçonnent ces hommes d'avoir pu faire ou subir quoi que ce soit de honteux²⁶ », aurait dit le Macédonien cité par Plutarque, soulignant l'émotion de Philippe pensant à ces éraustes et ces éromènes enlacés jusque dans la mort. Philippe aurait été lui-même, selon Plutarque, l'éromène de Pamménès, le stratège thébain qui avait préconisé que le Bataillon plaçât les amants côte à côte dans ses rangs.

L'affrontement qui décida de la liberté de la Grèce était terminé vers midi. Il fallut alors remplir la triste tâche d'enterrer les morts. Les pertes de Philippe avaient été limitées ; il put rapidement incinérer ses morts puis enfouir leurs restes sous une vaste butte funéraire de plus de soixante

mètres de diamètre. Cette éminence plantée de cyprès est visible encore aujourd'hui sur la plaine de Chéronée. On peut voir au musée de Thiva, la moderne Thèbes, des fragments d'ossements calcinés provenant du tumulus.

Les Thébains quant à eux ne brûlèrent pas les corps des morts du Bataillon sacré. Ils creusèrent une tombe collective sur un emplacement soigneusement choisi, à proximité d'un temple dédié à Héraclès, au carrefour de plusieurs routes dont la principale conduisait à Thèbes. Le site était assez éloigné du tumulus des Macédoniens ; ainsi, le Bataillon resterait à bonne distance de ses ennemis jusque dans la mort. Les corps furent transportés depuis la plaine de Chéronée puis mis en terre tous ensemble. Ils furent disposés en au moins sept rangées serrées, peut-être huit²⁷, comme en formation de phalange. Ainsi ces hommes se tinrent-ils ensemble à travers le temps, comme ils étaient restés soudés dans la bataille jusqu'au moment ultime.

Tous les corps ne purent sans doute pas être retrouvés immédiatement sur le champ de bataille parsemé de cadavres, et il est possible que certains des hommes du Bataillon ne moururent que plus tard des blessures reçues. C'est du moins ce que pourrait laisser supposer l'aspect de la dernière rangée, celle du bas, qui présente une disposition plus irrégulière et resserrée des corps. Comme on le voit sur l'illustration qui clôt le chapitre précédent, cinq squelettes de cette rangée gisent perpendiculairement aux autres, tandis que plusieurs autres ont été imbriqués entre eux ou déposés pour certains par-dessus les jambes de leurs voisins. Il est probable que les concepteurs de la tombe durent composer avec le manque d'espace alors que des corps supplémentaires continuaient d'être apportés. Ceux-ci furent tout d'abord déposés dans le sens de la longueur, puis on ne put éviter pour certains un entassement improvisé.

Plusieurs des morts du Bataillon étaient en morceaux. On a découvert parmi les restes des paires de pieds qui semblent avoir été coupés par les

vainqueurs macédoniens, selon toute vraisemblance, avant d'être inhumés séparément. Même sur les squelettes complets se retrouvent parfois des traces de coups contre les tibias qui ont été portés, selon l'ostéologue Maria Liston, sur des victimes gisant au sol et très probablement déjà mortes. Nul ne sait pourquoi les dépouilles des hommes du Bataillon eurent à subir de telles mutilations.



La plaine de Chéronée, où le Bataillon sacré fut aligné pour la dernière fois.

La plupart des hommes furent enterrés avec leur strigile, ce petit outil à lame courbe qu'ils avaient utilisé pour racler la sueur de leur peau – comme pour rappeler les séances d'entraînement qu'ils avaient partagées, ou peut-être le temps passé ensemble dans les gymnases, lieux d'expression par

excellence de l'érôs masculin. Quelques coupes à boire étaient également ensevelies auprès d'eux. Dans plusieurs cas, des paires de cadavres furent disposées avec les bras reliés par les coudes – afin de restituer dans la mort les liens qui les avaient unis dans la vie. Un soldat, ou peut-être deux ou trois – les officiers commandant le Bataillon ? – furent incinérés par-dessus les restes de leurs camarades. Puis l'enclos fut recouvert de terre.

Le Bataillon sacré n'était plus. Et c'est un autre groupe de trois cents (toujours ce nombre magique !), bien différent, qui arriva au pouvoir à Thèbes : un noyau dur d'oligarques réintroduits dans la cité par Philippe, qui composa le nouveau gouvernement. Les dirigeants précédents, les Thébains partisans de la démocratie qui refusaient de « philippiser », furent expulsés ou condamnés à mort lors de simulacres de procès. Une garnison de troupes de Philippe fut installée dans la Cadmée pour veiller au bon respect des nouvelles lois. Comme jadis, au temps de l'occupation spartiate, les Thébains durent vivre sous le joug d'opresseurs réactionnaires soutenus par une armée étrangère. Comme jadis, les principaux dissidents s'enfuirent en traversant le Cithéron et trouvèrent refuge à Athènes qui était encore à l'abri des troupes macédoniennes.

337-336 AVANT J.-C.

À Athènes, l'orateur Isocrate, qui n'était plus qu'à deux années de devenir centenaire, fit paraître son dernier texte connu, une lettre ouverte adressée à Philippe. « La seule chose dont je sois reconnaissant à ma vieillesse, c'est d'avoir assez prolongé ma vie pour connaître ce moment²⁸ », écrit-il en faisant référence à la victoire du roi macédonien à Chéronée. Pendant cinquante ans, Isocrate avait cherché un dirigeant qui serait capable de réaliser l'unité de la Grèce. Dans d'autres lettres, il s'était adressé successivement à tous les candidats possibles de son temps : à Denys de Syracuse, Agésilas de Sparte, aux enfants de Jason de Phères

(Thébé et ses frères). Et voilà que, sur le point de mourir, Isocrate semblait enfin avoir trouvé l'homme fort qu'il appelait de tous ses vœux.

Dans sa lettre, il pressait Philippe de réunir les Grecs au sein d'une Paix commune, et Philippe s'y préparait. Des délégués de toutes les cités, à l'exception de Sparte qui pensait encore ses plaies et se tenait à l'écart, furent convoqués à Corinthe où ils formèrent une ligue panhellénique dont la conduite et le contrôle échurent à Philippe. Des serments furent jurés, et des stèles inscrites, comme au temps passé des synodes organisés par les Spartiates (Philippe jouant désormais l'ancien rôle d'Agésilas). Le principe d'autonomie, si souvent proclamé et si rarement respecté, constituait une fois de plus le socle des relations entre les Grecs. C'était l'acte de naissance de ce que nous appelons aujourd'hui la Ligue de Corinthe.

Isocrate était convaincu qu'après avoir soumis les Grecs, Philippe les mènerait dans une campagne dirigée contre le Grand Roi de Perse – qu'Isocrate appelait de ses vœux, dans ses lettres et ses discours, depuis plusieurs dizaines d'années. Seule une telle croisade, pensait-il, pourrait permettre aux Grecs de rester fidèles à la Paix et de demeurer unis. Il pressait Philippe de soumettre le Grand Roi à sa volonté et d'« hilotiser » les peuples d'Asie – employant une curieuse tournure de phrase impliquant que la Macédoine devait devenir ce que Sparte avait été auparavant. Si Philippe accomplissait ces choses, affirmait Isocrate, « il ne [lui] resterait plus qu'à devenir dieu ».

Philippe prêta-t-il attention à ces belles paroles ? Quoi qu'il en fût, il préparait bien une campagne asiatique, tout en cherchant à acquérir des pouvoirs surhumains en étudiant des exemples précédents. Il s'intéressait tout particulièrement au cas de Denys. Pendant qu'il séjournait à Corinthe où il était sur le point de prendre la tête de la Ligue grecque, Philippe rencontra le fils du potentat qui avait été renversé et vivait là en exil. Le Macédonien voulait comprendre comment la dynastie de Denys avait pu tomber, en dépit de la puissance que lui assuraient sa richesse et ses

énormes réserves d'armes. Tout comme Jason de Phères et Cléarque d'Héraclée avant lui, Philippe semble avoir vu dans le régime de Syracuse – avec son culte d'un chef de guerre quasi divinisé – le modèle accompli de l'autocratie.

À la cour de Philippe se trouvait justement un médecin syracusain talentueux, bien que mentalement dérangé²⁹, qui s'inspirait pareillement de l'exemple de Denys de Syracuse. Cet homme s'appelait Ménécrate, mais revendiquait le nom de Zeus en prétendant que son pouvoir de guérir les malades – donc, de donner la vie – faisait de lui l'égal du plus grand des dieux. Imitant Denys qu'il avait connu autrefois, il se promenait vêtu de robes pourpres et portant une couronne, dépassant même son modèle : il entraînait à sa suite des hommes qui avaient accepté de le servir en échange de ses soins médicaux. Il déguisa ces acolytes en dieux secondaires – Héraclès, Hermès, Apollon – qui formaient autour de lui un cortège olympien.

Philippe était plutôt sceptique face à ce médecin fou et décida de démonter ses lubies au grand jour. Il invita Ménécrate et ses « dieux » à prendre place à une table dressée pour un banquet et fit brûler de l'encens devant eux au lieu de leur servir de la nourriture, tandis que les autres invités buvaient et mangeaient. Leur malaise grandissant déclenchait des rires sarcastiques, jusqu'au moment où, couverts de honte, ils quittèrent précipitamment la salle. Philippe avait démasqué ces fausses divinités, mais il n'en restait pas moins taraudé par la question soulevée par cette mascarade : quelle sorte de pouvoir pouvait transformer un homme en dieu ?

Tout en poursuivant ses préparatifs pour envahir l'empire du Grand Roi, il commença à mettre à exécution un plan soigneusement élaboré visant à réaliser sa propre déification. Il décida d'ériger une nouvelle construction dans l'enceinte sacrée de Zeus à Olympie, le Philippiéion, qui devait abriter des statues chryséléphantines de lui-même et de sa famille ; une telle parure

d'or et d'ivoire était normalement réservée aux représentations des dieux. Puis, lors d'une fastueuse procession pour le mariage de sa fille, devant des spectateurs venus de toute la Grèce, il fit défiler autour de l'arène les images des douze dieux olympiens, suivies d'une treizième représentation, la sienne.

« Nul n'est libre sinon Zeus » – l'évidence de cette phrase écrite par l'auteur dramatique athénien Eschyle³⁰ dut frapper les Grecs qui assistèrent à cette procession. Un personnage aux apparences de Zeus avait pris le contrôle de leur destin, et leur liberté s'évanouissait à vive allure. Certaines cités avaient été soumises par la corruption, d'autres mises sous pression par la menace, d'autres encore placées sous le contrôle de forces militaires et de régimes fantoches. C'est Thèbes qui avait été le plus durement verrouillée – avec l'imposition d'une garnison, la purge des dissidents et la domination d'une clique entièrement dévouée à Philippe. La Ligue béotienne des Thébains était dissoute. En un seul geste, Philippe avait restauré l'ancienne ceinture de force qui enserrait la Béotie, reconstruisant les murailles que les Thébains avaient abattues auparavant. Une troisième Platées s'était relevée et une nouvelle Orchomène.

Alors que Philippe avançait majestueusement dans l'arène d'Olympie, juste derrière ses treize dieux, un jeune officier en mal de vengeance sortit brusquement de l'assistance et le poignarda à mort. À première vue, il pouvait sembler que le destin de la Grèce avait basculé encore une fois, mais le nouvel ordre macédonien n'allait pas se laisser renverser aussi aisément. La domination de Philippe sur la Ligue et son plan d'invasion de l'Asie échurent à Alexandre, son fils de vingt ans, qui réaffirma aussitôt l'une et l'autre.

Au cours des dix années suivantes, cet incroyable jeune homme allait vaincre le Grand Roi, se revêtir de pourpre et d'une couronne, et exiger qu'on reconnaisse en lui un caractère surhumain. Par son exemple, il établira pour les siècles à venir, quand les cités de Grèce seront passées sous

le contrôle de rois guerriers, un modèle fondé notamment sur la projection d'un pouvoir d'ordre divin.

Cependant, avant que tout cela ne devînt réalité, une cité tenta de se dresser pour stopper la glissade engagée vers l'absolutisme et le culte des héros : cette cité était celle de Thèbes.

335 AVANT J.-C.

C'était la première année du règne d'Alexandre. Quarante-quatre ans s'étaient écoulés depuis que Pélopidas, surgi de son exil forcé à Athènes, avait libéré Thèbes, par une froide nuit de solstice. Dans l'esprit des Thébains, le lustre de 379 brillait encore d'un vif éclat.

Une nouvelle génération d'exilés thébains, bannis par Philippe de Macédoine et réfugiés à Athènes, tirait son inspiration de ce glorieux épisode. Ils seraient eux aussi, pensaient-ils, capables de s'introduire dans la ville de Thèbes, d'y accomplir des exécutions ciblées et de forcer une garnison étrangère à se rendre. Eux aussi pourraient compter sur l'appui d'Athènes, comme Pélopidas et ses camarades lors de la révolution du solstice. Démosthène, le grand homme d'État athénien, avait garanti le soutien de sa cité et promis des troupes, renforçant encore la détermination des exilés. À deux générations de distance, l'histoire pouvait se répéter³¹. Thèbes pouvait, une fois encore, se libérer d'un joug étranger.

Lorsque des bruits annonçant la mort d'Alexandre parvinrent en Grèce, prétendant qu'il avait été tué dans un engagement sur le Danube, un complot se noua au sein des Thébains d'Athènes, très semblable à celui qu'avaient monté leurs grands-parents. Un groupe d'exilés traversa le mont Cithéron et pénétra dans Thèbes à la faveur de la nuit. Ils déclenchèrent leur action le lendemain. Deux officiers macédoniens qui marchaient sans méfiance dans la ville basse furent tués. Le *dêmos* de Thèbes se souleva ; le

régime fantoche fut déposé et la démocratie restaurée. Une seconde révolution thébaine semblait en bonne voie.

La Cadmée fut entourée d'une double palissade, et les soldats de la garnison macédonienne furent pris au piège sur la colline fortifiée. Les Thébains escomptaient qu'ils se rendraient bientôt et quitteraient la ville, comme les Spartiates l'avaient fait quarante-quatre ans auparavant. Mais c'est alors qu'Alexandre apparut à la tête de son armée et que la situation changea complètement.

Contredisant les témoins oculaires qui prétendaient l'avoir vu tomber au combat, Alexandre était bel et bien vivant et était revenu du Danube à marche forcée, à la vitesse de l'éclair. Lui aussi avait appris les leçons de l'histoire : si Sparte avait perdu le contrôle de Thèbes, en 379, c'était pour avoir trop tardé à répliquer au complot du solstice. Alexandre avait progressé si vite que personne ne crut, tout d'abord, à la réalité de sa présence ; on pensait qu'une armée avait été dépêchée de Macédoine, sous le commandement d'un autre homme appelé Alexandre. Mais l'horrible vérité n'allait pas tarder à se faire jour.

L'assemblée thébaine était divisée sur la conduite à tenir. Certains pensaient que la prudence commandait de se rendre ; les autres disaient que la révolte était déjà allée trop loin pour revenir en arrière. Les conjurés n'avaient-ils pas déjà tué deux Macédoniens en un acte qui éclaboussait de sang la cité tout entière ? D'autre part, cette faction rappela que Thèbes pouvait compter sur Athènes qui allait rejoindre sa révolte et envoyer des renforts. Sous l'impulsion de Démosthène, l'assemblée d'Athènes avait effectivement voté en faveur de l'envoi de troupes ; mais, pour des raisons non élucidées, cette armée n'entra jamais en Béotie. À l'insu des Thébains, Athènes était revenue sur son vague engagement à les soutenir.

On rapportait que les mauvais présages se multipliaient dans la région environnant Thèbes. Dans un marais proche, des bruits étranges, semblables à des mugissements de bœuf, s'étaient fait entendre pendant la nuit ; l'eau

d'une source s'était teintée de sang ; une statue d'Athéna s'était enflammée spontanément. Dans un temple de Déméter, une araignée qui tissait sa toile au-dessus de l'encadrement d'une porte s'était mise à produire des fils aux couleurs de l'arc-en-ciel. Certains devins y virent le signe kaléidoscopique d'une « tempête » de maux à venir. Cependant, les Thébains qui poussaient au combat prétendirent que ces signes annonçaient la ruine d'Alexandre, plutôt que la leur. Ces hommes évoquaient fièrement Leuctres et les autres victoires thébaines, à l'époque où leur Bataillon sacré avait stupéfié le monde entier.

L'armée d'Alexandre était forte de plus de trente mille hommes, composée d'un noyau macédonien renforcé par les contingents des alliés grecs. Officiellement, ces forces représentaient la Ligue de Corinthe et étaient en mission pour faire respecter la volonté de ladite Ligue. Parmi ceux qui étaient rangés aux côtés d'Alexandre se trouvaient ceux des Béotiens qui avaient des raisons de haïr Thèbes : les Platéens, expulsés lorsque leur ville avait été rasée dans les années 370 ; les Thespiens, dont les murailles avaient été abattues ; les Orchoméniens qui avaient dû fuir, enfants, leur cité frappée de destruction totale (*katalusis*). Les Phocidiens étaient présents également, qui pouvaient juger que Thèbes portait la responsabilité du déclenchement de la troisième Guerre sacrée lorsqu'avaient été décidées de lourdes amendes à leur encontre, et qui déploraient sans nul doute l'issue de cette guerre. Tous les ennemis de Thèbes semblaient se presser devant ses portes – à l'exception notable de Sparte qui continuait à se tenir à l'écart des événements se déroulant en dehors de son territoire et restait concentrée sur son obsession de récupérer par tous les moyens ses esclaves messéniens.

Durant plusieurs jours, Alexandre campa dans la plaine devant Thèbes ; il retenait ses forces dans l'espoir de parvenir à résoudre le conflit sans effusion de sang. Certains récits rapportent qu'il promit l'impunité aux Thébains en échange de la remise de deux des dirigeants de la révolte. Les

Thébains ne le crurent pas, ou peut-être prirent-ils son inaction pour un aveu de faiblesse. Montés en haut de leurs remparts, ils criaient des insultes et exigeaient, moqueurs, qu’Alexandre leur livrât au contraire deux de ses propres officiers. Ils invitaient les autres Grecs à les rejoindre dans le combat pour la liberté. Et ils appelaient Alexandre « le tyran de l’Hellade », épithète qui remplit le jeune roi de rage, selon une de nos sources.

Finalement, la confrontation se mua en affrontement ouvert. Les sources divergent sur le début de la bataille mais s’accordent sur son intensité et sa férocité. Les Thébains sortirent de la ville et combattirent de toutes leurs forces. Ils s’encourageaient en criant les noms de Leuctres et de Mantinée, et en appelant à la protection de leurs femmes et de leurs familles. La mêlée devant les murs de Thèbes dura longtemps. Lorsqu’Alexandre fit appel à ses réserves, les Thébains se dirent entre eux que c’était le signe qu’il fléchissait. Mais, pendant qu’ils contenaient cette nouvelle vague d’attaquants, un détachement macédonien découvrit qu’une des portes était restée sans défense et parvint à se forcer un passage à l’intérieur et à progresser en direction de la Cadmée. Depuis leur position, les hommes de la garnison macédonienne observaient d’en haut le déroulement des combats, impatients de venir en aide à leurs compatriotes.

Ayant constaté l’incursion, les Thébains se retournèrent en direction de l’enceinte pour défendre la ville. Ils se ruèrent à travers les portes, mais celles-ci ne purent être refermées à temps pour empêcher le passage d’une partie des troupes d’Alexandre. Les assaillants s’assurèrent le contrôle des remparts pour permettre à leurs camarades d’appliquer des échelles afin d’escalader les murs. La bataille de Thèbes tourna alors en lutte désespérée dans les rues, les places et les ruelles. Alexandre menait l’attaque en personne, animant des percées et des charges partout où il rencontrait de la résistance. Les Macédoniens de la Cadmée parvinrent à renverser la palissade qui les entourait et rejoignirent les combats, animés d’une fureur

décuplée par les semaines où ils avaient été réduits à la situation d'assiégés. Tout était maintenant réuni pour un carnage absolu.

« La longueur du jour ne suffisait pas non plus à la sauvagerie de sa vengeance³² », écrit Diodore de Sicile à propos de l'armée d'Alexandre. À la tombée de la nuit, les pertes des Thébains atteignaient quelque six mille morts et un nombre inconnu de blessés, sans compter les innombrables victimes des pillages et violences subis par les habitants. La cité ravagée rendit les armes.

Grâce à Plutarque³³, nous avons conservé le souvenir d'un épisode emblématique des souffrances endurées par Thèbes, aussi bien que de l'esprit de bravoure de la cité. Une femme du nom de Timoclée, sœur de Théagène – qui commandait les Thébains à la bataille de Chéronée, où il perdit probablement la vie –, vivait dans une riche demeure de la ville conquise. Un capitaine thrace, l'un de ces nombreux soldats étrangers engagés dans l'armée d'Alexandre, avait fait irruption chez elle, s'était enivré avec son vin et l'avait violée. Puis il avait exigé qu'elle lui remette les objets d'or et d'argent du foyer. Timoclée prétendit qu'elle avait dissimulé tous ses objets précieux dans un puits tout proche et proposa de le mener jusqu'à la cache. Arrivé au puits, l'homme se pencha par-dessus la margelle pour essayer d'attraper les objets. Timoclée et ses servantes le poussèrent au fond puis lui jetèrent des pierres pour le lapider à mort.

Le sort de la cité noyée dans le sang et de ses trente mille captifs était entre les mains du vainqueur. Officiellement, la question relevait de la Ligue de Corinthe, mais Corinthe était éloignée de plus de 80 kilomètres, et réunir les instances dirigeantes de la Ligue exigerait beaucoup de temps. Alexandre choisit alors de ne consulter que les Grecs des contingents combattant dans son armée, et plus particulièrement ceux qui haïssaient le plus les Thébains. On établit une liste de toutes les transgressions commises par Thèbes en remontant sept générations jusqu'à l'époque du péché originel de la cité : le soutien qu'elle avait apporté aux Perses un siècle et

de mi plus tôt. Cet examen aboutit à la plus lourde des décisions possibles – sans doute inspirée par Alexandre et en aucun cas rejetée par lui. Le verdict rendu était la *katalusis*, l'anéantissement de la cité.

L'armée abattit les murailles de Thèbes et rasa toutes ses constructions, en n'épargnant que la maison de Pindare, le fameux poète thébain, et la Cadmée, destinée à demeurer comme forteresse. Le territoire de la cité, vidé de ses habitants, fut morcelé et partagé entre les alliés béotiens d'Alexandre. Les Thébains qui avaient survécu au massacre furent vendus comme esclaves ; ils étaient si nombreux que le cours des esclaves sur le marché plongeait. Tous les Thébains qui avaient réussi à s'échapper étaient considérés comme des criminels, et tous les Grecs reçurent interdiction de leur donner refuge. Une exception fut faite pour Timoclée, la femme qui avait assassiné son violeur. Entravée comme une prisonnière et amenée devant Alexandre afin qu'il fixe son sort, elle refusa de courber la tête ou d'implorer sa grâce. Impressionné par son courage, Alexandre la fit relâcher.

Le cataclysme qui s'était abattu sur Thèbes constitua, selon Arrien, historien du I^{er} siècle de notre ère, la plus grande catastrophe jamais vécue par les Grecs³⁴. D'autres désastres, écrit-il, avaient frappé des armées mais non leurs cités ; certains étaient prévisibles, d'autres avaient endommagé une cité sans menacer jusqu'à sa survie même. Seul le sort subi par Thèbes avait répondu à tous ces critères sinistres. La catastrophe avait frappé sans prévenir, en plein cœur de la nation, et atteint son existence même. La cité d'Héraclès et de Dionysos, d'Œdipe et d'Antigone, d'Épaminondas et de Pélopidas, n'était plus que champs à cultiver et pâturages voués aux vaches.

La destruction de Thèbes inspira une célèbre remarque à Phryné, la belle Béotienne qui s'était imposée comme la femme la plus désirée de son temps. Forte des richesses accumulées au cours de son éclatante carrière, Phryné offrit de financer la reconstruction des murailles de Thèbes, mais elle imposa une condition. Le message suivant devrait être inscrit sur la

nouvelle enceinte : « Alexandre m’a abattue, mais Phryné l’hétaïre m’a relevée. » Cette épigraphe la plaçait ainsi sur un pied d’égalité avec l’homme le plus puissant du monde.

S’il n’y eut personne pour prendre au mot l’offre de Phryné, Thèbes vit bien de nouvelles murailles s’élever, vingt ans après la destruction opérée par Alexandre. Après sa mort, la guerre civile qui éclata entre les Macédoniens porta au pouvoir un nouveau monarque en Grèce centrale, Cassandre. Pour se démarquer du précédent régime, il décida de refonder Thèbes, en 316, et fit revenir les survivants dispersés. Les cités grecques contribuèrent financièrement au rétablissement des murs et des bâtiments (on nous assure que c’est Athènes qui apporta la plus grosse part des fonds destinés à la reconstruction).

Cette nouvelle Thèbes demeura toutefois un lieu insignifiant, dépeuplé et démoralisé. L’historien Polybe nous apprend que, plusieurs décennies plus tard, après avoir été vaincus dans une bataille et avoir subi de lourdes pertes, les Thébains perdirent toute motivation et s’employèrent dès lors à festoyer et à boire³⁵ plutôt qu’à se consacrer à restaurer la grandeur de leur nation – « le porc béotien » était de retour.

Si pauvre désormais en marques d’honneur, la Béotie conserva néanmoins deux symboles rappelant les jours de sa splendeur et de ses triomphes passés. L’un était l’Éros de Praxitèle déposé dans le sanctuaire du dieu à Thespies – attestant de l’amour du sculpteur pour Phryné. L’autre était le lion de Chéronée qui fut érigé quelque temps sans doute après la refondation de Thèbes par Cassandre.

Cette image magnifique était aussi un tribut rendu à Éros, puisque la sculpture surmontait la tombe des hommes du Bataillon sacré, ces guerriers de l’amour qui avaient brièvement incarné la grandeur de Thèbes. Elle se dresse encore à cet emplacement aujourd’hui, témoin silencieux et affligé des morts du Bataillon sacré et de l’ultime combat désespéré pour la liberté de la Grèce.



Le muret qui entoure le lion de Chéronée délimite les contours de la sépulture collective du Bataillon sacré.

1. Pausanias, *Description de la Grèce*, IX, 15, 6.
2. Strabon, *Géographie*, IX, 2, 2, citant une œuvre perdue d'Éphore.
3. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XV, 88, 3-4.
4. Anecdote tirée de Plutarque, *Comment le jeune garçon doit lire les poètes*, 4, in *Œuvres morales*, traité 2.
5. Polybe, *Histoire*, VI, VII, 43.
6. Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, 8 ; une variante se trouve dans Athénée, *Deipnosophistes*, XIII, 83.
7. La source principale de mon récit est ici Athénée, *Deipnosophistes*, XIII, 59-60. La raison de son surnom est donnée par Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, 14. On doit une brève biographie de Phryné à Christine Mitchell Havelock, *The Aphrodite of Knidos and Her Successors*, Ann Arbor, 1995, p. 42-47. Sur la légende de Phryné, voir Patricia Rosenmeyer,

« (In-)Versions of Pygmalion : The Statue Talks Back », in A. Lardinois et L. McClure (éd.), *Making Silence Speak*, Princeton et Londres, 2001, p. 240-260.

8. Cité par Athénée, *Deipnosophistes*, XIII, 59.

9. Pausanias, *Description de la Grèce*, I, 20-21.

10. En français dans le texte.

11. Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, XXXVI, 4) précise même que cette tentative a laissé une trace visible sur la statue.

12. Anecdote tirée de Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, IV, 2.

13. Ces détails figurent dans Athénée, *Deipnosophistes*, VI, 22, et Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVI, 60-61.

14. C'est ce qu'avance Pausanias (*Description de la Grèce*, X, 2, 5), bien que Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, XVI, 35, 5) semble suggérer qu'il se noya en tentant de s'enfuir à la nage.

15. Homère, *Illiade*, IX, 404-405. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVI, 56. Strabon (*Géographie*, IX, 3) rattache cette histoire à Onomarchos, plutôt qu'à Phalaecos.

16. La Phocide était astreinte à un versement annuel de soixante talents, ce qui impliquait un remboursement complet des sommes dues au bout de 166 années. Le montant total fut réduit de moitié peu de temps après.

17. Démosthène, *Sur les forfaitures de l'ambassade*, 64.

18. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVI, 62-63.

19. Attesté par Eschine dans le discours *Contre Ctésiphon*, 130. Démosthène emploie à nouveau le mot dans sa réponse à Eschine, *Sur la couronne*, 176 ; ce sont les deux seules occurrences connues du mot dans la langue grecque.

20. Dans le discours *Sur la couronne*, 213-15.

21. Sur le compte rendu du débat par Hypéride, voir les articles de Judson Herrman et S. C. Todd dans le *Bulletin of the Institute for Classical Studies* 52 (2009), p. 161-174, 175-185.

22. Buckler (2003), p. 499. Voir aussi D. Mosley, « Athens' Alliance with Thebes 339 B.C. », *Historia* 20 (1971), p. 508-510.

23. Les récits qui nous sont parvenus ne précisent pas si Alexandre combattait à dos de cheval ou à pied, et j'ai décidé de laisser cette question ouverte. Des chercheurs qui ont récemment publié sur les restes du Bataillon sacré ont conclu à une charge de la cavalerie macédonienne : voir Maria Liston, « Skeletal Evidence for the Impact of Battle on Soldiers and Non-combatants », in Lee Brice (éd.), *New Approaches to Ancient Warfare*, Hoboken, NJ, 2020, chap. 7 ; et Matthew Sears et Carolyn Willekes, « Alexander's Cavalry Charge at Chaeronea », *Journal of Military History* 80 (2016), p. 1017-1035.

24. Tels qu'ils ont été décrits par Maria Liston, *op. cit.*, et John Ma (2008), p. 75-76.

25. En français dans le texte.

26. Plutarque, *Pélopidas*, 18, 7.

27. John Ma (2008, p. 84) suggère qu'il devait y avoir une huitième rangée, non révélée par les fouilles, ce qui ferait correspondre exactement l'alignement des corps à celui d'une phalange type.
28. Deuxième lettre d'Isocrate à Philippe (*Lettres*, 3, 6).
29. Athénée, *Deipnosophistes*, VII, 33-35.
30. Eschyle, *Prométhée enchaîné*, v. 50.
31. Steinbock (2012, p. 273) écrit : « On dirait que les exilés thébains de 335 ont pris pour scénario le déroulement du contre-coup d'État de 379. » L'histoire du siège et de la prise de Thèbes qui suit emprunte aux récits (contradictaires) de Diodore de Sicile et d'Arrien.
32. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVII, 13, 3.
33. Il rapporte cette histoire dans son traité *Vertus de femmes*, 259e-260d.
34. Arrien, *Anabase*, I, 9.
35. Polybe, *Histoire*, XX, IV, 6-7. La bataille dont il est question eut lieu au milieu du III^e siècle avant notre ère.

Remerciements

Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans la Public Scholars Fellowship accordée par le National Endowment of the Humanities que je tiens à remercier pour ce soutien décisif. Ce programme de bourses encore récent vise à réduire le fossé entre les chercheurs et le public des lecteurs, et j'espère que ce livre atteint ce but. Mon travail a également bénéficié de l'aide de l'American Philosophical Society, du Bard College et du Center for Hellenic Studies de Washington, DC, qui m'a généreusement accueilli lors de mes trois séjours de recherche.

Je dois remercier de nombreuses personnes chez Scribner, mais tout d'abord et par-dessus tout, mon editrice Sally Howe, qui a su extraire ce livre des hauts-fonds siciliens sur lesquels il aurait fort bien pu sombrer. Son jugement sûr et son oreille fine en ont amélioré chaque page, ainsi que l'œil acéré de Steve Boldt, le sens du design d'Erich Hobbing et les talents de production de Katie Rizzo. Mes agents, David Kuhn et Nate Muscato, de Aevitas Creative Management, m'ont conforté par leur enthousiasme pour ce projet et ont contribué de mille manières à son aboutissement.

Dans de nombreux secteurs des études classiques, j'ai bénéficié de l'expertise et des encouragements d'amis et de collègues, parmi lesquels Daniel Mendelsohn qui fut le premier à m'insuffler la confiance nécessaire pour entreprendre ce récit ; Pam Mensch, Jim Ottaway et Eve Romm, dont les remarques sur une première rédaction ont été précieuses pour

l'amélioration des versions suivantes ; et Paul Cartledge, Josh Ober et Adrienne Mayor, qui ont toujours su se rendre disponibles pour répondre aux questions les plus incongrues. D'autres chercheurs et auteurs m'ont généreusement accompagné et encouragé à poursuivre, notamment John Bintliff, Shane Butler, Rob Cioffi, Kevin Daly, Michael Flower, Sam Gartland, Tom Hubbard, Stephanie Larson, John Ma, Mary Norris, A. E. Stallings et Sarantis Symeonoglou.

Je dois adresser des remerciements particuliers au chercheur Brady Kiesling et à l'illustrateur digital Markley Boyer qui ont rendu possible la restitution de l'image qui ouvre mes huit chapitres : une visualisation des restes du Bataillon sacré tels qu'ils furent découverts (mais jamais photographiés) quand la sépulture collective du Bataillon fut ouverte en 1880. Cet incroyable « portrait de groupe » a été réalisé en ajustant minutieusement entre eux quelque 80 croquis de fouilles, afin de restituer la position dans laquelle chacun des squelettes avait été découvert. Par conséquent, nous disposons d'une représentation de ce que l'historien John Ma a appelé « une phalange des morts », telle qu'elle fut inhumée en 338 avant notre ère. Il est rare qu'une seule image ait pu contribuer à ramener à ce point à la vie tout un pan du passé grec. La création de cette image a aussi été rendue possible par la généreuse assistance d'Athina Chatzidimitriou et d'autres membres du personnel des Archives historiques des Antiquités et restaurations, département du ministère grec de la Culture et des Sports.

Ma chère famille a contribué à bien des égards à l'amélioration de ce livre (et de son auteur), et tout particulièrement mon épouse, Tanya Marcuse, qui a su saisir dans les photographies reproduites ici la dramaturgie et la beauté de Messène et de Chéronée. Découvrir le monde grec à ses côtés – ainsi que notre propre monde, d'ailleurs –, c'est porter un regard neuf sur ce qui est important et vrai.

Bibliographie

Principales sources anciennes citées pour l'édition française

Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, texte établi et traduit par Alexandre-Marie Desrousseaux, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France » (CUF), 2002.

Démosthène, *Contre Leptine*, in *Plaidoyers politiques*, t. I, traduit par O. Navarre et P. Orsini, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1957.

—, *Sur la couronne*, in *Plaidoyers politiques*, t. IV, traduit par Georges Mathieu, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1947.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XIV, texte établi et traduit par Eric R. Bennett et Martine Bonnet, Paris, Les Belles Lettres, 1997 ; livre XV, texte établi et traduit par Claude Vial, Paris, Les Belles Lettres, 1977 ; livre XVI, traduit par Paul Goukowsky, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 2016.

Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, traduction sous la direction de Marie-Odile Goulet-Cazé, Paris, La Pochothèque, 1999.

Élien, *Histoire variée*, traduit par Alessandra Lukinovich et Anne-France Morand, Paris, Les Belles Lettres, coll. « La roue à livres », 1991.

Eschine, *Contre Ctésiphon*, texte établi et traduit par Victor Martin, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1995.

Isocrate, *Discours*, t. II, *Archidamos* ; t. IV, *Lettres*, texte établi et traduit par Georges Mathieu et Émile Brémond, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 2003.

Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*, 3 volumes, traduit par Bernard Mineo, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 2016-2020.

Pausanias, *Description de la Grèce*, I, III, VI, IX, traduit par Jean Pouilloux, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1992 ; 2002.

Platon, le *Banquet*, texte établi et traduit par Paul Vicaire, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Classiques en Poche », 2010.

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre XXXVI, traduit par Raymond Bloch, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 2002.

Plutarque, *Apophtegmes de rois et de généraux*, in *Œuvres morales*, t. III, traité 15, traduit par François Fuhrmann, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1988.

- , *Comment le jeune garçon doit lire les poètes*, in *Œuvres morales*, t. I, traité 2, traduit par André Philippon et Jean Sirinelli, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 2003.
- , *Le Démon de Socrate*, in *Œuvres morales*, t. VIII, traité 43, traduit par Jean Hani, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 2003.
- , *Dialogue sur l'amour (Érotikos)*, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Françoise Frazier, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Classiques en poche », 2008.
- , *L'Intelligence des animaux*, in *Œuvres morales*, t. XIV, traité 63, traduit par Jean Bouffartigue, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 2012.
- , *Sur les oracles de la Pythie*, traduit par Robert Flacelière, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Classiques en poche », 2007.
- , *Vies parallèles* (Pélopidas, Agésilas, Artaxerxès), traduit par Anne-Marie Ozanam, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001.
- Polybe**, *Histoire*, livres IV, VI, VIII, XX, traduit par Denis Roussel, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2003.
- Strabon**, *Géographie*, livre IX, traduit par Raoul Baladié, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 2003.
- Thucydide**, *Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, édition de Jacqueline de Romilly, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1968.

- Xénophon**, *Agésilas*, traduit et annoté par Michel Casevitz, Paris, Les Belles Lettres, coll. « La roue à livres », 2008.
- , *L'Anabase*, texte établi et traduit par Paul Masqueray, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1992.
- , *Apologie de Socrate – Banquet*, texte établi et traduit par François Ollier, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1995.
- , *Constitution des Lacédémoniens*, traduit et annoté par Michel Casevitz, Paris, Les Belles Lettres, coll. « La roue à livres », 2008
- , *Helléniques*, livres V-VII, traduit par Jean Hatzfeld, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 2003.

Ouvrages généraux

Les ouvrages dont nous donnons la liste sont des études fondamentales en langue anglaise sur les divers sujets abordés dans ce livre. Quelques autres sources sont citées dans les notes en bas de page, en particulier quand elles contribuent à résoudre une question controversée. Une bibliographie supplémentaire qui recense des matériaux spécialisés et des sources en langues étrangères est accessible sur mon site internet, jamesromm.com.

Sur Thèbes et la Béotie

- Berman, Daniel W., *Myth, Literature and the Creation of the Topography of Thebes*, Cambridge, 2015.
- Buck, Robert J., *Boiotia and the Boiotian League, 423-371 BC*, Edmonton, 1994.
- , *A History of Boiotia*, Edmonton, 1979.
- Buckler, John, *The Theban Hegemony, 371-362 BC*, Cambridge, MA, 1980.

- Cartledge, Paul, « Boiotian Swine F(or)ever ? The Boiotian Superstate 395 BC », in Pernille Flensted-Jenssen, Thomas Heine Nielsen et Lene Rubinstein (éd.), *Polis and Politics : Studies in Ancient Greek History*, Copenhagen, 2000, p. 397-418.
- , *Thebes : The Forgotten City of Ancient Greece*, Londres, 2020.
- Demand, Nancy, *Thebes in the Fifth Century : Heracles Resurgent*, Londres, 1982.
- Gartland, Samuel D. (éd.), *Boiotia in the Fourth Century BC*, Philadelphie, 2016.
- Hack, Harold, « The Rise of Thebes : A Study of Theban Politics and Diplomacy, 386-371 BC », thèse de doctorat, Yale University, 1975.
- Harding, Philip, *From the End of the Peloponnesian War to the Battle of Ipsus*, Cambridge, 1985.
- Lewis, John David, *Nothing Less than Victory*, Princeton, 2010, chap. 2.
- Munn, Mark, « Thebes and Central Greece », in Laurence Tritle (éd.), *The Greek World in the Fourth Century BC*, chap. 4, Londres et New York, 1997.
- Rockwell, N., *Thebes : A History*, Londres et New York, 2017.
- Roy, J., « Thebes in the 360's », in *The Cambridge Ancient History*, vol. 6, dir. D. M. Lewis et al., chap. 7, Cambridge, 1993.
- Schachter, Albert, *Boiotia in Antiquity : Selected Papers*, Cambridge, 2016.
- Symeonoglou, Sarantis, *The Topography of Thebes from the Bronze Age to Modern Times*, Princeton, NJ, 1985.

Sur le iv^e siècle avant J.-C. en Grèce

- Anderson, John K., *Military Theory and Practice in the Age of Xenophon*, Berkeley et Los Angeles, 1970.
- Buckler, John, *Aegean Greece in the Fourth Century BC*, Leyde et Boston, 2003.
- Buckler, John, et Beck, Hans, *Central Greece and the Politics of Power in the Fourth Century BC*, Cambridge et New York, 2008.
- Dillery, John, *Xenophon and the History of His Times*, Londres, 1995.
- Hamilton, Charles D., *Agasilaus and the Failure of Spartan Hegemony*, Ithaca, NY, 1991.
- , *Sparta's Bitter Victories*, Ithaca, NY, 1979.
- Heskel, Julia, *The North Aegean Wars, 371-60 BC*, Stuttgart, 1997.
- Nails, Debra, *The People of Plato*, Indianapolis et Cambridge, 2002.
- Rice, David, « Why Sparta Failed », thèse de doctorat, Yale University, 1971.
- Ryder, Timothy B., *Koinê Eirênê*, Londres, New York et Toronto, 1965.
- Scott, Michael, *From Democrats to Kings*, New York, 2010.
- Steinbock, Bernd, *Social Memory in Athenian Public Discourse*, Ann Arbor, 2012.
- Strassler, Robert (éd.), *The Landmark Xenophon's Hellenika*, New York, 2009.
- Strauss, Barry, *Athens After the Peloponnesian War*, Ithaca, NY, 1986.
- Stylianou, P. J., *A Historical Commentary on Diodorus Siculus Book 15*, Oxford, 1998.
- Tuplin, Christopher J., *The Failings of Empire*, Stuttgart, 1993.
- Westlake, Henry D., *Thessaly in the Fourth Century BC*, Londres, 1935.

Sur les grandes figures historiques

- Badian, Ernst, « Xenophon the Athenian », in C. J. Tuplin (éd.), *Xenophon and His World*, Stuttgart, 2004, p. 33-54.
- Cartledge, Paul, *Agasilaos and the Crisis of Sparta*, Baltimore, 1987.
- Cawkwell, George L., « Epaminondas and Thebes », *Classical Quarterly* 22 (1972), p. 154-178.
- De Voto, James G., « Agesilaus II and the Politics of Sparta, 404-377 BC », thèse de doctorat, University of Chicago, 1982.
- Georgiadou, Aristoula, *Plutarch's Pelopidas*, Stuttgart et Leipzig, 1997.
- Hanson, Victor, *The Soul of Battle*, New York, 1990, 1^{re} partie (sur Épaminondas).
- Higgins, William E., *Xenophon the Athenian*, Albany, NY, 1977.
- Roisman, Joseph, *The Classical Art of Command*, New York, 2017, chap. 7 (sur Épaminondas).
- Sanders, Lionel J., *Dionysius and Greek Tyranny*, Londres, New York et Sydney, 1987.
- Shipley, Donald R., *A Commentary on Plutarch's Life of Agesilaos*, Oxford, 1997.
- Shrimpton, Gordon, « The Epaminondas Tradition », thèse de doctorat, Stanford, 1970.
- Sprawski, Slawomir, « Alexander of Pherae : *Infelix* Tyrant », in S. Lewis (éd.), *Ancient Tyranny*, Édimbourg, 2006, p. 135-148.
- , *Jason of Pherae*, Cracovie, 1999.

Sur le Bataillon sacré de Thèbes et la sexualité grecque

- Cantarella, Eva, *Bisexuality in the Ancient World*, New Haven, CT, 1992. *Selon la nature, l'usage et la loi. La bisexualité dans le monde antique*, traduit de l'italien, Paris, 1991.

- Compton, Louis, « An Army of Lovers », *History Today* 44 (1994), p. 23-29.
- Davidson, James, *The Greeks and Greek Love*, New York, 2009.
- De Voto, James G., « The Theban Sacred Band », *Warfare in Antiquity* 23 (1992), p. 3-19.
- Dover, Kenneth J., *Greek Homosexuality*, New York, 1980.
Homosexualité grecque, traduit de l'anglais, Paris, 1982.
- Garrison, Daniel, *Sexual Culture in Ancient Greece*, Norman, OK, 2000.
- Halperin, David, *One Hundred Years of Homosexuality*, Londres et New York, 1990.
- Hubbard, Thomas (éd.), *Greek Love Reconsidered*, New York, 2000.
- Leitao, David, « The Legend of the Sacred Band », in Martha Nussbaum et Julia Sihvola (éd.), *The Sleep of Reason*, Chicago, 2002, chap. 5.
- Ma, John, « Chaironeia 338: Topographies of Commemoration », *Journal of Hellenic Studies* 128 (2008), p. 72-91.
- Masterson, Mark, Sorkin Rabinowitz, Nancy et Robson, James (éd.), *Sex in Antiquity*, Londres et New York, 2018.
- Ogden, Daniel, « Homosexuality and Warfare in Ancient Greece », Alan B. Lloyd (éd.), in *Battle in Antiquity*, Londres, 1996, chap. 3.

Crédits des illustrations

- 1 Avec l'autorisation des Royal Pavilion Museums, Brighton et Hove.
- 2 © Jonah Romm.
- 3 Avec l'autorisation de l'American School of Classical Studies, Athènes.
- 4, 5 Illustration digitale de Markley Boyer.
- 6, 7, 8, 9, 10 Wikimedia Commons.
- 11 Cliché : Jeff Vanderpool, par autorisation du Musée épigraphique d'Athènes.
- 12 Avec l'autorisation de CNG Coins.
- 13 Alamy Limited.
- 14, 15, 16 Clichés : Tanya Marcuse.
- 17 Avec l'autorisation de l'École française d'Athènes.
- 18 Avec l'autorisation des Trustees du British Museum.
- 19 Avec l'autorisation de the American Numismatic Society.

Suivez toute l'actualité de la collection Bouquins

www.bouquins.tm.fr



OceanofPDF.com